



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

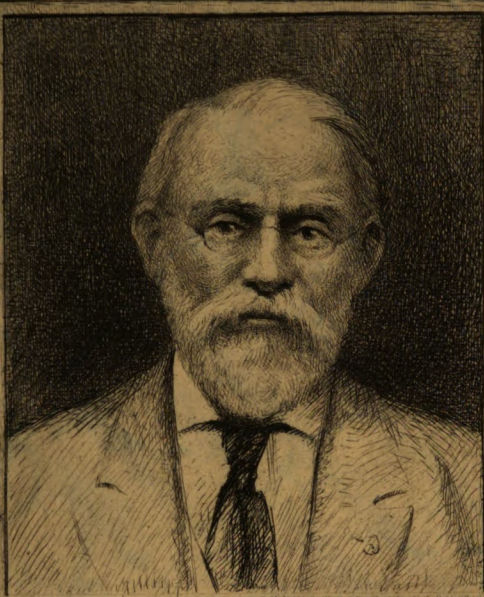
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



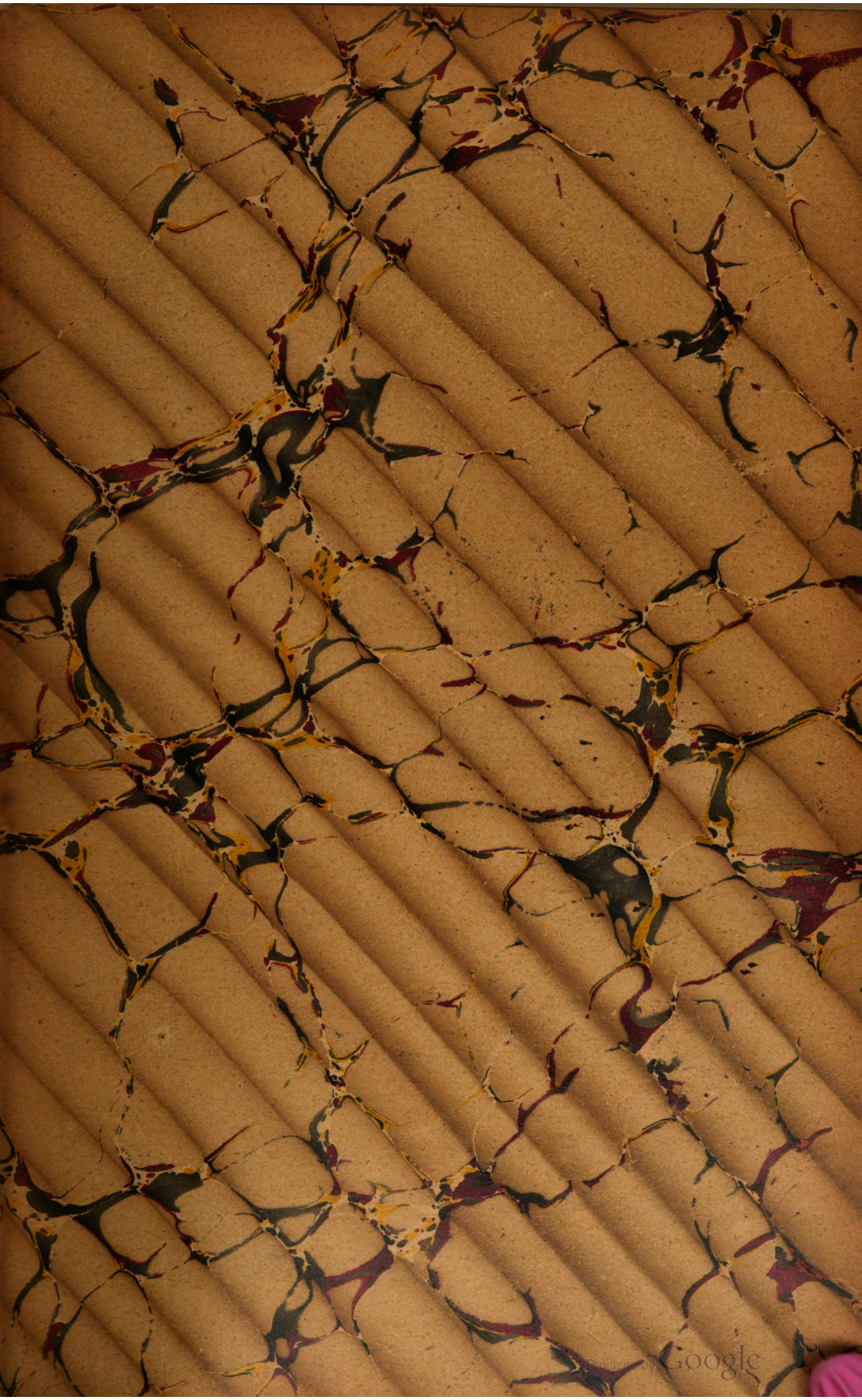
*Bulletin de la Société
archéologique, scientifique et ...*

Société archeologique, scientifique et
littéraire du Vendômois, Vendôme



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

1944 Richard 1930



will
be
present
JA.

#C
611
Y464
S8

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE
DU VENDOMOIS

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE
DU
VENDOMOIS

(Reconnue d'utilité publique par décret du 15 mars 1877)

TOME XLII

1903



VENDOME

TYPOGRAPHIE F. EMPAYTAZ

1903

Dunning
Nihop
4-1-27
13603

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

Scientifique & Littéraire .

DU VENDOMOIS

42^e ANNÉE -- 1903

1^o TRIMESTRE

(JANVIER, FÉVRIER, MARS)

162^e réunion générale. — Séance publique du 15 janvier 1903

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendomois s'est réunie en Assemblée générale le jeudi 15 janvier 1903, à deux heures.

Etaient présents :

MM. R. de Saint-Venant, président sortant ; Peltreau, président entrant ; Bonhoure, secrétaire ; de Trémault, trésorier ; Renault, conservateur du Musée ; Brosselard, Chanteaud, Letessier, Taillebois, membres du bureau ;

Madame Renou-Soye,

Et MM. de la Barre (Gonzague), Bernault (Stanislas), Bourgoïn, Coupa, Dinaux des Arsis, Girault, l'abbé Hlaugou, de Lavau (L.), Lemer cier, Lorieux, de Moetmarin, Royau.

M. le Président déclare la séance ouverte.

M. Bonhoure, secrétaire, fait connaître les noms des nouveaux membres admis par le Bureau depuis la séance d'octobre 1902.

Ce sont :

MM. Bernault (Stanislas), avocat à Tours.
l'abbé Goujon, curé de la Trinité.

M. le Président invite M. le Trésorier à présenter les comptes de l'exercice 1902 et le projet de budget pour 1903.

COMPTE DES RECETTES ET DES DÉPENSES DE L'ANNÉE 1902

RECETTES

CHAPITRE I

Recettes ordinaires

En caisse au 1 ^{er} janvier 1902	467 08
243 cotisations de 1902	1.458 »
12 diplômes	12 »
Rente 3 %, arrérages de 1902	15 »
Ventes de bulletins.	» »
Recettes accidentelles	27 90

CHAPITRE II

Recettes extraordinaires

Subvention du Département	300 »
Cartulaires vendus par Picard en 1901.	39 50
	2.319 48

DÉPENSES

Frais d'administration	224 50
<i>Bulletin</i> , impression	1.773 25
Planches	» »
Bibliothèque	34 20
Dépenses imprévues	» »
Subvention pour fouilles dans la Chapelle de Saint-Pierre-la-Motte.	50 »
	2.081 95

BALANCE

RECETTES	2.319 48
DÉPENSES	2.081 95
Excédent de recettes.	237 53

A la suite de cette lecture, M. le Président demande si quelqu'un a des observations à faire. L'Assemblée adopte ces comptes et en donne décharge au trésorier.

Celui-ci donne ensuite lecture du projet de budget pour 1903.

BUDGET DES RECETTES ET DES DEPENSES POUR L'ANNÉE 1903

AVOIR DE LA SOCIÉTÉ

1 ^o Rente 3 %, 15 francs de rente.	
2 ^o Capitaux en dépôt à la Caisse d'Epargne sur le livret	
n ^o 14.417	1.336 10
Intérêts capitalisés au 31 décembre 1902.	40 08
	1.376 18

RECETTES

En caisse au 1 ^{er} janvier 1903.	237 53
Reste à recouvrer 2 cotisations arriérées de 1902	12 »
145 cotisations de 1903	1.470 »
Diplômes.	5 »
Rente 3 % arrerages de 1903.	15 »
Vente de <i>Bulletins</i> et recettes accidentelles	25 »
Subvention du Département	300 »
Mémoire pour solde du compte de Picard, Cartulaires placés en 1902.	» »
	2.064 53

DÉPENSES

Reste à payer de 1902.	17 50
Frais d'administration.	240 »
Impression du <i>Bulletin</i>	1.600 »
Planches.	60 »
Bibliothèque	80 »
Dépenses imprévues	60 »
	2.057 »

BALANCE

RECETTES	2.064 53
DÉPENSES	2.057 50
EXCÉDENT DE RECETTES	7 03

MUSÉE

M. Renault, conservateur, présente les objets entrés au Musée depuis la séance d'avril 1902, et en donne une description sommaire.

Nous avons reçu :

Don de Madame NOUEL :

Un **Portrait au crayon de feu Ernest Nouel**, par M. A.-E. Renouard. Ce précieux tableau reproduit fidèlement les traits pourtant si mobiles et si finement expressifs de notre savant et regretté maître et collègue. Nous serons très heureux de l'exposer avec ceux des fondateurs de notre Société que nous possédons déjà, Messieurs Bouchet et Launay. Je me fais ici l'interprète de la Société tout entière en adressant à Madame Nouel nos vifs remerciements pour sa délicate attention.

Don de Mesdames PHILIBERT et JUVÉNAL DESSAIGNES, de Champigny :

Une collection de dix-neuf échantillons d'**anciennes toiles peintes de Jouy et autres fabriques**, représentant quinze types et sujets différents.

On sait que ce fut le célèbre Oberkampf (1738-1815) qui importa, ou tout au moins développa et perfectionna en France, l'industrie des *indiennes*, imitation des toiles peintes fabriquées aux Indes. On savait déjà les faire en Europe, notamment en Suisse, mais jusqu'à l'année 1759, il fut interdit d'en fabriquer en France dans l'intérêt des industries privilégiées : lin, chanvre et soie. L'établissement qu'il fonda en 1760 à Jouy-en-Josas, sur la Bièvre et non loin de Versailles, prospéra rapidement et atteignit un développement considérable qui commença à décliner vers la fin de l'Empire ; il dura cependant longtemps encore après la mort d'Oberkampf, survécue en 1815, et ne disparut complètement qu'en 1843, ruiné par la concurrence des nouveaux procédés de l'industrie. D'autres fabriques d'indiennes ont existé dès le début et du temps d'Oberkampf, en Normandie, à Bolbec, à Sèvres, à Corbeil, puis à Nantes, à Bordeaux et ailleurs ; elles ont imité Jouy avec un certain succès, mais avec une grande infériorité comme dessin. C'est qu'en effet les sujets imprimés par Oberkampf furent, pour la plupart, des reproductions soigneusement gravées, des tableaux des maîtres de cette époque, Oudry, Huet, Demarne, Heim, et bien d'autres. Aussi

les toiles peintes de Jouy sont maintenant très recherchées et devenues rares. Notre Musée n'en possédait encore aucun spécimen. Aujourd'hui, grâce à l'aimable générosité de Mesdames Dessaignes, nous voici en possession d'un bon noyau de collection qui, nous l'espérons, s'augmentera par la suite, et nous prions les donatrices d'agréer l'expression de toute notre gratitude.

Jé vous signalerai, Messieurs, parmi les échantillons étalés sous vos yeux le morceau des *Fables de la Fontaine*, d'après Oudry, malheureusement très incomplet, comme le plus ancien de la collection (1775).

Celui qui représente des scènes de *La Fédération* (1790). époque de l'apogée de la fabrication de Jouy, est le plus beau.

L'Aurore, d'après Le Guide, provenant de la manufacture de Beauvain, près de Bordeaux (1790 à 1800).

L'Odyssée, Ulysse reconnu par Euryde, etc. (1810-1820).

La Mort de Poniatowski (1830-1840).

La Chasse, fabrication de Rouen (1840).

Don de Monsieur CHANAL, instituteur à l'Orphelinat de Nourray.

Une série d'instruments en pierre, de l'époque *néolithique*, trouvés sur la terre de Fontenailles par les élèves. Ce sont :

1^o **Deux haches en silex**, taillées et retaillées à petits éclats, toutes prêtes pour le polissage. L'une est très allongée, ayant près de 20 centimètres de longueur, très épaisse et étroite ; l'autre plus large et plus plate, présente la forme la plus habituelle.

2^o **Deux haches polies**, en silex brun ; l'une de forme allongée, à section ovale arrondie et à bords latéraux éga-ris, est entièrement polie ; l'autre, large et plate, n'est pas complètement polie ; on voit encore des facettes de taille au long des bords et dans la partie supérieure. Toutes les deux, comme les suivantes, ont leur tranchant parfaitement affilé ; évidemment, elles n'ont guère servi après leur repassage au polissoir qui, d'ailleurs, n'était pas loin (1).

3^o Une série de **sept hachettes** en roches variées, étrangères au pays ; on venait sans doute de loin faire repasser les outils dans ce pays où les polissoirs étaient si communs. Elles sont toutes en bon état et très intéressantes ; l'une d'elles affecte une forme particulière, c'est comme une sorte de demi-hache à tranchant latéral ; on dirait une hache fendue en long avec un côté arrondi ensuite. Pour moi, c'est simplement un caillou roulé que l'on a utilisé au mieux.

(1) Grand polissoir de Nourray. — Voir *Bulletin* 1879, P. 291.

Vient ensuite une série de **sept pointes de flèches** : toutes sont à pédoncule.

Trois sont *entièrement transformées en cacholong* ; l'une présente une pointe allongée avec pédoncule et barbelures légèrement épointés, et n'est pas retouchée en dessous. Une autre est semblable, mais endommagée ; la troisième est toute petite, à barbelures horizontales, retaillée des deux côtés, et en bon état.

Deux sont *légèrement patinées* ; l'une assez grande, allongée, à barbelures verticales, est très plate et un peu ébréchée ; l'autre analogue est en mauvais état.

Deux en *silex blond clair* ; la première de forme allongée, barbelures légèrement relevées, pointe arrondie quoique intacte. La seconde à barbelures verticales, est finement travaillée ; malheureusement, la pointe manque ; elle serait sans cela la plus intéressante de la collection.

Dans l'ensemble, ce don de M. Chanal a une réelle importance pour nous, en raison de la belle conservation des objets et de l'authenticité certaine du lieu des trouvailles. Aussi, nous l'en remercions bien sincèrement.

Don de Monsieur PH. ROYAU, notre collègue :

Les menus objets ou débris qu'il a recueillis dans les fouilles de Saint-Pierre-la-Motte, et dont il a entretenu la Société, lors de sa dernière réunion, savoir :

Fetit couteau en bronze, à lame recourbée et étroite, non tranchante, faisant corps avec le manche cylindrique.

Débris de poteries samiennes et autres. — Fragments de tuiles à rebords. — Morceau de verre irisé, etc.

Toutes choses qui sont caractéristiques des habitations ou des sépultures romaines. C'est à ce titre surtout qu'elles offrent de l'intérêt pour notre histoire locale.

Nous avons acquis :

Un Jeton de Louis-Joseph, duc de Vendôme, général des Galères, de l'année 1699 ; ce jeton, en cuivre et en très bon état, est conforme à la description minutieuse donnée par feu Jules Chautard, dans notre *Bulletin* en 1881 (P. 341).

La face porte les armes et la légende du duc.

Au revers : la légende **TERRORI SUCCEDIT AMOR** ; galères incendiées rangées sur deux rangs ; trois d'un côté, trois de l'autre, et au milieu, des sirènes à mi-corps dans la mer.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages entrés à la Bibliothèque de la Société depuis le 16 décembre 1902 jusqu'au 20 mars 1903.

I. — DONS D'AUTEURS OU D'AUTRES :

— De l'auteur, M. Gustave Chantreaud, notre collègue, Membre du Bureau : *Précis de l'Histoire de Vendôme*, racontée par un grand-père à ses petits-enfants. — Vendôme 1902, petit in-16, 220 p. enrichi de 100 photogravures parfaites reproduisant des vues, monuments, portraits, etc., de choses ou de gens de Vendôme.

— De l'auteur notre collègue M. Auguste Huet, ingénieur en chef de la marine en retraite : *Au sujet du pendule de Foucault*. brochure in-8°.

— De l'auteur, notre collègue, M. M. Rabouin : **Troubles en Beauce à l'occasion de la cherté du blé en novembre et décembre 1792**. Paris 1902, brochure in-8°, tirage à part de la *Révolution Française*.

— De l'auteur, notre collègue, M. Julien de Saint-Venant :

Anciens fers de chevaux à double traverse; tirage à part des Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre;

Dissémination des produits des ateliers du Grand Pressigny, aux temps préhistoriques; tirage à part des Comptes-rendus du Congrès International d'Anthropologie;

La Cuillère à travers les âges. — Auxerre 1898. — Conférence faite à Auxerre en 1897;

Antiques enceintes fortifiées du Midi de la France; résumé; tirage à part des Comptes-rendus du Congrès International d'Anthropologie.

— De l'auteur, M. D. Yvonneau : *La Crypte de l'Église de Châteaurenault*. — Tours 1901;

— *Revue des Études Historiques*, Paris; 68^e année, 1902. (Dépouiller : État des classes rurales en Bordelais au XVIII^e siècle, renseignements sur les impôts d'alors; de la propriété et de l'hérédité des noms dans les familles Palatines).

II. — ENVOI DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE :

— *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Paris. Comptes-rendus des séances de l'année 1902; Bulletin de septembre-octobre.

— *Annales du Musée Guimet*, Bibliothèque d'études, Paris. Tome 14^e, 1902. (Le rituel du culte divin journalier en Égypte, par

A. Moret, d'après les papyrus de Berlin et les textes du temple de Seto I^{er} à Abydos).

— *Journal des Savants*, Paris. Année 1902, n^o de décembre (le dernier que nous recevrons).

— *Bibliographie des Travaux Historiques et Archéologiques*, publiés par les Sociétés Savantes de la France, dressée par M. Robert de Lasteyrie. Paris 1902, tome IV, 1^{re} liv., n^{os} 61848 à 68135 ; dans le dépouillement de l'École des Chartes on trouve de nombreux articles relatifs au Vendômois.

— *Comité des Travaux Historiques et Scientifiques* :

Bulletin Archéologique, Paris, année 1902, 2^e livraison ;

Bulletin Historique et Philologique, Paris, année 1902, n^{os} 1 et 2 ; (Note sur l'exécution de la révocation de l'édit de Nantes dans le Périgord) ;

Bulletin des Sciences Economiques et Sociales, Paris. Congrès des Sociétés Savantes de 1902, tenu à Paris.

III. — ENVOI DES SOCIÉTÉS SAVANTES. — ÉCHANGES :

I. France.

— *Société Nationale d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, Angers. Mémoires, 5^e série, tome V, année 1902 ; (M. de Farcy a retrouvé le cœur de l'évêque de Marseille, J.-B. Gault, dont le portrait en pied décore le parloir de notre Lycée ; lire l'étude bibliographique sur l'Histoire de l'Anjou, aux X^e et XI^e siècles).

— *Société d'Anthropologie* de Paris, Paris : Mémoires, 3^e série, tome II^e, année 1902, 3^e fascicule ; Bulletin, 5^e série, tome III^e, année 1902, 4^e fascicule.

— *Société Nationale des Antiquaires de France*, Paris. Bulletins et Mémoires, 7^e série, tome I^{er} ; Mémoires 1900 (belles reproductions de l'église abbatiale de Saint-Denis).

— *Société Archéologique de Béziers* (Hérault), Béziers. Bulletin, 3^e série, tome IV, année 1901, 2^e liv. ; (32^e vol. de la collection).

— *Société de Borda*, Dax (Landes). Bulletin, 27^e année, 1902, 4^e trimestre.

— *Société d'Émulation du Doubs*, Besançon. Mémoires, 7^e série, 6^e vol., année 1901 ; (étude bien curieuse sur un précurseur de Libri, le généalogiste vol-eur et faussaire abbé Guillaume de Gevigney).

— *Société Dunoise, Archéologie, Histoire, Sciences et Arts*, Châteaudun. Bulletin n^o 132 (janvier 1903) ; recherches sur Cloyes-sur-Loir.

— *Les Annales Fléchoises et la Vallée du Loir*, revue mensuelle illustrée, historique, archéologique, artistique et littéraire, la Flèche, 1^{re} année, 1903, n^o 2 (février), n^o 3 (mars).

— *Société Historique et Archéologique du Gâtinais*, Fontainebleau. Année 1903, 1^{er} trimestre.

— *Société des Études Littéraires, Scientifiques et Artistiques du Lot*, Cahors. Bulletin trimestriel, tome 27, année 1902, 3^e fasc. (juillet-août-septembre).

— *Société d'Histoire Naturelle de Mâcon*. Bulletin mensuel: *Le Journal des Naturalistes*, Mâcon, 2^e vol., année 1902, nos 11 et 12 (décembre). (Carte très curieuse de l'âge de la pierre dans l'arrondissement de Mâcon, avec répertoire alphabétique par communes, et bibliographie).

— *Revue Historique et Archéologique du Maine*, Le Mans. Année 1901, tome 50^e, 2^e semestre.

— *La Province du Maine* (Revue mensuelle de la Société des Archives historiques du Maine), Laval. Année 1902, tome X, décembre; année 1903, tome XI, janvier (notes et remarques tirées des registres de la paroisse du Crucifix, au Mans), février (suite des notes sur les noms de lieu anciens).

— *Commission historique et archéologique de la Mayenne*, Laval. Bulletin, 2^e série, tome 18^e, année 1902, 4^e trimestre (56).

— *Société d'horticulture de l'arrondissement de Meaux*, Meaux. Bulletin, 64^e année, 1902, n^o 6; 65^e année, 1903, n^o 1.

— *Société Archéologique de Nantes* et du département de la Loire-Inférieure, Nantes. Bulletin, année 1902, tome 43^e, 1^{er} semestre.

— *Société des Antiquaires de l'Ouest*, Poitiers. Bulletin, 2^e série, tome 9^e, 3^e trimestre de 1902 (juillet-août-septembre).

— *L'Académie Nationale de Reims*, Reims. Travaux, 110^e vol., années 1900-1901, tome II. (Rempli par le journal de D. Pierre Chastelain, bénédictin Rémois (1709-1782), où l'on voit dépeintes les tracasseries faites aux jansénistes au 18^e siècle; voir aussi les observations tirées d'autres journaux et registres paroissiaux).

— *Société Les Amis des Sciences et Arts de Rochechouart*, (revue paraissant tous les deux mois), Rochechouart. Bulletin, tome XII, année 1902, n^o 3, n^o 4.

— *Revue de Saintonge et d'Aunis*, Saintes. Bulletin de la Société des Archives Historiques, XXIII^e vol., année 1903, 1^{re} liv. (1^{er} janvier). (Mort du président, M. Louis Audiat); 2^e liv. (1^{er} mars).

— *Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, Le Mans. Bulletin, 2^e série, tome 30 (38^e de la collection), 4^e fascicule; années 1901 et 1902, 4^e trimestre 1902.

— *Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*, Toulouse. 10^e série, tome II, année 1902 (lire les études de bibliothéconomie).

— *Société Archéologique de Touraine*, Tours. Bulletin trimestriel, tome XIII, année 1902, 3^e trimestre (juillet), 4^e trimestre (octobre),

— *Société des Sciences Historiques et Naturelles de l'Yonne, Auxerre. Bulletin, année 1902, 56^e volume (6^e de la 4^e série).*

II. Etranger.

— *Annual report of the board of regents of the Smithsonian institution, showing the operations, expenditures and condition of the institution, for the year ending june 30 1901, Washington 1902* (photographies de Sioux, 3 photographies directes en couleur, et riche illustration de tous les articles).

IV. — ABONNEMENTS ET ACQUISITIONS.

— *Archives Historiques du Diocèse de Chartres, Chartres. 8^e année, 1902, n^o 96 (25 décembre); 9^e année, 1903, n^o 97 (25 janvier), n^o 98 (25 février).*

— *Revue de Loir-et-Cher, Blois. 15^e année, 1902, n^o 180 (décembre); 16^e année, 1903, n^o 181 (janvier), n^o 182 (février).*

— *Revue Numismatique, Paris. (Procès-verbaux de la Société Française de Numismatique), 4^e série, tome VI^e, 1902, 4^e trimestre.*

— *Histoire de Saint-Calais, par l'abbé L. Froger, Mayenne, 1901. (Abbaye, châtellenie, paroisse et communauté, éphémérides de 1789 à 1900). Veüe de l'abbaye et du bourg en 1695.*

— *Cartulaire de Saint-Vincent du Mans, ordre de Saint-Benoit, publié et annoté par l'Abbé Charles et Menjot d'Elbenne, Tome 1^{er} 572-1184. Mamers et le Mans 1886, in-4^o, 478 col.*

JEAN MARTELLIÈRE.

M. R. de Saint-Venant, président sortant, prononce le discours suivant :

MESSIEURS,

Me voici arrivé à la fin du mandat que vous avez bien voulu me confier en janvier 1900, c'est-à-dire, il y a trois années accomplies. Je viens, suivant l'usage, vous rendre compte de ce mandat et vous rappeler les faits et gestes de notre Société au cours de cette période.

Notre bulletin pendant ces trois années paraît s'être tenu à la hauteur de ses devanciers. Il a été aussi nourri d'articles sur des sujets divers. Seule la partie scientifique et météorologique a souffert de la perte que nous avons faite en la personne de M. Nouel.

Il serait fort à désirer que ce savant et consciencieux observateur eut un successeur, et que la *Station météorologique de Vendôme* fut pourvue d'un titulaire bénévole qui se chargeât de continuer sa réputation.

Ce souhait exprimé, je vous demande la permission de passer en revue nos travaux.

C'est d'abord M. Jules Chautard qui, sentant sa fin prochaine nous a gratifiés de l'excellent ouvrage auquel il travaillait depuis longtemps sur les Jetons des derniers ducs de Vendôme. Ce travail est bien le dernier de notre regretté Collègue qui en produisit un si grand nombre. Nous aurons eu ainsi l'ultime effort de sa vue affaiblie et de sa santé défaillante.

Puis, M. Rabouin nous a fourni la fin de sa notice très documentée sur la paroisse de Landes dont le commencement avait paru dans les bulletins des années 1898 et 1899.

Avec M. Clément, instituteur à Artins, nous avons eu la suite et fin de ses consciencieuses recherches dans les titres du vieux château de la Rocheturpin, déposés aux archives départementales. Ces recherches fournissent des notes précieuses pour le Bas-Vendomois.

Non moins précieux sont les documents recueillis par M. Eugène Vallée sur le même Bas-Vendomois et que nos bulletins ont insérés avec reconnaissance. Ce sont là de vraies mines où pourront dans la suite puiser ceux qui s'occuperont de l'histoire de Montoire, Lavardin et Troô. Cette histoire est encore à faire. Puisse ce coin de notre pays rencontrer, comme Mondoubleau, son Beauvais de Saint-Paul !

Avec M. Guignard, nous retrouvons l'époque austère du préhistorique et nous le suivrons dans ses fouilles persévérantes d'Averdon, la cité mystérieuse qui dort sous ses ruines éparses.

M. de Trémault, instruit par les notes nombreuses qu'il a collectionnées avec soin, a pu nous donner l'historique de la bibliothèque publique de la ville de Vendôme ; et nous faire connaître son véritable fondateur, René Augry, qui vivait au XVII^e siècle. Le nom de cet homme de bien, sera ainsi tiré de l'oubli ou sans cette note il risquait de rester enseveli, et ç'eut été injuste.

Par les soins du même M. de Trémault nous avons eu la bonne fortune de pouvoir publier un travail de notre érudit collègue, feu M. Dupré, ancien bibliothécaire de Blois, sur César de Vendôme et sa présence en Guyenne où il commanda en 1653 une expédition contre les débris de la Fronde. Ce travail nous fait connaître un épisode, et non des moins intéressants de la vie du fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées.

M. Jean Martellière ayant mis la main sur le journal intime de Pierre Bordier fermier à Lancé au XVIII^e siècle, l'a reproduit avec des remarques piquantes et instructives dans plusieurs numéros du bulletin. On a regretté que ce travail eut une fin si prompte.

Le même M. Martellière a tiré de la collection d'autographes à nous légués par M. Maistre, une étude pleine d'érudition, mais où certains commentaires ont paru risqués à quelques-uns de nos sociétaires. Il s'en est suivi des observations adressées par lettre et de vive voix à votre président. Celui-ci pour y répondre le mieux possible, croit devoir faire observer que les assertions des auteurs dans leurs travaux, sont émises sous leur seule et unique responsabilité, et n'engagent qu'eux-mêmes.

C'est là, croyons-nous, la meilleure manière de répondre aux observations dont nous venons de parler et de couper court à tout malentendu qui pourrait ultérieurement renaître à ce sujet.

M. Bonhoure, notre dévoué secrétaire a commencé une histoire du fameux collège de Vendôme et à ce propos nous a présenté sur son fondateur des renseignements tels qu'on peut dire que c'est là une vie de César lui-même. Cette vie n'avait jamais été écrite. L'intérêt qu'on a pris à cette œuvre fait désirer d'en voir bientôt la suite. Nous espérons qu'elle ne se fera pas attendre.

Des recherches dans les vieux cartulaires m'ont engagé moi-même à jeter quelque lumière sur la fondation d'une petite paroisse de nos pays (La Chapelle-Vicomtesse) et d'en continuer la monographie qui prendra fin bientôt. De plus, la bienveillance d'un propriétaire du pays, qui a mis à ma disposition les titres de sa terre m'ont permis de rectifier certains petits faits d'histoire locale au XIV^e siècle, à propos du testament retrouvé d'un comte de Vendôme (1), Bouchard VII, le dernier des comtes Vendomois de la première race.

Enfin, pour répondre à des desiderata exprimés par les programmes des Congrès des Sociétés savantes et pour faire suite aux renseignements donnés par moi-même sur la formation de la municipalité de ladite paroisse de la Chapelle-Vicomtesse. M. l'abbé Haugou, curé de Troô nous a fourni un relevé des premières délibérations de la commune même de Troô. On est curieux, aujourd'hui, de ces primitives manifestations municipales des campagnes. On y voit avec raison les prolégomènes de nos organisations rurales actuelles.

Plusieurs notes enfin ont paru, qui ont été fort goûtées des lecteurs : de feu M. Dupré sur une oraison funèbre du duc de Beaufort; de M^{me} Malaval et M. Bonhoure, sur Bouchard VII, comte de Vendôme et de Castres et ses actions en Rouergue, de M. de Trémault sur l'hôtel

(1) Ce travail devra avoir pour complément une note motivée par la rencontre de documents nouveaux sur le même sujet.

Langey ou du Saillant, de M. Adrien Habert, d'Areines, sur le passage d'un bolide aperçu le 21 février 1900, de M. Chanteaud sur la fontaine Godineau à Vendôme, de M. Renault sur la nécropole de Naveil, de M. de Rochambeau (note posthume), sur le Dr Jonquet, de Mondoubleau, de M. Royau, sur les ruines de Saint-Pierre-La-Motte, de M. Lctessier, sur la monnaie ancienne de notre pays, enfin de M. Reboussin, un de nos plus jeunes membres, sur l'ornithologie vendomoise.

Mais il nous a fallu, hélas ! consacrer une part bien grande du Bulletin aux articles nécrologiques. C'est ainsi qu'il a paru utile et convenable de retracer la vie et les travaux de MM. Colas, Nouel, Jules Chautard et Emilien Renou qui ont quitté ce monde pendant cette période de trois années. Et aujourd'hui encore je vais vous demander permission de lire une notice sur M. de Maricourt décédé ces temps derniers.

Les dons et acquisitions tant pour notre bibliothèque que pour le musée ne nous ont pas fait défaut non plus.

Nous citerons le legs de Madame d'Ancreville resté entre les mains de M. Caland et qui nous est revenu après la mort de ce dernier. Ce sont des portraits de personnages, pour la plupart appartenant à la famille de Trémault, et comme tels intimement mêlés à notre histoire locale.

Notre compatriote M. Hamar, le sculpteur, nous a offert la maquette de sa statue du maréchal de Rochambeau. Elle orne la grande salle du musée, puis une autre maquette, celle-ci du piédestal de la statue du même Rochambeau élevée sur la place de Washington. Cette dernière a reçu l'hospitalité sous un auvent provisoire dans la cour du musée, elle est, comme la première, une preuve du talent remarquable de notre jeune et sympathique compatriote.

Madame Nouel, tant en son nom qu'au nom de ses enfants, nous a donné un bien grand témoignage d'intérêt en nous confiant l'herbier de son mari, notre vénéré collègue.

Cet herbier est ici dans cette salle. Il nous est précieux à plus d'un titre ; il représente la flore complète de notre pays, puis il est un souvenir du labeur persévérant de celui qui pendant tant d'années fut comme la cheville ouvrière de notre Société.

Nous avons encore à citer parmi les objets qui sont entrés au musée, une curieuse arbalète du XIV^e siècle, offerte par M. Marsac ; deux remarquables dessins au lavis de M. Ernest Boué, représentant le clocher de la Trinité, puis une série d'estampes relatives aux vieux châteaux du Vendomois, don de M. Paul Martellière ; une statue d'Hector, offerte par M^{me} Irvoy, veuve de notre collègue et compatriote, auteur de la statue de Ronsard. Cette statue lui avait valu le second grand prix de Rome en 1854 ; enfin une pierre tombale en morceaux, exhumée par M. Royau, des décombres du prieuré de Saint-Pierre-La-Motte représentant la veuve d'un conseiller à la Chambre des comptes de Vendôme, décédée en 1564. Cette pierre péniblement reconstituée est installée sur la terrasse du musée.

Nous avons eu, au cours de ces trois années, la visite de deux Sociétés sœurs ; c'est d'abord en 1900 la Société de Tarn-et-Garonne qui vint passer quelques instants à Vendôme entre deux trains, enfin la Société archéologique de Touraine qui nous a consacré un jour tout entier. Il serait bien à désirer que ces visites se multipliasent et que nous-mêmes nous pussions en rendre quelques-unes.

Nous avons maintenant à donner un souvenir à ceux qui ne sont plus.

En dehors de MM. Colas, Nouel, Jules Chautard, Renou et de Maricourt qui ont ou auront leur notice dans notre Bulletin, nous avons fait des pertes bien malheureuses.

C'est d'abord M. Joseph Thilier, ancien élève de l'école des Chartes et notaire honoraire à Orléans, qui nous avait fourni divers travaux très estimés, entr'autres : *Un compte de la Recette de Vendôme pour l'année 1583*, avec des commentaires des plus intéressants (1).

Puis M. Malardier, ancien juge de paix à Montoire, qui, retiré à Tours, était resté notre fidèle sociétaire. Nous lui devons de nombreuses communications (2). Sa famille possède un travail de lui, encore inédit, qu'on peut intituler : *Recherches historiques sur le canton de Montoire*. C'est là un ouvrage des plus précieux, que nous avons eu sous les yeux et que nous souhaiterions ardemment conserver ici pour qu'il soit utile à nos travailleurs.

M. Dardenne, régisseur de la terre du Fresne d'Authon, est mort encore dans la force de l'âge, alors que, nouveau

(1) Voici les travaux de M. Joseph Thilier : Un budget municipal au XVI^e siècle. (Au Bulletin de 1868, pp. 24 et 113). — Vente par Henri IV de deux fours à ban à Vendôme et d'une coupe de bois en 1894 dans la forêt de Champrond (1876, p. 286). — Compte de la Recette de Vendôme pour l'année 1583 (1879, pp. 36, 74, 311 ; 1880, 54, 138, 255).

(2) Voici les œuvres de M. Malardier parues dans le Bulletin : Journal des principaux événements survenus à Montoire pendant la guerre et l'invasion allemande (1877, pp. 51 et 113). — Notes sur le canton de Montoire, événements, etc. (1883, p. 268). — D'un lièvre tué par le commandeur d'Artins, etc. (1892, p. 182). — Du long et dispendieux procès que Bealu soutint à Troô en 1759, (1893, 224). — Notes sur les anciennes chapelles et églises du canton de Montoire (1899, p. 195). — L'hospice de Montoire, sa fondation en 1548, etc. (1890, pp. 51 et 105). — Le Grand Breuil à Saint-Gourgon, ses mutations, ses seigneurs (1885, p. 253). — Notes biographiques et généalogiques sur Marie Dubois, de Couture (1894, p. 245).

sociétaire, et plein de zèle pour l'histoire du pays, il préparait une monographie du château et de la seigneurie du Fresne. Il est très fort à désirer que ce travail soit achevé. L'ancienne seigneurie du Fresne est une des plus intéressantes du Vendomois.

Nous avons encore perdu MM. Levasseur d'Yerville, de Lavardin, un de nos plus vieux sociétaires ; Eugène Girault, de Chanteloup ; le docteur Halgrain, de Mondoubleau ; Normand, ancien président du tribunal de Vendôme et conseiller à Orléans qui nous était resté fidèle ; l'abbé Barbereau, curé d'Huisseau, le doyen des prêtres de l'arrondissement ; l'abbé Séjourné, de Blois ; Thauvin, qui préparait un travail sur l'histoire de l'instruction primaire à Vendôme ; Parandier, inspecteur général des Ponts-et-Chaussées en retraite, notre doyen à tous, décédé à l'âge de 98 ans ; Coëffeteau, avoué à Tours ; Brise, un des plus fidèles à nos séances trimestrielles ; de la Barre de Carroy, à qui nous devons la communication d'un manuscrit intéressant fourni par un voyageur sur les bords de la Loire en 1729 (1), puis tout dernièrement ; M. l'abbé Bernault qui nous avait fait plusieurs générosités et dont les héritiers viennent de nous offrir une partie de la bibliothèque.

Nous voudrions pouvoir dire que, comme nombre, ces vides ont été comblés ; malheureusement les adhésions de nouveaux sociétaires sont moins nombreuses qu'il ne le faudrait et sous ce rapport nous avons à redoubler de zèle pour recruter des adhérents.

C'est avec une grande satisfaction que nous cédon's place à ce fauteuil à M. Ernest Peltreau que vous avez élu président pour une période de trois années. Il vient de donner à la société un précieux témoignage de son intérêt en faisant publier la *Table méthodique des*

(1) Voir Bulletin 1896, p. 147.

quarante premières années du Bulletin que tous nos sociétaires ont reçue dernièrement. C'est un ouvrage qui a nécessité un labeur attentif et persévérant de plusieurs mois. Il est facile de s'en apercevoir. Cette table rend à tous ceux qui veulent travailler avec nous à l'histoire du pays un service inappréciable. Vous voudrez bien permettre ici à votre président sortant, de l'en remercier au nom de tous.

Nous avons confiance qu'entre ses mains, avec la collaboration de notre dévoué secrétaire et du trésorier, modèle que nous possédons depuis longtemps, et l'aide de notre conservateur du musée, les affaires de la société ne périliteront pas.

En terminant, Messieurs, permettez-moi de vous recommander à tous l'Union — l'Union qui fait la force — et sans laquelle ni société, ni famille ne peuvent vivre ni prospérer.

Installation des Membres du Bureau

Il est procédé à l'installation des membres du Bureau, nommés à la séance générale du 16 octobre 1902.

Ce sont :

MM. Peltreau, président ;
De Trémault, trésorier ;
Hamar (Adrien), } membres.
Letessier, }

M. Peltreau en prenant le fauteuil de la présidence, prononce l'allocution suivante :

MESSIEURS,

Je commence par vous avouer que je suis un peu étonné en prenant possession de ce fauteuil auquel ma compétence ne m'appelait guère ; je pense que vous avez surtout compté sur mon zèle qui vous est acquis ou sur

mon sincère désir d'être un administrateur diligent. Je ne vous en remercie pas moins et suis profondément honoré de ce témoignage d'estime de votre part.

Si, reportant leurs regards encore plus loin que ne vient de le faire votre honorable Président sortant, jusqu'à l'origine de notre société, les nouveaux venus considèrent l'œuvre accomplie, leur première pensée est de se demander s'il reste encore quelque chose à glaner dans l'histoire de notre pays. Comment remplacer tant de chercheurs laborieux, qui ont édifié notre bulletin, compulsé toutes les archives du pays, décrit tous les monuments qui sont à la surface du sol dans notre contrée, ne nous laissant que le hasard des découvertes cachées encore au sein de la terre? Nous entrons dans notre 42^e année; est-ce que ce serait déjà le déclin? Non, cette longévité n'est encore que l'âge mûr. Les travaux de nos devanciers dont nous profitons, c'est l'expérience acquise pour diriger nos investigations futures. L'histoire d'un pays n'est jamais finie et du reste elle s'allonge tous les jours. Tels événements qui, pour nos ancêtres, étaient de l'actualité et que nous leur avons entendu conter, sont maintenant passés dans le domaine de l'histoire. Nous mêmes nous pouvons raconter à toute une génération qui ne l'a pas vue l'année terrible et ses misères. Enfin, quand même l'histoire ne se meublerait pas chaque jour de nouveaux événements, la manière de la raconter varie avec les temps et suit le progrès. On ne se contente plus maintenant des mémoires ou des récits des contemporains souvent entachés d'esprit de parti; il faut des preuves à l'appui et je ne saurais mieux exprimer cette pensée qu'en rappelant les paroles d'un écrivain moderne de beaucoup de talent (1).

« La vérité qui seule importe n'est point dans les

(1) Maxime du Camp : *Crépuscule*.

« mémoires, pas plus que pour les historiens de l'avenir, « la vérité d'aujourd'hui ne sera dans les journaux. Elle « est dans les archives des gouvernements, dans les cartulaires, dans les armoires de certaines familles où l'on « garde jalousement, trop jalousement parfois, la correspondance des ancêtres. C'est là qu'elle est sur parchemin et sur papier ; c'est là qu'il est nécessaire d'aller « la chercher. »

Et voici précisément où nos Sociétés provinciales ont un rôle efficace et jamais épuisé.

Une autre richesse qui nous a été léguée par nos prédécesseurs, je veux parler de nos collections, doit attirer toute notre sollicitude. Vendôme peut être fier de son musée et peu de petites villes de province offrent au public une telle réunion d'objets à la fois attrayants et instructifs. C'est au zèle et au bon goût des différents conservateurs qui se sont succédés et aussi à la générosité de la municipalité qui nous a dotés d'un local bien approprié, que nous devons le succès de nos collections. Tel qui se dessaisit facilement d'un objet précieux pour le voir s'étaler aux yeux du public dans une belle vitrine, l'eût gardé en sa possession s'il avait dû aller s'enfouir dans un grenier et c'est ici le cas de dire que l'eau va toujours à la rivière. Aussi avons-nous vu notre musée s'enrichir de dons provenant de personnes presque étrangères au pays ou ne s'y rattachant qu'indirectement.

Est-ce à dire que nous n'avons plus qu'à jouir de nos trésors et qu'il n'y a rien à faire pour les améliorer ou les augmenter ? Un catalogue imprimé est désirable ; mais c'est un grand travail et nous n'osons pas le demander à notre dévoué conservateur, quoiqu'il ait en mains tous les éléments pour le composer. Dès l'année 1879, M. de Rochambeau se félicitait de voir le catalogue terminé par M. L. Martellière ; depuis ce moment chaque

objet nouveau est inscrit à son tour et numéroté. Le public qui n'a pas à sa disposition la description se reportant à ces numéros les trouve un peu froids. A défaut de catalogue ne pourrait-on pas le satisfaire, au moins pour les objets les plus intéressants, par de petites notes détaillées où il ne faudrait pas craindre d'être un peu prolix. Assurément il serait préférable que tous les objets, surtout ceux concernant l'histoire naturelle, pour lesquels il y a beaucoup à faire, fussent pourvus d'étiquettes et de noms. En attendant ce travail pour lequel nous sollicitons les connaissances des spécialistes, nous pouvons intéresser le public en lui indiquant ce que nous savons déjà ; il passera avec indifférence devant un échantillon qui ne sera désigné que par son nom ; il s'arrêtera volontiers devant cet aigle en apprenant qu'il a été tué dans les plaines de Beauce ou devant ce curieux oiseau des steppes de l'Asie qui est venu s'échouer dans notre région sur un fil télégraphique. Voilà les petits renseignements qui intéresseront le public plus qu'un nom latin ; car les musées ne sont pas faits que pour les savants ; les curieux ou les oisifs y trouvent aussi leur distraction.

Je ne voudrais pas abuser de votre patience ; cependant je me permettrai d'attirer encore votre attention sur un point. N'y a-t-il pas quelque chose à faire pour redonner un peu de vie à nos réunions générales trop souvent délaissées ? On n'y vient pas avec empressement parce que l'on est à peu près sûr de lire dans le Bulletin tout ce qui se dit en séance et, il faut bien l'avouer, l'audition n'est pas favorable aux travaux d'érudition qui gagnent plutôt à la lecture. Nos réunions ne pourraient-elles pas attirer par quelque chose d'original qui ne figurerait pas au Bulletin ? Pourquoi n'y ferions-nous pas des conférences, disons plutôt de simples causeries, sur des sujets

variés, archéologie, histoire, voyages ou sciences. Le champ est vaste et je fais appel à la bonne volonté de tous ceux qui redoutent ou n'ont pas le temps d'écrire, mais ne craignent pas de causer devant un auditoire toujours bienveillant. L'idée n'est pas neuve et elle a déjà été mise en pratique. En 1865 et 1867 M. Jules Chautard avait fait des communications verbales sur des sujets scientifiques d'actualité et M. Nouel en avait rédigé des résumés. J'y trouve même une réflexion qui a pris, avec le temps, une certaine saveur archéologique. A propos du téléphone de Reiss, alors dans l'enfance et ne transmettant encore que des *sons* par fils télégraphiques, le rédacteur de la note ajoutait : « Ces sons faibles et courts, ne sont à vrai dire que des *bruits* ; l'avenir nous apprendra s'ils deviendront musicaux et capables d'exprimer la pensée. »

Il me reste maintenant un agréable devoir à remplir. Mon honorable prédécesseur vous a rendu compte des travaux qui ont été accomplis sous sa Présidence ; il ne pouvait pas vous parler du zèle et du tact avec lesquels il a conduit vos affaires ; mais je n'ai pas à observer la même réserve et je suis certainement l'interprète de vos sentiments, en lui apportant au nom de notre société l'expression de nos remerciements. J'espère qu'il voudra bien continuer à mettre à notre service sa compétence en archéologie. Grâce à cet appui, aux conseils éclairés des collaborateurs que vous m'avez donnés, et à mon dévouement qui ne vous fera pas défaut, j'ai bon espoir que nous pourrons faire prospérer notre société pour le bien de notre pays et l'éclaircissement de notre histoire locale.

NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR

M. LE BARON DE MARICOURT

MESSIEURS,

La Société Archéologique du Vendomois, déjà si éprouvée depuis quelques années, vient encore de faire une perte à laquelle elle sera bien sensible, en la personne de M. le Baron de Maricourt, décédé en sa propriété de la Thierraye, le 3 octobre dernier.

M. de Maricourt avait été conservateur du Musée de Vendôme et notre Secrétaire pendant plusieurs années. A ce double titre, comme aussi au titre de *lauréat* de notre Société — on peut parler ainsi, puisque nous lui avons décerné une médaille en 1876 — nous venons vous demander la permission de présenter sur sa vie cette courte notice.

Marie-Léon-Léopold-Louis du Mesnil de Maricourt était né à Naples, le 29 novembre 1842, fils cadet, après plusieurs aînés, de Louis du Mesnil, comte de Maricourt, consul de France, et de Thérèse-Frédérique Leicester.

Par son père, il était d'une vieille famille chevaleresque de Picardie, et par sa mère il tenait à une des races les plus antiques de l'aristocratie anglaise.

Sans exagérer l'influence de l'atavisme sur le caractère, il est bien permis de croire que Léon de Maricourt hérita de ses ancêtres, au moins en grande partie, ses

goûts pour les grandes choses et les exploits guerriers, pour tout ce qui exalte les sentiments de vertu et d'honneur.

La carrière de son père fut pour le jeune Léon un empêchement sérieux au bon agencement de ses études. Les consuls en effet étant appelés à changer souvent de résidence, il en résulte des acoups dans l'éducation de leurs enfants et de vrais obstacles pour la préparation aux luttes de la vie.

Notre collègue s'est plaint devant nous souvent de n'avoir pu suivre avec assez d'assiduité des cours qui lui eussent permis d'entrer, haut la main, à l'École Navale.

S'étant présenté aux examens de 1860, il fut seulement admissible et non reçu. Il était à limite d'âge, il fallut songer à une autre carrière.

Son père alors se décida à s'en séparer et à le mettre à Paris dans une école préparatoire où il ne tarda pas à se distinguer par son application et ses dispositions remarquables à tous les genres de travaux.

Il fut reçu en 1862 à Saint-Cyr. Il y entra avec le numéro 8 et en sortait en 1864 avec le numéro 30. Il était nommé sous-lieutenant au 16^e de ligne.

A sa sortie de Saint-Cyr, profitant du congé prolongé que les usages militaires octroyaient alors aux jeunes sous-lieutenants nouvellement promus, il alla rejoindre sa famille à Chypre où son père était alors consul.

De cette époque date le premier ouvrage qu'il ait fait éditer « *Saint-Cyr et Jérusalem* » (1).

C'est là une œuvre de jeunesse en pleine floraison d'idées poétiques et d'aspirations idéales.

De ce jour, son style original et fin se précisait en des tournures de phrases à lui propres, et dont le charme spécial faisait la conquête des lecteurs.

(1) Édité chez Maillet, libraire-éditeur, en 1868.

Son voyage à Chypre et Jérusalem est d'une lecture attachante d'un bout à l'autre, les anecdotes y abondent comme aussi les remarques pleines d'esprit sur les mœurs de l'Orient, des aperçus judicieux sur les temps héroïques où les Chevaliers français combattaient les Sarrazins. L'île de Chypre, pleine de ces souvenirs était bien le lieu choisi pour un jeune homme ami des rêves d'épopée. Toute sa vie, Maricourt s'est souvenu avec émotion de son séjour en Orient.

Au retour, il rejoignit son régiment à Lyon où le 16^e de ligne tenait garnison. Bien vite le jeune sous-lieutenant avait fait la conquête de ses camarades séduits par la gaieté, la verve, la bonne humeur et l'esprit du nouveau venu.

Au bout d'un an, le 16^e de ligne quittait Lyon pour Rouen.

C'est dans cette dernière ville que le jeune officier devait rencontrer la compagne de sa vie, en la personne de M^{lle} Marie-Thérèse de Montlibert, elle-même issue d'une vieille souche percheronne établie sur les confins du Maine et du pays chartrain.

Des raisons de famille lui ayant fait alors donner sa démission, il vint habiter la commune de Saint-Avit-au-Perche, où les siens avaient leur résidence.

C'est ainsi qu'il devint lui-même notre compatriote. Il devait bientôt se faire plus Vendomois encore en venant demeurer dans la ville même de Vendôme où il passa l'hiver de 1869-70.

Mais le goût du métier militaire s'emparait de lui à nouveau, aussi saisit-il avec empressement l'occasion qui s'offrait de reprendre du service au moins comme officier de réserve dans la Garde Mobile alors en voie de formation laborieuse. On ne se doutait guère à cette

époque, au moins dans le public, à quel point cette troupe devait devenir utile.

C'est pour être mieux à même d'obtenir ce titre d'officier de Mobiles que la famille de Maricourt vint habiter Vendôme ; mais cette nomination, l'ancien Saint-Cyrien l'attendit de longs mois encore ; elle ne devait se produire qu'après la déclaration de guerre, c'est-à-dire au mois d'août 1870. Il était nommé, sur sa demande, capitaine commandant la 8^e compagnie du 75^e Mobiles (Loir-et-Cher), formée des cantons de Vendôme et Selommes.

On comprendra bien que nous ne pouvons, dans ces pages, raconter la part méritoire que le capitaine de Maricourt prit à la campagne de la Loire ; ses publications la font assez connaître, comme aussi les témoignages d'estime à lui si souvent prodigués par ses anciens soldats.

Il s'embarquait dans cette guerre le cœur enflammé du désir de se prodiguer pour la défense de la patrie. Nul plus que lui ne souffrit en son âme des déceptions du commencement de la guerre ; nul ne sut mieux que lui instruire, discipliner et plier aux exigences militaires la troupe trop nombreuse (3 à 400 hommes pour les 2 cantons) qu'il s'agissait de former pour la défense du territoire. Il arriva à en faire en peu de temps de vrais soldats qui se comportèrent au feu de la manière la plus vaillante.

Il commanda donc très brillamment sa compagnie aux premiers combats de l'armée de la Loire. Mais une balle le jeta par terre le 2 décembre à la bataille de Loigny. Il fut transporté à l'ambulance établie en territoire conquis, resta ainsi prisonnier et ne put rejoindre son régiment que très imparfaitement guéri, au moment de l'armistice. Le 75^e Mobiles allait être licencié ; la car-

rière militaire du valeureux capitaine était encore une fois brisée, mais la Mobile de Vendôme avait trouvé son historien ; nous savons tous combien brillamment il devait accomplir cette nouvelle tâche.

M. de Maricourt revenait à nouveau habiter notre ville en l'année 1872. Il espérait un peu à cette époque pouvoir rentrer dans l'armée active ; mais les cadres étaient bien trop encombrés alors pour qu'on put faire face à toutes les demandes de réintégration des officiers démissionnaires. Il fallut, pour ceux qui désiraient servir encore, se contenter des grades offerts dans la réserve et la territoriale. Le commandant de la Compagnie de Vendôme ne tar la pas à être nommé chef de bataillon au 39^e territorial en formation à Blois.

Pendant son séjour à Vendôme, notre collègue, porté dès l'enfance vers tout ce qui intéresse la vie intellectuelle, ne manqua pas de se lier avec les hommes qui tenaient en mains les affaires de notre Société. Il était, du reste, déjà des nôtres depuis 1867.

De suite, nos collègues, aujourd'hui disparus, Chautard, Launay, Nouel et autres, comprirent quel parti ils pouvaient tirer de cette recrue ; aussi fut-il de toutes leurs excursions, et pendant les années 1872, 73 et 74, il battit avec eux le pays à la recherche des haches de pierre et polissoirs

La moisson fut heureuse et donna lieu à nombre de notes et d'articles où étaient consignées ces découvertes nouvelles.

Le premier ouvrage de Maricourt relatif à l'archéologie date de 1872 et fut lu par lui au Congrès réuni à Vendôme, à l'occasion de l'érection de la statue de Ronsard. Il figure au compte-rendu de ce Congrès.

Ce travail était intitulé : *Les Ateliers de l'âge de pierre dans le Vendomois*.

Accompagné ou non de MM. Launay, Nouel, de Bodard et d'autres encore, il avait trouvé quatre de ces ateliers, rien que dans le Haut-Vendomois ; c'étaient ceux des Diorières (Chauvigny), du Breuil (Lignières), de Lisle et de la Guizonnière (Pezou).

C'étaient là les premiers découverts. Depuis, on en a rencontré bien d'autres.

Peu de temps après, en 1874, il publiait sur le même sujet un nouveau travail assez curieux et original intitulé *la Butte de Pouline*.

Il y reconstruit par l'imagination un village de l'âge de la pierre polie. Il regrette de donner à cet âge de pierre l'épithète de préhistorique, attendu que, dit-il, « si cette période n'est pas encore entrée dans le domaine de l'histoire, du moins n'appartient-elle plus à la géologie. »

Il explique ingénieusement pourquoi ces tribus primitives avaient pu choisir l'endroit le plus ingrat de nos contrées pour y établir un village ; c'était parce que, impropre à la vie forestière, ce lieu formait clairière au milieu de bois souvent immergés. D'ailleurs, les hommes de ce temps cultivaient évidemment fort peu, ils étaient surtout chasseurs et guerriers. Voilà pourquoi la butte infertile de Pouline était une station importante de l'âge de la pierre polie. Mais aujourd'hui, les populations s'en éloignent plutôt, parce que la terre n'y est guère nourricière.

Telle était son hypothèse ; elle fut acceptée de tous ceux qu'intéressait la question.

En 1874, il était nommé conservateur du Musée de Vendôme. Cette situation était assez selon ses goûts de collectionneur, mais il la céda complaisamment à

M. Louis Martellière, qui venait de se retirer dans notre ville et était admirablement apte à s'occuper du Musée proche lequel il habitait.

M. de Maricourt fut alors nommé secrétaire, fonction qu'il ne garda qu'un an, car, sur ces entrefaites, il fut obligé d'habiter plus souvent dans le Perche où étaient ses intérêts et il fut remplacé par M. Soudée.

Bien que n'étant plus fonctionnaire de la Société, c'est à lui qu'on s'adressa en 1879, pour faire le catalogue des silex provenant de la collection de feu l'abbé Bourgeois, dont nous venions d'hériter.

Il s'acquitta de ce service avec l'intelligence et le savoir qu'il mettait à tout ce dont il se chargeait.

Mais son œuvre la plus importante est, sans contredit, celle qui parut dans le Bulletin en 1875. Je veux dire *l'Histoire de la Mobile de Vendôme*.

La Société archéologique cherchait alors à réunir des matériaux pour constituer l'historique de l'invasion dans notre pays. Aucun document ne pouvait être pour cela plus précieux que le narré des faits et gestes de la compagnie de Mobiles formée des contingents des cantons de Vendôme et Selommes. Pour mener à bien cette tâche, aucun homme ne convenait mieux que l'ancien commandant de cette troupe.

Sollicité plusieurs fois d'entreprendre ce travail, le capitaine de Maricourt avait toujours reculé. Il craignait qu'on l'accusât de faire là de la réclame pour lui et pour ceux de ses camarades qui l'avaient le plus approché.

On finit pourtant par vaincre ses hésitations. Il avait trouvé le moyen d'éviter l'écueil redouté, en prenant le parti de ne nommer dans son ouvrage que les morts. (1) Les autres étaient désignés par leur grade et leur fonc-

(1) Sauf le sergent Tanviray qui était encore vivant en 1875, et pour lequel, à cause de sa bravoure remarquable et sa modestie, l'auteur

tion. La narration y perd quelque peu de son intérêt. Mais, pour les habitants de ce pays et surtout les familles des soldats en cause, cet intérêt est assez puissant pour résister facilement à cette légère atteinte.

Nous ne voulons pas analyser ici une œuvre que chacun connaît sans doute. Disons seulement que dans ce livre l'auteur avait mis non seulement son style, ses souvenirs, ses impressions, mais encore son cœur tout entier.

Cette publication fut recherchée dans tout le département et même au dehors. L'Allemagne, bien entendu, en demanda des exemplaires.

C'est alors que notre Société crut devoir se départir de ses habitudes, et fit frapper à l'intention de l'auteur une médaille qui lui fut remise au milieu des applaudissements de l'assemblée à la séance de janvier 1876.

Encouragé par ce succès, il résolut de raconter l'histoire du 75^e Mobiles, et pour cela commença à interroger non seulement les anciens soldats, mais quiconque avait, de près ou de loin, eu des rapports avec le régiment. Il fut cependant obligé de renoncer à son projet faute d'avoir pu rassembler des documents suffisants et dut se contenter de publier ses souvenirs de guerre et d'ambulance, sous le titre de : *Casquettes blanches et Croix rouge*, ouvrage dont nous parlerons plus loin.

Entre temps, il gratifiait notre Bulletin d'un curieux article sur les mœurs percheronnes. Cet article était intitulé : *Perche et Percherons* (1).

C'était une promenade hâtive au travers des haies percheronnes au cours de laquelle il donnait des détails

croit devoir faire exception, tous les hommes nommés dans cet ouvrage étaient morts soit à la guerre, soit depuis. Tanviray lui-même n'est plus de ce monde.

(1) Paru au Bulletin de janvier 1880.

pleins d'originalité sur les usages, le genre de vie, et les superstitions de ces habitants de la contrée, peut-être la plus sauvage du Perche, où se trouvent les communes du Gault et de Saint-Avit. Nul mieux que lui ne pouvait faire connaître ces particularités, sa résidence étant en plein dans ce pays percheron.

Cette blquette est composée avec une verve étonnante et une gaieté franche et de bon aloi. Le style de l'auteur revêt ici la forme familière et plaisante. Qui lit cela croit l'entendre conter.

Car il était conteur merveilleux et nul ne l'égalait dans l'originalité de l'exposition des scènes dont il avait été témoin. Il aimait, de plus, extrêmement faire raconter; c'était un auditeur attentif à saisir les particularités du langage des paysans; il y puisait des sujets pleins d'humour que son imagination arrangeait ingénieusement pour les présenter d'une manière piquante à ses auditeurs.

Cet opusculé *Perche et Percherons* est une production dans ce genre. Sous sa forme légère et futile, il fournit des renseignements très exacts et parfaitement vérifiés sur la mentalité des habitants, — surtout des anciens, — de ces pays quelque peu primitifs, mais dont la couleur locale disparaît tous les jours.

Le goût de Maricourt pour les légendes anciennes l'avait porté à étudier celle connue sous le nom de *Drame d'Alleray*. Il redit cette légende avec un art extrême dans la lecture qu'il fit à une de nos séances en juillet 1882. Ce n'était là qu'une légende, l'imagination de l'auteur avait donc le droit de prendre les devants; il en naquit une narration des plus captivantes qui remit sur le tapis une anecdote assez invraisemblable du XVII^e siècle, et fut l'origine de nombreux travaux, tant dans notre Bulletin qu'ailleurs. Ce récit imagé eut les conséquences

les plus heureuses en permettant de percer à jour toutes les histoires racontées sur ce sujet, et de rétablir autant que possible la vérité sur le drame d'Alleray et de Boisvinet (1).

Toutes ces publications plaisaient extrêmement aux lecteurs du Bulletin ; nous en avons le témoignage réitéré, aussi ce fut une déception quand, à partir de 1882, on cessa de voir les productions de Maricourt.

Il publia encore en 1893, ou plutôt il permit la publication, non dans le Bulletin, mais dans le *Glossaire Vendomois* venu au monde sous les auspices de la Société archéologique et sous le nom de M. Paul Martellière, une curieuse composition en *parler paysan*, intitulée : *La Parabole de l'Enfant prodigue, en langage du canton de Mondoubleau*. Cette composition faisait pendant à celle de M. Martellière lui-même faite sur le même sujet, mais en langage vendomois ou beauceron. On ne sait à laquelle donner la préférence, toutes deux sont remarquablement prises sur vif, et il fallait pour les concevoir, une étude suivie et attentive du langage de nos campagnes.

Maricourt a collaboré en outre à nombre de journaux et de revues. Il a publié sous son nom et sous des pseudonymes différentes brochures, presque toutes portant sur des sujets religieux. C'est à ces brochures et aussi en pénétrant dans sa vie intime qu'on peut voir à quel point ses convictions religieuses étaient fortes. Il en a donné à tous des preuves surabondantes.

L'artiste chez lui ne le cédait en rien au littérateur. Il avait un crayon remarquable et d'une finesse extrême.

(1) Voir sur ce sujet dans le Bulletin de la Société : *Le Drame d'Alleray*, par M. de Maricourt, 1882, p. 166 ; *Note sur la date du meurtre de Jacques de Vendomois*, 1885, p. 294 et 312 ; *Le Crime de Boisvinet*, par M. l'abbé Chéramy, 1890, p. 219 ; *Une Vendetta percheronne*, par M. l'abbé Chambois, 1891, p. 49 et 92.

C'est à lui que l'on doit nombre des sceaux reproduits dans le cartulaire de la Trinité de Vendôme, une grande quantité de vignettes publiées dans l'ouvrage intitulé : *Perche et Percherons*, de M. l'abbé Blanchard, etc.

Il existe en outre au musée de Paray-le-Monial un certain nombre de dessins remarquables représentant des sujets d'archéologie religieuse. Ces dessins sont encore de notre collègue.

Mais l'ouvrage qui lui fit le plus de réputation fut publié en 1892, sous le titre : *Casquettes blanches et Croix rouge*.

C'était encore, mais en plus développé, l'histoire de la Mobile de Vendôme ou plus exactement les Souvenirs de guerre et d'ambulance du capitaine commandant la Mobile de Vendôme.

Là, il n'est plus retenu par le souci de ne pas sortir des limites que, très sagement, notre Société a cru devoir imposer à ceux qui veulent produire au Bulletin. Il se livre donc en toute liberté à ses appréciations sur les hommes et sur les choses. L'ouvrage y gagne considérablement en intérêt.

Aussi son succès fut-il très grand. Rapidement la première édition fut épuisée. (1) On le lut de l'autre côté des Vosges presque autant qu'en France, car en Allemagne plus que chez nous on est curieux de ces publications se rapportant à la guerre dernière.

Et de même que le général Ambert, dans ses *Récits militaires* avait fait de nombreux emprunts à l'*Histoire de la Mobile de Vendôme* déjà parue dans notre Bulletin, de même que le peintre Grolleron dans son superbe

(1) Paris, Firmin Didot, 1892. Les Allemands enlevèrent à l'éditeur un nombre considérable de cette première édition. On trouva ce volume à tous les étalages des libraires des grandes villes d'Allemagne.

tableau paru au Salon de 1888 (1) avait représenté une des scènes les plus pathétiques du livre du capitaine de Maricourt; de même encore que notre collègue M. Renouard avait tenu à fixer sur la toile l'épisode du Drapeau et du sergent Tanviray le défendant contre l'ennemi; (2) de même les frères Margueritte suivent pas à pas le récit de l'auteur de *Casquettes Blanches*, dans leur beau roman intitulé: *Les Tronçons du Glaive*. Le héros de ce roman est officier au 75^e Mobiles, c'est-à-dire aux Mobiles de Loir-et-Cher. Il est visible que les deux ouvrages du commandant de la Compagnie de Vendôme ont servi de modèle aux auteurs pour une bonne partie de leur œuvre.

Le succès de *Casquettes Blanches et Croix Rouge* tenait avant tout au charme du style. L'auteur s'y dévoilait tout entier. Cette âme sensible et sentimentale savait allier les qualités les plus exquises aux ardeurs guerrières, aux aspirations les plus nobles de gloire et de dévouement à la Patrie.

Les militaires voulurent connaître *Casquettes Blanches*, parce que c'était un récit de guerre; les femmes le goûtèrent parce qu'il témoignait de sentiments délicats; les jeunes gens le lurent avec grand intérêt, parce qu'il parlait le langage de la jeunesse; quant aux anciens soldats du capitaine de Maricourt, ils en conçurent pour leur chef une affection plus grande, une estime plus complète. De partout dans le département, on le convia à présider les banquets des anciens soldats de 1870, à préparer la formation des groupes de Vétérans.

(1) Ce tableau représente la Religieuse de l'hospice de Janville qui force un officier prussien à obtempérer à ses ordres en laissant débarquer dans son ambulance les blessés français arrivant de Loigny. Il est fait d'après les *Récits militaires du général Ambert* qui reproduisaient Maricourt.

(2) Ce tableau orne aujourd'hui la grande salle de l'Hôtel de Ville de Vendôme.

La section de Vétérans qui se formait à Vendôme le nomma son président (1). Maricourt acceptait avec joie et reconnaissance ces témoignages de gratitude et de confiance qui lui étaient prodigués dans les campagnes ; il y voyait une façon de s'intéresser encore à l'armée qu'il se désolait toujours d'avoir quitté trop tôt, qu'il regretta de n'avoir pas pu rallier d'une manière sérieuse après la guerre de 1870. Il avait été nommé chef de bataillon au 39^e territorial ; mais des raisons que nous n'avons pas à apprécier ici l'avaient fait mettre en disponibilité hors cadres en 1880.

Notre collègue était donc à la fois poète, littérateur, archéologue, artiste et soldat. C'étaient là des qualités rarement réunies en un seul homme. Aussi avait-il tout ce qu'il faut pour plaire. Chacun recherchait sa société ; c'était une vraie bonne fortune de l'avoir comme voisin de table. Il avait la gaieté et l'entrain, le tour d'esprit original et fin qui charment et séduisent.

Nul plus que lui ne fut chéri des siens, nul ne sut mieux mériter, par les vertus familiales les plus pures, l'estime et le respect de ceux qui l'entouraient.

Sa constitution robuste permettait de nourrir l'espoir de le conserver longtemps encore en pleine force d'intelligence et de vie. Plusieurs éditeurs, des journalistes, (2) se disputaient le privilège de recevoir ses œuvres. Si Dieu lui avait voulu ménager une verte vieillesse, nul doute que nous n'eussions eu de lui de nombreuses productions littéraires ; car le succès de ses premiers travaux l'avait orienté définitivement vers la carrière des lettres où il espérait trouver la consolation de l'abandon forcé des occupations plus actives.

Mais la Providence en avait décidé autrement.

(1) La 1202^e section.

(2) Il avait publié dans le *Réveil Français*, des articles fort goûtés sur l'Exposition 1900 sous ce titre : *Impressions d'un Rural à l'Exposition*.

Depuis quelques années notre excellent collègue se sentait affaibli. Les déplacements le fatiguaient, puis des douleurs névralgiques intenses s'étaient abattues sur lui et lui rendaient la vie pénible.

On pouvait croire à un mal passager que des précautions sages devaient guérir. Mais voici que le 3 octobre dernier après une journée où il avait su encore parfaitement vaquer à ses affaires, il se sentit tout à coup plus faible et dû s'aliter. Des souffrances de plus en plus vives vinrent alors l'assaillir. Les soins les plus pressés, la sollicitude la plus anxieuse ne parvinrent pas à retenir cette vie précieuse qui s'éteignait, et dans les bras de sa compagne dévouée, bouleversée par une catastrophe aussi inattendue, il rendit le dernier soupir. Il n'avait pas encore soixante ans !

Il laissait sa famille dans le plus amer désespoir. Et ses amis dans la désolation d'avoir perdu ainsi, à peine au seuil de la vieillesse, celui qui durant sa vie avait su si dignement cultiver l'amitié.

A tous les hommes qui l'ont connu, qui l'ont approché, Léon de Maricourt ne laisse que de pénétrants souvenirs. Il n'avait jamais eu un ennemi. Aucun de ceux qui l'avaient rencontré ne put conserver de lui autre chose qu'une aimable image.

Autour de son cercueil, parents, amis, voisins, anciens soldats, cultivateurs, artisans, vieillards et jeunes gens se pressèrent en foule pour donner aux siens le témoignage des regrets profonds que le triste événement avait suscités dans leurs cœurs.

Cette mort mettait en deuil toute une contrée. C'est que le défunt avait su donner à tous l'exemple d'une vie de probité, d'honneur, de dévouement au pays et de sacrifice aux pensées grandes et généreuses, tel qu'on en voit rarement de plus élevé et plus vrai. C'est que l'égoïsme

lui était inconnu, le scepticisme n'avait pu l'atteindre, c'est qu'il était resté le cœur jeune et l'âme enthousiaste comme on l'avait vu à vingt ans. Quant à nous, ses camarades et ses amis de jeunesse, nous pouvons affirmer la vérité de la belle expression employée par l'un des nôtres pour caractériser la nature de Léon de Maricourt. Dans toute la force du terme, ce fut UN VAILLANT. (1)

R. DE SAINT-VENANT.

(1) Parole de M. de Brisoult dans l'article nécrologique consacré à M. de Maricourt au *Patriote Vendomois* du 9 octobre 1902.

HISTOIRE DU COLLÈGE ET DU LYCÉE DE VENDÔME

PAR
G. BONHOURE

CHAPITRE III

I. Aperçu historique sur l'hôpital Saint-Jacques ou Maison-Dieu.

Vers 1620, l'hôtel Chicheray n'était plus assez grand pour contenir les nombreux élèves qui affluaient au Collège de Vendôme tant de la ville que du dehors.

Mais Saint-Nicolas avait entendu la prière du jeune Colas (1) : Vendôme « respirait le souffle du Duc, devenu homme ». Celui-ci, qui avait à cœur de poursuivre l'œuvre si bien commencée par les habitants et de donner un nouvel essor à l'instruction publique, résolut de fonder un Collège qui fût digne de la capitale de son duché.

Il fallait trouver un emplacement assez vaste pour exécuter ce dessein :

L'hôpital Saint-Jacques ou Maison-Dieu occupait, à peu près au centre de la ville, un espace assez étendu. De

(1) Voir page 100, *Bulletin*, 2^e trimestre 1902.

plus, de la Maison-Dieu dépendait presque en totalité l'île appelée « l'Isle Paradis », formée par les deux bras du Loir qui vont du pont Parrain, l'un au pont de la Chevrie, l'autre dans la direction du pont Rondin, et par un tout petit cours d'eau, dit « Boisseau-d'Eau » reliant ces deux bras à peu de distance de la rue Poterie.

C'était là l'espace souhaité.

Et c'est là qu'en effet fut bâti dans la suite le bel et imposant édifice, qui est aujourd'hui notre lycée.

Mais avant de parler du nouveau Collège, consacrons ici un souvenir à la vieille maison qui l'avait précédé.

Il subsiste d'ailleurs toujours la chapelle Saint-Jacques qui, vraisemblablement plus ancienne que l'hôpital, fut annexée à la Maison-Dieu en 1204 (1).

« Le pèlerinage de Saint-Jacques en Galice, dit l'abbé Simon, historien du Vendomois, déjà cité, était autrefois bien plus en vogue qu'il n'est aujourd'hui ; les indulgences que gagnaient ceux qui allaient à Compostelle y attiraient, de toutes les parties de l'Europe, une multitude de voyageurs, qui pensaient avoir gagné le ciel dès qu'ils avaient visité le tombeau du saint apôtre. Dans une maladie un peu sérieuse, on se vouait à Saint-Jacques, et lorsqu'on avait recouvré la santé, on se hâtait de prendre le bourdon pour aller remercier son bienfaiteur ; hommes et femmes voyageaient par troupes, et les chemins étaient remplis de ces pèlerins et de ces pèlerines qui ne vivaient que d'aumônes sur la route et qui, en chantant des cantiques, allaient de porte en porte pour lever une espèce

(1) « Août 1204 : Annexe faite à la Maison-Dieu de Vendôme par Reginald, évêque de Chartres, de la chapelle Saint-Jacques de ladite ville, à cause de la piété que les habitants avaient fait paraître dans l'incendie général de la ville. » (Inventaire des titres de la Maison-Dieu et de l'Oratoire depuis 1203 jusqu'en 1733. — Archives de Blois).

de tribut sur le public... Plusieurs seigneurs crurent faire une œuvre agréable à Dieu en fondant des hôpitaux pour loger des pèlerins. »

C'est le comte Jean II qui fonda à Vendôme l'hôpital Saint-Jacques (1). On l'appela d'abord hôpital, puis Maison-Dieu, parce qu'on y reçut aussi les malades pauvres de la ville.

Il était administré par une communauté de prêtres : le supérieur s'appelait *maître*; les autres, au nombre de douze, s'appelaient *frères*. On les désignait aussi sous le nom de frères condonnés « *fratres condonati* », parce qu'ils se donnaient, eux et leurs biens, à la Maison. Sous leurs ordres, des sœurs domestiques soignaient les malades. « Ils ne faisaient point de vœux; et leur vie, loin d'être austère, paraissait fort douce et fort commode : c'est peut-être pour cela qu'on les nomma « frères Cochons » (2). Vers le milieu du XVI^e siècle, leur administration avait dû tellement laisser à désirer que leurs revenus avaient été saisis et mis en régie : c'est ce que nous apprend un « arrêt du Parlement, daté du 29 juillet 1570, qui donne mainlevée aux Maîtres et Frères de l'hostel-Dieu de Vendôme de leurs revenus saisis et mis en régie à la requête des manans et habitans de Vendôme, et leur en permet la libre administration à la manière accoutumée... avec injonction de recevoir charitablement les pauvres » (3).

La chapelle Saint-Jacques qui, lors de l'invasion du Vendomois, en 1362, par des bandes de Gascons et d'An-

(1) L'an de grâce 1203, le jour de la Saint-Barthélémy, on a célébré pour la première fois l'office divin dans la Maison-Dieu, en présence de Jean, comte de Vendôme... (Inventaire des titres de la Maison-Dieu...)

(2) L'abbé Simon.

(3) Inventaire des titres de la Maison-Dieu.

glais avait été saccagée et ruinée (1), fut rebâtie au XV^e siècle. Les historiens qui attribuent à Marie de Luxembourg, femme de François de Bourbon, la restauration de la chapelle Saint-Jacques commettent une erreur (2).

C'est en 1452 qu'eut lieu la dédicace de la nouvelle chapelle (3). « On ne refit alors qu'une nef, au lieu de deux qu'elle avait dans l'origine. Les colonnes de l'ancienne nef, se trouvent maintenant appliquées en saillie sur le mur extérieur de l'église, du côté de la rue Saint-Jacques; elles sont remarquables par leurs doubles chapiteaux à figures historiées. Le clocher, carré à sa base, se termine par une petite tour octogone, dont les ornements sculptés ressemblent à ceux des clochers de la Madeleine et de Saint-Martin, et indiquent l'époque du XV^e siècle. L'abside de l'église et l'entrée de l'ancienne salle de l'hospice du côté de la rue du Change, sont de gracieux chefs-d'œuvre de l'architecture de la Renaissance » (4).

Depuis sa fondation, la Maison-Dieu avait considéra-

(1) « Au commencement de l'année 1362, des bandes de Gascons et d'Anglais se répandirent dans le Vendomois, dévastant les campagnes, brûlant les villages et semant partout la désolation et la terreur. Ce fut un pillage de trois mois; toutes les églises furent saccagées et presque détruites. Il fallut rebâtir, dans les deux siècles suivants, celles de la Trinité, de Saint-Martin et de Saint-Jacques » (de Pétigny).

(2) Cette erreur vient sans doute de ce que, sous l'administration de cette princesse — veuve dès 1495 et morte en 1547 — de grands travaux furent exécutés à Vendôme : Reconstruction de l'église Saint-Martin; restauration de l'église de la Trinité; transformation de la porte Saint-Georges en hôtel-de-ville.

(3) « Lettres de la dédicasse et conservation faite par Pierre évêque de Chartres le lundi 18 septembre 1452 de la chapelle de Saint-Jacques de Vendôme et de plusieurs autels — c'est icy la lettre de la dédicacation première de l'église de séant, qui était en deux corps d'église; mais depuis on a modifié les deux dits corps et mis en un ». (Inventaire des titres de la Maison-Dieu).

(4) De Pétigny.

blement acquis son domaine. Elle avait reçu des dons plus ou moins importants. Deux legs méritent notamment d'être signalés : 1^o Celui de la terre de Courtiras, fait en 1364 par Guillaume de Ponçay, écuyer, seigneur de Ponçay ; 2^o celui du pré et du verger « Paradis », fait en 1364 par Jean Prendpinçon (1).

II. Fondation du Collège de l'Oratoire (1623). Origines.

Soit que l'organisation de l'hôpital Saint-Jacques ne répondit plus aux besoins du temps, soit que l'administration des frères condamnés mécontentât, comme cinquante ans auparavant, les habitants de Vendôme, César, d'accord avec ceux-ci, obtint sans peine la cession de la Maison-Dieu avec toutes ses dépendances et tous ses biens. Pour toute compensation, il assura à chacun des frères une pension viagère.

En quête d'une communauté qui se chargerait du nouveau Collège, le duc de Vendôme avait tout d'abord pensé aux Jésuites : Au commencement du XVII^e siècle, les Jésuites avaient de nombreux collèges, et leur système d'éducation, grâce à des innovations, à des méthodes nouvelles, obtenait un grand succès. César leur fit des propositions, qui ne furent pas acceptées. Voulaien-ils se faire prier pour obtenir du prince plus d'avantages qu'il ne leur en offrait ? Craignaient-ils que le collège de Vendôme ne portât préjudice à celui de Blois, dont ils avaient la direction, et espéraient-ils, à la suite de leur refus, voir César abandonner son projet ? Nous ne prétendons pas répondre à ces questions. Mais dès qu'ils apprirent que le duc avait engagé des négociations avec

(1) Inventaire des titres de la Maison-Dieu.

la congrégation de l'Oratoire qui, à peine naissante, était considérée par eux comme une rivale redoutable, ils s'empressèrent de revenir à Vendôme, pour demander ce qu'ils avaient refusé. Pour toute réponse, raconte l'abbé Simon, César leur montra le crucifix qui était auprès de son lit, et les pria de lui expliquer le sens des initiales I. N. R. I., placées sur la croix. L'un d'eux répondit qu'elles signifiaient *Jesus Nazarenus Rex Judeorum*. « Non », reprit le prince, « elles signifient : *Jésuite n'aura rien ici !* » (1).

César s'étant adressé à la congrégation de l'Oratoire, les pourparlers engagés avec le cardinal de Bérulle, fondateur et général de cette congrégation, aboutirent, le 19 avril 1623, à l'acte de fondation du Collège (2).

La minute du contact qui liait César et le cardinal de Bérulle est en l'étude de M^e Nottin, notaire, 5, rue de la Ville-l'Évêque, à Paris. Une copie est conservée aux Archives nationales, une autre aux archives de l'hospice de Vendôme. De plus, l'Inventaire des titres de Maison-Dieu et de l'Oratoire, plusieurs fois cité, donne le sommaire de ce contract.

L'acte de fondation du Collège de l'Oratoire de Vendôme a été publié, dans ce bulletin même (année 1889, 4^e trimestre), par l'abbé Métais. Nous nous bornerons donc à reproduire ici l'extrait du registre-inventaire (fol. 187) :

« Copie collationnée du contrat de l'Établissement des prêtres de l'Oratoire à Vendôme fait entre haut et puissant prince M^{rs} César de Vendôme, M. Jean Blanchard,

(1) Duchemin de La Chenaye, dans ses *Mémoires sur le Vendomois*, rapporte aussi cette anecdote.

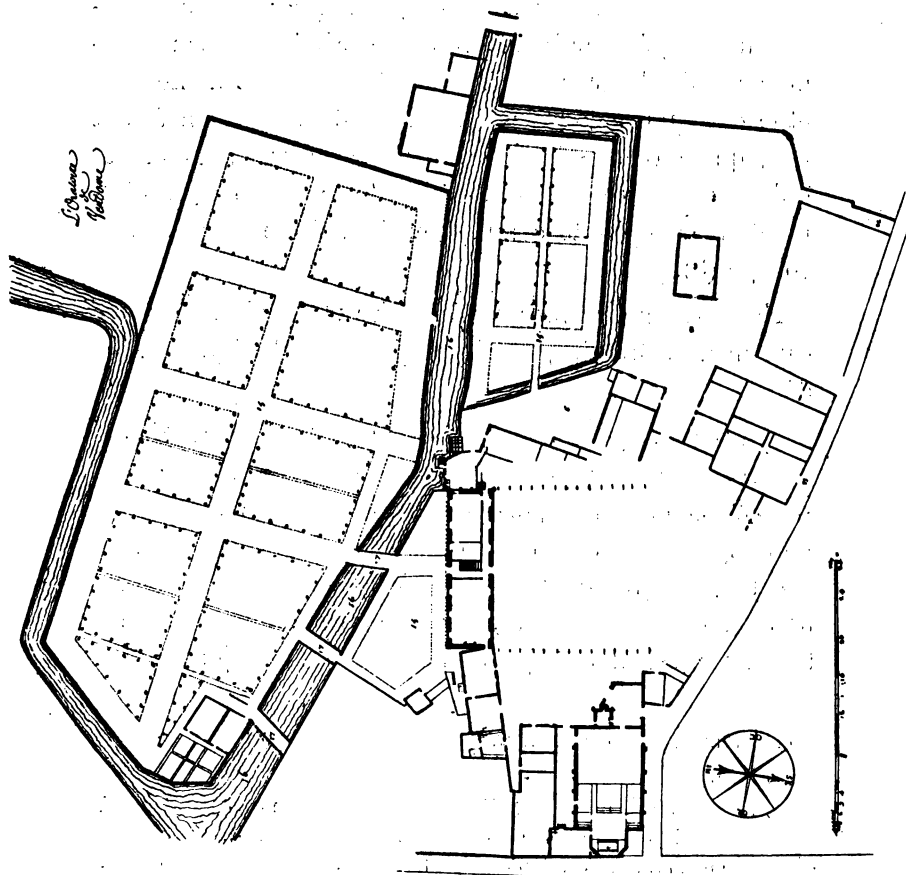
(2) Les habitants de Vendôme souscrivirent au contrat dans une assemblée générale, le 9 mai 1623 ; il fut homologué au Parlement, et approuvé le 1^{er} juin de cette même année par l'évêque de Chartres, Léonor d'Estampes (Manusc. Arch. nat., n° 225).

sieur de l'Essongère stipulant pour lui et le Révérend Pierre de Bérulle supérieur-général de ladite congrégation, pour l'instruction de la jeunesse es bonnes vie et mœurs, pourquoi faire mond. seigneur leur a donné, comme fondateur et dôtateur, la Maison-Dieu, sise dans ladite ville de Vendôme, avec toute et chacune les appartenances et biens de ladite maison, du consentement des habitants et des maître et frères de ladite Maison-Dieu, à charge de 1,000 livres au 1^{er} novembre et 1^{er} mai par moitié chacun au, pour l'entretien et substance des pauvres de l'hostel Dieu (1), si mieux n'aiment assigner audit hostel Dieu un fond qui à dire d'experts soit censé lui rapporter ladite somme de mille livres (2) chacun an tous frais faits, et de fournir pour l'instruction de la jeunesse 5 classes d'humanité et une de philosophie, soit des sujets de ladite congrégation ou d'autres, pour lesquels héritages lesdits pères de l'Oratoire seront seulement tenus à faire une seule foy et hommage à mutation de seigneur, sans pour ce estre tenus de payer aucuns devoirs au chasteau de Vendôme. Ledit contrat passé par Pierre Tulloüe et Gilles Marion, notaires au Chastellet de Paris, le 19 avril 1623. A la fin duquel est la ratification du mond. seigneur, par Jean Petit, notaire à Fontainebleau, le 4 mai de ladite année. »

Les prêtres de l'Oratoire, en arrivant à Vendôme trouvèrent les bâtiments de la Maison-Dieu dans un état pitoyable. Mais comme il fallait absolument se loger et exploiter le collège, on se vit dans la nécessité de louer

(1) L'hôpital fut transféré dans les bâtiments du Collège abandonné (Maison Chichéray, place de la Madeleine), c'est-à-dire là où il est encore de nos jours.

(2) Le 23 septembre 1623 fut passé, par devant Jehan Rasteau, notaire à Vendôme, l'acte d'option, faite par le R. P. Robert Bréard, prêtre de l'Oratoire supérieur de la Maison, de payer mille livres chacun an à l'hostel Dieu de Vendôme (Inventaire des titres).



- 19 *fenêtre ou cheminée pour la cuisine*
 20 *fenêtre ou cheminée pour la cuisine*
 21 *Grand cour des perrons*
 22 *fenêtre de la cuisine*
 23 *fenêtre de la cuisine*
 24 *fenêtre de la cuisine*
 25 *fenêtre de la cuisine*
 26 *fenêtre de la cuisine*
 27 *fenêtre de la cuisine*
 28 *fenêtre de la cuisine*
 29 *fenêtre de la cuisine*
 30 *fenêtre de la cuisine*
 31 *fenêtre de la cuisine*
 32 *fenêtre de la cuisine*
 33 *fenêtre de la cuisine*
 34 *fenêtre de la cuisine*
 35 *fenêtre de la cuisine*
 36 *fenêtre de la cuisine*
 37 *fenêtre de la cuisine*

différentes maisons et d'en acheter plusieurs, qui dans la suite servirent à former l'emplacement où se trouvent actuellement les cours et bâtiments de la maison (1).

La première construction fut le grand corps de logis qui forme le côté sud de la cour carrée. La première pierre en fut posée en 1635 ; les travaux furent achevés en 1639, ainsi qu'en témoigne la date inscrite sur la façade dudit bâtiment, au-dessus de la fenêtre la plus élevée du milieu. L'Oratoire en supporta tous les frais (2).

Duchemin de La Chenaye rapporte que cette construction fut dirigée par Pierre Jabre, secrétaire des commandements de César, mort à Vendôme, en 1670. Le soin et le zèle qu'il apporta à l'exécution de sa mission furent tels, qu'en reconnaissance de ses services, il fut arrêté qu'un de ses enfants et descendants serait reçu gratuitement et à perpétuité comme pensionnaire dans ce même collège (3).

Nous avons trouvé, aux Archives nationales, dans les cartons de l'Oratoire, plusieurs plans du Collège de Vendôme.

Le premier, que nous reproduisons ici, (*voir page 45*) est un document fort intéressant pour l'histoire de notre établissement. Quoiqu'il ne porte pas de date, nous pouvons lui en assigner une certaine : il est postérieur à la première construction (1639), et antérieur à 1672, année où, comme nous le dirons plus loin, furent entrepris de nouveaux travaux. C'est donc le plan du Collège en quelque sorte à

(1) Archives nationales, M. 225.

(2) Ibid.

(3) Au commencement du XIX^e siècle, on trouve encore des Jabre à Vendôme : Duchemin de Lachenaye, l'auteur des mémoires cités, épouse, en 1772, à Vendôme, une fille de Louis Jabre des Belles, secrétaire du roi.

son origine. Malheureusement les numéros de la légende n'y sont pas tous reproduits (1).

On entrait dans la première cour donnant sur la rue Saint-Jacques, les gens de pied par une petite porte à côté de l'église, et les voitures par une mauvaise porte à la place du portait actuel.

A la fondation du Collège oratorien, la chapelle Saint-Jacques prit le nom d'église de l'Oratoire, et fut richement décorée, tant par les soins du duc et de la duchesse de Vendôme que par les prêtres de l'Oratoire : De grands tableaux, des vases sacrés d'une grande richesse, des ornements d'un grand prix, des tapisseries de moquette de Rouen furent donnés ou acquis pour l'antique chapelle. « Les jours de grandes fêtes, le grand autel était orné d'un parement, de deux crédences, du pavillon, de la chasuble avec étole et manipule, et de deux petits cousins de velours cramoisi avec des figures en broderie d'or et d'argent; le tout donné par César et fait de la robe de nocces, dont sa mère, Gabrielle d'Estrées, aurait dû se parer, si elle eût épousé le roi Henri IV (2). »

Le Collège porta le nom de son fondateur. Il eut, dès le début, de nombreux élèves. Afin d'en augmenter le nombre, César usa même, si nous devons ajouter foi à

(1) Le numéro 20 nous indique une ancienne chapelle, située dans l'ancien cimetière des frères de la Maison-Dieu. Au collège de l'Oratoire, il était dans l'usage d'inhumier dans l'église Saint-Jacques les personnes qui décédaient dans la maison, soit prêtres, confrères, frères, pensionnaires ou domestiques. Mais en vertu de la déclaration du roi du 10 mars 1776 qui défendait les sépultures dans les églises et dans l'intérieur des villes et bourgs, les prêtres de l'Oratoire furent obligés de faire l'acquisition d'un petit terrain, à l'extrémité de la rue Bretonnerie, à l'orient du cimetière de l'hôtel Dieu; la vente leur en fut faite par le sieur Jean Morin, ancien maître de pension par acte devant Courtin, notaire, le 18 avril 1777 (Manuscrit, n° 288 de la bibliothèque de Vendôme).

(2) Man. n° 288, bibliothèque de Vendôme.

l'anecdote suivante, racontée par l'abbé Simon, d'un singulier stratagème : Il se rendit un jour à Blois pour visiter le Collège des jésuites ; il fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang. Les écoliers ne manquèrent pas de crier Vivat ! et de demander des congés ; Son Altesse leur accorda six mois ! Les parents voyant le Collège fermé et leurs enfants désœuvrés, les envoyèrent à Vendôme, ainsi que le prince l'avait souhaité. Il prenait, dit-on, souvent plaisir à raconter ce trait, pour montrer l'affection qu'il avait pour son nouvel établissement.

III. — Agrandissements successifs du Collège, jusqu'en 1789 (1).

La deuxième construction, commencée en 1672 et terminée en 1676, fut le bâtiment parallèle au premier (côté nord). Le premier corps de logis servait d'habitation à la communauté ; celui-ci fut affecté aux classes et à la pension : il coûta trente mille livres aux prêtres de l'Oratoire de Vendôme. Tant de dépenses mirent longtemps ceux-ci dans l'impossibilité de songer à de nouvelles entreprises. Quatre-vingt-dix années s'écoulèrent sans qu'on fit aucune construction nouvelle.

Le Père Du Verdier, supérieur du Collège, fit construire, en 1762, l'aile, à droite (côté occident) ; et en 1765, il fit bâtir le premier des deux gros pavillons, qui réunissait cette aile et le grand bâtiment. On doit aussi à ce supérieur le portail actuel et les bâtiments de la première cour, à droite du même portail (1768).

L'aile, à gauche (côté d'orient) et le deuxième pavillon (même côté) furent construits en 1777, un an après que le Collège de Vendôme eût été désigné (ordonnance royale

(1) Archives Nationales, M. 225.

Département de l'Indre-et-Loire
 Subréc de l'Indre-et-Loire
 Plans d'une Rue de l'Indre-et-Loire
 à l'Oratoire de l'Indre-et-Loire
 de l'Oratoire de l'Indre-et-Loire

Cour de la
 Maison

Grande
 Cour
 Bassin - Cour

Grande Cour des
 Pensions

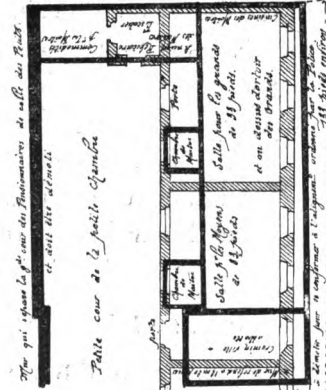
destinée à être partagée en trois quartiers

Petite Cour des
 Classes

Aujourd'hui la
 Traversée

Grande Porte d'Entrée

Rue Saint
 Jacques



1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100

du 28 mars 1776) comme un des dix collèges, créés Ecoles royales militaires.

En 1778 et 1779 furent construits le grand bâtiment, le long de la rue Saint-Jacques, et celui du fond de la cour des élèves (côté occident).

Nous reproduisons ici (*voir page 49*) un deuxième plan (Archives nationales), dressé justement pour l'exécution des constructions de la rue Saint-Jacques.

Mentionnons maintenant, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Vendôme (1), les acquêts faits successivement par les prêtres de l'Oratoire pour l'agrandissement de leur collège.

1° *Rue Saint-Jacques*, côté du Collège.

En 1624 « Une maison, par nous acquise de Michel Moul-
nier » (sans autre désignation).

En 1645 « Une maison, par nous acquise, de Florent
Henriau et Françoise Chêneau, sa femme » (id.)

En 1651 « Une maison joignant d'un bout à notre église,
acquise de Charles Soudé. L'emplacement de
cette maison est compris dans le bout d'orient
du bâtiment des classes et dans l'espace qui se
trouve entre ledit bâtiment et la rue Saint-
Jacques ».

En 1655 « La maison dont partie de l'emplacement est
compris dans le grand bâtiment de notre collège
sur la rue Saint-Jacques dans la partie du bout
d'Orient et comprend la salle d'étude la plus

(1) « Dictionnaire raisonné des biens, droits actifs et passifs et générale-
ment de toutes les choses relatives à la maison et collège royal de
l'Oratoire de Vendôme, avec l'indication des titres y relatifs rangés et
mis en ordre dans le cours des années 1788 et 1789 par les soins du
Père Baudichon, qui en a confié l'exécution à Jacques-François Morin,
archiviste du Collège, n° 286. »

proche de la grande porte d'entrée de la maison,
— acquise du prieur commendataire de Lancé ».

En 1658 « Une maison, en ladite rue Saint-Jacques, également comprise dans le grand corps de bâtiment sur ladite rue, par nous acquise de M^e Robert Gain, chanoine de Vendôme ».

En 1777 « Pour l'agrandissement nécessité par la création de l'école militaire (1776), acquisition d'une autre maison, adjacente à la précédente, de François et Thérèse Mettée ».

« C'est dans l'emplacement de ces trois bâtiments que furent construites en 1778 les trois grandes salles d'études donnant sur la rue Saint-Jacques ».

2^o Du côté de la rue du Change.

En 1646 « Une maison appelée « Paradis », qui nous a servi pendant plusieurs années de four de boulangerie et de fruitier et de ses appartenances de jardin, acquise en 1646. Cette maison a été depuis démolie et son emplacement avec le jardin qui en dépendait ont été réunis à notre jardin et forment le bout d'orient aujourd'hui en terrasse plantée de tilleuls ».

En 1646 « Retrait féodal du jardin du Barillet » (1).

En 1652 « Acquet par nous fait d'une autre maison et dépendances, ayant alors son issue par la rue du Change devant les P. P. Cordeliers et faisant à présent partie de nos appartenances — dans partie de l'emplacement de laquelle maison, est construit le pavillon qui est à l'extrémité vers orient de notre grand bâtiment donnant sur le

(1) Ce jardin forme, le long du cours d'eau qui coule vers le pont Parrain, la partie sud du parc actuel.

jardin. Le surplus est compris dans un petit bâtiment qui sert aujourd'hui de charbonnier et de grenier à foin dans une petite portion de la cour de devant la sacristie (1). — Laquelle maison portant alors le nom de la Fredonnière nous fut vendue par Elie de Coutances sieur de la Fredonnière en 1652 ».

« Outre toutes ces maisons, nous en avons acquis trois autres, en ladite rue Saint-Jacques ; elles doivent être incessamment démolies pour être comprises, savoir : partie sur ladite rue dans ledit grand bâtiment que nous nous proposons de faire continuer jusqu'à l'extrémité des appartenances de notre dite maison du côté d'occident (2), et le surplus de l'emplacement de ces trois maisons, dans la grande cour de nos pensionnaires :

« La première, joignant vers orient celle acquise dudit sieur Mettée, nous a été vendue, en 1786, par le sieur et demoiselle Fournier.

« La deuxième étant derrière la précédente vers midi, joignant du midi et d'orient à la grande cour de notre pensionnat et d'occident à la suivante — appelée « les Grisettes » dépendante de l'hôtel Dieu, à nous vendue, en 1787.

« Enfin la troisième étant ensuite vers occident des deux précédentes et cependant séparée de ces deux mai-

(1) Il existait, dans l'emplacement de cette petite cour, une allée, le long de l'église, allant à la sacristie et, contiguë à cette allée, une petite chapelle appelée « chapelle de l'Association » (voir le premier plan ; voir aussi dans l'Album Launay, à la Bibliothèque de Vendôme, la reproduction d'un troisième plan existant aux Archives nationales). Cette allée et cette chapelle furent démolies, en 1777, lors de la construction de l'aile et du pavillon voisins.

(2) La Révolution ne laissa pas le temps aux prêtres de l'Oratoire d'exécuter ce projet. Ces trois maisons formaient l'emplacement occupé aujourd'hui par le préau couvert de la cour des grands.

sons par une grande allée qui nous appartenait et qui servait de passage avec voitures ou autrement pour entrer de ladite rue Saint-Jacques dans la grand'cour de notre pensionnat, à nous vendue, en 1788, par Marie Breton, veuve de René Courcelle. »

De toutes les maisons de la rue Saint-Jacques, que nous avons énumérées, quelle est celle qui aurait appartenu au poète Ronsard ? D'après la tradition, ce serait la plus proche du portail actuel. Or, c'est celle qui fut vendue à l'Oratoire en 1655 par le prieur commendataire de Lancé. La maison de Ronsard, mort en 1585, serait-elle passée dans les mains du commendataire de Lancé, ou bien Ronsard n'aurait-il été que locataire de ladite maison ? C'est un point à éclaircir. Mais tous les historiens du Vendomois admettent l'existence d'une maison « Ronsard ». Duchemin de La Chenaye, résidant à Vendôme depuis 1772, en fait même une intéressante description : « Le grand portail d'entrée, dit-il, fut achevé vers l'année 1768 ; il y avait auparavant un petit bâtiment à côté, en forme de castel, qu'on dit avoir appartenu au poète Ronsard ou qui y demeurerait. Il a été abattu pour construire les salles du nouveau pensionnat le long de la rue Saint-Jacques. Il y avait à ce petit castel d'anciennes croisées, quelques ornements d'architecture gothique, et un escalier en pierre. »

Quant à la maison des Du Bellay ou hôtel de Langey, dont l'histoire a été faite tout récemment par notre savant collègue, M. de Trémault, elle fut acquise par les Pères de l'Oratoire en 1703 ; mais elle fut revendue par eux l'année suivante.

En 1789, le collège de Vendôme se trouve donc bâti à peu près tel qu'il est aujourd'hui (1).

(1) A signaler au Musée de Vendôme un beau lavis, signé Dupuis, professeur au Collège : il représente le Collège à cette époque.

AVIS

Dans la séance du 5 février 1903, le Bureau a décidé de rétablir la publication de menus faits intéressant la Société, qui naguère trouvaient leur place au Bulletin, sous la rubrique « Chronique ». Le Bureau fait appel, à cet effet, à la bonne volonté de tous les Membres de la Société.

A cette même place paraîtront également désormais les extraits des procès-verbaux des séances du Bureau qui présenteront un intérêt général.

CHRONIQUE

Séance du Bureau du jeudi 5 février 1903

Le Bureau décide de se constituer désormais en comité de publication : tout manuscrit sera soumis à son examen avant d'être envoyé à l'imprimerie ; chaque auteur devra, par conséquent, remettre son travail au secrétaire, immédiatement après la lecture faite à la séance générale.

M. Bonhoure met sous les yeux des Membres du Bureau un plan fort intéressant du Collège de l'Oratoire (xvii^e siècle), qu'il a fait copier aux Archives Nationales.

Le R. P. Bourgouing à Vendôme

Entr'autres portraits qui tapissent les murs du parloir de notre Lycée, se trouve celui du R. P. François Bourgouing (1585-1662), un des six fondateurs de l'Oratoire et le 3^e Supérieur Général de cette congrégation (1641-1662).

Avant d'y être en peinture, il y fut en personne. — Le 10 may 1655, assisté du R. P. Estienne Bernier, supérieur de la maison de Vendosme, et pardevant Jean Oury, notaire et tabellion juré en la court de Vendome, il prenait possession réelle, à trois heures de rellevée, de la *Maison de Lancé*, acquise le 1^{er} mars précédent, par voie d'échange avec le prieur commendataire de Lancé, membre dépendant de Maire-moustier lès Tours.

Cette maison, qui au 18^e siècle, prit le nom de la « Maison de la Brochoterie » avait été acquise en 1481 par le prieur de Lancé ; c'était déjà une maison, dite « *la Grange*, sise rue St-Jacques ou rue de la Sorée » ; en février 1261, c'était « la Grange de Pierre Sorre ». *Petrus dictus Sorre burgensis Vindocinensis*, dit une charte passée en 1267 (Ch.317 du Cartulaire Blésois, et 49 A. du Cart. Vendomois de Maire-moustier.

Cette grange-maison fut démolie en 1778 lors de la construction du grand bâtiment des études sur la rue. — Son emplacement est représenté aujourd'hui par la salle d'escrime et la salle de musique.

JEAN MARTELLIÈRE

Le R. P. Poisson à Vendôme

Dans son travail si complet sur le R. P. Poisson, notre collègue M. l'abbé Clément, après avoir constaté qu'il fut Supérieur de l'Oratoire de Vendôme en décembre 1670, juillet 1671, et en 1673, déclare n'avoir pu découvrir à quelle époque il quitta Vendôme (Bulletin 1898, p. 273), ni même ce qu'il devint de 1673 à 1677, date de son voyage en Italie (Bulletin 1899, p. 32).

Il nous a été possible de combler cette lacune, grâce à l'Inventaire des titres de la Maison-Dieu et de l'Oratoire, qui contient le résumé des actes passés de 1203 à 1733.

Le 24 février 1676, « le R. P. Poisson, *supérieur de l'Oratoire* » ratifie une transaction passée le 7 mars 1675 entre l'Oratoire et les Procureurs fabriciers de la Madeleine (de Vendôme).

Le 21 juin 1676, devant Loiseau, notaire au Mans « les P.P. de l'Oratoire de Vendôme, parlant par le P. Poisson, *leur Supérieur* » consentent l'exécution d'une sentence arbitrale rendue contre eux au profit de l'abbaye de St-Lamer.

Dans sa liste des Supérieurs de Vendôme, M. l'abbé Métais donne : Poisson (avril 1672 — décembre 1674) — Abel de Ste Marthe (1675).

Abel de Ste-Marthe était bien supérieur, mais Supérieur Général de

l'Oratoire depuis 1672. Le 18 octobre 1675 un accord bien curieux sur les droits curiaux fut passé entre M^{re} François Halgrin curé de la Madeleine et les P.P. de l'Oratoire, « et ratifié (sans date) par le P. Abel de Ste Marthe sup^r g^{nal} de l'Oratoire et par son conseil. »

JEAN MARTELLIÈRE

M. Auguste de Trémault

Le 11 mars 1903, une foule immense a conduit à sa dernière demeure notre regretté collègue M. Auguste de Trémault, décédé à la suite d'une courte maladie le 9 du même mois. M. de Trémault a tenu une place trop importante dans notre Société pour qu'il ne lui soit pas consacré un article spécial qui paraîtra dans le plus prochain *Bulletin*.

Au cimetière, M. Peltureau, président de la Société, s'est fait l'interprète des regrets unanimes et a prononcé le discours suivant :

Messieurs,

Au nom de la Société archéologique du Vendomois, je viens rendre un suprême hommage à l'ami sûr et dévoué, à l'historien érudit dont la perte nous est si sensible.

Quoique M. Auguste de Trémault fût né à Sours, en Eure-et-Loir, dans la propriété de ses parents maternels, quoiqu'il ait passé une partie de sa jeunesse à Paris, où ses occupations le retenaient au ministère des finances, on peut dire qu'il était essentiellement vendomois de cœur, que toute son intelligence, toutes ses facultés ont été mises au service de Vendôme, qui devait déjà tant de reconnaissance à ses ancêtres. Aussi, dès qu'une société se fonda pour recueillir les documents sur l'histoire du pays, il se fit inscrire parmi les premiers membres et malgré son éloignement collabora à ses travaux. Ses articles de début concernent particulièrement l'histoire et les coutumes de la paroisse de Lunay, berceau d'une branche de sa famille. Dans ses moments de loisirs, il fouillait toutes les bibliothèques de Paris, consultait les volumineuses archives du duché de Vendôme transpor-

tées dans la capitale en 1739 et il y puisait des documents inestimables dont il fit profiter nos bulletins.

Ce travail assidu ne fit qu'augmenter son culte pour le Vendomois. Aussi, après la mort de son père, abandonnant une situation qui promettait de devenir brillante, vint-il s'établir dans son pays.

Grâce aux soins affectueux du frère et de la sœur, unis par le même dévouement, il eût le bonheur de voir se prolonger au delà du terme ordinaire l'existence d'une mère chérie, femme d'un esprit libéral et d'une intelligence supérieure, que nous avons tous aimée et admirée jusqu'à ses derniers moments.

Maître de sa liberté, toutes ses forces sont consacrées à son pays. Les fonctions si absorbantes de la Mairie ne l'empêchent pas de secouer la poussière des vieux dossiers de l'Hôtel-de-Ville, de compulser les anciennes délibérations des conseils municipaux et d'y puiser les renseignements pour une histoire de la municipalité vendomoise, travail du plus grand intérêt qu'il n'a cessé de poursuivre et de perfectionner, qui se trouve à peu près achevé et qui, nous l'espérons, ne sera pas perdu pour le pays.

Il nous avait déjà doté d'un ouvrage d'érudition : *Le Cartulaire de Marmoutier pour le Vendomois*, qui fut couronné par l'Académie des inscriptions et belles lettres et lui a valu la rosette d'officier de l'Instruction publique.

Ce n'est pas le lieu de vous faire l'énumération de tous ses travaux ; qu'il me suffise de vous dire qu'il aborda tous les sujets se rattachant plus spécialement à l'histoire de la ville : il étudia successivement la charité à Vendôme, les commencements de notre bibliothèque municipale, les vicissitudes de nos vieilles ruines et de leurs archives. Nul mieux que lui ne connaissait l'historique des rues, des maisons, de la rivière, des moindres recoins de notre cité et toute cette science il la mettait avec une complaisance infatigable à la disposition de tous ceux qui lui demandaient des conseils, répondant avec son affabilité ordinaire à toutes les questions, nullement jaloux de garder pour lui ses découvertes et toujours heureux d'en faire profiter ses collègues. Il ne recherchait pas les honneurs, avait refusé la présidence qu'il méritait si bien et s'était contenté d'occuper dans notre bureau les modestes fonctions de trésorier, ce qui lui donnait encore l'occasion de nous rendre service, lui laissait un accès perpétuel à nos séances et nous permettait au moins de jouir continuellement de son commerce si agréable et si instructif.

Mais ce qu'il faut louer avant tout dans l'historien que nous pleurons, c'est la scrupuleuse exactitude de ses informations ; il ne voulait rien avancer dont il ne fût certain, cherchait toujours à faire mieux et plus exact. Cette conscience scientifique, poussée presque jusqu'à l'excès, nuisait un peu à la rapidité de ses travaux et nous a privés de bien des documents qui restent dans ses notes.

Il fût un travailleur infatigable jusqu'à ses derniers moments et je dirai même que, sentant ses forces physiques diminuer, il ne poursuivait qu'avec plus d'acharnement ses labeurs pour ne pas priver ses concitoyens du fruit de ses recherches, mettant en pratique cet axiome qu'il nous répétait souvent : On se presse toujours trop d'écrire quand on est jeune et jamais assez quand on est vieux.

Le cœur s'emplit de tristesse en pensant que la grande et noble famille de Trémault, établie dans le Vendomois vers le ^{xv}^e siècle, qui depuis 1709 n'a cessé de donner à notre ville des baillis, des lieutenants généraux et des maires, va voir ce nom honoré s'éteindre. Il n'est plus porté que par la sœur de M. de Trémault, sa compagne fidèle et dévouée dont nous partageons l'affliction, sans espérer l'atténuer. L'illustre nom de leur aïeul maternel, l'amiral de Cambis, lui aussi, n'a plus de représentant, du moins dans cette branche, sur les livres de la noblesse, et il semble que la destinée s'est complue à faire disparaître les noms de ces deux familles dont les membres ont pourtant été si nombreux. Mais leurs vertus subsistent et la postérité conservera le souvenir reconnaissant de leur loyauté et des services désintéressés qu'ils ont rendus à la science et à leur pays.

Au nom de tous mes collègues et je puis ajouter sans crainte, au nom de tous les habitants du Vendomois, je salue une dernière fois l'érudit bienveillant, le cœur loyal, le grand citoyen dont la tombe va se fermer et j'adresse avec émotion un suprême adieu à notre vénérable maître et ami qui ne laisse après lui que des regrets et l'exemple le plus parfait de l'homme de bien.

Saint-Pierre-la-Motte

M. Royau, auteur de la notice sur les fouilles de Saint-Pierre-la-Motte, (4^e trim. de 1902, p. 276), nous prie d'insérer la rectification suivante :

Dans la notice que j'ai publiée au dernier Bulletin sur Saint-Pierre-la-Motte et l'abbé Simon, il s'est glissé quelques inexactitudes que je m'empresse de rectifier ; j'ignorais le travail que M. Bouchet a publié en 1882 dans notre Bulletin, sur l'abbé Simon, et je rends bien volontiers hommage à l'érudition de notre regretté collègue, en lui laissant la découverte du dernier domicile de l'abbé Simon et en reconnaissant que son article si bien documenté donne les indications les plus exactes sur l'auteur de l'*Histoire du Vendomois* et sa succession. C'est ainsi que la gouvernante de l'abbé Simon doit être appelée Madeleine Foly (et non Joly), fille majeure et légataire particulière seulement. C'est enfin par suite d'une erreur typographique que la date du décès de l'abbé Simon est indiquée en 1780 au lieu de 7 mars 1781.

Mais en faisant un nouvel examen de mes titres, et grâce aux conseils

de notre Président qui a bien voulu m'éclairer dans le dédale de la procédure, je me suis assuré que M. Bouchet avait lui-même commis une inexactitude en disant (page 233) que les héritiers n'avaient pas contesté le testament. Ceci n'est vrai que pour la branche des neveux descendants de Joseph Simon qui avaient consenti l'exécution du testament par actes devant M^e Deschamps, notaire à Vendôme, des 4 juin 1781, 8 juin de la même année, 9 février 1782, et 20 mai suivant. Les deux neveux, au contraire, qui représentaient Jean Simon, frère du défunt, et qui étaient Jean-Baptiste Simon et la dame Marcou née Simon, ne l'acceptèrent pas tout de suite et prétendirent que les legs faits par l'abbé Simon au profit de sa gouvernante excédaient ce que la coutume permettait de lui donner. Un acte passé devant ledit M^e Deschamps, le 12 août 1782, constate cette contestation qui était pendante au Châtelet de Paris et a pour but de convenir que pour le jugement de ladite instance, les biens immeubles dudit feu sieur Simon seraient estimés par quatre experts.

Par acte devant ledit M^e Deschamps, du 22 novembre 1782, les experts ont déposé leur rapport sur l'estimation des biens qui s'était montée à 8.120 livres.

Il est probable que les héritiers Simon contestants ne poussèrent pas jusqu'au bout leur procès, car par acte devant le même notaire du 9 juin 1783, ils donnèrent à leur tour leur acquiescement au testament ; par acte des 20 et 26 juin de la même année, tous les héritiers approuvèrent le procès-verbal d'estimation et donnèrent pouvoir à M. Bonneau, exécuteur testamentaire, de vendre les biens qui furent, en effet, mis aux enchères le 28 juillet de la même année.

Enfin, tous les comptes entre Madeleine Foly et les héritiers de l'abbé Simon furent réglés par un acte devant ledit M^e Deschamps le 13 septembre 1783 qui termina cette affaire.

Madeleine Foly ne jouit pas longtemps de la libéralité de son maître, puisqu'elle mourut au mois de décembre 1788 dans la maison de l'impasse Saint-Pierre-Lamotte. Sa succession, échue à des neveux, fut réglée dans l'étude de M^e Renou, notaire à Vendôme, où son testament avait été déposé et je vois, à la date du 20 mars 1789, le dépôt en cette étude du procès-verbal des experts chargés d'estimer ses biens. On y retrouve la description très détaillée des deux maisons cul-de-sac de Saint-Pierre-la-Motte, occupées précédemment par l'abbé Simon et qui n'avaient pas dû subir de changements ni de réparations, car elles étaient en assez mauvais état et estimées ensemble 1,600 livres « sans avoir égard au montant et prix des réparations à faire », qui avaient été estimées 370 livres 5 sols.

Il est à remarquer que dans ce procès-verbal d'estimation on parle plusieurs fois d'un petit bâtiment servant d'écurie « dans le bout de l'église Saint-Pierre » et jamais dans tous les actes qui viennent d'être

relatés on ne dit « ancienne église Saint-Pierre » ; ce qui ferait bien supposer qu'à cette époque elle n'était pas encore désaffectée, quoique réduite dans ses dimensions primitives. L'abbé Simon (vol. III, p. 83) ne dit pas autre chose : « L'église de Saint-Pierre ou Saint-Père dont « je viens de parler, était autrefois bien plus grande qu'elle ne l'est « aujourd'hui ; il n'y a plus maintenant que le sanctuaire et le chœur ; « la nef a été changée en un cellier. »

Actuellement, il ne subsiste plus que le sanctuaire et le chœur, la nef ayant été démolie ainsi que l'ancienne demeure priorale qui se trouvait à l'ouest de la chapelle.

Il est à remarquer aussi que la déclaration du 13 mars 1770, mentionnée par M. Bouchet, ne s'applique qu'à la maison que l'abbé Simon avait achetée de Duluc le 29 février 1768 et d'autres locaux achetés du sieur Joseph Villemain, par contrat passé devant Me Souin, notaire à Vendôme, le même jour ; elle ne comprenait pas la maison acquise postérieurement au nom de Madeleine Foly. — Cette déclaration est également intéressante parce qu'elle constate qu'à cette époque l'abbé Simon demeurait encore dans la maison priorale de Saint-Pierre-de-la-Motte.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

Scientifique & Littéraire

DU VENDOMOIS

42^E ANNÉE -- 1903

2^e TRIMESTRE

(AVRIL, MAI, JUIN)

163^e réunion générale. — Séance publique du 23 avril 1903

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendomois s'est réunie en Assemblée générale le jeudi 23 avril 1903, à deux heures.

Etaient présents :

MM. Peltureau, président ; Bonhoure, secrétaire ; Renault, conservateur du Musée ; Jean Martellière, bibliothécaire-archiviste ; Brosselard, Chanteaud, Hamar, Letessier, de Sachy, Taillebois, membres du bureau ;

Madame Renou-Soye,

Et MM. Bourgoïn Alphonse, Coupa, Empaytaz, l'abbé Gougeon, Guillemot, Guillot, Lemer cier, Marsac, Ripé (Clovis), Royau, R. de Saint-Venant.

M. le Président déclare la séance ouverte.

M. Bonhoure, secrétaire, fait connaître les noms des nouveaux membres admis par le Bureau depuis la séance janvier 1903.

Ce sont :

Mademoiselle Delphine de Trémault, à Vendôme ;
M. le docteur Poirier, médecin à Couture.

Élection complémentaire

On procède à l'élection du trésorier, en remplacement de M. de Trémault, décédé.

M. G. Chanteaud est élu par 21 voix sur 22 votants.

Plusieurs bulletins de vote adressés par la poste à M. le Président, ne sont pas acceptés. Mais, sur la proposition de M. le Président, l'assemblée décide d'admettre à l'avenir le vote par correspondance.

MUSÉE

M. Renault, conservateur, présente les objets entrés au Musée depuis la séance de janvier 1903, et en donne une description sommaire.

Nous avons reçu :

Don de M. PAUL MARTELLIÈRE, de Pithiviers, notre collègue :
Un petit **Portrait au crayon de François de Vendôme, duc de Beaufort** ;
Un tout petit **Portrait de Guillaume du Bellay**, estampe ancienne.

Don de M. FERNAND HAMAR, statuaire :

Une **Photographie** du monument dont il est l'auteur, et élevé à la mémoire du maréchal de Rochambeau à Washington.

Don de M. STANISLAS BERNAULT, de Tours, notre collègue :

Une série de moulages de figurines **gallo-romaines**, d'après les originaux trouvés à Vichy et dans la région ;

Un lot de fragments de **Poteries samiennes et de moules en terre cuite**, de la même provenance ;

Plusieurs **Fragments de marbres antiques** provenant des *arènes d'Arles* ;

Plusieurs **Fragments de marbres et un de mosaïque** provenant des bains gallo-romains de Verdes.

Don de M. HIPPOLYTE DOMETTE, à Vendôme :

Un **Botte de postillon** datant de la première moitié du siècle dernier. C'est un spécimen authentique et en bon état de ce genre de chaussures gigantesques qui, par leur poids considérable, maintenaient toujours le cavalier en équilibre et lui permettaient même de dormir à cheval sans crainte de tomber. Celle-ci a appartenu à René Domette, postillon à la grande poste aux chevaux de Vendôme (maison Serpin actuellement). C'est la botte de droite, munie d'un morceau de bois rond, solidement fixé dans le sens vertical, destiné à la protéger contre le frottement du timon. La botte du pied gauche a malheureusement disparu.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages entrés à la Bibliothèque de la Société depuis le 22 mars 1903 jusqu'au 1^{er} juillet 1903.

I. — DONS D'AUTEURS OU D'AUTRES :

— De l'auteur, le savant M. Léopold Delisle, une splendide plaquette in-4^o contenant 14 planches en phototypie qui reproduisent des pages de manuscrits exécutés pour le roi Charles V ; en tête, quelques explications sommaires. Le titre donné à ce fascicule fait connaître la raison de sa confection : **Fac-Simile de Livres copiés et enluminés pour le roi Charles V. Souvenir de la journée du 8 mars 1903, offert à ses amis par L. Delisle.**

— *Revue Celtique*, sous la direction d'Arbois de Jubainville, Paris, vol. XXIV, n^o 2 (avril 1903).

— **Polybiblion**. — Revue bibliographique universelle, partie littéraire, Paris. 2^e série, tome 57, 97^e de la collection ; année 1903, 3^e livr. (mars).

II. — ENVOI DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE :

— *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Paris. Comptes-rendus des séances de l'année 1902 ; bulletin de novembre-décembre. Année 1903, bulletin de janvier-février.

— *Annales du Musée Guimet*, Paris, 1903 :

Bibliothèque d'études, tome 11^e, in-8°. Histoire du Bouddhisme dans l'Inde. par H. Kern, traduite du Néerlandais par Gédéon Huet, tome 2^e.

Tome 30^e, 3^e partie, Paris, 1903, in-4°. Textes grecs et versions sur l'Histoire de Thaïs ; exploration des nécropoles de la Montagne d'Antinoë ; inscriptions grecques et coptes ; symboles asiatiques, trouvés à Antinoë ; plantes antiques des nécropoles d'Antinoë ; chacun des articles est illustré de nombreuses et splendides reproductions.

— **Romania**, recueil trimestriel par P. Meyer, Paris. Année 1903, tome XXXII, n° 125 (Janvier), n° 126 (avril).

— *Bibliographie des Travaux Historiques et Archéologiques* publiés par les Sociétés Savantes de la France, dressée par M. Robert de Lasteyrie, membre de l'Institut, Paris, Imp. Nat. 1903. Tome IV, 2^e livr., nos 68136 à 74866, (commence le dépouillement des sociétés provinciales).

— **Comité des Travaux Historiques et Scientifiques**, Paris :

Bulletin Archéologique, Paris : année 1902, 3^e livr. (lire : les bains de la villa gallo-romaine de Champvert (Nièvre) avec curieux plan ; reproduction de portraits, tirés d'un manuscrit des ducs de Bourgogne).

Bulletin de la Section des Sciences, Paris, 1903. Comptes-rendus du Congrès des Sociétés Savantes de Paris et des Départements, tenu à Paris en 1902 (ne pas manquer de lire l'article, fortement illustré, de M. Stanislas Meunier, qui montre que la gelée seule peut donner aux silex les formes d'instruments travaillés par l'homme).

III. — ENVOI DES SOCIÉTÉS SAVANTES. — ÉCHANGES :

I. France.

— *Société d'Émulation d'Abbeville*, Abbeville.

Bulletin trimestriel, année 1899, 3 et 4 ; année 1900, 1 et 2, 3 et 4 (entrée de la reine Eléonore à Abbeville en 1531) ; année 1901, 1, 2 et 3, 4 ; année 1902, 1 et 2, 3 et 4.

Mémoires, tome 20^e de la collection, 4^e série, tome IV, 2^e partie (le théâtre à Abbeville. p. 473 à 720).

Géographie Historique du Département de la Somme, tome 1^{er}.

— *Société d'Anthropologie de Paris*. *Bulletin*, 5^e série, tome 3^e, année 1902, fasc. 5, 6 (dans ce dernier, étude curieuse sur l'évolution du pied humain, avec figures).

— *Société Nationale des Antiquaires de France*, Paris. *Bulletin*, année 1902.

— *Société d'histoire naturelle d'Autun*, Autun. Année 1902, 15^e Bulletin, fort vol. de 400 p. illustré de bien jolies phototypies.

— *Société de Borda*, Dax (Landes). Bulletin, 28^e année, 1903, 1^{er} trimestre.

— *Société d'Emulation et des Beaux-Arts du Bourbonnais*, Moulins. Bulletin — Revue, 10^e année, 1902 (toujours intéressant).

— *Société Dunoise*, Archéologie, Histoire, Sciences et Arts, Châteaudun. Bulletin, n° 133, année 1903, avril.

— *Société Eduenne*, Autun. Mémoires, nouvelle série, tome 30^e, année 1902. Intéressant.

— *Société Archéologique d'Eure-et-Loir*, Chartres. Bulletin trimestriel :

Procès-verbaux, tome XI, n° 5, avril 1903.

Mémoires, tome XIII, n° 6, mai 1903.

— *Les Annales Fléchoises et la Vallée du Loir*, revue mensuelle illustrée, historique, archéologique, artistique et littéraire, (continuation du Bulletin de la Société des Lettres etc. de la Flèche), la Flèche. 1903, 1^{re} année, n° 1 (janvier) début de : *Au pays de Ronsard*; n° 4 (avril), n° 5 (mai) : La genèse du nom de Ronsard et la vraie orthographe de la Possonière; n° 6 (juin).

— *Société Historique et Archéologique du Gâtinais*, Fontainebleau. Annales, année 1903, 2^e trimestre.

— *Bulletin d'Histoire Ecclésiastique et d'Archéologie Religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers*, Romans. 21^e année, 1^{re} livr. (129^e, janvier-février-mars 1901); 2^e livr. (130^e, avril-septembre 1901); 3^e livr. (131^e, janvier-mars 1902 : — ne pas manquer de lire : le St-Suaire de Lirey, Chambéry-Turin, et les défenseurs de son authenticité, par M. Ulysse Chevallier (V. Bulletin, 1901, p. 8); 4^e livr. (132^e, janvier-mars 1903).

— *Société d'études des Hautes-Alpes*, Gap. Bulletin, 22^e année, 3^e série; n° 5, 1^{er} trimestre 1903; n° 6, 2^e trimestre 1903;

— *Société Archéologique et Historique du Limousin*, Limoges. Bulletin, tome LII, année 1902, 2^e livr..

— *Société des Études Littéraires, Scientifiques et Artistiques du Lot*, Cahors. Bulletin trimestriel, tome 27^e, année 1902, 4^e fasc. (octobre-novembre-décembre).

— *La Province du Maine*, (Revue mensuelle de la Société des Archives Historiques du Maine), Laval. Tome XI, année 1903, mars (suite des Notes sur les noms de lieux anciens; notes généalogiques sur la famille d'Illiers; suite de Notes extraites des registres de la paroisse du Crucifix au Mans au 18^e siècle); avril, (suite des deux premiers), mai, juin.

— *Revue Historique et Archéologique du Maine*, le Mans. Année 1902, tome 52^e, 2^e semestre.

— *Société d'horticulture de l'arrondissement de Meaux*, Meaux. Bulletin, 65^e année, 1903, n° 2.

— *Société Archéologique de Nantes*, et du département de la Loire-Inférieure, Nantes. Bulletin, année 1902, tome 43^e, 2^e semestre.

— *Société Archéologique et Historique de l'Orléanais*, Orléans. Bulletin, tome XIII, n^o 176, 3^e et 4^e trimestres de 1902.

— *Société des Antiquaires de l'Ouest*, Poitiers. *Bulletins* trimestriels, 2^e série, tome 9^e, 4^e trimestre de 1902 (octobre-novembre-décembre), tome 10^e, 1^{er} trim. de 1903 (janvier-février-mars).

— *Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, Pau. Bulletin trimestriel, 2^e série, tome XXX, 1^{re} et 2^e livr. 1902, (rempli par la copie du registre des délibérations du Comité de Surveillance établi à Orthez (du 2 vendémiaire an II au 30 ventôse au III) avec des notes bien intéressantes sur les choses et les gens).

— *Société Philomathique de Paris*, Paris. Bulletin, 9^e série, tome IV, 1901-1902.

— *Société les Amis des Sciences et Arts de Rochechouart*, (revue paraissant tous les deux mois), Rochechouart. Bulletin, tome XII, année 1902, n^o 5, n^o 6.

— *Revue de Saintonge et d'Aunis*, Saintes. Bulletin de la Société des Archives Historiques, XXIII^e vol., année 1903, 3^e livr. (1^{er} mai), portrait de M. Louis Audiat.

— *Société Archéologique de Touraine*, Tours. Bulletin trimestriel, tome XIV, année 1903, 1^{er} trimestre (Janvier-février-mars).

— *Académie du Var*, Toulon. Bulletin, LXX^e année, année 1902.

II. Etranger.

— *Analecta Bollandiana*, Bruxelles. Tomus XXII, fasc. I (28 janvier 1903), fasc. II (25 avril 1903).

— *Société d'Archéologie de Bruxelles*, Bruxelles :

Annuaire 1903, tome XIV.

Annales (Mémoires, Rapports et Documents), tome XVI^e, année 1902, livraisons 3 et 4.

IV. — ABONNEMENTS ET ACQUISITIONS.

— *Bibliographie des travaux de M. Léopold Delisle*, membre de l'Institut, administrateur général de la Bibliothèque Nationale, par Paul Lacombe, Paris, Imp. Nat. 1902. En tête, superbe portrait, par Pierre Petit, héliogravure Dujardin.

— *Archives Historiques du Diocèse de Chartres*, revue mensuelle, Chartres. 9^e année, 1903, n^o 99 (25 mars), n^o 100 (25 avril), n^o 101 (25 mai), n^o 102 (25 juin).

— *Revue de Loir-et-Cher*, Blois. 16^e année, 1903, n^o 183 (mars), n^o 184 (avril), n^o 185 (mai), n^o 186 (juin).

— *Revue Numismatique*, Paris. (Procès-verbaux de la Société Française de Numismatique), 4^e série, tome VII, 1903, 1^{er} trimestre (voir les superbes phototypies de quelques médaillons du trésor de Tarse).

JEAN MARTELLIÈRE.

NOTICE

SUR

M. AUGUSTE DE TRÉMAULT

ET SA FAMILLE

(1821-1903)

PAR

M. E. PELTEREAU

S'il suffisait de consulter son cœur pour retracer fidèlement la vie d'une personne regrettée, nul mieux que moi ne serait capable de rendre cet hommage à M. Auguste de Trémault, ce vieil ami de ma famille qui m'avait particulièrement honoré de son amitié, et dont la mort laisse un si grand vide dans notre société.

Avant d'aborder le sujet de cette notice, je ne crois pas inutile de dire quelques mots de la grande famille de Trémault qui s'est trouvée mêlée à l'histoire de notre pays depuis trois siècles, a donné cinq maires à notre ville et dont le nom honorable ne sera bientôt qu'un souvenir puisqu'il ne repose plus que sur une seule tête, sans espoir de se perpétuer.

Les renseignements qui vont suivre sont extraits en partie d'un manuscrit donné à notre société, dans lequel M. Gédéon de Trémault a consigné consciencieusement tous les documents authentiques sur sa famille.

Quoique j'y aie relevé quelques erreurs de dates, j'ai pu néanmoins en apprécier tout l'intérêt. Il est seulement regrettable qu'il ne soit pas complété par un tableau généalogique qui faciliterait singulièrement les recherches. M. Auguste de Trémault a laissé aussi une foule de dossiers se rapportant aux familles du pays et j'y ai trouvé, écrite par lui, une histoire de la famille de Taillevis, dans laquelle j'ai également puisé plusieurs renseignements.

Le premier membre de la famille auquel on a pu remonter est Mesme Trémault qui résidait à Châlons-sur-Marne, vers le milieu du XV^e siècle : son fils s'appelait Maugis Trémault, né vers 1450, et le descendant de ce dernier, Everard Trémault, né en 1471, vint s'établir dans le Blésois. Il mourut à l'âge de 87 ans, en 1558, et fut inhumé dans l'église de Langey en Touraine. Son épitaphe, détruite par le désordre des temps, fut rétablie en 1638, d'après une ordonnance du bailli de Valencey, rendue le 11 juillet de cette année, sur la demande qu'en fit René de Trémault, seigneur de Bellatour, son petit-fils.

Cette épitaphe, en latin, est intéressante parce qu'elle indique l'origine italienne de cette famille. C'est probablement la seule indication connue de cette origine étrangère et il n'y a pas de raison pour la suspecter, les descendants n'ayant eu aucun intérêt d'amour-propre à la faire constater. Voici la traduction des premières lignes. « A la mémoire éternelle d'Everard Trémault, en
« son vivant seigneur de Pleigny et de Bellevallée, per-
« sonnage d'une ancienne noblesse, qui honoré de
« divers emplois militaires, soit dans l'infanterie, soit
« dans la gendarmerie, pour le service des rois Louis XII,
« François I^{er} et Henri II, de glorieuse mémoire, en
« Italie, autrefois nourrice de ses ancêtres et en France

« sa patrie bien-aimée, mutilé dans presque tout son corps par neuf blessures reçues, attiré de la Champagne par ses cousins, les Trémault, seigneurs de Nerbonne... ».

Le fils d'Everard Trémault, Maugis de Trémault, deuxième du nom, ayant épousé en 1562 Marie d'Argouges, dame de Morillon, devint propriétaire de cette terre par sa femme, et il acquit en 1612 la terre de Bellatour située dans la même paroisse d'Azé. C'est à partir de ce moment que la famille se trouve vraiment implantée dans le Vendomois et que nous voyons leurs membres prendre le titre de seigneurs de Bellatour et Morillon.

Si cependant leurs terres les attachaient au Vendomois, les trois générations qui suivent ne semblent pas y avoir résidé, leurs fonctions les appelant dans d'autres pays ; c'est ainsi qu'en continuant la descendance, nous trouvons René de Trémault qui remplit diverses fonctions à la cour et en Bretagne et qui meurt à Paris en 1626. Son fils Gilles de Trémault (1602-1663) est avocat au Parlement de Paris, lieutenant particulier au bailliage de Blois et enfin conseiller du roi en son conseil d'état et conseil privé ; il meurt également à Paris. Après lui, c'est son fils Gilles-César de Trémault (1641-1713) qui est conseiller du roi au bailliage et siège présidial de Blois et décède en cette dernière ville.

Par arrêt de la cour des aides du 6 mai 1664, confirmé par arrêt du conseil d'état du 20 mai 1669 et par jugement de M. Imbert de Bouville, intendant de justice en la généralité d'Orléans du 5 janvier 1702, Gilles-César de Trémault après avoir présenté ses titres en originaux, fut déclaré noble et issu de noble race. Dans cet arrêt, il est dit « que Sa Majesté a gardé et maintenu le dit Gilles-César de Trémault, ensemble ses successeurs, enfants nés ou à naître en légitime mariage, en qualité de nobles

« et d'écuyers et ordonne qu'ils jouiront de tous les privilèges, honneurs et exemptions dont jouissent les autres gentilshommes du royaume ».

Les armoiries de Gilles-César de Trémault *de gueules à deux haches d'armes d'argent mises en pal, au chef cousu d'azur à trois étoiles d'or rangées en fasce*, furent enregistrées au bureau de Blois, le 1^{er} mai 1697 et à l'armorial général dans le registre coté *généralité d'Orléans*, Blois le 30 janvier 1699.

En descendant encore un degré, nous voici à Joseph-François de Trémault, trisaïeul de notre collègue, né en 1674 et mort en 1750 dans l'hôtel de la rue Guesnault qui n'a pas cessé depuis d'appartenir à cette famille. Il est aussi le premier qui ait rempli des fonctions administratives dans notre ville ; il devint maire perpétuel et héréditaire de Vendôme en 1709 ; il exerça cette fonction jusqu'en 1717, cumulativement avec celle de lieutenant général civil, dernière fonction qu'il conserva jusqu'en 1741 (1) époque à laquelle il avait résigné son office en faveur de son fils Gilles-François de Trémault (né en 1709, décédé en 1788, rue Guesnault). Ce dernier conserva son office de lieutenant général pendant trente ans, jusqu'en 1771 et par lettres de provision du 12 mai 1773, il fut nommé maire de Vendôme. Dans le cours de sa carrière, soit comme lieutenant général, soit comme maire, il s'efforça d'améliorer l'état de la ville. C'est à lui notamment que nous devons la plantation, en 1750, des tilleuls qui garnissent le Mail du côté du Loir (2).

(1) Ces dates sont prises dans les notes de M. Auguste de Trémault (*Histoire de la Municipalité*) ; elles diffèrent de celles du manuscrit de M. Gédéon de Trémault.

(2) Après Gilles-François de Trémault, les fonctions occupées par lui passèrent à un de ses fils, Jacques-François de Trémault, qui n'est plus dans les ascendants de M. Auguste de Trémault. Il fut lieutenant général de 1771 à 1789 et en 1790, il fut élu maire en remplacement

Gilles-François de Trémault s'était marié deux fois :

De son premier mariage avec Marie-Thérèse de Trémault, sa cousine germaine, il a eu Jacques-François de Trémault, seigneur de Spoir (1743-1819), qui fut lieutenant général et maire de Vendôme, et qui par son mariage avec Marie-Anne Mirleau de Neuville des Radrets, s'était allié à la famille de Jean Racine (1). Quoiqu'il ait eu huit garçons, cette branche se trouve maintenant éteinte; M. Hippolyte de Trémault d'Wissel, décédé en 1861 dans sa maison, rue des Béguines, à Vendôme, était un de ses descendants.

Du deuxième mariage de M. Gilles-François de Trémault avec Denise-Françoise Canet du Gay, est issu M. Élisabeth-Denis de Trémault de la Blotinière (1751-1829), grand-père de M. Auguste de Trémault dont nous nous occupons. Il épousa Marie-Jeanne de Taillevis de Perrigny dont la famille était alliée à celle du poète Pierre de Ronsard; elle se trouvait être aussi cousine au treizième degré de Marie-Joséphine-Rose de Tascher de la Pagerie, devenue l'Impératrice Joséphine (2).

M. de Trémault de la Blotinière eut douze enfants; mais quatre seulement firent souche. Nous ne nous occu-

de M. Buscheron de Boisrichard; il ne conserva cette fonction que jusqu'au 23 novembre 1791 et fut remplacé par le citoyen Chevé, maître de poste.

(1) Une autre branche de la famille de Trémault s'est encore alliée à la famille de Jean Racine, par le mariage de M. François-César-Gédéon de Trémault de Bellatour (1796-1885), avec Marie-Louise Mirleau, d'Illiers (1797-1858). Jean Racine (1639-1699) était son trisaïeul.

(2) La famille de Tascher de la Pagerie était originaire du Vendomois; la terre de la Pagerie était située sur la paroisse de Bouffry, et ce n'est qu'en 1726, que Joseph de Tascher de la Pagerie, grand-père de l'Impératrice Joséphine, s'établit à la Martinique. Joséphine était donc de la famille du poète Ronsard; en remontant sept générations on arrive à Claude de Ronsard, né vers 1518, ancêtre de Joséphine et frère de Pierre de Ronsard, le poète.

perons que de M. Auguste-François de Trémault (1787-1866), père de M. Charles-Auguste de Trémault. Il exerça les fonctions de maire de Vendôme de 1848 à 1853, et laissa d'unanimes regrets quand il mourut.

En 1815, il avait épousé Adrienne de Cambis, née le 27 septembre 1794, fille de Joseph vicomte de Cambis, contre-amiral, et de Marie-Anne-Julie de Montigny.

Quels Vendomois n'ont pas conservé le souvenir ému de cette femme aussi bonne qu'intelligente, qui a tenu tant de place dans notre ville ! C'est que tout fut extraordinaire dans cette existence à laquelle il ne manqua que 17 jours pour avoir un siècle (27 septembre 1794 — 10 septembre 1894), sans infirmités, sans la moindre défaillance intellectuelle jusqu'à la fin. Sa naissance même fut un roman et si elle ne vit pas le jour dans une prison, elle y fut au moins conçue. En novembre 1793, l'amiral de Cambis revenant de faire croisière sur la frégate la *Galathée*, se rendait à Paris pour rendre compte de sa mission ; sa femme qui, pendant les absences de son mari résidait au château de Sours chez ses parents, vint le rejoindre dans la capitale et c'est là qu'ils furent tous deux arrêtés comme suspects et enfermés ensemble à la prison de la Bourbe (1). Quoique l'amiral de Cambis ait vaillamment servi sa patrie et coopéré avec M. de Grasse aux opérations militaires de La Fayette et de Rochambeau, sa condamnation comme aristocrate était certaine. Cependant les deux infortunés furent à peu près oubliés et ne passèrent pas en jugement. La tradition de famille rapporte que M^{me} de Cambis fut sauvée par son état de grossesse et que son mari ne dut son salut qu'à la protection discrète d'un de ses geôliers, ancien marin ayant servi sous ses ordres, qui l'avait reconnu. Les registres

(1) Cette prison se trouvait dans les bâtiments actuels de la Salpêtrière.

d'écrou ne devaient pas être tenus bien régulièrement et le marin reconnaissant réussit à escamoter le nom de son prisonnier sans attirer l'attention. La chute de Robespierre ouvrit les portes de la prison aux deux détenus qui furent rendus successivement à la liberté sans avoir su qu'elle accusation avait pesé sur eux (1).

On pourrait croire que d'aussi pénibles souvenirs auraient attaché fermement la famille de Cambis aux idées aristocratiques du passé; c'est au contraire de ce côté que sont venues les idées libérales apportées par la jeune dame de Trémault dans la famille de son mari et qu'elle lui fit partager. Devançant ainsi son époque, elle ne craignit pas d'inspirer à ses nouveaux parents une certaine suspicion, qui tomba bientôt devant sa bonté et la droiture de ses sentiments (2).

C'est dans ce milieu qu'est né le 5 janvier 1821 Charles-Auguste de Trémault, au château de Sours près Chartres, vieux domaine maternel qui depuis 1408 ne s'est jamais transmis que par héritage ou testament, sans avoir été jamais vendu.

Il fit de bonnes études au Collège de Vendôme, et après avoir été reçu bachelier, il alla habiter Paris pour faire son droit. Nous ne le reverrons plus guère à Vendôme jusqu'en 1871; en effet, après avoir fini ses études de droit, il était entré au ministère des finances où il parcourut tous les grades jusqu'à celui de chef de bureau qu'il occupait en dernier lieu. Il ne faut pas croire cepen-

(1) On trouve d'intéressants détails sur la terre de Sours, ses seigneurs et la carrière militaire de l'amiral de Cambis dans une brochure écrite par M. Auguste de Trémault, en 1876 : *Histoire de la terre et des seigneurs de Sours*, Chartres, 1879, imprimerie Garnier.

(2) M. Nouel a écrit dans le journal le *Carillon*, n° 821, du 24 septembre 1894, un charmant article nécrologique sur M^{me} de Trémault.

dant que ces fonctions ne lui permettaient pas de se livrer à ses goûts favoris. Aussi, dès qu'une Société archéologique se fut fondée à Vendôme, s'empressa-t-il de s'y faire inscrire et si nous ne voyons pas son nom sur la première liste de fondation, il envoya peu de temps après son adhésion. Il fit mieux et collabora à ses premiers travaux. Dès 1863, il donne dans notre bulletin un article qui montre toute la valeur de l'auteur ; c'est l'*Analyse d'un aveu du fief de Villeprouwaire, paroisse de Lunay*. Le titre paraît aride ; mais qu'on se donne la peine de lire ces quelques pages et on y trouvera une étude des plus instructives sur les coutumes du pays, sujet si difficile à débrouiller dans les livres parce qu'ils sont trop généraux et que les coutumes variaient d'une circonscription à une autre. Notre collègue connaissait à fond cette question et il en a fait profiter plusieurs fois nos bulletins (2).

Ce sont les vieux parchemins de famille qui lui avaient fourni les éléments de cette notice, ainsi que de celle parue en 1865 sur la maison, rue Guesnault, possédée par ses ancêtres ; c'est une trouvaille dans la bibliothèque du ministère des finances qui nous procura, en 1866, l'article intitulé : *Le Vendomois à la fin du XVII^e siècle*. Il est bien instructif ce mémoire du comte de Boulainvilliers, intendant de la généralité d'Orléans, sur l'état de cette province en 1698. On ne s'attendait guère à y trouver des critiques que nous entendons répéter tous les jours et que nous croyons être particulières aux temps présents. On déplorait déjà le fonctionnarisme envahissant ; il semble même qu'il était encore plus développé qu'aujourd'hui, puisque dans la généralité d'Orléans on comptait alors « 7.747 officiers tant royaux que des seigneurs, de robe,

(2) Voir notamment : *Bulletin de 1893*, p. 112 : Note sur la coutume d'Anjou qui régissait le Vendomois. On peut consulter également sur ce sujet l'introduction au *Cartulaire de Marmoutier*.

« de finance et des hôtels de ville, compris les avocats, les procureurs, les notaires, les huissiers et les praticiens, « et seulement 6.182 marchands en gros et en détail » ; et ces charges, recherchées surtout à cause des exemptions dont bénéficiaient leurs titulaires, n'avaient pas été multipliées à l'excès pour le bien des habitants, mais parce qu'elles procuraient des ressources au Trésor.

Je n'ai pas la prétention d'analyser toutes les œuvres de M. de Trémault ; on en trouvera du reste la nomenclature à la suite de cette notice. La réserve de l'élève pour juger les travaux du maître est toute naturelle. Cependant, sans être bien savant, il est facile de se rendre compte de la manière de travailler de M. de Trémault. Le but qu'il va poursuivre toute sa vie est de rechercher l'histoire de son pays, non pas dans les récits fantaisistes ou les mémoires plus ou moins entachés de partialité, mais dans les chartes, les vieux papiers de famille, les délibérations des municipalités. Il fouille tous les dépôts publics où il croit trouver des documents, les bibliothèques de Paris, les manuscrits de la bibliothèque de Vendôme, les archives de Loir-et-Cher et jusqu'aux archives de l'ancien royaume de Navarre conservées à Pau, tous les papiers des anciennes familles du Vendomois. Il ne trouve pas un fait intéressant qu'il ne copie immédiatement, et de toutes ces notes, coordonnées et développées, il tire les articles d'une rigoureuse exactitude dont il a enrichi nos bulletins pendant 40 ans. Il a abordé tous les sujets qui intéressent le Vendomois, l'histoire des familles du pays et des hommes marquants qui s'y rattachent. Mais c'est surtout l'histoire de sa ville de Vendôme qu'il étudie ; il en connaît toutes les particularités, tous les monuments ; il fait l'historique de ses archives, de la bibliothèque municipale dont il est un lecteur assidu, du régime ancien du Loir, des œuvres de

bienfaisance, de la décadence et la ruine de son château. Son ancienne administration est l'objet de nombreuses recherches ; il en tirera un ouvrage important, encore inédit, dont j'aurai à reparler. Il faut avoir remué tous ces petits papiers, toutes ces notes, comme je l'ai fait moi-même après sa mort, pour se faire une idée de la masse des documents que cet érudit avait rassemblés. Ils ne seront pas perdus pour nous, et M^{lle} de Trémault, avec la bonne grâce que vous lui connaissez, s'en est dessaisie en faveur de la bibliothèque municipale ; de sorte que ce savant bienveillant qui, de son vivant, se plaisait à faire profiter les autres de son savoir, continuera son œuvre au delà de la tombe et laisse aux chercheurs une mine où ils pourront puiser largement.

En dehors de nos bulletins, M. de Trémault a encore publié, sous les auspices de la société, le *Cartulaire de Marmoutier pour le Vendomois*, travail commencé par M. de Salies et interrompu par sa mort. Le public est souvent un peu dédaigneux pour ce genre d'ouvrages qu'il se figure être la simple transcription de vieux parchemins ; la réunion seule des pièces, leur déchiffrement, leur classement et la collation des épreuves forment déjà un labeur considérable ; M. de Trémault y a joint un travail tout personnel : des résumés en français de chaque pièce, des tables chronologiques et des noms propres, une table des noms de lieux dont l'identification n'est pas toujours facile, et enfin une introduction qui est un résumé des coutumes et usages du pays et une véritable histoire des nombreux prieurés que cet important monastère possédait dans le Vendomois. Aussi, ce travail apprécié fut-il récompensé par une mention honorable décernée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; il valut, en outre, à son auteur la rosette d'officier de l'instruction publique.

M. de Trémault avait perdu son père en 1866. Désireux d'aider sa mère, déjà âgée, dans la gestion de sa fortune, il abandonna sa position au ministère des finances et vint, après la guerre, se retirer définitivement à Vendôme qu'il ne quitta plus. Au lieu du repos, ce fut un nouveau sujet d'occupations qui l'attendait, et, peu de temps après son retour, la mairie lui fut offerte. Il n'était pas homme à reculer devant le devoir civique, pas plus que ne l'avaient fait ses ancêtres, et fut nommé maire le 6 janvier 1875; il garda cette fonction jusqu'à la fin de 1881, fut de nouveau élu maire en 1884 et se retira définitivement en 1888, sans cesser d'exercer les fonctions de conseiller municipal qu'il conserva jusqu'à sa mort.

Pendant son passage à la mairie, M. de Trémault fut un administrateur entendu et vigilant, économe des deniers publics. Il ne fut pas de ceux qui, plus soucieux d'augmenter leur popularité que de ménager les deniers de la commune, font à tout prix des réformes et grèvent les générations à venir. Si ses successeurs ne partagèrent pas toutes ses idées, ils lui surent au moins gré d'avoir conservé intact un crédit dont ils se servirent, et ils écoutèrent toujours ses conseils avec déférence. Son administration libérale et point tracassière fut donc exempte de tempêtes. Au 16 mai, il fut chargé de recevoir le maréchal de Mac-Mahon qui passa quelques instants à Vendôme; il s'en acquitta avec courtoisie et dignité, sans abdiquer ses convictions, et se montra plein de fermeté pour résister à l'administration qui, dans ces temps difficiles, voulait lui imposer une conduite contraire à ses idées. Le gouvernement ne lui en tint pas rigueur et récompensa sa loyauté et sa bonne gestion des affaires de la ville en le nommant, en 1880, chevalier de la Légion d'honneur.

M. de Trémault s'était donné entièrement à ses fonc-

tions de maire ; il avait repris les habitudes de son ancien bureau et on le voyait arriver régulièrement à la mairie pour ne la quitter qu'à la fin de la journée. Mais pourquoi cet homme, dont l'abord était si facile et la porte toujours ouverte, devenait-il, certains jours, inabordable ? Quelle grave affaire se traitait donc derrière cette porte verrouillée ? Les ordres étaient formels, M. le Maire ne voulait pas être dérangé ; il avait à travailler, et, ce que l'on taisait, ce n'était pas pour ses administrés, mais pour sa société archéologique. Ces jours-là, il s'était fait descendre des armoires les vieux registres des délibérations municipales ; il les déchiffrait, les compulsait, prenait des notes et préparait un travail qu'il a poursuivi jusqu'à la fin de sa vie et auquel il a donné pour titre : *La communauté d'habitants et l'échevinage de la ville de Vendôme : histoire municipale de Vendôme avant 1789*. S'il n'a pas eu le temps de mettre la dernière main à son œuvre, cet important travail, sur un sujet qui n'a jamais été traité, plein d'intérêt pour notre histoire, est du moins assez avancé pour être livré au public et tout est préparé pour qu'il puisse paraître prochainement. M^{lle} de Trémault, voulant élever ce monument à la mémoire de son frère, a aplani généreusement les difficultés financières, et la bonne volonté des membres de la société lui est acquise pour surveiller l'exécution matérielle.

On a vu que les occupations administratives de M. de Trémault ne l'avaient pas distrait de ses études favorites et que l'archéologie n'avait eu qu'à y gagner. Notre société y perdit pourtant un président tout désigné et notre collègue, absorbé encore par bien d'autres fonctions dans lesquelles il rendait service au public, caisse d'épargne, société des eaux et autres, ne voulut jamais prendre la direction de nos affaires. Il se contenta de la

modeste fonction de trésorier, et il n'a pas peu contribué à notre prospérité en apportant dans l'administration de nos finances la même économie que dans celles de la ville. On se garda bien de ne pas lui renouveler son mandat, et il devint ainsi membre perpétuel du bureau, où ses conseils et son expérience nous étaient si utiles.

Quand M. de Trémault était revenu s'installer définitivement à Vendôme, il y avait retrouvé de vieux camarades, MM. Launay, Bouchet, Charles Chautard, Boutrais, « les quatre sergents », bientôt réduits à trois par la mort de ce dernier. M. de Trémault remit au complet la petite phalange. Dans ce temps-là, on se promenait tous les soirs ensemble, causant des choses de l'Etat et surtout de celles de la ville ; l'archéologie avait sa large part dans la conversation. Mais bientôt les jambes refusèrent leur service au doyen ; il fallut se réunir chez lui et c'est ainsi que se forma cette réunion d'hommes intruits, « *la parlotte* » comme on la désignait dans le public. Tous les soirs à cinq heures, fidèles au rendez-vous, les amis se réunissaient chez M. Launay. De nouvelles recrues vinrent se joindre aux anciens : MM. Louis Martellière, Nouel, Colas et d'autres encore. Ce petit cénacle a certainement eu une grande influence sur la marche et la prospérité de notre société archéologique ; il comprenait les fondateurs, les artisans de la première heure ; on y discutait toutes les questions et la lumière sortait de la contradiction. Mais, hélas, la mort vint éclaircir les rangs. Après M. Launay, « *la parlotte* » lui survécut, et elle se transporta chez l'un et chez l'autre à tour de rôle ; puis d'autres vides se firent ; le décès de M. Colas et celui de M. Nouel lui portèrent le dernier coup. M. de Trémault se trouva le seul survivant de cette pléiade. Il en ressentit un chagrin d'autant plus profond qu'il voyait, lui aussi, ses

forces diminuer. Il chercha l'oubli dans le travail et s'y consacra entièrement. Il ne quittait presque plus Vendôme si ce n'est pour aller se reposer quelques semaines sous les beaux ombrages de son château de Sours. Assuré des soins d'une sœur chérie qui, par son affection lui avait fait oublier de fonder une famille, cet homme, heureux par la simplicité de ses goûts, passa tranquillement les dernières années de sa vie entouré du respect et de l'amitié de tous ceux qui l'approchaient. Il avait eu le bonheur de conserver intactes jusqu'à la fin toutes ses facultés intellectuelles ; sa pensée était toujours aussi lucide et on la voyait luire dans ses yeux avant qu'elle se traduisit par sa parole un peu lente. La vieillesse n'avait eu de prise que sur l'ouïe, sur la démarche qui s'alourdissait ; il s'en rendait compte et était trop naturel pour ne pas l'avouer.

Une courte maladie qui, pour un plus jeune, n'aurait été qu'une indisposition passagère, eut raison de ce corps affaibli par les ans et il s'éteignit doucement le 9 mars 1903.

Pour la Société archéologique, cette mort creuse un vide qui ne sera jamais comblé. M. de Trémault était le dernier survivant des travailleurs qui ont alimenté nos bulletins pendant 40 ans. C'est donc une autre génération qui entre dans l'arène ; puisse-t-elle, en s'instruisant des exemples de ses prédécesseurs, être aussi féconde que son aînée.

A tous ceux qui l'ont connu, M. de Trémault laisse le souvenir ému d'un érudit affable, d'un cœur loyal et du meilleur des hommes.

LISTE DES TRAVAUX DE M. DE TRÉMAULT

Histoire de la terre et des seigneurs de Sours, brochure, Chartres, 1879, imprimerie Garnier.

Cartulaire de Marmoutier pour le Vendomois, publié sous les auspices de la Société archéologique du Vendomois. Vendôme, typographie Lemercier, 1893. 1 vol. in-8° de XXXII, 509 pag.

La communauté d'habitants et l'échevinage de la ville de Vendôme : histoire municipale de Vendôme avant 1789. En cours de publication.

DANS LES BULLETINS DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU VENDOMOIS

Analyse d'un aveu du fief de Villeprouvaire, **1863**, 177 et **1864**, 72.

Trois chartres du XIII^e siècle et une du XVI^e relatives à une ancienne maison de Vendôme. **1865**, 34.

Le Vendomois à la fin du XVII^e siècle, **1866**, 141 et 194.

Note sur les archives de l'ancien duché de Vendôme. **1869**, 255.

Sur le portrait de Bassompierre, lettre au président, **1870**, 89.

Biographie de Louis Servin, **1871**, 12.

Sur la rivière du Boisle, lettre à M. Bouchet, **1872**, 70.

Mémoire sur l'église et les chapelles de la paroisse de Lunay, **1874**, 34 et 111.

Note sur l'horloge de Saint-Martin de Vendôme, **1877**, 229.

Une question de voirie au XVII^e siècle, **1879**, 27.

Notice sur les circonstances qui ont amené la décadence et la ruine du château de Vendôme, **1881**, 207.

L'assistance publique dans la ville de Vendôme avant 1789, **1882**, 47 et 79.

Note sur les archives de la collégiale de Saint-Georges de Vendôme et sur leur destruction, **1884**, 69.

Bénédiction des drapeaux de la milice bourgeoise de Vendôme en 1790, **1884**, 135.

Copie du journal d'un vicaire de Souday de 1580 à 1632, avec notes de MM. A. de Trémault et Nouel, **1885**, 269.

Recherches sur les premiers seigneurs de Mondoubleau de la famille Doubleau, XI^e siècle, **1886**, 285.

Notes sur le régime ancien du Loir Vendomois, **1889**, 63.

René Augry. **1889**, 178.

Les mémoires de Guillaume et Martin du Bellay, **1890**, 161.

Note sur la rue de la Grève et la verrerie qui s'y trouvait, **1891**, 112.

Note sur la coutume d'Anjou qui régissait le Vendomois. **1893**, 213.

Note sur deux tableaux de l'église de la Trinité, **1898**, 151.

Les canons de M. de Rochambeau, **1899**, 252.

Note sur la bibliothèque municipale et les bibliothécaires, **1901**, 11.

Note sur la famille Damours, **1901** p. 241.

Note sur l'Hôtel de Langey dit du Saillant, à Vendôme, **1902**, 144.

UNE ANCÊTRE DE NOTRE SOCIÉTÉ

Très sûrement notre Société n'a pas eu de devancière locale, au point de vue *Archéologique*; mais, sous le rapport *Littéraire et Scientifique*, elle a eu, non pas une mère, mais une aïeule; il me semble que jusqu'à présent nous avons singulièrement négligé ces souvenirs de famille.

C'était au début du Premier Empire: entre le soleil d'Austerlitz et le brouillard d'Iéna, entre ces deux furieuses canonnades, une *Société Littéraire* se fondait à Vendôme.

Autorisée par arrêté du Préfet baron de Corbigny, du 12 mai 1806, elle tenait sa première réunion le 21 mai suivant, sous la présidence de M. de Montlivault.

Elle s'appelait *Société des Amis des Sciences et des Lettres*, titre dont s'empara plus tard notre sœur de Blois, devenue maintenant notre aînée; elle avait des statuts, puisque, pour avoir le droit d'exister, elle avait été obligée d'en présenter à l'approbation de l'autorité d'alors, peu encline cependant à encourager la rêverie et la critique.....

Reçut-elle des travaux? Si elle eut une durée, tint-elle procès verbaux de ses séances? Alors, que sont-ils devenus, et qui nous les rendra? ou bien nous est-il interdit de songer à retrouver au moins quelques bribes des uns ou des autres?

Ce serait tout à fait fâcheux pour le bon renom de

notre ancêtre, car les sources auxquelles nous allons recueillir son image, nous la donnent si évidemment déformée, que notre respect, tout prêt cependant, hésite à s'affirmer.

Pour ses débuts, la pauvre Société eut, comme nous disons aujourd'hui, une *mauvaise presse* ; mais cette expression est tout à fait déplacée, puisqu'il n'y avait pas du tout alors — *ô fortunatos nimium !...* — de presse en Loir-et-Cher. La Presse de la Révolution avait disparu avec le Directoire ; et la Constitution de l'an XII ne l'avait point encouragée à reparaitre.

En 1806, il n'y avait que deux publications périodiques dans tout le Loir-et-Cher :

1^o Le *Journal de la Préfecture*, devenu sous la Restauration le *Mémorial administratif du Département de Loir-et-Cher*, et plus tard encore notre actuel *Recueil des Actes administratifs de la Préfecture de Loir-et-Cher*.

« Il paraît une fois la semaine, dit l'Annuaire de 1806, et est envoyé à tous les maires. Cet ouvrage périodique a un caractère d'utilité qui lui est propre. Il ne contient aucune nouvelle politique, mais seulement les actes administratifs émanés de la Préfecture. »

2^o *L'annuaire du Département de Loir-et-Cher*.

C'est là, qui le croirait ? où, depuis le Consulat, la Critique Littéraire avait réussi à trouver un asile.

Les Annuaires d'alors étaient divisés en deux parties : l'une, qui seule nous est donnée aujourd'hui, et qui nous offre le tableau des divisions et des fonctionnaires du département ; l'autre, disparue, et mal remplacée par les annonces commerciales, contenait une sorte de cours, un compte-rendu *ad usum Delphini*, des résultats obtenus

et des travaux accomplis dans l'année par l'incomparable Préfet; mais le rédacteur ne s'interdisait point des incursions sur les domaines de la Philosophie ou de la Littérature.

Tout de suite la rencontre eut lieu. A cette époque reculée, les Annuaires, sans doute pour être plus exacts, paraissaient au milieu de l'année qui leur prêtait son nom, et qu'ils avaient la prétention d'éclairer et de renseigner. L'annuaire de 1806, qui parut, non en janvier, mais en juin, contenait les considérations suivantes :

« Les relations de société sont très actives, à Blois comme partout ailleurs. Là, très généralement, les arts, les lettres, *peu cultivés*, ne laissent guère d'autres moyens de suppléer à la conversation expirante, que les cartes et les petits jeux de société...

« Non qu'il fût à souhaiter que des discussions et des exercices *dits littéraires* remplaçassent ces manières de passer le temps, et que des sociétés sans prétention se transformassent en *bureaux d'esprit* et en réunions académiques — *Dieu garde à jamais* nos concitoyens de ce *ridicule*, que plus d'une ville de province semble jalouse de partager avec la capitale! (p. 113). »

Heureuse Capitale! elle n'a plus rien à nous envier maintenant. Quant à nos ancêtres, ils continuèrent leurs exercices, si ridicules fussent-ils.

Il continua aussi, l'Aristarque; et l'année suivante, piqué sans doute de voir que la Société n'avait pas cru devoir s'appliquer ses imprécises confabulations, il lui décocha, directement cette fois, les gentillesques que voici :

« Au commencement de 1806, quelques-uns des hommes les plus instruits de Vendôme ont conçu le *projet* d'une Société Littéraire; et dans la vue de se constituer *solennellement*, ont fait à cet égard quelques propositions à l'autorité. Ce *projet* ne paraît pas avoir eu de suite.

« Nous n'oserions assurer que l'Annuaire, qui parut postérieurement, et ce que nous nous sommes permis de dire sur les *Athénées* de province (p. 113), a contribué à faire tomber ce projet dont nous ignorions complètement l'existence à l'époque où la rédaction de cette partie de l'Annuaire nous occupait ; mais nous pouvons croire au moins que quelques-bons esprits ont, à cet égard, entré dans nos vues et ont fait valoir, pour renoncer à ce projet, des motifs de prudence et des argumens à peu près de la nature de ceux-ci :

« Il est bien prouvé que, dans les petites villes comme dans les plus grandes, les associations, que des goûts purement littéraires déterminent sous le nom de *Sociétés, Athénées, Académies*, ne sont fondées sur autre chose que sur le concours de vingt, trente, quarante vanités qui sentent le besoin d'un théâtre pour s'exercer, si petit soit-il, et se réunissent entre elles sous la condition, tacite mais bien expresse, de s'encenser réciproquement.

« A ce prix, chacune d'elles s'assure au moins un cercle assez étendu d'auditeurs bénévoles, consolante ressource pour suppléer aux lecteurs qu'on n'a pas. Cette ressource est fort innocente assurément, et même de belles phrases ne manqueront pas au besoin pour en prouver l'utilité grande ; mais quels fruits réels attendre de tout cela ? un stimulant nouveau pour se faire imprimer, quelque prose et quelques vers de plus qui provoqueront les sarcasmes de MM. les Journalistes de Paris... ; et souvent, dans l'intérieur d'une habitation champêtre, des soins utiles oubliés, des plaisirs purs sacrifiés au vain désir d'occuper les autres de ses élucubrations morales, historiques, grammaticales, poétiques, etc., etc. »

Depuis plus d'un an déjà la Société n'était plus un simple projet, depuis plus d'un an elle vivait, lorsque parut cet éreintement féroce.

Savourons-en toute l'amertume : la Société existait en vertu de l'autorisation du Préfet, et c'était le Secrétaire Général qui nous attaquait de la sorte.

En effet le titre de l'Annuaire de 1806 porte : « rédigé

par M. P... secrétaire du Préfet. » Ouvrez le volume, vous pouvez lire : « Secrétaire Général : M. Philippe Juge. » Et l'annuaire de 1808 contient cette nouvelle indication d'auteur : « Par le Rédacteur des Annales de 1806 et 1807. » (Mais pourquoi avoir ajouté : « ibi bene ubi patria!! »).

Sans doute, dès 1806, l'auteur disait, dans l'Avis préliminaire : « Cet ouvrage n'est point proprement administratif, mais seulement ordonné par l'administration et publié sous ses auspices ; il rentre dans la classe des ouvrages ordinaires, et, comme tel, peut, jusqu'à un certain point, recevoir l'influence des opinions et des principes de celui qui s'en trouve chargé. C'est au rédacteur seul que ces idées, quelles qu'elles soient, doivent être attribuées, et il ne peut raisonnablement être supposé l'organe de l'Autorité qui, si elle avait à discuter ou à disserter d'une manière quelconque, ne le ferait probablement pas dans un almanach. »

Mais l'Avis préliminaire de 1807, au lieu de continuer à dégager le Préfet, le chargeait au contraire de toute la responsabilité, en déclarant que « le rédacteur n'est qu'un metteur en œuvre des matériaux, le mérite appartient à celui par les ordres et d'après les intentions duquel il a travaillé. »

La Société s'émut : franchement, il y avait de quoi ! Elle dut faire, ou faire faire, quelques représentations à l'Autorité ; et dans l'Annuaire de 1808, elle put lire, p. 25, les lignes suivantes :

« Une *erreur* très involontaire nous a fait parler (ann. précéd., p. 21), d'une Société Littéraire comme *projetée* à Vendôme. Nous devons à la *vérité* de rectifier cette *erreur* en annonçant... (Mais c'était donc un bien singulier Secrétaire que ce M. Juge qui ne *savait pas* ce qu'il faisait signer à son préfet ?)

« Nous devons également à la *justice* d'observer que

cette Société ne *mérite* point d'être assimilée à ces Académies et Athénées de province, sur le compte desquels nous nous sommes permis, dans l'annuaire précédent, quelques réflexions *assez libres*, mais que nous croyons *vraies* généralement.

« Si la Société de Vendôme a, dans sa formation, adopté et suivi les formes usitées pour toute assemblée de ce genre, et a demandé la sanction de l'Autorité, c'était pour se conformer à la loi relative aux réunions des citoyens dans un même local, mais sans aucune intention de former un *corps littéraire* proprement dit.

« Et cela est si vrai qu'un article formel de ses statuts *défend* à quiconque de ses membres qui fera imprimer un ouvrage, *de se qualifier membre de la Société*. Une disposition *si sage* pourrait être proposée pour exemple à toutes les associations du même genre formées, à Paris même, *comme à Montauban*, et partout ailleurs. »

Elle est ironique, la rectification ; de plus elle est discourtoise, car elle maintient les appréciations qu'elle fait semblant de retirer.

M. Juge mourut, son Préfet aussi, et la Société s'éteignit.

Soixante ans après ces faits, M. Richard (de la Haute) qui, après avoir été avocat, puis avoué à Vendôme, était alors avocat à Blois, lisait à notre séance d'octobre 1867, une étude biographique sur M. Hippolyte de la Porte.

On y trouve ce renseignement : « L'activité intellectuelle de M. de la Porte et son goût pour les curiosités de l'art et de la littérature, en faisaient un membre né de toutes les sociétés savantes ;... nous le voyons, dès 1808, associé à une *réunion*, PLUS OU MOINS LITTÉRAIRE, qui s'était formée

à Vendôme. On *dînait* à des époques périodiques, on *chantait*..., une ESPÈCE de SOCIÉTÉ DU CAVEAU. »

Ne la voilà-t-il pas bien appréciée, notre grand'mère, et ne devons-nous pas trembler nous-mêmes en pensant à ce qu'un avocat, s'il en reste encore, pourra dire de nos réunions dans soixante ans !

Mais l'auteur continue : « Il serait *intéressant* d'en rechercher les *vestiges*. Outre M. de la Porte, cette société comptait parmi ses membres : MM. de Passac, Josse de Beauvoir, de Salabéry, Bourgogne, le chevalier de Montlivault, etc., etc. Aucun n'existe plus (1). »

En 1903, il en est un peu de même des souvenirs qu'ils ont pu laisser ; aussi me paraît-il nécessaire de présenter à nos contemporains nos ancêtres.

Tout d'abord, M. le Président : c'est M. le chevalier Éléonor Guyon de Montlivault, ancien officier de marine, qui, plus tard sans doute, habita le château de Blanchamp (commune d'Authon en Beauce), propriété de sa femme, née de Montigny (2). Sous la Restauration, il fut nommé membre du Conseil d'arrondissement de Vendôme.

M. de Passac, c'est l'auteur de : *Vendôme et le Vendomois*, ouvrage paru en 1823, qui eut la bonne idée de donner, entre autres biographies de Vendomois célèbres, celle de l'auteur : Philippe Jérôme Gaucher de Passac, né en 1765 à Vouvray, mais élève de l'Oratoire de Vendôme, « reçu officier d'artillerie en 1785, à la même promotion que Buonaparte, mais une trentaine de rangs AVANT LUI. » (p. 274). — Il avait épousé en 1790 une

(1) p. 31 de l'Étude biographique sur M. H^{te} de la Porte, par M. Richard de la Hautière, avocat à Blois. Vendôme Devaure-Henrion, brochure in-8, 1868.

(2) Épigraphe et Iconographie Vendomoises par le M^{is} de Rochambeau. — Paris, 1894, II, pp. 122 et 440.

filles de M. Buscheron de Boisrichard, alors maire de Vendôme, et encore en 1806 et 1807, époque à laquelle il était également conseiller général. M. de Passac le devint sous la Restauration.

M. Josse-Beauvoir, alors manufacturier à Meslay, et conseiller général de Vendôme, devait devenir député de Vendôme de 1815 à 1827.

M. Hippolyte de la Porte (1771-1852), demeurait chez ses parents au château de Meslay, et collabora plus tard à la *Biographie Michaud*, et à l'*Art de vérifier les dates*.

M. le comte de Salaberry (1766-1847) beau-frère du précédent, résida pendant tout l'Empire au château de Fossé, où il dut recevoir M^{me} de Staël en 1810. De 1815 à 1827, il ne cessa d'être le député de Blois.

M. Bourgogne. Ah ! celui-ci, je le connais bien, malgré qu'il n'ait fait encore l'objet d'aucune biographie. — C'est mon arrière grand-père maternel, Louis-Pierre-Simon-François Bourgogne-Moulinier (1761-1831), fils et gendre de procureurs à Vendôme, procureur lui-même, de 1788 à 1831, tant à Vendôme qu'à Blois, sous les différentes dénominations de procureur, avoué, défenseur officieux, et encore avoué ; et encore : père, aïeul, bisaïeul, — et ce n'est pas fini, — d'avoués à Vendôme, qui, comme lui, ont demeuré dans la rue Saint-Jacques. Si quelqu'un a chanté dans la Société, ce ne pouvait être que lui : en 1782, il chantait déjà ; en 1822 il chantait encore. Je possède ses poésies, tant badines que patriotiques ; voici un échantillon de ces dernières.

CHANSON ADRESSÉE AUX PRUSSIENS (vers 1816)

Sur l'air : *Aussitôt que la lumière*

1^{er} Couplet.

Buveurs de la Germanie,
Quand partirez-vous enfin ?
Avez-vous conçu l'envie
D'avalier tout notre vin ?

C'est, *je crois*, la seule affaire
Qui vous retient parmi nous ;
Mais, soit dit sans vous déplaire,
Nous le boirons bien sans vous.

• 3^e Couplet.

Sans vous, nous serions encore
Sous le régime oppresseur ;
Mais la soif qui vous dévore,
Altère... notre bonheur.
Vous rendez à la Patrie
Un Roi longtemps désiré ;
Mais laissez-nous, je vous prie,
De quoi boire à sa santé.

Si M. Juge nous entendait !...

JEAN MARTELLIÈRE

SOUDAY

TESTAMENT DE J. PESCHARD

CHAPELLE DES PESCHARD. — ECOLE.

(1390-1833)

Par M. J. ALEXANDRE

Au XIV^e siècle vivait en la paroisse de Choue, près Mondoubleau, une famille du nom de **Peschard** occupant dans le pays une situation prépondérante.

Elle possédait plusieurs gentilhommières : Alleray, Romeau, Girondeau, La Berruère, etc., etc. avait son enfeu dans une crypte placée sous le chevet de l'église de Choue. Il y a quelques années on voyait encore l'ouverture de cette crypte entre les deux contreforts méridionaux du chœur ; aujourd'hui toute trace en a disparu.

Un de ses membres, JEHAN PESCHARD, dit « le

(1) Jehan Peschard, était laïque, marié et père de famille, ce titre de « clerc » ne doit donc pas être pris ici comme désignant un membre du clergé plus ou moins tonsuré, mais bien un érudit, un savant ; Ecoutons ce que dit *Pasquier*, à ce sujet, dans ses « *Recherches de la France* » : or, d'une asnerie ancienne, advint que nous donnâmes plusieurs façons au mot de « clerc » lequel de sa naïve et originaire signification appartient aux ecclésiastiques. Et comme aussi fust qu'il n'y eust qu'eux qui fissent profession de bonnes lettres, aussi par une métaphore nous appelâmes « *grand clerc* », l'homme sçavant, « *mauclerc* » celui que l'on tenoist pour beste, « *Clergie* », pour science, et forgeasmès de là, ce proverbe français : « Parler latin devant les clercs. (Livre 8^e chap. XIII-C.)

clerc », intendant des seigneurs de Souday, mort de 1390 à 1400, fait son testament devant les notaires de la Cour de Mondoubleau, « le jeudi après la conversion de « Saint Paul 26^e jour de janvier en l'an de grâce « 1390. »

La copie de cette intéressant document, d'après un *vidimus* de 1510, est aux archives de la commune de Souday, ainsi que les pièces s'y rattachant.

Il ne comprend pas moins de 17 pages, grand format, et contient de nombreuses dispositions en faveur notamment : — De Notre-Dame de Chartres ; de la Maison-Dieu de la même ville ; des églises de Mr Saint Julien, des Ardents et des malades de chacune des dites églises du Mans ; — des sœurs mineures du Mans ; — des frères mineurs et de la Maison-Dieu de Vendôme ; etc., etc.

Le testateur donne encore « deux sols » à chacun des curé d'Oigny, de St-Agil, d'Arville, de Boursay, de la Chapelle-Vicomtesse, de Romilly, de Chauvigny, et du Temple, pour dire et célébrer chacun deux messes des défunts pour « le sauvement de l'âme de luy et à chacune « fabrique d'icelles églises deux sols en rémission de ses « péchés ; — A la Sainte confrérie du Saint Sacrement « ordonnée en l'église de Choux six septiers de blé ; — « Aux pauvres estant dans les paroisses de Choux, de « Souday, de Mondoubleau et St-Agil : 60 septiers de blé, « 60 aulnes de drap appelé *bureau*, 60 paires de souliers « et 60 aulnes de toiles. » Il laisse au chapelain de la chapelle d'Alleray « son aistre d'Alleray et la métairie « appelée la Petite Rouaudière ». Il lègue au curé de Souday et à ses successeurs « la borde Laudinière et toutes « ses appartenances sises en la paroisse de Souday. » Ce dernier legs réuni à d'autres en immeubles, en rentes et en argent sont ainsi faits : *pour donner congé à ses hoirs*

de laisser faire une chapelle en l'église de Souday, sur le tombeau de sa défunte épouse, Marguerite Jadis.

Telle est l'origine de la fondation de la chapelle dédiée à Notre Dame de Pitié, érigée en l'église de Souday et vulgairement appelée la « *chapelle des Peschards.* »

En 1510, le 23 mars, Jean Peschart, procureur particulier à Mondoubleau et seigneur de Berruyères, donne cette chapelle à Pierre Gaumont, en déclarant que la collation lui appartient comme représentant l'ainé des enfants mâles du dit Jean Peschart, premier du nom.

Le 6 avril de la même année, avant Pâques, comparaissent devant les notaires royaux à Mondoubleau, M^{es} Jehan Méliand et Jehan Bruyères, procureurs de la fabrique de Souday, qui, « consentent et ont pour agréable, ce qu'a fait le dit Peschart. »

Le 22 juin 1670, Louis Colas et Christophe Launay, procureurs fabriciers de l'église paroissiale de Saint-Pierre de Souday, font savoir, à « Monseigneur l'illustrissime et « révérendissime Evêque du Mans, ou MM. ses grands vicaires, qu'à eux fabriciers appartient le droit de patronage de la chapelle des Peschards, vacation advenant, « par mort ou par démission, et au dit seigneur Evêque la « collation et toutes autres dispositions canoniques; et ils « présentent pour cette fois M^e Michel Guebrunet, prêtre, « pour posséder et jouir de la dite chapelle en remplacement de M^e Jean Lochon, son dernier et immédiat possesseur. »

Le même jour, noble M^e Jehan Brossier, sieur de la Roulière, bailli de la baronnie de Mondoubleau, issu en ligne directe de Jean Peschart, déclare agréer la nomination et représentation du dit Michel Guebrunet.

A ce dernier succède le 7 avril 1688, M^e François Fontaine, prêtre du diocèse du Mans, qui est encore en possession de la chapelle des Peschards le 19 mars 1705.

Mais voici la pièce la plus importante touchant la fondation faite par Jehan Peschard, dit « le clerc », c'est la requête présentée par « le général des habitants de la paroisse de Souday (1) » à M^{gr} L. Froullay, évêque du Mans, tendant à ce qu'il plaise à mon dit Seigneur l'Evêque :

« Ordonner que : le lieu et métairie de la Fresnaye avec ses circonstances et dépendances ; la pièce de terre, sise près le bourg de Souday ; le fief et seigneurie du Petit Pigray avec la rentes de 3 livres et une poule qui en dépendent, et autres profits du dit fief, le tout situé paroisse du dit Souday ; qui composent la dot et fondation de la chapelle des Peschards, desservie dans l'église du dit Souday ; les 3 septiers de blé méteil, mesure de Mondoubleau, assignés sur les lieux du grand et petit Grimouard (1) situés paroisse du dit Souday, légués par Jean Richard pour être convertis en pain et distribué aux pauvres le dimanche de la Passion. Le septier de blé méteil assigné sur Houdebert, situé aussi paroisse de Souday donné par Jean Richard et Macée Pilon sa femme pour être converti en pain et distribué aux pauvres le Vendredi-Saint. — La maison et jardin dite la Fosse Hervet sise dans le bourg de Souday avec ses dépendances acquise et bâtie par les d. habitants de Souday pour y tenir une école de charité et y loger un maître. »

« Seront dans la suite employés à la nourriture et entretien d'un maître d'école, qui, sous l'autorité du curé de Souday et ses successeurs sera obligé d'instruire gratuitement les garçons pauvres et riches du bourg et paroisse de Souday et de tous les hameaux qui en dépendent ; de leur apprendre les principes de la Religion catholique apostolique et romaine, à lire en français et en latin tant dans les livres imprimés que dans les titres et papiers écrits à la main ; à écrire et orthographier correctement ; à compter et calculer suivant les règles de l'Arithmétique, à chanter suivant les règles du plain-chant et même les principes de la langue latine, à ceux qui, au jugement du dit curé de Souday auraient de la disposition, jusqu'à ce qu'ils soient en état d'entrer en la 4^e classe du collège de la ville du Mans. »

« Ordonner que pour cet effet le dit maître tiendra une école publique,

(1) C'est-à-dire « la généralité, la grande majorité des habitants

à des heures réglées ; savoir : le matin depuis 9 heures jusqu'à 11 et le soir depuis une jusqu'à 3 heures ; à chacune desquelles écoles il apprendra aux enfants à prier Dieu et le catéchisme du diocèse et emploiera des dites heures au moins une demi-heure à cette principale instruction. »

(Suit le règlement de l'école).

Cette requête est attestée, le 16 septembre 1736, par Julien Pourmarin notaire à Souday et le 6 décembre 1737, elle est signifiée à messire Louis Biouneau, prêtre, doyen et chanoine de l'église Saint-Just de Chateaugontier, chapelain de la chapelle des Peschards, à la requête du promoteur de l'évêché du Mans, Pierre Brès, prêtre, curé de Souday suivant exploit de Bodin premier huis-sier audiencier au siège du grenier à sel de Chateau-gontier, lequel exploit contient en outre assignation au dit Biouneau d'avoir à comparaître devant M. le Vénérable official de l'officialité du Mans le 17 de ce même mois de décembre à 8 heures du matin, en la maison priorale du dit Souday, pour y *consentir ou contester l'extinction et cession demandées par la d. requête et y dire ce qu'il avisera bien être, sur la commodité ou incommodité des d. extinction et union.* »

Un décret de M^{gr} l'évêque du Mans du 23 mai 1738, ordonnant la transformation demandée est homologué par un arrêt de la Cour du Parlement de Paris, du 7 septembre 1741.

Par acte du 12 mai 1741, devant M^e Julien Pourmarin notaire royal sus nommé, messire Pierre Christophe d'Avesgo, chevalier, seigneur patron et haut justicier de Coulonges et autres lieux, mari de dame Jeanne Françoise Brossier et à cause de la dite dame *plus proche parent*

(1) C'est assurément « Grand et Petit Grimoire. »

(2) Comme on le voit, depuis sa fondation, la « Chapelle des Peschards » avait profité de nombreuses et importantes libéralités.

connu de feu Jean Peschard (1) dit « le clerc », fondateur de la chapelle des Peschards ; consent à la transformation ordonnée par les habitants de Souday.

A partir de ce moment la famille des « Peschards », n'existe plus que de nom, sans aucune dotation. D'après notre savant collègue M. l'abbé Blanchard, « elle avait été bâtie dans le cimetière au midi de l'église, à droite en entrant. Elle a subsisté jusqu'à l'incendie de 1833, qui ne laissa de l'église de Souday que les murs, les voûtes du chœur et quelques poutres calcinées. (2) »

Le 31 juillet 1758, par exploit de Hervet huissier royal au grenier à sel de Mondoubleau, M^e Laurent Julien Gheerbrant (3) avocat receveur des Gabelles de Mondoubleau, seigneur des fiefs des Noues, la Chaluère et de Lormois situés en la paroisse de Souday, demeurant ne la ville de Mondoubleau, fait assigner les habitants de Souday, à l'effet de se réunir à lui pour procéder à l'élection du prêtre qui doit tenir l'école des garçons de Souday.

Cet acte contient la généalogie sommaire de la famille Peschard, déclarée par M. Gheerbrant, qui agit :

Au nom comme et parent descendant de M^e Jean Peschard, dit « le clerc » fondateur de la chapelle de Notre-Dame de Pitié dite des Peschards, desservie en l'église de Souday. Le titre de laquelle chapelle a été éteint et supprimé et les fonds d'icelle réunis à l'école de charité établie et fondée pour l'instruction des garçons de la paroisse de Souday, par décret de M^{sr} l'Evêque du Mans du 23 mai 1738, homologué

(1) Madame d'Avesgo était fille ou petite-fille de noble homme, M^e Jean Brossier bailli de la baronnie de Mondoubleau qui était fils de Marie Quelain femme de n. h. Jean Brossier, bailli de Mondoubleau fille de François Quelain aussi bailli de Mondoubleau, lequel était fils de M. François Quelain, lieutenant général du bailli de Vendomois à Mondoubleau et de d^e Marie Peschard (voir généalogie ci-après.)

(2) (Perche et Percherons. — Souday. p. 40).

(3) Né à Mondoubleau le 22 avril 1708.

et confirmé par arrêt de la Cour du Parlement de Paris du septembre 1741.

Etant le dit M^e Gheerbrant :

Fils de Jean Laurent Gheerbrant, procureur fiscal de la baronnie-prairie de Mondoubleau et de dame Marie Lasneau (1).

Laquelle était fille de M^e Michel Lasneau sieur de Villeneuve, vivant président au grenier à sel de Mondoubleau et chambre de Saint-Calais.

Lequel était fils de M^e Henri Lasneau (2) de Villeneuve, aussi président aux d. grenier à sel et chambre de Mondoubleau et Saint-Calais et de dame Michelle Quelain, qui était fille de François Quelain bailli de Mondoubleau.

Lequel était fils de François Quelain lieutenant général du bailli de Vendomois et de dame Marie Peschard : laquelle était fille de messire François Peschard maître des Eaux et Forêts à la Ferté-Bernard, qui était fils de Etienne Peschard, procureur fiscal de La Ferté-Bernard, lequel l'était de Pierre Peschard sieur de la Choupardiére, bailli de la Ferté-Bernard.

Qui était fils de Michel Peschard, gouverneur du chateau de Mondoubleau.

Fils du dit Jean Peschard, dit le « clerc » demeurant à Mondoubleau, fondateur de la d. chapelle.

L'ancienne école de garçons, souvent qualifiée collège est elle-même remplacée aujourd'hui par l'école primaire communale, qui, bien qu'absolument laïque n'en rappelle pas moins la fondation de Jehan Peschard, en 1390, il y a 613 ans ! !...

(1) Décédée à Mondoubleau le 6 mars 1714.

(2) † à la Choupardiére en la paroisse de Choue dont il était également seigneur, le 28 mars 1659, âgé de 31 ans et 2 mois.

VIDIMUS

DU

TESTAMENT DE JEHEAN PESCHARD, dit « *LE CLERC* »

(23 juillet 1514)

A tous ceux qui ces présentes lettres verront, Mrs Gilles Rousse et Robert Godefroy notaires et tabellions Jurez en Icelles des contractz de la chastelenie de Vibrais, Salut, Scavoir faisons que Nous avons veuct Leu de mot à mot et diligemment regarde un testament non casse ne visie en sing et escriture non.

Avoir partye diceluy ensamble une petite Lettre Annoncée au dict testament passee soubz la cour de Loficial de Chasteaudun duquel testament et de Laquelle petite Lettre la teneur successivement sensuit :

« Au nom du pere du fils et du St Esprit,

« Scaichent tous presans et advenir que en notre cour de Montdau Endroict pardevant nous personnellem^t estably Jehan **Peschard** clair laisne cognoist et confesse avoir faict son testament et sa dernière volonte et ordonnance et en la manière qui Sensuit, premièrement recommande l'ame de Soy Es mains de son créatur veult et commande que sitost que son doux créatur Aura pris lame de soy et sera partye de son corps Estre Baille et livre.

« Sepulture au chaveeau (1) de l'église de St Clement de Choux Entre Le Me-hostel et la massonneri dentre Le (*cimetière*) du dict Lieu de Choux, auquel lieu estoit la sépulture vraye dévotion quil a A la dicte Eglise.

« **Derechef** il veult et commande que toutes ses debtes quil devra au temps de son trepas soient entierement payées à ses amandeurs (2) faict bien et loyaument par Les mains de ses executeurs cy desoubz nommez et contenus que tous ses biens Meubles et Immeubles quel-

(1) Caveau.

(2) Pour prêteur, correcteur, réformateur :

« A toi mon défendeur

« Sauveur et « amandeur »

« De ma vie mauvaise. »

CL. MAROT.

quonques sur lesquels Il a faict et ordonné les dons et Aumosnes qui cy Apprés g'ensuivent.

« **Premierement** Il donne et laisse a lœuvre de Nostre dame de Chartres cinq sols une foy payez. Et veult et commande qu'un pelerinage soict fait en La dicte Eglise de Chartres dans demy An apres sa mort à ses propres cous et depans et que son offrande y Soit faicte dune livre de cire pour le Salut Et Remede de Lame de luy.

« **Derechef** il donne et laisse Aux povres de la Maison de Chartres dix sols pour le Salut de son ame.

« **Derechef** Il donne et laisse a lœuvre de Légglise de Mr St Jullien du mans A lœuvre de Legglise des Ardents du mans A lœuvre de la Maison dieu de confort du Mans a chacunes dicelle trois Eglises cinq sols aux malades de chacunes des dictes Eglises.

« **Derechef** Aux sœurs mineures du Mans cinq sols Aux freres mineurs de Vendosme dix sols a la maison dieu de Vendosme dix sols aux malades diceluy dix sols a St Georges de Vendosme dix sols.

« **Derechef** Il donne et laisse a chacun curé de Ouigny de St agil darville de Bourcay de la Chapelle Vicontesse de rommilly de Chauvigny du temple joust de Montdau de St mars de Cormenon deux sols pour dire et célébrer chacun deux Messes des deffunts pour le sauvement de Lame de luy chacunes fabriques dicelles Eglises deux sols en remission de ses peches.

« **Derechef** Il donne et laisse A perrine La contesse (1) sa chambrière cent Solz A Jehan Couraillon son filleul et Jehan guigot son filleul a diceux vingt solz.

« **Derechef** il donne et laisse a la St^e confrairie du St Sacrement ordonnée en légglise du dict lieu de choux six septiers de Ble et a un prestre Idoine qui voudra chanter en Icelle Eglise une Messe des defunctz pour chacune sepmaine un an entier apres sa mort pour les Ames de Moy de Mon pere Ma Mère de tous les freres et sœurs qui ont Este en Icelle confrairie Soixante solz tous ces les une foy payez tant seulement.

« **Derechef** Il veult et ordonne que le jour de son oby (2) il soit donne pour le Sauvement de lame de luy un Blanc valant cinq deniers a chacun pauvre qui pour prier dieu le voudra Requérir et autant le

(1) « Perrine la Comtesse », pour Perrine Lecomte.

(2) « Obit » messe qui se célèbre le jour même du décès.

jour de son service et veult avoir tel luminaire qui plera A ses Exécuteurs tant seulement.

« **Derechef** Il veut et commande que par la main de ses executeurs dedans demy an apres sa mort soient donnez et distribuez en L'honneur de dieu et pour le Salut de Lame de Luy Aux povres Estant dans les parroisses de Choux de Souday de Montdoubleau et de St Agil Soixante septiers de Bled soixante aulnes de drap appelle bureau (1) Soixante paires de souliers Soixante aulnes de toille en la forme et maniere quil plera A ses Exécuteurs de départir.

« **Derechef** Il veult et commande que dedans demy an Apprés sa mort Il soient faitz pelerinages en leglise de Nostre de torcoy (2) et que chacune foy Il soit fait son offrande dun quarteron de cire pour Acomplir certains veux quil Avait faitcz de se rendre chacun an une foy en La dicte Eglise lesquels il na pas Acomplis pour doutte de son corps.

« **Derechef** Il veult que les femmes qui enseveliront son corps ayent chacun cinq solz.

« **Derechef** Il donne et laisse au chapelain de La Chapelle dalleray et a ses Successeurs son Aistre dalleray (3) et toutes ses appartenances du dict lieu dalleray et la métairie appelée la petite Ruaudière (4) et toutes ses appartenances Laquelle il veull quil tienne de ses heritiers a deux deniers de cens Rendables chacun an a rommeau (5) le jour de la Nativité de St Jehan Baptiste et les obaissances comme la chose certiffie Appartient au cas que le dict chapelain ce vaudrait charger pour luy et pour ses successeurs de faire et celebrer une Messa des d. defunctz par chacune sepmaine a toujours mais au jour de Samedy apres son dues en la d. Eglise de Choux et non ailleurs et den faire avoir et bailler a ses heritiers bonne Lettre et certaine celle de labbe et Couvent de la Magdelaine de Chasteaudun de bien et deubment faire le dict divin Service devant dict en la forme et maniere que dessus est declare et en cas que le dict chapelain ou ses Successeurs soient def-

(1) « *Bure* » grosse étoffe de laine de couleur brûlée. « Je ne changerais pas ma veste de *bureau* pour votre queue de pie en drap noir (G. Sand).

(2) Torcé. Canton de Montfort, arrond' du Mans possède une belle église avec chapelles du XV^e s. vitraux du XVI^e orgue donné par Louis XIII. — Tout y annonce un lieu de pèlerinage renommé, mais au XIV^e siècle, c'était un voyage, en partant de Souday !

(3) Alleray. Château féodal en la C^{te} de Choue, près S' Agil, le terme de « Aistre » pris comme habitation, porte à croire qu'il n'y avait alors qu'une maison seigneuriale mais non un château avec douves, pont-levis, etc., dont nous voyons encore les traces.

(4) Sans doute la « Rodière » C^{te} de Boursay.

(5) Romeau, ancienne métairie importante, aujourd'hui village, C^{te} de Choue.

faillans de Bailler A ses heritiers Les dictes Lettres et de faire le dict Service en la Manière avant dicté Il ne veult pas que le dict Chapelain ny ses successeurs jouissent du dict les *(legs)* ny des choses contenues en Iceluy, ains veult et ordonne que toutes les dictes choses soient et demeurent a toujours mais à la fabrice de Leglise de Choux en donnant Lettres des forgeurs (1) et procureurs de la d. Eglise a ses heritiers de faire faire le divin service devant dict en la manière devant dicté et aussy nestoit que le dict Chapelain et ses successeurs naman-dassent (2) Les d. deffault faitz.

« **Derechef** Il donne et laisse au prieur de Choux et a ses successeurs tel droit de dixme comme il en a en son hébergement de Rommeau et Es Appartenances et dix solz de rente perpetuelle que Jeanne La Charonne de Choux luy est tenue faire chacun an a la Micaresme sur son hostel ou elle demeure et sur ces appartenances Lequel est de Six deniers devers le chaveau de la d. Eglise de Choux ou fief du prieure de Choux et son aistre de Choux et toutes les Appartenances comme il La Aqueste et achepté de feu Jehan foucault Assis Jouxte la ville de Choux Auprés du Russeau de blanche herpe (3) tenu de.....
.....aultrement de Rommeau deux deniers de cens pour tous debvoirs et cinq soubz de Rente perpetuelle que Colin drouin et sa femme luy sont tenus faire chacun an touiours mais a Raison de lestre ou Il demeurent et des Appartenances tant en la ville de Choux ou cas que le dict prieur le voudra charger pour luy et pour ses successeurs dire ou faire dire par personnes Idoines par chacun dimmanche a touiours mais Appres quil aura faict son prosne devant le tembeau ou son corps sera en sepulture une oraison et une Entienne des Morts et Jetter de Leau benite sur le tombeau et ferre avoir bonnes Lettres baillée a ses cellée des ceaux de labbe de la Magdelaine de Chasteau-dun et ou cas que le dict prieur ou ses successeurs soient deffaillans de faire et dire les d. Entiennes et oraisons par la Manière Devant dite pour le sauvement de lame de luy et deffuncte Marguerite Jadis son Epouse de leurs peres leurs meres de leurs enfants et de tous Leurs

(1) Fabriciens, marguilliers : de faber, fabrique, forgeron « forgeur. »

(2) « Amender, : — corriger rendre meilleur,

L'hymen a la vertu
D'amender les gens à tout âge.

LA CHAUSSE.

(3) Ruisseau, partant du grand Bouchet, passant aux Harassières au bas du bourg de Choue et se jetant dans la Gremme en face le grand viaduc du chemin de fer de l'Etat.

Bienfacteurs et Antessesseurs (1) et de bailler les dictes Lettres sy comme dict Il veut et ordonne Icelles choses Donne au dict prieur de Choux soient et demeurent a touiours Mais lœuvre de Leglise de Choux.

« **Derechef** Il laisse a la fabrique de Lesglise de Choux pour le sauvement de lame de luy de deffuncte Marguerite Jadis Son Epouse de leurs enfants et de leurs peres et meres et de tous leurs bienfacteurs et Antessesseurs Vingt solz de Rente perpetuelle a Avoir a prendre chacun an A touiours mais des procureurs de la dicte Eglise sur les [cens] et Rentes quil a en la dicte ville du dicte lieu de Choux Jusques A ce que ses heritiers leur ayant Baillé et assigné La dicte Rente franche et quitte en La dicte parroisse de Choux pour ayder a Soutenir les livres orneaments et luminaires de la dicte Eglise et Affin que le dict chapelain dalleray sen puisse Ayder et avoir Aysement toutes fois quil chantera ou fera chanter en La dicte Eglise La messe quil A pleu A dieu que Jaye ordonnee et leur donne encore pour ce un Calice que leur ay ja pñt et preste et le Missel et lapistolier (2) qui sons a present en Icelle Eglise Lesquels je Leur Avois Presté et Ainsy je Veux que Les ditz procureurs soient tenuz davoir et Garder les coppies de Lais [legs] quil a fait en ce present testament Au chappelain dalleray et au prieur de Choue et Mettre en bonne Sauvegarde pour scavoir sil feroient Bien et deubment le service que faire doitvent pour cause des Lays [legs] et dons A eux faitz et de Rafranchir Et peindre les Images de nostre dame de St Michel Ange de St Jehan-Baptiste de la dicte deffuncte Marguerite Jadis son Epouse de Leurs Enfants touttefois que Mestier sera en la forme et maniere quil la fist ferre devant Lautel de Nostre dame de Choux quand leglise fut. (3)

« **Derechef** Il donne et laisse Au cure de Souday et a ses successeurs la borde laudiniere (4) et toutes Appartenances Size en la parroisse de Souday en son fief Laquelle il veult que Icelle borde et les appartenances il tienne de luy et de ses hoirs A touiours mais a deux deniers de cens Rendables chacun an a son hebergement de Briolas (5) le jour de St Calles [St Calais] a icelle obeissance comme a chose certifie Appartient a douze solz de Rente perpetuelle que les heritiers feu

(1) Pour « Intercesseurs », qui prie qui intercède en faveur de quelqu'un.

« Les Saints sont nos *intercesseurs* auprès de Dieu, et nous leur faisons tous les jours mille outrages. » (BOURDALOUE.)

(2) Epistolier. — Livre qui contient les éptres qu'on chante à la messe.

(3) Il ne s'agit là que d'une restauration ou agrandissement, car la partie qui existait alors datait des XI^e & XII^e siècles, nef et chœur.

(4) L'Audinière, — ferme commune de Souday.

(5) Maison d'habitation de Briolas. — ferme C^{re} de Souday.

made de la Vigne luy sont tenus ferre chacun an par Lettres de la cour de Montdobleau Lesquelles il veult que Icelles soient baillée au d. cure et une Maison o les appartenances qui est Size en la ville de Souday avecq la Maison Robin le vasseur (1) d'une part et les papillons dautre part jvignant a la ruelle par laquelle on va de lostel du dict cure a Leglise du dict Souday au cas que le dict ce voudra charger pour luy et pour ces successeurs de faire dire a Toujours mais tantost son prosne acheve une Entienne et une oraison des deffuntz par Special pour les ames de Luy de deffuncte Marguerite Son Epouse de leurs enfans de leurs peres et de leurs meres de tous Bienfacteurs et Entessesseurs et Jetter de leau Benite de sa d. deffuncte Epouse et dire deux universere [anniversaires] chacun an c'est Ascavoir un le mardy prochain dappres la trinité et Lautre Le vendredy dappres la Nativité de Nostre Dame et de dire au prosne le dimancœ de devant Iceux universeres et de demeurer quitte..... luy et ses choses denviron six solz de Les (*legs*) quil devra au d. cure par menues par Icelles et de donner Lettres A Luy et a ses hoirs de M^r Levesque du Mans de Bien et deubment ferre le dict Service par la Maniere devant declarée Il ne veut pas que le dict Cure et ses Successeurs Jouissent ne tinsent Les dictes choses données Et encore veult que tous les deffaultz faitz que les ditz procureurs de La dicte fabrique de la dicte Eglise jouissent et prennent et tienne a toujours mais les d. choses données A laquelle fabrique ou les avant dict et Iceux deffault Approuvez Il leur donne et laisse pour ayder a soutenir Leglise les livres et ornemens et luminaire quand le chapelain qui chantera en la dicte Eglise les Messes quil a pleu a dieu que Jy Aye ordonnee chanter le temps advenir pour le Sauvement de Lame de luy de son Epouse Jadis de leurs peres de leurs meres de Leurs Enfans de tous leurs Bienfacteurs et antessesseurs touttefois que chanter voudra en icelle Eglise.

« **Derechef** Il donne et laisse à la fabrique de Souday quarante solz de Rente perpetuelle a prendre et Lever des procureurs de La dicte fabrique Chacun An au jour de la toussaintz tantost Appres Son trepasement sur tous les heritages et sur chacune partye et portion dicelle pour Le tout Jusques a ce que les heritiers leur Ayant Assis et Assigne en son lieu et touttefois ostres fiefs Affin quil ne puissent Estre pourforcez de demettre la d. Rente hors lamortissement ainsy quilz demeurent quittes et ses heritiers et les hoirs de feu Theront deffuncte

(1) Robin le vassal (coutume de Blois).

Agnes Jadis sa femme de cinq solz de rente un les [legs] que les ditz defunctz avoient laisse en derniere volonte à la dicte fabrique a touiours mais et dix livres une fois payes pour les Arregees de cinq solz de Les [legs] devant ditz pour aider a Soustenir et maintenir les ornements de la dicte Eglise tant ceux qu'il A donnees comme les aultres et affin que le Chapelain qui chantera pour Luy et sa functe femme pour leurs enfants pour tous leurs Bienfacteurs et Antessesseurs tout-fois quil voudra chanter en la dicte Eglise sen puisse Ayder *et pour donner conge a ses hoirs de laisser ferre une chapelle en la dicte Eglise sur le tombeau de sa d. functe Epouse.* (1)

« **Derechef** Il donne et lesse six septiers de segle A la Mesure de Souday de Rente perpetuelle A donner et departir chacun an au jour du dimanche quon chante en cette Eglise « *Judica me* » au pouvres de dieu par les Mains du chapelain qui chantera les Messes quil a pleu a dieu quil Aye ordonuee A chanter en la dicte Eglise pour le Sauvement des ames de Luy et par les mains des procureurs de La dicte fabrique de Souday Laquelle rente Il veult et ordonne quelle soit prise et Levée chacun An a touiours mais sur tous les heritages quil en tient *Icelle les nos qui sons en fif et en domaines* (2) par la main du dict chapelain lun des dictz procureurs sans que ses hoirs en puissent Rien pretendre ni Lever Jusques a tant que la d. somme soit Entiere-ment payee Au dict Chapelain ou Aus ditz procureurs.

« **Derechef** Il donne et laisse a la fabrique de Monsr St denis Montdau et au curé diceluy lieu et Eglise douze solz de Rente perpetuelle que Me [Parfait] et sa femme luy sont tenus ferre chacun an A touiours mais en outre et en somme (*en dehors*) de huit solz de Rente quil a donnée Ja..... a la d. fabrique et au dict curé pour les corps de feu Jacques son fils et Jaquette sa fille qui furent mis et en sepulturez en La dicte Eglise et pour deux anniverseres estre faictz et celebrez chacun an a touiours mais en la dicte Eglise pour le Remede et sauvement des ames deux cest a scavoir A La dicte fabrique six solz et au dictz curé six solz pour deux Anniverseres Estre faictz et celebrez chacun An a touiours mais en Icelle Eglise pour le Sauvement et Remede des Ames de luy et de feu Marguerite Jadis son Epouse de leurs peres et meres de Leurs enfans de tous leurs bienfacteurs et Antessesseurs Et veult et commande que les Lettres quil a des ditz

(1) C'est en vertu de cette clause que fut fondée en l'église de Souday la chapelle dite « *des Peschard* ».

(2) Traduction : « Lesquels sont les nôtres en fiefs et en domaines. »

parfait et sa femme de luy faire Les dictes Rentes soient Baillée Aux procureurs de la dicte fabrique et au dict cure et Ensemble mises au tabernacle (1) Affin quils puissent estre bien payé au temps advenir des dictes Rentes tant des d. huict solz laissez la payera comme des douze soubz laissez de nouvel et quils puissent cognoistre a scavoir comment Iceux parfait et sa femme son tenuz et obligez des dictes Rentes faire et payer et par raison desquelles choses.

« **Derechef** Il laisse cent sols au d. cure une foy payéz pour finances ferre avecq luy pour son droict parroissial pour toutes choses queldunques quil en puisse demander A ses heritiers.

« **Derechef** Il laisse à Perrine La Contesse sa chambrière un lit fourny de quatre draps et de Couvertures.

« **Derechef** Il laisse à Clement et Clement les Boutins freres pour une foy payé cest a Scavoir A Laisné six Livres et au plus Jeune qui la servi douze livres.

« **Derechef** Il confirme, rattiffie Et Approuve toutes les donnaisons et Les [legs] que Il A faictz a monsieur Martin Seraud prestre Cure de Saint Avy au perche par Lettres de La Cour de Mondoubleau contenant La forme Qui Sensuit :

« **Scaichent** tous presens et advenir que en Nostre Cour de Montdau Endroit Estably Jehan peschard clerc demeure a Montdau a Recogneu et confessé luy estre desirant et attendant la misericorde de dieu Nostre pere et Luy pourveu de Scavoir et cognoistre que toute creature humaine et de tant chetive forte et fragile que nul ne ce peut garder destre chacun jour Moulte de Manière Inobédiens Envers dieu Nostre pere et pour ce quil A tres grand doute d'avoir Este Sy peu pourveu de cognoissance faire et accomplir les saints commandemens de dieu quil ne le veille recepvoir sans grievie punition sans Avoir Intercesseurs A Luy Impetrer pour la salvation des Ames de Luy defuncte Marguerite Jadis son Epouse en compagnie de Leurs enfants de Leurs peres de Leurs Meres de Leurs Amis de leurs biens facteurs et antessesseurs Iceluy clerc soubz Espéciale grase de dieu faict ordonner son vray intercesseur Mr Martin Serand prestre curé de St-Avil au perche Ainsy et par telle maniere que Iceluy curé dira ou fera dire et celebrer par Personnes Idoines en Leglise de Souday et non Ailleurs cy ce nestait en cas de Necessité trois Messes la sepmaine cest a sca-

(1) Ne pas confondre avec le tabernacle de l'autel, il s'agit ici d'un coffre où la fabrique renfermait ses objets les plus précieux, une sorte de « trésor ».

voir une des deffunctz au jour du lundy la seconde du St Esprit au jour du mercredy et la tierce de la benoiste Vierge Marie en remorance delle Affin quelle luy veille Estre son Advocate Envers son très Benoist fils Impetrer grase et remission aux ames du dict Clerc de la dicte functe Marguerite son Eponse des offenses quils ont faictes et feront contre les saints commandemens de dieu et pour ce que le dict curé ne pouroit diligamment faire le divin service devant dict Sans Estre recompense Affin que diligamment soict fait la vié du dict curé et quil spit pñt A departir et donner Le pain de Six septiers de Bled qui sera departy aux povres de Jesus christ qui le voudra requerit le dimmanche que on chante en ceste Eglise *Judica Me* en Leglise de Souday Lesquelz seront pris et Levex sur la borbe des Noues et sur toutes ses Appartenances qui sons en fief et en domaine sans que les heritiers du dict clerc y puissent Rien pretendre ne avoir Jusques attant que les Six septiers devant ditz soient payez Entierement et parfaitement par chacun an Il laisse et donne quitté et delaisse Au dict curé de St-Avit tous les foingts cuillette Revenus proffitz Et Issus qui vienderont et croisteront au temps de la vie du dict curé durand et tant seulement en deux Metairie et en toutes les Appartenances Situee En la paroisse de Souday en lune desquelle demeure a present guillaume Espinay et lautre Robin Cordlais en la forme et Maniere que fait M^e Guillaume Basté en A tenus Au temps passe pour faire et dire le service devant dict et ajoute a ce vint solz ez monnoye courante de Rente que un nomme Jehan Moricet de Souday Luy est tenu ferre chacun an A cause de la maison ou il demeure et au cas ou le dict Moricet ne voudra tenir la dicte Maison a la dicte Rente il la donne au dict cure le temps de sa vie durand avecq une petite piece de terre contenant cinq Muis de Semence ou environ seant Environ La Halbardiere et Girondeau A Avoir et tenir et poursuivre prandre avoir et recepvoir le dict Curé tous les proficts Esmolument et revenus des dict Metairies faire toute sa volonte Le temps de sa vie durand tant Seulement en faisant le dict Service de dieu par la forme et Maniere dessus dite et en Maintenir et Soutenir Les dictes choses et Metairie en Estat suffisant de toutes choses quelquonques Sans Aulcune diminution et partant Le dict clerc promet pour luy et pour ses hoirs garantir delivrer et deffendre au dict curé La dicte donaison et tout ce quelle comporte Le dict temps Durand, tant seulement Sauf A Retenir a luy et a ses hoiritiers la propriété dicelles choses et en icelles toutes services et obaisences et quand a tout ce que dessus Est dit tenir Entretenir et Accomplir le dict clerc Sen oblige Au dict curé sois ses heritiers et

tous Ses Biens Meubles et Immeubles presens et Advenir a prendre et a vendre A renonce le dict clerc. Les dictes choses qui Luy pouvois valloir a venir contre la teneur des dictes choses lettres en tout ou en partye et de tout ce que dessus Est dict tenir et accomplir et que Encontre ne viendera s'abstrainct Le dict clerc par la foy de son corps donné en Nostre Main ce fut donné et adjugé A tenir et Entretenir par le Jugement de Nostre dite Cour du dimanche Appres la Mioust dix septiesme Jour du mois daoust en Lan de grase mil trois cens quatre vingt dix.

« **Derechef** Il donne et Laisse Audict Mr Martin Serand Son vray Intercesseur pour Angmenter et plus diligemment ferre dire et celebrer Ledict Divin Service Soixante solz ez monnoye courante de Rente perpetuelle a prandre après avoir dict Mr Martin Serand toutes les choses quil a en la paroisse de Souday Jusques A ce que heritiers la luy aye Assignée et Assize en un certain lieu.

« **Derechef** Ledict testateur veult et ordonne que Sitost que le dict Mr Martin Sera tourné de Vie A trespas que son principal hertieri donne A un Chapelain prestre A personne Idoine les Revenus profitz et esmolumens de toutes ces dictes choses sa vie durant par Laforme et Manière que dessus et que Le dict M. Martin Serand en soy obligent de faire Ledict divin service et de tenir Les dictes choses en bon Estat et faisant sans Aulcune diminution par la forme et manière quil est contenu es d. Lettres et appres La mort dicelle personne a qui son principal heritier les auroit donné.

« **Il veult** et commande que a toujours mais procureurs et forgeurs de la fabrique de Sougay puissent donner Les dictes Choses perpétuellement a personne Idoine qui puissent faire le dict et toutes les choses dessus dictes en la forme et Manière que devant Est dict en prenant de chacune personne a quilz donneront Les d. choses bonne obligation de bien ferre et deument Le dict divin Service et les aultres choses contenues Es dictes Lettres par la forme et Manière que contenu Est en Icelles un des ditz héritiers Appelé Avecq Eux au cas ou il sera a dix lieue de pres du pais et quand a toutes les choses dessus dite et chacune dicelles faire tenir et accomplir Loyaumt de point en point en la Forme et Manière que dessus Est dict et declare le dict testateur faic et ordonne et Establit cest ascavoir Jehan peschard son fils Jehan Malon le jeune et Jehan pichery ses gaignedeurs executeurs et un chacun d'eux pour Le tout le dict testateur donne et octroye plain pouvoir et Autorité et commandemt spécial de faire et accomplir toutes les choses

dessus dite et chacune dicelles et par tous Articles en la meilleure forme et quil verront quil sera afaire pour le salut et Remede de Luy et ponr leurs peines et Labeurs qui'z auront defaire et Accomplir les d. choses dessus dictes Il donne et Laisse a chacun de ses Executeurs sept Livres et demie une fois payee et cy en ce pñt son testament Estoient ou faisaient aulcune cause observant douteuse ou visieuse Interpretrees pretendue Il veult et ordonne et consent tant comme il peut que Iceux mots ou Icelles clauses soient interpretrees et declaree par les ditz Exécuteurs ou un diceux parla Meilleure forme et manière quilz sera a faire pour le remede de lame de Luy tous Autres testamens quelconques que Le dict testateur a faict et ordonné par quelque Cause que ce soit au temps passe Il les Anule et Rapelle de certaine et Loyale science et Met a Néant de tout Entièrement. Veu't et ordonne Le dict testateur que ce sien present testament Vaille et puisse Valloir par droict de testament par droict de codicille ou autrement cy comme sa dernière Volonté de pur Loyal testateur peult et doibt Mieux Valloir tant de droict comme de Coustume.

« **Ce fut donné** et adjuge a tenir et Entretenir par le Jugement de Nostre dite Cour de Montdau Le Jeudy Apprès La Convection de St-paul Vingt sixiesme Jour de Janvier en l'an ee grase Mil trois cens quatre vingt dix.

Signé :

GARNIER

JANVIER.

CHRONIQUE

Réunion générale du 23 avril 1903

M. Bonhoure présente une série de pièces justificatives, relatives au *Collège de Vendôme*. Ces documents, qui ne pourraient trouver place dans le cadre limité de l'histoire de cet établissement, ont été copiés aux Archives Nationales.

Areines.

M. Habert appelle l'attention de la Société sur la disparition progressive des restes, c'est-à-dire des fondations du théâtre gallo-romain d'Areines, qui sont enlevées pour servir à des constructions particulières.

Un puits situé à l'Est et à gauche de la façade aurait été reconnu mais non fouillé ; plusieurs fosses rencontrées dans les mêmes parages auraient donné des squelettes et des cornes de cerf. Sur le sol, plusieurs monnaies de bronze dont une de Trajan, ainsi qu'une bague chevalière en or, ont été ramassées. Ces découvertes remontent d'ailleurs à plusieurs années ; il est probable que des fouilles méthodiques amèneraient encore des résultats intéressants.

Étymologie. — A ce propos, M. Renault soulève à nouveau la question depuis longtemps posée, de l'orthographe du nom *Areines* qui, lui semble-t-il, doit son étymologie aux *Arènes* qui caractérisent l'endroit. Cette analogie n'est pas jugée péremptoire par les membres de la Société présents à la réunion ; une discussion intéressante s'engage à ce sujet, ainsi que sur cette anomalie que le monument a été reconnu en 1862 comme étant un *théâtre* et non des *arènes*. Finalement la question reste encore en suspens.

La proposition de faire marquer l'emplacement des fondations par un poteau indicateur est rejetée.

Épigraphie. — M. Habert a relevé dans le cimetière, une inscription assez curieuse, gravée sur une pierre de la base du clocher et à 1^m 25 environ du sol ; la voici reproduite :

SEBASTIEN HYP
EVNDES PROCVRS
1631

On doit à la vérité de dire que le nom HYP, qui se termine à l'angle

de la pierre est assez endommagé et peu distinct aujourd'hui ; mais M. Habert affirme l'avoir lu à une époque où il était très apparent.

On se rappelle que Sébastien Hyp, le fondateur de la dynastie des imprimeurs vendomois de ce nom, commença à imprimer dans notre ville vers 1637 ; il l'habitait sans doute déjà depuis un certain nombre d'années. Il avait quarante-cinq ans à l'époque de notre inscription.

Quant au sens des mots de la deuxième ligne, je laisse à mes érudits collègues le soin de nous éclairer.

Le Bas Fontenay. — M. Riverain fils nous a fait remettre un fragment de vase antique trouvé par lui-même à la surface du sol dans la pièce de terre dite « du portail » et située devant l'entrée de cette propriété qui fût autrefois un petit manoir (suivant la tradition, un monastère fortifié), ainsi qu'en témoignent deux petites tours circulaires et d'autres vestiges ; — ce fragment de vase qui semble insignifiant est cependant intéressant, d'abord, parce que le lieu où il a été trouvé est une indication pour des recherches ultérieures, et ensuite parce qu'il est le bec à goulot d'un vase d'une forme très rare à l'époque à laquelle je crois pouvoir l'attribuer, c'est-à-dire à l'époque franque. La pâte en est d'un gris jaunâtre avec couverte noire et mate tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, et une ligne de petites stries verticales tracées à la roulette orna le tour du col. Il rentre exactement dans la catégorie des vases à bec désignés sous le nom de *Pégaus*, dans l'intéressant ouvrage écrit spécialement sur ce sujet, par notre collègue, M. Julien de Saint-Venant (1) et il est du type *Pégau à bec fermé, rond, et à pont*, c'est-à-dire soudé sur l'ourlet du bord du vase, mais sans l'interrompre.

Souterrain. — La tradition rapporte qu'un souterrain s'étend au loin, jusque dans le bois voisin ; il aurait été découvert par hasard, voilà quelque 50 ou 60 ans, par suite d'une excavation qui se serait produite spontanément dans le champ en question ; — il y a lieu, d'après les renseignements recueillis, de penser qu'il s'agit simplement d'une marnière abandonnée.

Sarcophage. — Au cours d'une visite sur les lieux, dans laquelle M. Riverain fils a bien voulu m'accompagner, j'ai reconnu dans la cour de la ferme et près du puits, une auge à eau, en pierre dure, qui a toute l'apparence d'un sarcophage, mais d'un sarcophage d'enfant car il n'a guère plus d'un mètre de longueur intérieurement : il a un grand côté plus long que l'autre (1^m 22 contre 1^m 18, intérieurement) il est moins large aux pieds qu'à la tête (60 centimètres contre 70) ; — les vieux du pays l'ont toujours vu là, — je n'ai donc pu avoir aucun renseignement sur son origine ; mais la tradition veut qu'il y ait eu un cimetière tout à côté et derrière les bâtiments de la ferme ; s'il en est

(1) Anciens vases à bec. — Étude de géographie céramique, par J. de Saint-Venant. Caen, H. Delesque, 1899.

ainsi il est évident que le sarcophage en question en provient. M. Riverain a bien voulu me promettre que, lors d'un défoncement qu'il se propose de faire exécuter dans cet endroit, il m'avertirait à la moindre découverte, et je l'en remercie à l'avance.

G. R.

Le Menhir d'Huchigny

C'est encore à M. Habert, notre zélé collègue, que nous devons la satisfaction de pouvoir ajouter à la liste de nos monuments mégalithiques, le *Menhir d'Huchigny* ; c'est lui qui me l'a fait connaître, qui m'y a conduit et qui a pratiqué les fouilles nécessaires pour le dégager et y recueillir avec soin tout ce qui pouvait nous éclairer sur son histoire. — Aussi, je me fais ici l'interprète de la Société pour lui adresser nos remerciements avec nos félicitations.

Le Menhir d'Huchigny est situé dans la vallée de ce nom, vers le milieu de la prairie dite de *la grosse pierre*, à 100 mètres environ de la route du Mans et à 50 de la Houzée, sur le bord et à l'Ouest d'un petit ruisseau alimenté par la fontaine du *Baignon* ; il est profondément enfoncé dans le sol, ne laissant émerger que sa tête pyramidale d'une largeur de 1^m 80 sur 1 mètre de hauteur et 50 centimètres d'épaisseur ; le sommet est renflé et il surplombe du côté Sud.

Afin de nous assurer qu'il ne s'agissait pas d'une pierre quelconque sans destination, il était nécessaire de creuser le sol tout autour afin de pouvoir l'étudier ; c'est ce qui a été fait méthodiquement avec l'aimable et large permission du propriétaire, M. Riverain.

Cependant l'afflux de l'eau dans la tranchée ayant beaucoup gêné le travail, nous serons obligés de le reprendre pour le terminer. Voici les résultats notés jusqu'ici.

Le déblai au long de la face Nord a été poussé jusqu'à 1^m 50 de profondeur et en sondant encore plus bas, M. Habert a reconnu que la base de notre grosse pierre, se trouve au moins à 2 mètres en contre-bas du sol.

On peut jusqu'ici considérer quatre couches de terrain : la première, formée d'humus, a 20 centimètres d'épaisseur environ ; la deuxième, d'une quarantaine de centimètres est un limon argileux, jaunâtre, gras et tenace ; la troisième est constituée par un lit d'une sorte de tourbe noirâtre, véritable feutre de débris végétaux et de mousses décomposés, et devenant combustible après dessication.

Au-dessous de la tourbe, à 1 mètre environ de la surface on retrouve une nouvelle couche de vase argileuse plus noire que la première.

Nous ne connaissons que plus tard la nature du sol sur lequel repose le menhir, — car, c'en est bien un, — ainsi que nous allons le voir.

Dans la première couche, se sont rencontrés des fragments d'une poterie émaillée, noire, assez moderne.

Dans la deuxième, des morceaux d'une poterie rouge mate, sans couverte, parmi lesquels ceux d'une anse large, plate et côtelée dont les analogues se voient dans notre collection de vases du moyen-âge; puis un lit mince de charbon.

Dans la troisième. c'est-à-dire de 80 centimètres à 1 mètre, de nombreux débris de poterie blanche ou grise; un petit bloc informe de terre cuite rouge; quelques fragments d'os; une valve de moule de rivière (*unio*); et enfin un petit morceau de hache polie en roche grise.

Au-dessous on reconnaît des silex ou débris de silex de diverses natures mais sans traces de taille. Cette dernière couche qui n'a pas pu encore être explorée nous donnera j'espère, des objets mieux caractérisés. Plus bas encore, un soudage a fait reconnaître la marne.

Je ne saurais, quant à présent au moins, me livrer à des déductions hasardeuses sur la présence et l'ordre de succession de ces trouvailles dans cet endroit, mais j'ai hâte de vous dire, Messieurs, que vers la base de la *grosse pierre*, sur sa paroi septentrionale, et du côté de l'Ouest il existe des traces très visibles de polissage; les aspérités sont usées en plusieurs endroits et surtout on y remarque une légère dépression verticale de 3 ou 4 centimètres de largeur sur 20 environ de longueur, qui est certainement un sillon de polissage, une ébauche de rainure ou de cuvette.

Il ne me semble donc pas qu'il y ait de doute à avoir sur l'utilisation de ce bloc par les hommes préhistoriques de la vallée d'Huchigny; mais il est évident que dans l'origine il se trouvait couché à plat, et que c'est dans cette position qu'il avait commencé à servir de polissoir. Plus tard et peut-être parce que sa texture se prêtait mal à cet usage, on l'a mis debout pour en faire le menhir, monument funéraire, limite de territoire, ou toute autre chose, qui, après tant de siècles est encore intact.

C'est un conglomérat de pierres siliceuses de toutes grosseurs, soudées par un ciment calcaire extrêmement dur. Sa forme générale semble devoir être, quand il sera dégagé, celle d'une pyramide à base rectangulaire allongée de 2 mètres de long sur 50 centimètres de large, et d'une hauteur d'au moins 3 mètres. Il est orienté de l'Est à l'Ouest dans le sens de sa plus grande largeur.

Je dois ajouter que l'on ne voit pas d'autres poudingues semblables dans le voisinage. Quelle est son origine? Comment aussi expliquer cet enfouissement profond dans le sol? Celui-ci s'est-il accru de 2 mètres depuis l'opération du redressement, ou bien l'avait-on creusé à la base de la pierre pour faciliter ce travail? ou bien encore le bloc s'est-il enfoncé peu à peu par son propre poids? Ce sont là des problèmes que je n'ai pas la prétention de résoudre

Mais il n'est pas besoin de les élucider pour dire, qu'en résumé, c'est un beau monument mégalithique dont on aimerait à voir la masse imposante sortir entièrement de sa gaine de limon, et se dresser, dans cette vallée quelque peu sauvage, près de la route, comme un sphinx mystérieux proposant ses énigmes aux voyageurs ; — espérons qu'un Œdipe passera un jour par là. En attendant, je vous engage beaucoup, Messieurs, à l'aller visiter, avant que l'herbe ne soit poussée; si, comme nous devons l'espérer, M. Riverain veut bien le permettre.

G. RENAULT.

Un jugement du bailli Jean de Remilly

Ce fut une sorte de bailli perpétuel que Jean de Remilly, sieur de la Champinière et du Coudray, qui, pendant plus de 56 ans, présida le bailliage ducal de Vendôme. Mais en devint-il meilleur, et que valait-il au juste? Comment enfin distribuait-il la justice? Question délicate, puisque les juges d'alors avaient soin de ne pas motiver leurs jugements. Mais enfin, voici un jugement par lui rendu à la fin de sa carrière.

En 1698, l'Oratoire de Vendôme entamait une instance contre le curé de la Magdeleine — « Qui terre a... » Le curé, François Doullay, avait bien mieux : il avait son ordre et son couvent des Grisettes, et ne cessait d'acheter ou de faire acheter des maisons pour les y loger. A un moment, on jugea nécessaire, pour soustraire ces 40 ou 50 filles à la vue de l'Oratoire, de construire une cloison. L'Oratoire se plaignit de ce que cette cloison empêchait le passage des voitures par la ruelle commune, qui menait de la rue Saint-Jacques aussi bien chez les Grisettes, que chez les Oratoriens par l'ancienne grande porte de la Maison-Dieu.

Qui avait « édifié » cette cloison? L'Oratoire n'hésita pas : « Is fecit cui prodest. » — Donc, c'est Doullay. Donc, le 22 septembre 1698, il obtenait de Jean de Remilly un jugement par défaut (la citation était de l'avant-veille), qui condamnait Doullay « à faire oster la cloison », sinon permettait à l'Oratoire « de la faire oster à ses despens, périls et fortunes ».

Ce n'est que 16 mois plus tard, le 3 février 1700, que l'Oratoire fit signifier le jugement à Doullay, « en son presbitaire, parlant à sa personne », et lui fit sommation « d'oster ou faire oster la cloison, et ce dans trois jours pour tout délai ».

Ah! ça ne traîna pas plus que l'affaire du *Lutrin*!

4 février. — Requête présentée au bailli par le procureur de Doullay, avec 4 moyens à l'appui. D'abord, dit-il, ce n'est pas bien de la part de l'Oratoire « de vouloir déchirer pour ainsi dire le voile d'une

grosse société de filles », et d'ailleurs, ce n'est pas Doullay qui l'a construite, c'est un autre propriétaire des bâtiments affectés aux Grisettes. Ordonnance conforme rendue le même jour, et le même jour encore, assignation de l'Oratoire à huitaine franche.

5 février. — Requête de l'Oratoire au Bailly, contenant réponse aux 4 moyens. « Si, c'est Doullay, et nous en offrons la preuve. » Ordonnance autorisant à assigner Doullay pour l'audience du lendemain. Assignation de Doullay « parlant à sa personne à comparoir demain samedi ».

Samedi 6 février. — On voit d'ici comment doit tourner l'affaire : Prétentions et dénégations respectives, articulation de faits, appointement, et plus tard audition de témoins.

L'audience est ouverte ; les procureurs sont là, les avocats aussi ; chacun fait de son mieux, et le bailly, tout en prenant des notes, suit son idée, son idée à lui...

Pour Doullay, Me Gaultier se plaint de cette assignation précipitée et demande à jouir du délai de huitaine franche. — Pour l'Oratoire, Me René Sinault (protestant converti par l'édit de 1685), riposte que le délai n'est fait que pour les défendeurs, et non pour les opposants « qu'y doivent toujours estre prests, que c'est une fuite affectée ».

Et le bailly continue en ces propres termes son compte rendu :

« Les avocat et procureur du Roy et de son Altesse en ce duché se sont levez, en parlant tantost tous deux ensemble à la fois, tantost chacun en particulier, ont requis qu'il leur fust communiqué de la cause auparavant de la juger.

« Nous leur avons fait entendre que les parties nous ayant instruit de leur cause, et reconnu que l'opposition formée par Doullay à l'exécution de nostre jugement ne tendait qu'à le faire descharger de la condamnation, (d'oster la cloison), d'autant qu'il ne l'avait point fait construire, ny donné ordre de le faire, ce qu'il nous a encore ce matin dit auparavant nostre audience, et depuis réitéré dans la salle de ce palais, avant que nous soyons montez en nostre siège, mesme qu'il en ferait le serment s'il en estait requis, et qu'ainsy il n'y avoit aucune difficulté de prononcer sur lad. opposition ;

« Et de fait, après que ledict sieur Doulay, sur ce interpellé, a dit en nostre audience *mesme par serment* n'avoir point fait construire lad. cloison, ny donné ordre de le faire, mais que c'est la damoiselle de Daulnery l'aisnée, (M^{lle} Foyal de Donnery, au nom de laquelle avaient été achetées d'autres maisons des Grisettes) ;

« Sur quoy lesd. sieurs de l'Oratoire ont dit *avoir eu lieu* de PRÉSUMER le contraire ; néantmoins ne veulent soustenir que ce soit luy...

« Nous avons deschargé et deschargeons led. sieur Doulay de la condamnation..., sauf ausd. sieurs de l'Oratoire à se pourvoir contre quoy et ainsy qu'ils verront bon estre, tous despens compensez. »

Tête des hommes d'affaires. — Eh ! quoi ! ordonner le serment *supplétoire*, alors que l'affaire est encore totalement dénuée de preuves, avant même que le juge ait mis les demandeurs en demeure de produire leurs preuves ! Puisqu'il est *supplétoire*, il ne peut que *suppléer*, et non *remplacer* la preuve que le demandeur a le *droit* d'offrir. Le Procureur de l'Oratoire s'agite ; imperturbable, le Bailly continue :

« Duquel nostre présent jugement, après la prononciation d'iceluy, ledict procureur a déclaré qu'il appelloit, dont il nous a requis acte ; sur quoy luy avons dit qu'il pouvait signifier sondict appel à quy il verroit bon estre.

« Sy donnons en mandement au premier de nos huissiers...

« Donné au Palais de Vendôme l'audiance tenant par nous Jean de Remilly, escuyer, etc. (une page de titres), le sabmedy sixiesme jour de febvrier mil sept cent. »

Chevaye, Greffier.

Et le Bailly passa à d'autres exercices.

JEAN MARTELLIÈRE.

Le Contrat de mariage d'un officier de bouche du Duc de Beaufort

Cette pièce porte les signatures du duc de Beaufort et de sa mère ; et déjà, car Beaufort n'a pas prodigué sa signature sur nos registres paroissiaux, ces autographes valaient l'achat qu'a cru devoir en faire pour la Société notre dévoué collègue M. Georges Renault. Mais en outre la pièce elle-même est intéressante.

C'est la minute du contrat de mariage passé le 23 octobre 1650 entre un Vendomois d'origine et une Parisienne.

Le futur, c'est Jehan Moyer, « natif de *Laverdin*, chef d'office de Monseigneur le duc de Beaufort ». Son père habitait Lavaradin : sa mère, devenue veuve, est venue demeurer en l'Hostel de Vandosme à Paris.

La future, c'est Magdeleine du Douet, fille d'un marchand bourgeois de Paris, « demeurant hors la porte neufve St-Honoré ». Elle apporte 1200 livres, « 800 en deniers comptants et 400 en meubles, linge et habits » ; sa mère les lui donne en remplissement de ses droits dans la succession de son père et dans la communauté. Sur ces 1200 livres, 400 entreront en communauté, et le surplus restera propre à la future.

La mère ajoute 100 livres pour tenir lieu du logement qu'elle fournit chez elle à une autre de ses filles, mais qu'elle ne peut donner à celle-ci, « attendu que le futur espoux, qui est au service dudit sgr duc de Beaufort, est obligé de le suivre *partout* où il ira demeurer ».

Partout, c'est beaucoup dire, car notre Beaufort a, depuis dix ans,

les logements les plus divers : l'Angleterre, la prison de Vincennes (1643-1648), une des piles du pont de Chenonceaux, etc.

L'apport du futur réside uniquement dans le don, non ! la promesse que lui fait son maître d'une somme de « mil livres pour récompense de ses bons et fidèles services, payable »..... le notaire avait laissé en blanc le délai ; au moment de la signature de l'acte, Beaufort fit mettre « dedans six mois ».

Le contrat fut porté d'abord à « l'Hostel de Vandosme, sis à Paris, rue neuve St-Honoré, paroisse St-Roch », où signèrent : « T. H. et T. P. dame François de Lorraine, épouse de Mgr le duc de Vandosme, (César), et H. et P. Sgr M^{re} François de Vandosme, duc de Beaufort, leur fils ». En la maison de la mère, le notaire prit la signature des deux futurs, des parents et amis, tous gens de peu, à moins que l'on n'en excepte un Jean Mousset, « portier de la grande porte du Pallais Royal », qui ne sait signer, non plus que la mère.

La signature « François de Lorraine » est haute de 2 centimètres, pointue, à l'encontre de celles qui remplissent les registres de St-Georges, les lettres sont tellement serrées qu'elles semblent s'enchevêtrer. Celle de « François de Vandosme » est tout au contraire lâchée, sans façon, et comme lui, sans prétention.

Nous sommes entre les deux Frondes. Au début de l'année 1650, César a reçu de Mazarin la charge de grand maître de la navigation, et Beaufort la survivance. Les voilà brouillés avec Condé, et complètement réconciliés avec la Cour. Il est vrai que six mois après, Beaufort était au mieux avec Condé.

En janvier 1652, il combat les troupes royales. Son chef d'office l'a lâché, car une adjonction au contrat de mariage nous montre le petit ménage demeurant le 15 janvier « rue Quinquenpoids ». Ils reconnaissent avoir reçu de la mère du Douet, dès le 2 novembre 1650, 850 livres « tant en deniers qu'en meubles ». Pour le paiement du surplus, 450 livres, la mère a créé et constitué 25 livres de rente payable par semestre.

Espérons que Beaufort a eu le temps de payer ses mille livres.

JEAN MARTELLIÈRE

P. S. — J'ai voulu retrouver cette famille Moyer, je n'ai pu. Les anciens registres ne remontent, ceux déposés au greffe, qu'à 1708, ceux conservés à la mairie de Lavardin, qu'à 1692, et encore manque-t-il quelques années par ci par là. Je n'ai pas trouvé un Moyer, même dans la liste, par noms et qualités, de 245 communians de la paroisse, dressée par le curé pour l'année 1708.

Le nom subsiste dans le Bas-Vendomois. De même qu'à la fin du XVII^e siècle, il y avait une famille du Douet à Vendôme, paroisse Saint-Martin.

MÉTÉOROLOGIE

La gelée du 15 avril

S'il est vrai que le souvenir de notre regretté maître et collègue, M. Nouel, plane toujours sur notre société, c'est surtout lorsqu'il s'agit d'événements météorologiques comme celui qui vient de se produire que nous devons déplorer son absence. Combien aurait été intéressant l'article qu'il n'aurait pas manqué d'écrire sur ce sujet avec sa haute compétence et son humour si charmant !

Pour moi, Messieurs, je ne puis que me borner à vous signaler les chiffres extraordinaires recueillis à mon modeste observatoire installé, toutefois, suivant les plans et les indications de M. Émilien Renou, le grand maître de la météorologie, hélas ! aussi disparu.

Dans son œuvre magistrale *Le Climat de Vendôme*, M. Nouel a publié, dans notre bulletin de 1895 à 1898, une étude approfondie, mois par mois, des températures observées à Vendôme de 1849 à 1896 et même 1897, c'est-à-dire pendant près de cinquante ans, et voici ce qu'il dit pour le mois d'avril, au sujet des températures les plus basses :

Après avoir constaté que le minimum -2.8 , noté par lui le 1^{er} avril 1891, se trouve le plus bas observé, il écrit ceci : « On voit qu'un minimum de -2 est rare en avril, et que -3 n'a pas été constaté ici depuis 1849. » Or, Messieurs, chez moi, à 2 mètres du sol et sous l'Abri-Renou, j'ai relevé, le 15 avril dernier, le minimum fantastique de -5.3 , et, en même temps, je lisais celui de -8.5 à un autre thermomètre placé sur le gazon, dans un endroit bien découvert et largement exposé au rayonnement nocturne.

Ce sont là des chiffres extrêmement remarquables, inconnus jusqu'ici dans notre région et même dans celle de Paris ; en effet, M. Nouel, parlant des minima extrêmes constatés en avril, à l'Observatoire de Paris depuis 1875, indique qu'Arago a relevé cinq fois seulement une température inférieure à -3° , la plus faible étant -3.9 , recueillie en 1799.

Je dois cependant faire ici une remarque importante : c'est que les extrêmes de température de ma station diffèrent souvent et parfois d'une façon notable de ceux de la station de M. Nouel, moins impressionnable que la mienne en raison de sa situation au centre de la ville. C'est d'ailleurs ce qui la faisait préférer par M. Renou. Il semble bien d'ailleurs que ces pointes de minima et de maxima constatées aux « Capucins » ne sont que de courte durée et sont dues à des circonstances atmosphériques passagères qui n'ont pas le temps de se manifester dans le jardin de la rue Poterie, plus abrité des vents et plus exposé que le mien aux brumes du Loir et de la ville.

Voici le tableau annoncé d'autre part :

TEMPÉRATURES OBSERVÉES EN AVRIL 1903
au lieu dit Les Capucins, à Vendôme
 sous l'Abri-Renou

Dates	Minima	Maxima	Moyennes	Minima sur le sol
1	3.7	14.6	9.15	
2	7.3	12.2	9.75	
3	2.8	11.7	7.25	
4	2.3	13.3	7.80	
5	6.0	13.2	9.60	
6	— 0.7	15.3	7.30	
7	— 0.2	17.8	8.80	
8	5.7	14.0	9.85	
9	3.3	12.4	7.85	
10	— 0.1	12.9	6.40	
11	— 2.8	16.3	6.75	— 6.6
12	3.5	14.6	9.05	— 0.2
13	0.0	12.4	6.20	— 4.4
14	— 2.0	11.3	4.65	— 5.2
15	— 5.3	12.9	3.80	— 8.5
16	0.3	9.3	4.80	0.0
17	— 1.6	9.1	3.75	— 4.1
18	— 2.6	9.2	3.30	— 6.8
19	— 3.0	11.0	4.00	— 7.2
20	— 4.9	14.8	4.95	— 7.6
21	4.1	11.1	7.60	0.3
22	6.7	14.9	10.80	5.0
23	4.1	10.0	7.05	
24	2.3	11.1	6.70	
25	2.5	14.9	8.70	
26	4.6	13.9	9.25	
27	7.0	14.1	10.55	
28	7.9	16.5	12.20	
29	9.2	17.9	13.55	
30	7.1	17.0	12.05	
Moyennes du mois	2.24 des minima	13.32 des maxima	7.78 générale	

Malgré cela, nos moyennes annuelles sont très peu différentes, mes minima extrêmes se trouvant compensés par des maxima non moins caractéristiques.

Depuis le commencement de mes observations, c'est-à-dire depuis 1893, et pendant les dernières années de la période étudiée par M. Nouel, je n'avais pas noté, en avril, de minimum inférieur à -2.5 . Mais en 1900, j'ai relevé -4.2 le 2 et -3.3 le lendemain, chiffres bien au-dessous de ceux recueillis rue Poterie, mais qui sont encore loin d'atteindre celui du 15 avril dernier. Ce mois, comme vous le savez, s'est distingué, ainsi qu'aurait dit M. Nouel, par bien d'autres gelées inusitées dont les conséquences seront sans doute très fâcheuses pour les vignes et les arbres fruitiers principalement. Je me propose, lorsqu'il sera fini, d'en publier le tableau dans notre bulletin.

De la comparaison des chiffres ci-dessus avec ceux publiés par M. Nouel, il ressort les constatations suivantes :

Minima absolus : Outre le minimum $-5^{\circ} 3$ du 15 signalé d'autre part, on remarque celui de -4.9 du 20, et celui de -3° du 19, qui dépassent ses prévisions ;

Jours de gelée : Puis on compte **10 jours** de gelée dans le mois, tandis qu'il n'en avait jamais été noté plus de **5** ; c'était en 1888 ;

Moyennes des 24 heures : Au point de vue des moyennes, on voit dans mon tableau, à la date du 18, le chiffre $3^{\circ} 3$, et le plus bas de la station de la rue Poterie a été $4^{\circ} 4$, le 11 avril 1879, pour la moyenne des 24 heures ;

Moyennes des minima du mois : La normale pour la moyenne des minima d'avril a été établie par M. Nouel à $5^{\circ} 59$, tandis que $2^{\circ} 24$ est le résultat de mes observations pour avril 1903 ; M. Nouel n'a pas indiqué la plus faible moyenne des minima recueillis par lui dans ce mois ;

Moyenne du mois : Enfin, comme moyenne d'ensemble du mois, ma station a donné $7^{\circ} 78$ au lieu de la normale $10^{\circ} 92$, et au lieu de $8^{\circ} 22$, la plus basse calculée pour celle de la rue Poterie en 1860 ;

Minima sur le sol : J'ai ajouté à mon tableau les températures recueillies sur le gazon, dans les nuits du 11 au 22, c'est-à-dire lorsque, l'atmosphère étant pure, on pouvait craindre des refroidissements notables dus au rayonnement ; ces chiffres montrent combien la gelée peut être considérable dans le voisinage du sol, malgré que le thermomètre sous abri soit au-dessus de 0° .

Résumé. — En résumé, l'on peut dire que le mois d'avril 1903 a été le plus froid enregistré à Vendôme, et que le minimum -5.3 du 15 est sans précédent dans nos annales météorologiques locales.

G. RENAULT.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

Scientifique & Littéraire

DU VENDOMOIS

42^E ANNÉE -- 1903

3^e TRIMESTRE

(JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE)

164^e réunion générale. — Séance publique du 9 juillet 1903

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendomois s'est réunie en Assemblée générale le jeudi 9 juillet 1903, à deux heures.

Étaient présents :

MM. Peltreau, président ; Bonhoure, secrétaire ; Renault, conservateur du Musée ; Chanteaud, trésorier ; Brosselard, Hamar, Letessier, de Sachy, Taillebois, membres du bureau ;

Et MM. Alexandre, de la Barre (Gonzague), Bonnigal, Filliozat, l'abbé Gauthier, de Lavau (Louis), Lemer cier, de Monterno, l'abbé Ouvray, Poirier, notaire, Poirier, médecin, Ripé (Clovis), Rousseau, Royau, R. de Saint-Venant, Vuillième.

Plusieurs dames assistaient à la séance.

M. le Président déclare la séance ouverte.

M. Bonhoure, secrétaire, fait connaître les noms des nouveaux membres admis par le Bureau, depuis la séance d'avril 1903.

Ce sont :

MM. Filliozat, percepteur de Villetrun, l'abbé Gauthier, curé de Busloup, l'abbé Petit, curé de Mazangé.

MUSÉE

M. Renault, conservateur, présente les objets entrés au Musée depuis la séance d'avril 1903, et en donne une description sommaire

Nous avons reçu :

Don de Mademoiselle DE TRÉMAULT, membre de notre Société :

Un **médailion-portrait**, en plâtre, du **général Washington**, offert par lui-même à Joseph vicomte de Cambis, alors lieutenant de vaisseau chargé du commandement de la frégate l'*Aigrette*, en témoignage de sa gratitude pour les services rendus dans la fameuse campagne de l'Indépendance des États-Unis, (1778-1781). Le vicomte de Cambis, depuis contre-amiral, chevalier de Saint-Louis, de Notre-Dame du Mont-Carmel, de Saint-Lazare et de Cincinnatus, né à Briançon le 20 septembre 1748, mort à Sours (Eure-et-Loir) le 25 octobre 1825, épousa en 1784 Marie-Anne-Julie de Montigny, née à Sours, en 1765, et l'on sait que de ce mariage est issue Adrienne de Cambis qui devint Madame Auguste de Trémault, mère de notre généreuse donatrice.

Portrait-miniature de Joseph, vicomte de Cambis, contre-amiral ; il est serti dans une mince torsade de cuivre et fixé sur une natte de cheveux blonds ; le tout dans un cadre en bois noir de l'époque.

Décoration de chevalier de l'ordre de Cincinnatus : Cet ordre fondé en 1783 fut d'abord héréditaire, mais dès 1784 Washington fit abolir l'hérédité et interdit d'y admettre de nouveaux membres ; cependant je crois savoir qu'il en existe encore quelques-uns, mais à titre tout à fait exceptionnel. Cette décoration, en or, représente d'un côté l'aigle des États-Unis et de l'autre Cincinnatus abandonnant sa charrue pour aller servir l'Etat. Ruban bleu moiré avec liserés blancs.

Croix de chevalier de l'ordre de Saint-Louis ; — d'or à huit pointes perlées, émaillées de blanc, bordées d'or, avec fleurs de lis d'or aux angles. Au centre, d'un côté, l'effigie de saint Louis avec

cette légende sur émail bleu « *Ludovicus magnus instituit, 1693* ; » — de l'autre, sur émail rouge, une épée flamboyante dont la pointe passe dans une couronne de laurier, liée d'une écharpe blanche avec cette devise en lettres d'or sur anneau d'azur *Bellicae virtutis prœmium*.

Autre croix du même ordre, d'un module plus petit.

Montre en or, de la fabrique de Pre Jac Rolier à Genève ; elle est munie de sa clef, du même métal, en forme d'écu.

Plaque de ceinturon en cuivre doré : portant en relief les attributs habituels de la marine, avec cette inscription gravée « *Marine militaire* ».

Série de 18 boutons de tunique d'uniforme de la Marine militaire.

NOTA. — *Tous les objets énoncés ci-dessus ont appartenu à l'amiral de Cambis.*

OBJETS D'ORIGINES DIVERSES

Étui-cachet de courrier, en or, aux armes des Cambis et des Montigny ; il faisait partie d'une corbeille de mariage (1784) ; la gaine de ce bel objet est, si je ne me trompe, en peau de raie désignée sous le nom de *galuchat*, du nom de l'inventeur de ce genre de gainerie.

Dé en or ayant aussi appartenu à la vicomtesse de Cambis, ainsi que l'objet suivant.

Petit rouet à filer, monté sur un socle en bois cerclé de cuivre, la bobine est encore garnie du fil confectionné par sa propriétaire : Ce charmant petit instrument était un rouet de parade qui ne servait qu'aux jours de réception.

Croix pectorale en or d'une dame de Saint-Cyr, (Madame Marie de Cambis, sœur de l'amiral). On y voit gravés, d'un côté le Christ en croix, de l'autre Saint-Louis et sur toute sa surface un semis de fleurs de lis. La maison de Saint-Cyr, dite institut de saint Louis, qui fut fermée en 1793, était dirigée dans les derniers temps par les religieuses de Saint-Augustin.

Croix en bronze aux extrémités fleurdelisées ayant appartenu au même personnage.

Trois plaques en cuivre, gravées, de la maison de St-Cyr : Elles ont pour sujets des croix couronnées et fleurdelisées à peu près semblables mais de trois grandeurs différentes. Elles étaient vraisemblablement une sorte de cachet ou marque distinctive que l'on imprimait sur les livres et papiers de la maison.

Petite peinture sur ivoire, représentant, en camaïeu, une tête au profil grec et signée J. de Cambis. (*Il s'agit ici d'un fils de l'amiral*).

Superbe étui-cachet de courrier, en or, aux armes des Lamolère et des Duperron ; il est à cannelures et décoré de guirlandes et de festons en or vert rapporté et ciselé. C'est un beau spécimen de l'orfèvrerie du temps de Louis XVI. La gaine est en galuchat.

Cachet-intaille en onyx, monté en or, destiné à être suspendu à une chaîne de montre. Ce cachet qui porte, gravée en creux, une tête casquée au profil grec me semble être une intaille antique. Gaine en galuchat.

Tabatière ovale en or, décorée de bordures à guirlandes, en or vert rapporté et ciselé. A appartenu à Fortuné de la Molère, oncle de la donatrice.

Médaille ovale en or, aujourd'hui en deux parties formant chacune une broche. Il contenait d'un côté un charmant portrait-miniature du comte d'Adhémar, ambassadeur du roi Louis XVI en Angleterre ; et de l'autre, artistement découpées à jour les deux initiales A et B entrelacées, en or, et fixées sur un fond de cheveux bruns finement nattés.

Tabatière en écaille blonde, ornée d'une miniature cerclée d'or représentant une petite scène enfantine : deux enfants jouant avec un chien.

Étui à ouvrage, intérieur en écaille dans un étui de bois peint, fond rose avec sujets de chasse, et verni.

Deux petits flacons à odeur, en cristal taillé, dans un écrin en galuchat.

Montre à répétition, en cuivre jadis doré signée Gaudou à Paris, commencement du XVIII^e siècle.

Clef de montre montée sur cornaline sertie d'or ; époque du Directoire.

Paire de boucles de chaussures, en or, à rinceaux de feuillages ciselés, de forme rectangulaire à coins arrondis, plus longues que hautes ; la monture est en acier.

Une boucle de jarretière semblable. Époque Louis XVI. Vers 1788.

Trois boucles de chaussures, en acier, forme analogue mais plus hautes que longues.

Tabatière ronde de la Restauration : en carton verni avec, sur le couvercle, une estampe en noir représentant la duchesse de Berry confiant son fils, le duc de Bordeaux, à la fidélité des Français (1820). En dessous, des listes de députés, de généraux, d'écrivains, de savants fidèles à la dynastie.

Petite croix de l'époque de la Restauration : en argent analogue à celles de l'ordre de St-Louis. D'un côté « vive Henri IV » — de l'autre « vive Louis XVIII ».

Médaille de St-Hélène avec sa boîte d'envoi (1857) portant ces mots : « Aux compagnons de gloire de Napoléon I^{er} — Décret impérial du 12 août 1857. »

Cette médaille appartenait à M. Auguste de Trémault, le père.

Buste en plâtre de Scudo par Irvoy, 1853. Scudo compositeur et critique d'art musical, né à Venise en 1806, mort à Blois en 1864, et enterré à Vendôme, fut professeur de musique et de langues vivantes au collège de Vendôme pendant quelque temps, après 1830 ; se fixa ensuite à Paris, d'où il revenait tous les ans dans notre ville. Il publia de nombreuses mélodies, parmi lesquelles « *Le fil de la Vierge* », obtint un grand succès. Il se livra aussi à la littérature musicale et fut attaché à la *Revue des Deux Mondes* jusqu'à sa mort.

Portrait de Charles de Bourbon, 1^{er} du nom, comte de Vendôme : ancienne estampe d'après Fragonard.

C'est une bonne gravure à laquelle M. de Trémault attachait beaucoup d'intérêt.

Cadre noir à filets dorés.

Vue du château de Vendôme en 1680 : Gravure anonyme encadrée. C'est une vue prise du côté nord : rampe et côté St-Bien-heuré. Nous possédons déjà une planche de la même série qui est la vue prise du côté opposé.

Anneau sigillaire en bronze, chaton rond portant le mono-guamme du Christ gravé en creux, époque mérovingienne.

Anneau sigillaire en bronze, chaton légèrement ovale représentant, gravés en vieux deux petits personnages se tenant par la main avec l'inscription I S T au-dessous de la femme et A K au-dessous de l'homme. C'est un anneau d'alliance plutôt qu'un cachet, remonte au moyen âge, mais je ne saurais préciser d'avantage.

Anneau sigillaire en bronze, chaton rectangulaire à angles coupés représentant une lyre : époque indéterminée.

Sceau en ogive du XIV^e s., de l'abbé d'Aubecœur au diocèse de Chartres. ✕ S. ABBIS : ALBEGVRIE : ADCAS +. Crosse abbatiale tenue par un bras dextre, accompagné de deux fleurs de lis, d'une étoile et d'un croissant. Dim. 38^{mm} sur 25.

Voici maintenant une série d'objets de haute antiquité.

Silex taillés. — Je présente en première ligne un silex très remarquable et extrêmement rare :

C'est un CASSE-TÊTE de l'époque néolithique, en silex blanchâtre, de forme ovale, presque elliptique, renflé au milieu, taillé et aminci sur son pourtour. Il a 155 millimètres de longueur sur 95 de largeur. Cette forme ne semble pas être connue jusqu'ici pour ce genre d'armes qui sont habituellement discoïdes. Celle-ci nous offre encore une particularité fort intéressante, c'est que le trou central nécessaire à l'emmanchure est resté inachevé ; il est commencé de chaque côté du silex, mais ces deux ébauches de trous ne se correspondent pas exactement. Peut-être est-ce à cause de cette faute de l'ouvrier qu'il n'a pas été achevé. Les préhistoriques utilisaient autant que possible les silex percés naturellement, mais quand ils n'en trouvaient pas ils n'hésitaient pas à procéder au forage en rodant la pierre à l'aide d'instruments en grès appropriés ou même de simples morceaux de bois dur avec du sable humide très fin interposé et servant d'émeri. De toute façon, le travail devait être long et pénible. Je suis convaincu que notre casse-tête intéressera vivement les anthropologistes qui en auront connaissance. Nous devons être d'autant plus satisfaits de le posséder dans

notre Musée qu'il a été trouvé dans notre région. Son origine est certaine : il provient de la commune de Marolles par Blois, et de la propriété de Pezay ; il était depuis longtemps déjà en la possession de M. de Trémault à qui il avait été donné peu de temps après sa découverte.

J'ajoute qu'un autre très beau casse-tête, de forme lenticulaire a été trouvé sur la même commune de Marolles, l'an dernier, et que la Société d'histoire naturelle de Loir-et-Cher est fière de le posséder dans ses vitrines.

Hache polie, en roche grisâtre, trouvée à Périgny, long. 105^{mm}.

Hache polie en roche volcanique, grenue ébréchée au tranchant, trouvée au même lieu. Long. 90^{mm}.

Fragment d'une grande hache polie, en roche gris-rosé ; côté du tranchant.

Fragment d'une hache polie, en silex gris, très endommagé

Trois percuteurs.

Un polissoir portatif, ou fragment d'un grand polissoir ; il présente deux rainures interrompues à leurs extrémités par les cassures de la pierre, une cuvette et une amorce de cuvette ; c'est un bloc de silex de forme irrégulière ayant environ 30 centimètre de longueur sur 28 de largeur et 15 de hauteur. Il a été trouvé sur les terres d'une ferme de Pinoche, appartenant à M. de Trémault.

Série de **débris gallo-romains**, provenant de Champ-Morin, dépendant de la propriété de Vendœuvre commune de Fay (Sarthe), et ayant appartenu jadis au marquis de Loyac, savoir :

1^o **Bronzes** : on y remarque une spatule, un panneton de clef, une coquille etc.

2^o **Poteries samiennes** : morceaux à dessins en relief habituels, pas de marques de potiers.

3^o **Poteries mates** : offrant une grande variété de fins dessins très curieux et peu communs ; il y en a de formés par une infinité de petits stries gravées dans la pâte.

4^o **Verrerie** : échantillons de couleurs, de formes et de dessins très variés.

5^o **Dents de sanglier** et autres.

Ces restes indiquent une très riche station de l'époque gallo-romaine.

Vase piriforme, en terre grise et à vernis noirâtre ; le goulot est cassé. Trouvé dans des fouilles faites à Chartres pour la construction de la Caserne St-Père. Il était posé debout dans une **Coupe apode en verre**. Époque gallo-romain.

Fragment d'un vase, recouvert d'un vernis noir, trouvé à Saintes en 1845 ; gallo-romain.

Vase funéraire en terre commune grise, flammé vert, avec un trou sur le côté pour faciliter la combustion du charbon. Trouvé dans une tombe du cimetière de St-Aignan de Chartres.

L'usage de placer dans les cercueils un pot contenant du charbon allumé et de l'encens existait dès le moyen âge et s'est continué encore après.

Débris sans importance de mosaïque de Marboué, de briques des ruines de Sanxay, de marbres de Tourteline.

HISTOIRE NATURELLE

Petit lot de minéraux, parmi les quels un bel échantillon d'agate polie et quelques cristaux de quartz hyalin.

Petit lot de coquilles fossiles et plusieurs empreintes de végétaux dans des plaques de schiste ardoisier.

Sorte de géode ayant l'aspect d'un grand polypier et contenant des concrétions mamelonnées bizarres.

Œuf d'autruche dont la surface est entièrement piquée de petits points en creux.

Mademoiselle de Trémault nous a donné en plus, des monnaies anciennes et des médailles dont notre collègue M. Letessier voudra bien nous donner la description tout-à-l'heure.

Je me fais ici l'interprète de la ville de Vendôme et de la Société archéologique en adressant à Mademoiselle de Trémault, nos vifs et sincères remerciements pour son généreux don. Nous savons quelle pieuse intention elle a eue en se résignant à se séparer de tant de chers souvenirs, et de notre côté nous honorerons aussi la mémoire de notre regretté collègue et maître Monsieur Auguste de Trémault en les conservant précieusement en place d'honneur dans notre Musée.

Nous avons reçu en outre :

Don de la MAIRIE.

Le drapeau de la garde nationale de Vendôme, surmonté d'un coq gaulois en bronze. Il est vrai de dire qu'il a été remanié et défiguré. Il est composé aujourd'hui de deux drapeaux en soie superposés. Le véritable, celui de 1848, portant la devise officielle « Liberté, Égalité, Fraternité » a été recouvert par l'autre, en sorte que l'on n'en voit plus l'inscription que par transparence, et le second porte simplement ces mots « République française ». L'ordre des trois couleurs, qui était primitivement : bleu, rouge, blanc a été maintenu d'un côté et modifié de l'autre dans l'ordre maintenant adopté, bleu, blanc et rouge. Il a du subir les vicissitudes de la politique.

Canne du tambour-major. Pomme et chaîne en argent avec cette inscription gravée. « Garde nationale de Vendôme. »

Coq gaulois en bois sculpté, c'était l'enseigne emblématique d'un autre drapeau de la même époque.

Chapeau chinois de la garde nationale ; l'usage de cet instrument de musique s'est perdu depuis longtemps, mais on conserve à Vendôme le souvenir de l'honorable musicien qui l'a illustré.

Don de M. COUPÉ, notaire.

Une ancienne plaque de cheminée. Écu à trois fleurs de lys, supporté par deux lions.

Une plaque de cheminée, du temps du premier Empire.

Une statuette en pierre, sculptée en haut relief et représentant l'Archange Saint-Michel ; incomplète et très mutilée, provient peut-être de la collégiale du château.

Don de M. BONNIGAL, notre collègue :

Une Épée de l'époque de la Restauration, à lame triangulaire, garde et coquille en cuivre avec écusson aux armes royales, les fleurs de lys ont été enlevées. Le fourreau manque.

Une tabatière dite de Ste-Hélène. Boîte en carton verni exécutée après la mort de Napoléon I^{er}. Sur le dessus, estampe représentant, à gauche, le cercueil ombragé par un saule pleureur, à droite, deux troncs d'arbres élevés dessinant entre eux la silhouette du grand homme coiffé du petit chapeau.

Don de M. GIRARD, concierge du Muséum.

Jolie statuette en bois autrefois doré, représentant saint Georges ; malheureusement incomplète ; XVII^e siècle.

Don de M. MIRAULT fils, à Vendôme.

Deux bordures de toile peintes par impression, du genre des toiles de Jouy.

Remerciements sincères à tous les donateurs que nous venons de nommer.

G. R.

MONNAIES ET MÉDAILLES

Offertes au Musée

Par Mademoiselle DE TRÉMAULT

1^o Romaines

VESPASIEN. — Une pièce argent à la lég. TRI POT. — Vesta assise à gauche.

— Un moyen bronze, lég. FELICITAS PVBLICA.

TRAJAN. — Une pièce argent de son cinquième consulat avec un trophée au revers.

ADRIEN. — Trois grands bronzes, frustes, aux revers HILARITAS AVG., TR. POT. COS. II., et S. C. avec le Nil couché.

SABINE, femme d'Adrien. Un grand bronze fruste au revers de Vesta.

ANTONIN. — Un moyen bronze fruste R. IMPERATOR. II.

FAUSTINE mère. — Un grand bronze au revers ÆTERNITAS.

FAUSTINE jeune. — Un grand bronze au revers CONSECRATIO, avec un paon à la queue éployée.

COMMUNE. — Neuf grands bronzes, tous frustes, avec différents revers manquant au Musée. L'un d'eux a été trouvé à Vendôme. Les autres, ainsi que ceux qui précèdent, paraissent avoir fait partie d'une même trouvaille, et ont subi l'action du feu. Malheureusement, la provenance n'en est point indiquée.

SEPTIME SÉVÈRE. — Un grand bronze fruste au revers de la Libéralité.

GORDIEN LE PIEUX. — Un grand bronze de l'année 242 ; au revers, l'empereur en habit militaire.

PHILIPPE père. — Très jolie pièce de billon, avec la légende VIRTUS AVG. ; du même, un grand bronze recouvert d'une belle patine verte, lég. VICTORIA AVG.

GALLIEN. — Un petit bronze JOVI STATORI.

DIOCLÉTIEN, GALÈRE MAXIMIEN, CONSTANTIN, etc. — Huit petits bronzes, dont les revers manquent au Musée.

2° Monnaies françaises

Double parisis de CHARLES IV LE BEL (1322-1328), portant d'un côté une couronne, de l'autre, une croix ornée. — *Deux exemplaires.*

Un gros à la fleur de lis de PHILIPPE VI (1328-1350). (*Emission du 27 janvier 1340*).

Un gros, dit florette, de CHARLES VI (1380-1422), avec le point secret sous le signe qui forme le commencement de la légende et qui indique l'atelier de Villeneuve-lès-Avignon.

Un très bel exemplaire du gros à la couronnelle de CHARLES VIII, frappé à Montélimar (*point secret sous la troisième lettre*).

Deux douzains aux croissants de HENRI II, provenant des ateliers de Dijon et Villefranche-de-Rouergue.

Un douzième d'écu à la mèche longue de LOUIS XIV (1659).

Deux pièces de cinquante centimes à l'effigie actuelle, la *Semeuse* de Roty, provenant de la première frappe 1897.

3° Monnaies féodales

Une obole de Chartres, bien conservée, au type immobilisé CARTIS CIVITAS.

Un double tournois de MAXIMILIEN DE BÉTHUNE (le grand Sully), prince souverain d'Henrichemont (1636). — Cette pièce, assez commune, est dans un état de conservation remarquable.

Un denier du Béarn, au type immobilisé de Centulle. — CENTVLLLO COMES, et au revers ordinaire ONOR FORCAS.

Un douzain du pape GRÉGOIRE XIII (1572-1585), frappé à Avignon par le cardinal Charles de Bourbon, qui fut plus tard le roi de la Ligue Charles X.

Un denier d'ÉDOUARD I^{er}, roi d'Angleterre (1279-1290), comme comte de Ponthieu. EDOARDVS. REX. R/MONETA. PONTI. — Cette monnaie, assez rare, a été trouvée à Vendôme, place Saint-Martin, d'après une note de M. de Trémault.

4° Monnaies étrangères

Une petite bractéate allemande, à déterminer.

Une très belle monnaie d'argent d'ENGELBERT III de la Mark, archevêque de Cologne (1364-1368). *Exemplaire fleur de coin.*

Une pièce argent de VICTORIA, reine d'Angleterre.

Quatre pièces espagnoles, dont une de PHILIPPE V, en argent; deux de CHARLES IV, en or et en argent, et une de FERDINAND VII, en argent.

Différentes pièces de Suisse, Danemark, Turquie et Etats-Unis.

5° Médailles

Une très belle médaille d'ANTOINE DE BOURBON, en bronze, dont la

face porte le buste du roi avec la cuirasse et la légende ANTONIVS. DEI. C. REX. NAVARRÆ. Cet avers est le même que celui d'une autre médaille qui existe au Musée, mais le revers est tout différent : il représente un personnage armé, l'épée à la main (peut-être Antoine), donnant la main à un paysan à genoux devant lui et appuyé sur une houe. Derrière celui-ci, un serpent est enroulé autour d'un arbre, et au-dessus, une main sort d'un nuage. La légende est REX CONSERVATOR, et à l'exergue PROVIDENTIA. 1559. La sollicitude d'Antoine, ainsi indiquée, nous paraît plutôt une flatterie.

Une petite médaille d'argent de HENRI, duc de Bordeaux (1828), et de Louise-Marie-Thérèse, Mademoiselle.

Une petite médaille de bronze de la RÉPUBLIQUE de 1848.

Une grande médaille de bronze de l'EXPOSITION de 1889, par Daniel Dupuis.

Une plaquette argent commémorative de l'EXPOSITION de 1900, par Roty (*Comité de l'Exposition*).

6^e Jetons

Trois jetons vendomois, signalés dans l'ouvrage de M. Chautard, et qui manquaient au Musée, ou n'y existaient qu'à un seul exemplaire :

FRANÇOIS DE VENDÔME, duc de Beaufort (1669). Lég. EX DVCE SIDVS. HABET. — Cuivre.

LOUIS JOSEPH, général des galères (1704). — Cuivre anciennement argenté.

Du MÊME. — Un jeton de l'année 1705, pour les galères, en cuivre argenté.

Quatre jetons banaux, en cuivre, à l'imitation des monnaies royales et à la légende AVE MARIA.

Deux jetons de la chambre des comptes du roi, sous HENRI II et CHARLES IX.

Deux jetons de LOUIS XIII.

Un jeton de LOUIS XIV, pour l'extraordinaire des guerres.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages entrés à la Bibliothèque de la Société depuis le 1^{er} juillet jusqu'au 15 octobre 1903.

I. — DONNÉES D'AUTEURS OU D'AUTRES :

— De feu M. l'abbé Bernault, notre dévoué collègue :

40 pièces originales (sur les 86 qui devraient exister) du 16^e au 18^e

siècle, relatives au fief du **Plessis-Barthélemy-la-Cour**, situé paroisse de Crucheray.

Inventaire manuscrit (mal fait) des titres de ce fief, allant de 1458 à 1671.

15 pièces relatives à la métairie des Hameaux à Pezou.

Notes et Rapports sur des Epidémies dans le Vendômois, de 1829 à 1854.

Divers titres relatifs à des biens situés à S^{te} Anne, Morée, Fréteval, Fontaine-Raoul, Naveil, Sargé.

— De l'auteur M. Robert Triger, l'**Eglise de la Visitation au Mans**, et son principal architecte sœur Collon. Mamers et Le Mans 1903, in-8° 48 pp.

— De l'auteur, M. de Saint-Venant, notre collègue : *Notice Nécrologique sur M. le baron de Maricourt*, tirage à part de l'article paru à notre 1^{er} Bulletin 1903.

II. — ENVOI DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE :

— *Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, Paris. Comptes rendus des séances de l'année 1903 : bulletin de mars-avril (étude sur les figures peintes à l'époque paléolithique en Dordogne, avec photographies, et la raison de ces peintures).

— *Annales du Musée Guimet*, Paris, 1902, in-8°. Bibliothèque d'études, tome 15^e : du caractère religieux de la royauté pharaonique, par A. Moret.

— **Romania**, recueil trimestriel par Paul Meyer, Paris. Année 1903, tome XXXII, n° 127 (juillet).

— *Congrès des Sociétés Savantes* en 1903. Discours prononcés à la séance générale du Congrès à Bordeaux le 18 avril 1903.

Congrès des Sociétés Savantes en 1904 à la Sorbonne. Dix programmes.

— *Comité des Travaux Historiques et Scientifiques* :

Bulletin Archéologique, Paris : Année 1903, 1^{re} livr.

Bulletin Historique et Philologique, Paris : Année 1902, nos 3 et 4 (belle reproduction phototypique d'un parchemin contenant la ratification du traité d'Hamptoncourt, 30 septembre 1562).

Bulletin des Sciences Economiques et Sociales, Paris. Année 1902.

III. — ENVOI DES SOCIÉTÉS SAVANTES. — ÉCHANGES :

I. France.

— *Société d'Anthropologie de Paris*, Paris. Bulletins et Mémoires, 5^e série, tome 4^e, Année 1903, fasc. 1, (les pierres à sculptures préhistoriques du Jura Français), 2, 3.

— *Société de Borda*, Dax (Landes). Bulletin trimestriel, 28^e année, 1903, 2^e trimestre.

— *Société Dunoise*, Archéologie, Histoire, Sciences et Arts, Châteaudun. Bulletin, n° 134, année 1903, juillet.

— *Société Archéologique d'Eure et Loir*, Chartres. Bulletin trimestriel :

Mémoires, tome XIII, 7^e fasc, juillet 1903 ;

Procès-verbaux, tome XI, 6^e fasc. septembre 1903.

— *Les Annales Fléchoises et la Vallée du Loir*, revue mensuelle illustrée, historique, archéologique, artistique et littéraire (continuation du Bulletin de la Société des Lettres etc, de la Flèche), la Flèche, 1^{re} année, 1903, n° 7 (juillet) ; n° 8 (août), dans les deux numéros le Tableau chronologique des œuvres de Ronsard par M. Laumosnier ; n° 9 (septembre) ; n° 10 (octobre).

— *Société d'études des Hautes-Alpes*, Gap. Bulletin trimestriel, 22^e année, 3^e série ; n° 7, 3^e trimestre 1903.

— *Société d'Histoire Naturelle de Loir et Cher*, Blois. Bulletin, 8^e volume, 1903. — (Inauguration du Musée le 31 mai 1903, et discours).

— *Société des Etudes Littéraires, Scientifiques et Artistiques du Lot*, Cahors. — Bulletin trimestriel, tome 28^e, année 1903, 1^{er} fasc. (janvier, février, mars), 2^e fasc. (avril, mai, juin).

— *La Province du Maine*, revue mensuelle de la Société des Archives Historiques du Maine, Laval. Tome XI, année 1903, juillet, août, (dans les deux : Notes sur les noms de lieux), septembre (dans les deux derniers : Notes généalogiques sur la famille d'Illiers, par notre collègue E. Vallée).

— *Commission Historique et Archéologique de la Mayenne*, Laval. Bulletin trimestriel, 2^e série, tome XIX^e, année 1903, nos 58, 59 (dans ce dernier, notice bien amusante sur P. H. H. Bodard de la Jacopière, botaniste. Dépouiller les extraits de pièces relatives à la Flèche et à Beaumont et signés par Françoise d'Alençon, dans lesquelles on trouve de nombreuses gens de Vendôme).

— *Société d'horticulture de l'arrondissement de Meaux*, Meaux. Bulletin, 65^e année, 1903, n° 3, 4.

— *Société archéologique du Midi de la France*, Toulouse. Bulletin, nouvelle série, n° 29 (Séances du 19 novembre 1901 au 8 juillet 1902), n° 30 (séances du 25 novembre 1902 au 17 mai 1903, allocution du président sur les collectionneurs et archéologues d'autrefois).

— *Société polymathique du Morbihan*, Vannes. Bulletin, année 1902, 1^{er} semestre, 2^e semestre.

— *Académie de Nîmes*, Nîmes. Mémoires, 7^e série, tome XXIII, année 1900 ; tome XXIV, année 1901 ; tome XXV, année 1902.

— *Société des Antiquaires de l'Ouest*, Poitiers. Bulletin trimestriel et mémoires, tome XXVI de la 2^e série, année 1902 (Dépouiller : Contribution à l'étude des Assemblées générales des communautés d'habitants) ; 2^e série, tome 10^e, 2^e trim. de 1903 (avril, mai, juin).

— *Académie Nationale de Reims*, Reims. Travaux, année 1901-1902, tome 1^{er}, 111^e vol., tome 2^e, 112^e vol.

— *Société les Amis des Sciences et Arts de Rochechouart*, (revue paraissant tous les deux mois), Rochechouart. Bulletin, tome XIII, année 1903, n° 1.

— *Revue de Saintonge et d'Aunis*, Saintes. Bulletin de la Société des Archives Historiques, XXIII^e vol. année 1903, 4^e livr. (1^{er} Juillet), 5^e livr. (1^{er} sept.).

— *Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, Le Mans. Bulletin, 2^e série, tome XXXI, (39^e de la collection) année 1903 et 1904, 1^{er} fasc. 2^e trimestre 1903.

— *Société Archéologique de Touraine*, Tours. Bulletin trimestriel, tome XIV, année 1903, 2^e trimestre (avril, mai, juin).

II. Etranger.

— *Analecta Bollandiana*, Bruxelles. Tomus XXII, fasc. III (25 juillet 1903).

— *Société d'Archéologie de Bruxelles*, Bruxelles.

Annales (Mémoires, Rapports et Documents), tome XVII^e, année 1902, livr. I et II (lire : étude, enrichie de superbes reproductions, sur les tapisseries exposées à Paris en 1900).

— *Annual report of the board of regents of the Smithsonian institution*, showing the operations expenditures and condition of the institution, for the year ending june 30 1900. Washington 1902. Report of the U. S. National Museum.

IV. — ABONNEMENTS ET ACQUISITIONS.

— *Archives Historiques du Diocèse de Chartres*, revue mensuelle, Chartres ; 9^e année, 1903, n° 103 (25 juillet), n° 104 (25 août), n° 105 (25 septembre).

— *Revue de Loir et Cher*, Blois. 16^e année. 1903, n° 187 (juillet), n° 188 (août).

— *Revue Numismatique*, Paris. (Procès-verbaux de la Société Française de Numismatique). 4^e série, tome 7^e, année 1903, 2^e trimestre (lire : l'Iconographie monétaire de Julien l'Apostat, et regarder les artistiques reproductions phototypiques).

JEAN MARTELLIÈRE

LA DÉFENSE DE FRÉTEVAL

13, 14 et 15 décembre 1870

AVANT-PROPOS

Nous n'avons jamais franchi le pont de Fréteval, ni parcouru la si pittoresque route qui conduit à Morée, sans évoquer le souvenir des terribles journées que vécut là la malheureuse deuxième armée de la Loire.

Fréteval fut la dernière et funèbre étape pour beaucoup des braves gens qui composaient cette armée dont les forces devaient trahir le courage.

Chaque pays témoin de ces malheurs ne doit-il pas être le dépositaire de la gloire, le pieux gardien de la mémoire de ceux qu'il a vu tomber au champ de l'honneur ?

Les circonstances nous ayant à la fois fait rencontrer des témoins dignes de foi et des documents authentiques, nous avons songé à accomplir ce devoir, d'autant plus impérieux qu'il rendait enfin justice à des oubliés (1).

(1) Au cours de cette désastreuse campagne certains corps se laissèrent attribuer la gloire des autres. C'est ainsi que la garde mobile de Loir-et-Cher fut elle-même victime de l'injustice ou de l'ignorance d'historiens ou de généraux mal informés qui l'oublièrent dans leurs récits de l'assaut de Faverolles. (*Casquettes blanches et Croix Rouges — BARON DE MARICOURT.*)

En entretenant dans les cœurs le culte d'une patriotique reconnaissance, on honore moins que soi-même, ceux dont on célèbre l'héroïque sacrifice.

Il sera, dans la suite, beaucoup parlé des Bretons, aussi nous est-il venu naturellement à l'esprit, qu'on ne pouvait pas donner à ce récit une meilleure préface qu'une des plus belles pages de leur grand compatriote Renan :

« Le culte des ancêtres est de tous le plus légitime ;
« les ancêtres nous ont fait ce que nous sommes. Un
« passé historique, de grands hommes, de la gloire,
« (j'entends la véritable), voilà le capital social sur lequel
« on assied une idée nationale. Avoir des gloires
« communes dans le passé, une volonté commune dans
« le présent ; avoir fait de grandes choses ensemble,
« vouloir en faire encore, voilà les conditions essentielles
« pour être un peuple. On aime en proportion des sacrifices qu'on a consentis, des maux qu'on a soufferts, on
« aime la maison qu'on a bâtie et qu'on transmet. Le
« chant spartiate : « *Nous sommes ce que vous fûtes,*
« *nous serons ce que vous êtes* » est dans sa simplicité
« l'hymne abrégé de toute patrie. »

Nous avons employé dans ce travail la méthode contradictoire. Nous avons comparé les historiques français et les historiques allemands, ne retenant que les parties de leurs récits qui se superposaient. Nous avons ainsi, espérons-nous, éliminé les histoires fantaisistes que certains auteurs ont improvisées, lorsque l'absence de documents authentiques les obligeait à combler les lacunes de leurs recherches. Il suffit pour se convaincre des nombreuses erreurs de détail de la plupart des auteurs de lire chez chacun d'eux le récit d'un même événement.

Nous devons beaucoup de notes à M. Ch. Arzanó, publiciste, qui s'est occupé de faire l'historique du bataillon « Finistère-Morbihan ». MM. Bruère et Jouanneau, deux des rares hommes restés à Fréteval pendant les jours de bataille, nous ont gracieusement aidé de leurs souvenirs, enfin, M. Launay, directeur du journal le Carillon, nous a été aussi d'un grand secours par la gracieuse publicité de son journal. A chacun de ces Messieurs nous offrons nos publics remerciements.

Il nous a semblé qu'il pourrait être intéressant pour les chercheurs de connaître les sources où nous avons puisé nos documents. Nous leur offrons la liste des ouvrages que nous avons consultés avec l'indication de leurs fiches à la Bibliothèque Nationale.

1^o Livres français

Garde Mobile du Calvados : L⁴ H. 1020.

P. PITARD. — *4^e Bon de l'Orne* : L⁴ H. 1013.

COSTA DE SERDA. — *La Guerre Franco-Allemande*. — Traduction du Grand État-Major prussien, 5 volumes et 1 atlas : 8^o M. 2606.

R. DE MAUNY. — *L'armée de Chanzy* : L⁴ H. 1883.

DE CLINCHAMP. — *1^{er} Bon Garde mobile de la Manche* : L⁵ H. 1316

LECLERC (capitaine). — *Campagne 1870-71*. (Tableau statistique des pertes des armées allemandes). Dumaine, 2 vol., 1873.

2^o Livres allemands

(Pour ces derniers, le chercheur devra se munir de son dictionnaire car ils ne sont pas traduits.)

NIEMANN (Hauptmann Wilfrid). — *Le 76^e Régiment* : 8^o M. 581.

FISCHER (major à la 17^e division). — *La 17^e Division* : 8^o M. 294.

GOTTSCHLING (Hauptmann). — *Le 75^e* :

$\left\{ \begin{array}{l} 8^o \text{ M. } 4962 \\ 8^o \text{ M. } 7507 \end{array} \right.$	2 Éditions.
---	-------------

STEINBERG (docteur). — *Le 76^e Régiment* : 8^o M. 7540.

CARL TANERA. — *Sur le Loir et dans la Sarthe* : 8^o M. 6076.

UNGER (1^{er} lieut^t von). — *Le 18^e Dragons* : 8^o M. 7854.

SPROTTE (Hauptmann). — *Le 9^e d'artillerie de campagne du Schleswigs* : 8^o M. 7496.

W. LIVONIUS (1^{er} Lieutenant). — *Chronique du Bataillon des fusiliers du 2^e hanséatique*.

Major von LUDWIG SCHAPER. — *La 17^e division prussienne pendant la guerre 1870-71*.

Situation de l'Armée de la Loire
le 13 décembre 1870. — Arrivée du 21^e corps
à Fréteval. — Ses Dispositions.
Service du Ravitaillement.

Le 13 décembre 1870, Fréteval se trouva être, le soir, le lieu de passage de nombreux corps de l'armée du général Chanzy qui achevait son premier mouvement de retraite commencé le 11 sur Vendôme où s'établit le grand quartier général.

Les positions de la 2^e armée de la Loire s'échelonnèrent, ce jour là, sur une ligne ayant pour points extrêmes Saint-Hilaire-la-Gravelle et Saint-Amand en suivant jusqu'à Vendôme le cours du Loir.

L'état des troupes était fort misérable ; à Loigny, le 2 décembre, elles se battirent sur la neige durcie par le froid, à Fréteval, elles arrivèrent dans la boue du dégel et sous une pluie battante. (1)

Cet armée se composait de troupes levées à la hâte, d'unités hétéroclites, sans cohésion ni entraînement, ce qui paralysait leurs bonnes volontés. Elle comptait aussi beaucoup de bataillons de la garde mobile affaiblis par les privations et la température plus meurtrières encore que la mitraille.

Le mouvement de retraite, malgré l'énergie du général

(1) Le terrain était partout glissant sur les chemins, le sol trop détrempé pour que les chevaux et les voitures pussent passer dans les champs. Comme fatigue pour les hommes et les animaux, cette journée fut une des plus pénibles de la campagne (*Deuxième armée de la Loire — Général Chanzy*)

.... Sitôt qu'on s'avise de quitter les routes on enfonce jusqu'aux genoux dans la boue, *Général Treskow*. (Lettre écrite au prince Frédéric-Charles le 14 décembre au soir.)

en chef, avait augmenté le désordre et la confusion démoralisatrice, ce qui rend plus prodigieux et plus admirable la résistance efficace que quelques bataillons purent néanmoins opposer à un ennemi bien organisé, supérieur en nombre et surtout habitué déjà à la victoire. Tel était l'état moral et matériel de cette armée dont l'énergique chef restait le seul à conserver dans l'avenir une foi qu'il ne communiquait plus même à ses meilleurs lieutenants.

Nous éviterons au lecteur un tableau plus poignant des douloureuses faiblesses inséparables d'une semblable situation. Trop d'auteurs, à notre avis, s'y sont lourdement exercés, les uns sous le prétexte d'une vaine impartialité, les autres pour satisfaire des préférences dynastiques qui leur firent oublier leur dignité nationale.

Dans ses instructions datées de Josnes, du 10 décembre 1870, le général Chanzy ordonne que « *la direction générale du 21^e corps dans le mouvement de retraite sera sur Fréteval et celle du 17^e corps sur Oucques.* »

Toutefois, le général en chef, en prévision de cette retraite qui s'imposait déjà depuis plusieurs jours, malgré quelques succès partiels, avait pris ses précautions afin de n'être pas devancé par l'ennemi.

La brigade Collet, réserve du 21^e corps, appuyée d'un bataillon et d'une section de 4 de la division de Bretagne et de tous les francs-tireurs disponibles, avait été envoyée par avance à Saint-Hilaire pour observer la direction de Châteaudun et surveiller l'ennemi qui pouvait atteindre le Loir, par le nord de la forêt de Marchenoir, le traverser et précéder l'armée de la Loire par la forêt de Fréteval sur la grande route d'Orléans au Mans (2^e armée de la Loire).

Cette colonne était, le 9, dans la forêt de la Ville-aux-

Clercs, à l'Estriverde, d'où son chef envoyait une réquisition de pain à M. Bruère maire de Fréteval. Dans un post-scriptum de sa lettre il demandait à l'honorable magistrat des nouvelles de la guerre. Le 13, à trois heures du matin, il était à Morée et télégraphiait encore au maire de Fréteval de tenir prêt pour le soir le plus grand nombre possible de vivres. Le lendemain, ce malheureux officier était tué à la tête de ses marins. Comme on voit, cette colonne évoluait dans toute la région et la surveillait consciencieusement.

Le 13 décembre, dans l'après-midi, vers deux heures, les 2^e et 3^e divisions du 21^e Corps arrivaient à la tête du pont de Fréteval, par la route de Morée, venant de Viévy-le-Rayé et d'Autainville. Les autres fractions de ce corps franchissaient le Loir à Saint-Hilaire.

Le lieutenant-colonel degendarmerie Stephani, général auxiliaire, était en tête avec sa brigade, la 2^e de la 3^e division, il dut faire faire halte à la colonne pour laisser s'achever le passage de la queue du 17^e Corps qui, lui, était arrivé par la route d'Oucques, se rendant à Pezou, Saint-Firmin et Morée, où devait s'établir son quartier général.

« Ce défilé de troupes de toutes armes, de voitures, de bagages, dura plus de deux heures.

« Cette retraite précipitée cause un peu de trouble et fait beaucoup parler. C'est la consolation des gens sans cœur et sans courage d'étourdir les autres et de s'étourdir eux-mêmes. » (1)

L'historien de la garde mobile du Calvados s'exprime ainsi sur le même fait :

Là, après vingt haltes dans l'espace d'un kilomètre, on attendit deux

(1) *Mémoires du commandant Rigalleau*, chef du bataillon *Finistère-Morbihan*. — Ancien capitaine d'Infanterie de marine, le commandant Rigalleau avait fait la guerre du Mexique. Décédé officier de la Légion d'honneur à Lorient, le 26 avril 1887.

heures sous une pluie battante. Il était complètement nuit quand les bataillons purent traverser le pont de Fréteval. Arrivés au village ce fut un affreux pêle-mêle de troupes de toutes armes.

Vers 4 heures et demie, commença donc seulement le défilé des unités du 21^e corps qui avaient été désignées pour franchir le Loir à ce point. Seule, la deuxième brigade de la troisième division, général du Temple, reçut l'ordre de remonter la route d'Oucques et d'aller camper pendant la nuit sur les hauteurs de la vieille tour pour observer l'ennemi.

Une colonne prussienne avait un instant inquiété à Oucques la retraite du 17^e corps dont elle suivait les traces. Il ne semble pas que la brigade du Temple ait eu connaissance de ce fait, car à Fréteval on ne croyait pas, ce jour-là, que l'ennemi fût si proche (1).

Tous les mouvements s'étaient opérés sans la protection de reconnaissances assez avancées ; on ignorait la position de l'ennemi, on ne soupçonnait pas que le lendemain, au petit jour, il couronnerait toutes les hauteurs de la rive gauche du Loir, jetterait 3.000 hommes dans le village.

Le 13 au soir donc, tout le 21^e corps, le seul dont nous aurons à nous occuper dans ce récit, se trouvait sur la rive droite (2). Il était échelonné de Mont-Henry, commune de Pezou à St-Hilaire-la-Gravelle, le long de la route de Tours à Chartres : sa première division à St-Hilaire dont elle défendait le pont, la deuxième à Mont-Henry, la troisième qui donnera le 14, au village du

(1) Du côté des Français, notre attaque sur Fréteval, avait surpris tout le monde à l'improviste... (Niemann Hauptmann and C^e chef Wilfrid) *Geschichte des 2^e hauseatischen-régiment*, n° 76 1876 grand in-8 mit 2 karten-Hambourg-manke-6 marks.

... L'occupation de Fréteval surprit à l'improviste l'ennemi qui rassembla aussitôt ses troupes bivouaquant sur les hauteurs pour engager le combat. — *Les tronpes du Grand Duc de Mecklembourg-Schwerin pendant la Guerre 1870-71*.

(2) Le 13, le général Jaurès rédige et signe de sa main, à Busloup, un ordre de rassemblement pour tous les travailleurs et de réquisition de tous les outils disponibles pour se rendre le 14, de bon matin, à la première coupure de Fréteval à Busloup, pour rétablir la route sur toute sa longueur.

Plessis, moins cependant la brigade du Temple restée sur la rive gauche.

Les unités ne rejoignirent pas toutes le lieu de bivouac qui leur avait été désigné ; c'est ainsi que le bataillon du Calvados resta en partie dans le bourg, la nuit du 13 au 14. Dans l'historique du 15^e mobile du Calvados on lit en effet : « *Nous étions le 14, au matin à Fréteval, nous nous repliâmes, dès la première heure sur Fontaine.* » Ce bataillon dépendait de la première brigade de la troisième division, il aurait dû être au Plessis, mais les braves Normands se montrèrent, ce jour-là, peut-être un peu plus débrouillards que disciplinés. Ils préférèrent par cette pluie diluvienne s'abriter dans le bourg, au lieu d'aller sur les hauteurs. Qui oserait les blâmer bien sérieusement ?

La nuit du 13 au 14 fut une des plus épouvantables de la campagne : les bâtiments sont insuffisants pour cantonner les troupes qui bivouaquent dehors, sur la terre détrempée et sous une pluie torrentielle.

Les hommes n'ont pas de tentes et doivent se blottir sous leurs couvertures autour de feux qu'ils ont peine à entretenir. Quelques corps quittent sans ordre leurs emplacements. Le camp du Plessis est désigné « *le Camp de la boue* » par les mobiles Bretons. Le chef du bataillon de la garde-mobile du Finistère raconte dans ses mémoires qu'il passa la nuit sur un monceau de bois, près d'un grand feu, la tête sous une couverture de laine, et les pieds dans la boue ; lugubre veillée d'armes ! C'est en prêchant ainsi d'exemple et en partageant les souffrances de ses troupiers que ce vieux soldat sut maintenir l'ordre dans leurs rangs.

Tous les auteurs Français et Allemands sont unanimes à constater que la boue était telle qu'un grand nombre d'hommes avaient perdu leurs chaussures.

De Mauny dit :

13 décembre. — Cette journée fut la plus pénible de la campagne. Une pluie torrentielle avait transformé les terres en marécagés, on pouvait à peine avancer. La nuit tombante nous trouva pressés entre la rampe du côteau et un interminable train d'artillerie dont les officiers se disputaient le passage avec ceux des hussards et des dragons. C'était à qui aurait la priorité. De temps en temps les essieux criaient et on les croyait partis, mais point : Ils faisaient six pas et une nouvelle halte commençait. Cela dura depuis cinq heures du soir jusqu'à neuf heures.

En entrant dans le village de Fréteval nous apprîmes que nous allions camper plus haut, dans un bois situé au haut de la côte. On se résigna car il n'y avait évidemment pas de place dans ce bourg et peut-être trouverait-on sous les sapins quelque endroit sec. En tout cas on ferait du feu. On gravit donc courageusement la montagne où est la tour de Fréteval, par un chemin coupé de fondrières dont on soupçonnait difficilement la présence autrement qu'en y descendant tout à coup jusqu'à mi-corps.

Parvenus en haut il nous fut impossible de découvrir le bois qui nous était assigné. Le colonel voulut lancer son cheval dans les champs mais il s'embourba aussitôt et revint avec peine sur la chaussée. La pluie tombait toujours. Les officiers durent déclarer aux soldats qu'il n'y avait pour passer la nuit que le bord de la route ! Les limites de la force et de la patience humaines étaient dépassées. La retraite avait produit son inévitable effet moral et aucune espérance, aucune idée de patrie ne soutenant plus personne, chacun commença à penser à soi. Beaucoup d'hommes s'en allèrent au hasard, n'importe où !

La voix du commandant qui appelait arrêta ce commencement de débâcle. Moi-même, arrivé déjà sur la route, j'entendis que tout le bataillon allait redescendre jusqu'à la gare du chemin de fer pour prendre du pain et qu'ensuite, on se logerait comme on pourrait.

Ceux qui ne s'étaient pas encore écartés trop loin revinrent à cet appel. On refit le terrain que l'on venait de parcourir et on eut le bonheur de trouver un wagon chargé de pains qui fut mis au pillage.

Puis chacun tira de son côté et rendez-vous fut donné pour le lendemain, 14, sept heures, sur une petite esplanade à l'issue du bourg. (*Mémoires sur l'armée de Chanzy. Garde mobile de Mortain.*) -

L. Pitard s'exprime ainsi :

13 décembre. — Il faisait nuit noire quand on arriva à Fontaines à trois kilomètres ouest de Fréteval, pour camper. L'eau tombait par torrents. Le bataillon (le 4^e de l'Orne) fut placé dans une pièce de terre

où, comme le matin, on enfonçait jusqu'à mi-jambe. Dans l'impossibilité d'y dresser leurs tentes à cause du vent et de la pluie les mobiles abandonnèrent cet endroit et allèrent se coucher où ils purent. Au surplus l'ordre de former les faisceaux était à peine donné que déjà tous les officiers étaient partis sans s'inquiéter de ce que pouvaient devenir les soldats, ce qui ne contribua pas peu à la débâcle qui eut lieu le lendemain. Chacun alla donc coucher où il put et comme il put.

Le 11 décembre 1870, le général Chanzy adressait à l'intendant général à Vendôme l'ordre télégraphique suivant :

.... Josnes, 11 décembre 1870.

L'armée se portant demain sur Fréteval et Vendôme et pouvant avoir à opérer un certain temps sur cette ligne, il importe de préparer sur ces points des approvisionnements suffisants pour la faire vivre quelques jours.

Le 12, arrivait, conformément à cet ordre, un convoi de 18 wagons de marchandises et le 13, parvenait à l'intendant de la Grandville, installé à Fréteval, l'ordre de faire décharger immédiatement ces voitures et de les envoyer à Vendôme, où elles étaient nécessaires pour d'autres ravitaillements, disait-on.

La Compagnie du chemin de fer retirait au plus vite tout son matériel sur Tours et le Mans, dans la crainte de le voir tomber aux mains de l'ennemi qui approchait. Le 16, du reste, les trois dernières locomotives emmenaient le dernier convoi de Vendôme à Tours et il était temps car quelques heures plus tard l'ennemi aurait pu couper la ligne au nord de St-Amand, le général Barry commençant alors son mouvement de retraite sur Châteaurenault.

Le 13 au soir, on s'occupait ainsi à Fréteval à décharger les 18 wagons de vivres et l'intendant de la

Grandville réquisitionnait toutes les lanternes du village et les quelques travailleurs laissés disponibles par la réquisition de l'amiral Jaurès. Ce déchargement fut achevé par la troupe et dans de mauvaises conditions.

Le soir, les distributions se ressentirent du désarroi de l'arrivée. Les hommes se servirent en désordre et gaspillèrent ces vivres cependant précieux que le service des subsistances fut impuissant à protéger. Les hommes ne purent même pas tous profiter de la distribution qui leur fut faite. M^{me} Desvaux, la mère de l'honorable maire actuel de Fréteval, se souvient que le 14, au matin, des mobiles en quittant sa maison, où ils étaient logés, abandonnèrent d'énormes quartiers de porc salé qu'ils n'eurent pas le temps de se partager ; il est vrai qu'ils ne laissèrent pas non plus les Prussiens qui les suivirent en faire la tranquille consommation.

Ce convoi contenait aussi de nombreuses peaux de moutons destinées au campement. Elles furent en partie perdues, il en traîna pendant plusieurs semaines dans les champs avoisinant la gare. Enfin, quelques pièces de vin réquisitionnées dans le pays et livrées à la gare ne purent être régulièrement distribuées. Nous trouvons chez différents auteurs des récits concordants de la fâcheuse manière dont se firent les distributions.

Le 13 au soir, le bataillon de la garde mobile de Mortain devait camper dans la nuit du 13 au 14 sur les hauteurs gauches de Fréteval. (*R. de Mauny, Historique de la garde mobile de Mortain*). Ce bataillon faisait partie de la brigade du Temple ; or, nous trouvons dans son historien un témoin oculaire : « *Moi-même, dit-il, arrivé déjà sur la route, j'entends dire que tout le bataillon allait redescendre jusqu'à la gare pour prendre du pain et qu'ensuite on se logerait comme on pourrait. On refit le chemin que l'on venait de parcourir et on eut le*

bonheur de trouver un wagon de pain qui fut mis au pillage. »

On se rend compte de l'état dans lequel devaient se trouver tous ces vivres, déchargés à quai, sous une pluie battante, bousculés, gaspillés par les corps de troupes qui venaient à la distribution. Enfin, les wagons purent rallier Vendôme et le matin, de bonne heure, l'intendant de la Grandville quittait Fréteval, dont les abords commençaient à se couvrir d'ennemis, il se replia sur Busloup avec son personnel.

D'après les ordres donnés, un bataillon de mobiles, celui de la Loire-Inférieure, aurait dû se trouver à la gare la nuit du 13 au 14, celui-là aussi changea de bivouac, de sorte qu'il ne s'y trouva personne, sauf quelques gendarmes, sous les ordres du maréchal des logis Durand, qui avaient la garde du télégraphe.

En résumé, le 14 vers cinq heures du matin, la situation se trouva être la suivante : le 21^e corps échelonné sur les hauteurs de la rive droite avec une brigade en grand'garde sur la rive gauche à hauteur de la ferme de Pallouel ; dans le bourg, l'intendance achève son déchargement de vivres dont les distributions ont manqué d'ordre ; enfin, beaucoup d'allées et venues confuses inséparables de l'installation de l'étape d'une armée en retraite par un temps épouvantable ; le bataillon de la garde mobile du Calvados est dispersé dans le village.

II

Journée du 14 décembre. — Approche de l'ennemi. — Son occupation du bourg. —

Le bataillon de la garde mobile « Finistère-Morbihan » se jette dans la gare. —

Combat de jour.

Le 14, vers 6 heures du matin le 1^{er} bataillon (Garde-Mobile de la Manche) passa le pont de Fréteval avec la 2^e brigade (général du Temple), ralliant sa division, la 3^e (général Guillon), sur les hauteurs de l'autre côté du bourg (1).

Le commandant Rousset s'explique comme il suit sur ce mouvement :

Le général Guillon commandant la 3^e division du 21^e corps avait, on ne sait pourquoi, rappelé à lui la 1^{re} brigade, (général du Temple) qui devait défendre les abords de Fréteval.

Il nous semble que le général du Temple n'a pas été rappelé, ce qui serait invraisemblable, mais qu'il a jugé ne pas pouvoir compter sur sa brigade exténuée par la retraite et par une nuit de bivouac désordonné, sous la pluie. Aussi, lorsque le matin l'extrême pointe de l'avant-garde prussienne prit contact avec ses sentinelles, songea-t-il à rejoindre le gros du 21^e corps. Il se replia sans réelle résistance. Ce général, officier courageux, était incapable de faire faire front à ses hommes harassés, désunis et démoralisés peut-être par leur isolement sur ces hauteurs d'où l'ennemi pouvait les culbuter dans le Loir. Il semble donc que ces circonstances et non l'ordre du général Guillon provoquèrent le mouvement de retraite de la grand'garde de la rive gauche. Ce qui fut

(1) M. de Clinchamp. — *Historique de la garde-mobile de la Manche.*

plus grave et tant funeste, c'est que cette troupe omit de faire sauter le pont aussitôt son passage, même sans en avoir reçu l'ordre.

Le général du Temple aurait dû prendre sur lui cette utile détermination. En coupant le pont derrière lui, il évitait le combat sanglant de la journée et l'affreuse tuerie du soir. Sa négligence mit l'armée de Chanzy en très périlleuse posture.

En 1870, le pont de Fréteval était encore de bois (1), et n'avait qu'une voie, c'est-à-dire, que sa largeur ne permettait pas à deux voitures de s'y croiser.

Il a été remplacé depuis par un large pont de fer dont la silhouette rectiligne vient gâter la perspective de ce coin si charmant du Loir. De la métallurgie au pied d'une ruine féodale du XI^e siècle, c'est un disgracieux anachronisme.

A l'ombre de grands aunes, le Loir baigne de son *beau cristal murmurant* quelques îles dont les contours disparaissent imprécis à travers les joncs. Son courant, brisé sur les déversoirs qui se frangent d'écume, anime au passage les puissantes turbines d'une fonderie et la roue mugissante d'un moulin à blé.

Tantôt rapide,

*Veoyz tu le petit Loir comme il haste le pas ?
Comme desjà parmi les plus grands il se compte ?
Comme il marche haultain d'une course plus prompte...*
.....

Tantôt lent,

*Le Loir, tard à la fuite,
En soi s'esbanoyant
D'eau lentement conduite
Tes champs va tournoyant.*
..... (2)

(1) Le pont de Fréteval est en bois, peu solide, d'un accès difficile surtout pour les voitures, mais c'était un passage important. (Général Chanzy, 2^e Armée de la Loire.)

(2) Note de l'Éditeur. — La 1^{re} citation est extraite d'un sonnet d'Estienne de La Boétie à Madame de Grammont, la 2^e est de Ronsard.

Ses gracieux méandres suivent amoureusement les sinuosités de la colline, faisant la place si petite au chemin de Morée, dont il semble jaloux, que ce dernier doit, par endroits, mordre le tuf de la côte, sur la crête boisée de laquelle vient finir le plateau de la Beauce.

La route d'Oucques et de Marchenoir en descend par la profonde échancrure naturelle qui coupe ici la ligne du coteau. Telle un nid d'épervier, la vieille forteresse d'Eudes de Champagne, séculaire poteau frontière planté là, aux marches de la Beauce et du Perche, domine ce ravin, sur le flanc duquel serpente le lacet de la route.

Mais reprenons notre récit pour laisser la parole à l'auteur allemand de l'historique du 18^e dragons :

Le 14 décembre, au matin, les Prussiens quittèrent Oucques au point du jour ; le gros composé des 17^e et 22^e divisions, (Général Grand-Duc de Mecklembourg-Schwerin) à neuf heures ; bien avant lui, l'avant-garde et, avant encore, des patrouilles de dragons. La pointe d'avant-garde était formée par la 2^e Cie (Lt von Verthern du 76^e), qu'éclairait plus avant un escadron de dragons. Arrivé au parc du château de Rocheux, le second lieutenant von Ertzen qui était en éclaireur avec son peloton, reconnut que les hauteurs qui se trouvaient devant lui étaient occupées par des postes d'infanterie. La patrouille qu'il envoya en avant reçut quelques coups de feu. En attendant l'arrivée de notre infanterie, l'escadron dût se contenter d'observer l'ennemi.

C'est à ce moment que la brigade du Temple se replia et l'auteur français, M. de Clinchamp, est d'accord avec l'allemand car il dit :

L'ennemi arriva à la ferme, sur la route d'Oucques-Pallouel que nous venions de quitter, deux heures après notre départ. Les Prussiens occupèrent Fréteval où ils entrèrent par le pont qu'on avait oublié de couper.

Il était donc, à ce moment, huit heures et demie du matin ou neuf heures au plus. Le général auxiliaire

Stephani (2^e division, 2^e brigade), cantonné au Plessis, avait heureusement été informé de ce qui se passait devant sa ligne de défense.

Il donna l'ordre au commandant Rigalleau, chef du bataillon de la Garde mobile « *Finistère-Morbihan* » (1), de se porter en toute hâte à la gare de Fréteval, de renforcer le bataillon de la Loire-Inférieure qu'il y croyait cantonné dans les wagons dont il ignorait la retraite sur Vendôme.

Le commandant obéit; en arrivant à la gare il ne trouva ni wagons, ni mobiles de la Loire-Inférieure, mais quelques gendarmes seulement, et des pillards qu'il fit appréhender.

Il apprend du chef de gare qui parlait, que l'ennemi est signalé, qu'il arrive, que le pays est abandonné de la plupart des habitants pris de panique et que ces derniers conduisent leurs bestiaux dans la forêt de la Gaudinière, sage précaution.

En présence de ces graves nouvelles et de ces faits non prévus par le général, le commandant retourne au Plessis, pour l'en informer. Le général Stephani le renvoie à la gare avec l'ordre de s'y retrancher et de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité.

On ne s'explique pas pourquoi ce général se borna à n'envoyer qu'un seul bataillon pour défendre ce point important de la possession duquel dépendait, pour le moment, le salut de toute l'armée. Les Bretons se montrèrent heureusement à la hauteur de leur mission.

Il était environ dix heures quand la gare fut définitivement réoccupée. Les Allemands avaient aussi gagné du

(1) Ce bataillon avait été formé de 7 compagnies de dépôt; 5 compagnies du Finistère, Brest, Morlaix, Chateaulin, Quimper, Quimperlé. 2 compagnies du Morbihan, Lorient, Vannes-Pontivy. Les commandants des compagnies étaient pour le Finistère, MM. les capitaines Gourmelon, Cadiou, Blaise, Gohin de Charné et Jacquey; pour le Morbihan, MM. Hecquart et Fournier. M. Gohin de Charné est le seul survivant connu aujourd'hui.

terrain car « lorsque les postes français de la rive gauche se furent repliés devant l'infanterie prussienne, le lieutenant von Ertzen entra avec une partie de son peloton de dragons dans la ville de Fréteval qu'il traversa. Il trouva dans la gare, située de l'autre côté de la ville, un convoi composé d'une grande quantité de marchandises et gardé par une escorte de 20 à 30 hommes qui, dans les premiers moments, tentèrent de se défendre mais qui ne tardèrent pas, sur la sommation que leur fit le lieutenant Ertzen, à déposer les armes et à se rendre. Pendant que cet officier était occupé à s'assurer de ces hommes, une compagnie ennemie survenant tout à coup, l'obligea à relâcher les prisonniers et à se retirer rapidement.

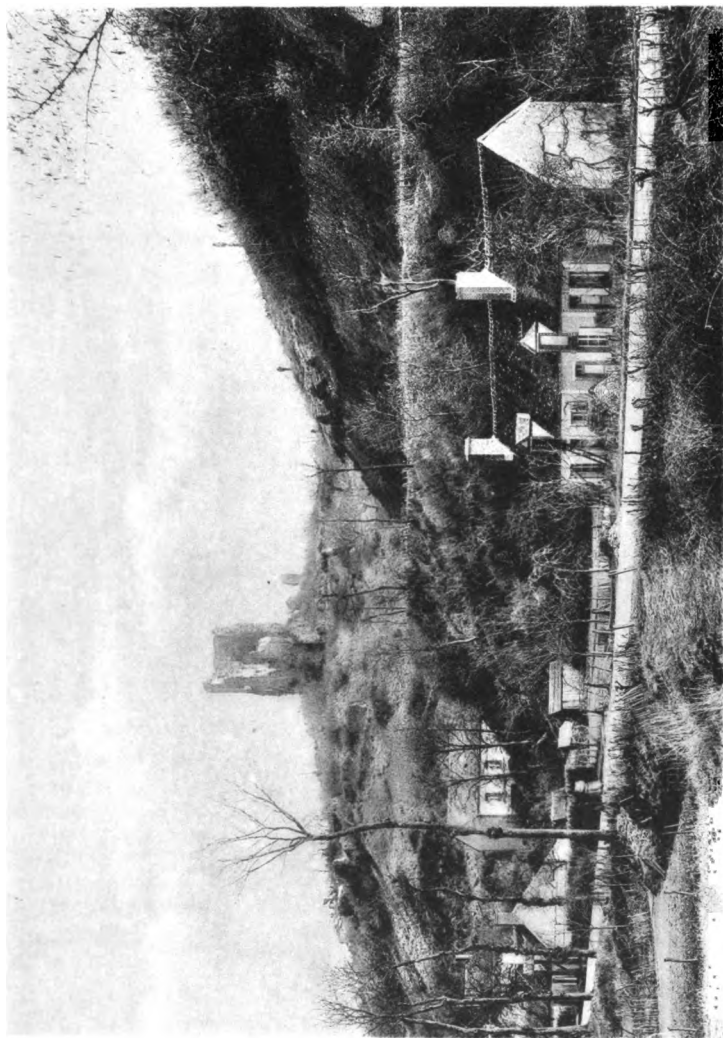
Sur les indications du lieutenant Ertzen notre compagnie d'avant-garde entra dans Fréteval et s'y fortifia; les autres compagnies l'y rejoignirent bientôt. » (Historique du 18^e dragons, p. 139. — 2^e Mecklembourgeois, 1^{er} lieutenant de Unger, 1892, Berlin).

C'est sur ces entrefaites, en effet, que le bataillon « Finistère-Morbihan » revenait pour la deuxième fois occuper la gare et voici le passage du récit de son historien le commandant Rigalleau lui-même :

Enfin, vers dix heures du matin, j'arrive pour la deuxième fois à cette gare de Fréteval. Mon bataillon (7^e compagnie, effectif 760 hommes) est seul, bien seul. A son arrivée il met en fuite les dragons en assez grand nombre qui occupaient déjà la gare des marchandises où ils venaient de désarmer et de faire prisonniers les dix gendarmes commandés par le maréchal des logis Durand.

Ce premier fait de la journée est vérifié par d'autres historiens, ce qui donne au reste une garantie de sincérité.

Les dragons donc se sont retirés dans le bourg, emmenant seulement les chevaux des gendarmes délivrés, cependant que leurs sauveurs se fortifient à la hâte dans



Photographie de M. Ed. Wullième.

Imp. G. Viault.

LA VIEILLE TOUR DE FRÉTEVAL

LA ROUTE DE MORÉE, ET A FLANC DE COTEAU, CELLE D'OUCQUES



les différents bâtiments de la gare. Une compagnie s'abrite derrière le talus à l'ouest et une section vient se placer en potence dans une maison perpendiculaire à la direction du chemin de fer. Cette maison et sa voisine existent encore toutes criblées de balles. Le propriétaire a respecté les mutilations de ses immeubles, en souvenir de cette journée à laquelle il a assisté lui-même, habitant déjà là, au moment de la guerre.

Les Bretons utilisent les ballots de marchandises pour faire une barricade derrière laquelle ils se retranchent en attendant l'ennemi qui de son côté prend rapidement ses dispositions pour l'attaque.

L'heure est solennelle :

Le 1^{er} bataillon du 76^e (2^e hanséatique) occupe Fréteval et le lieutenant-colonel de Boehm ordonne à la 1^{re} compagnie (lieutenant de Hornemann) d'atteindre par le nord-est le cimetière et de diriger de ce point une attaque contre la gare.

Le lieutenant de Hornemann après avoir atteint le cimetière déploya sa compagnie et s'avança, mais sur ce terrain absolument découvert un feu des plus violents et bien dirigé arrêta net cette marche en avant et fit échouer l'attaque (*Niemann Wilfrid*).

Cette compagnie allemande dut rentrer dans le cimetière et s'y retrancher, renonçant à une attaque de front.

Un autre auteur, Steinberg (1) (*Historique du 76^e*) raconte le même fait :

La deuxième compagnie (*lieutenant von Verthern*) traversa Fréteval pour aller occuper la gare. Elle est arrêtée net par un feu de chassepots très nourri qui rend impossible toute marche en avant. Tandis que la 4^e et la 2^e compagnies retranchées dans la ville, front nord, dirigent le feu sur la gare, la 1^{re} compagnie (*lieutenant von Hornemann*) manœuvre pour atteindre la partie nord-est. Le point décisif serait de gagner la gare, mais l'aborder de front est de toute impossibilité. Le lieutenant-colonel de Boehm cherche à y arriver d'une autre façon. Il ordonne au

(1) Médecin major.

lieutenant de Hornemann de prendre position dans le cimetière et de tenter, de là, d'atteindre la gare située à cent pas à peine.

Avec courage, pour accomplir leur devoir, les hommes s'élancent en avant sur ce terrain plat. L'ennemi les reçoit par des milliers de coups de feu. Bientôt un grand nombre de morts gisent sur le sol. Il est impossible de se maintenir sous cette fusillade meurtrière. Force est de regagner le cimetière et de s'abriter derrière les tombes. (1)

Les Prussiens se retranchent donc dans le cimetière et dans les bâtiments qui font face à la gare à 200 mètres environ du front de l'aile gauche du bataillon des Bretons, la fusillade est des plus vives, tous les fils télégraphiques sont coupés par les balles.

La cavalerie prussienne, restée un moment dans le bourg, doit se retirer sous le feu de la compagnie du capitaine Cadiou placée à la droite de la formation du bataillon. Cependant, les Prussiens sont bientôt renforcés par deux autres bataillons qui s'établissent sur la crête du côteau, en même temps qu'un duel d'artillerie s'engage entre deux batteries prussiennes et nos canons placés au Plessis.

Des deux côtés le tir mal réglé est vif, mais peu efficace. Les projectiles allemands viennent tomber dans la plaine qui sépare la gare du pied du côteau, sur la crête duquel passe la route de Vendôme à Chartres et où ne se trouve personne. Les obus s'enfoncent dans la boue sans éclater.

L'un deux cependant, vint s'abattre non loin d'une compagnie de la garde mobile du Calvados placée en soutien d'artillerie du côté du Plessis. Cette compagnie

(1) Tous les auteurs sont d'accord sur la situation qu'occupaient à la gare les défenseurs.... *L'ennemi avait pris rapidement une très forte position au point du chemin de fer. Il avait établi sa défense à l'aide de matériaux.* (Schapers, 17^e division).

A l'aide de barricades formées de ballots de marchandises, l'Infanterie ennemie en forces bien supérieures avait fortifié cette position déjà très avantageuse par elle-même. (Niemann, le 76^e d'Infanterie.)

Les Français se trouvaient dans une position de front, retranchés dans la gare et ses dépendances. (Steinberg 76^e Régiment).

L'ennemi, de son côté, occupait immédiatement en face les talus du chemin de fer et dirigeait sur la ville un feu des plus meurtriers qui nous mit dans l'impossibilité complète de nous porter en avant (de Unger, 18^e dragons).

eut quelques morts qui furent enterrés sur place. Leurs corps ont été relevés depuis car il ne reste plus dans le village aucune trace de sépulture (1).

Cette compagnie du Calvados rentra le soir à son cantonnement qui était au Puits-Souriau (2).

Les obus français viennent tomber dans le coteau de la rive gauche et n'atteignent personne. Quelques uns s'abattent sur la fonderie, M. Jouanneau qui l'occupait alors avec M. Bruère, avait fait réfugier ses enfants près du haut-fourneau, c'était en effet l'organe de l'usine le plus invulnérable à cause de la solidité et de l'épaisseur des parois. Vers midi, c'est à dire au début de l'intervention de l'artillerie ennemie, une maison de la Montballière, la maison Bellanger prit feu et fut complètement détruite. Les opinions sont partagées sur les causes de ce sinistre, les uns l'attribuent aux obus des Allemands, les autres à l'imprudence de mobiles qui y avaient passé la nuit. La première hypothèse nous paraît la plus vraisemblable car cette maison contenait beaucoup de fourrages et si le feu avait été mis par un fumeur, en admettant même qu'il y eut encore parmi les pauvres « *moblots* » des privilégiés munis encore de tabac, le feu n'aurait pas tardé cinq ou six heures à éclater. Ce qui milite en faveur de la première hypothèse c'est que la maison Bellanger reçut réellement quelques projectiles.

(1) Le père d'une de ces victimes vint après la guerre rechercher son malheureux enfant ; quand on l'exhuma la mort avait encore respecté son cadavre que l'on retrouva à fleur de terre enveloppé de sa capote. Le pauvre père embrassa son fils qu'il reconnut aussitôt. Nous avons rencontré au Plessis un témoin de cette émouvante reconnaissance.

(2) *Historique de la 17^e division, Général de Treskow von Ludwig Schaper.* — Contre l'ennemi protégé dans les dépendances du chemin de fer, le général major von Kottwitz établit la 2^e batterie lourde vers la ferme de Pallouel et lui fit ouvrir le feu.

Historique du 9^e d'artillerie de Schleswig. In-8, 1891. Sprotte (Hauptmann and Batterie chef), Berlin 7 marks. 50 pf. — Ordre fut donné d'occuper Fréteval et si possible la gare et ses dépendances.... un feu violent d'infanterie nous arrêta net quand nous voulûmes marcher sur la gare.... vers une heure la 6^e batterie lourde et la 6^e batterie légère prirent position près de la ferme de Pallouel et ouvrirent le feu contre l'infanterie ennemie. La 6^e batterie lourde tira 214 coups et la 6^e légère 197 coups, page 190.

Son propriétaire reçut après la guerre 5.000 francs à titre d'indemnité comme en font foi les documents conservés par M. Bruère.

Vers une heure et demie, la dernière section de droite du front de bataille des Mobiles fléchit, cette section était commandée par un jeune sous-lieutenant nommé à l'élection. Il ne parvint pas à la maintenir en ligne. Elle se replia à 500 mètres en arrière de sa position primitive (1). L'énergie du commandant Rigalleau heureusement servi par le sang-froid du sous-officier de gendarmerie Durand parvient à rallier cette section qui reprend courageusement sa place.

Les chassepots couchent par terre beaucoup de Prussiens dont le feu, quoique moins meurtrier, éprouve aussi beaucoup les nôtres; à deux heures, M. Ollivier, sous-lieutenant, placé à la gare des marchandises est tué raide d'une balle entre le nez et la bouche. Le capitaine de la même compagnie a, au même moment, la visière de sa casquette traversée d'une balle qui heureusement ne fait que lui effleurer le front. Le bataillon comptait déjà quinze morts et une soixantaine de blessés.

Les Prussiens s'efforcent à ce moment d'envoyer du renfort dans le bourg même, mais il leur faut, pour cela, descendre par la route d'Oucques; or, elle se trouve exposée au feu des mobiles dont le tir est particulièrement précis, aussi, sont-ils obligés de prendre un autre chemin, ce qui retarde beaucoup leur mouvement. L'adjudant-major von Grumeau qui veut descendre par la route est grièvement blessé et son cheval tué. En essayant d'aller le chercher un sous-officier est tué raide.

A quatre heures, le lieutenant von Stienberg qui veut

(1) Bientôt on remarqua qu'une section des forces ennemies battait en retraite et cessait de faire front en se retirant de l'autre côté de la voie ferrée. (*Niemann*).

aussi tenter de descendre par là, est tué d'une balle à la tempe, comme on voit la route est bien gardée (1).

Du renfort parvint cependant aux Allemands, ce fut celui du 2^e bataillon du 76^e régiment (5^e, 6^e, 7^e et 8^e compagnies) et le bataillon de fusiliers du même corps (9^e, 10^e, 11^e et 12^e compagnies) ce qui portait à trois mille environ, le nombre des assaillants dans le village. En même temps, le 75^e s'établissait sur les hauteurs du côté de la ferme de Pallouel et participait à la lutte avec l'artillerie (2) qu'il soutenait.

Il nous a paru intéressant de placer la traduction de ce que dit Sprotte (capitaine commandant de batterie) dans l'historique du 9^e d'artillerie de Schlewig (1891-Berlin).

Vers midi, les dragons qui marchaient en éclaireurs à l'avant-garde du gros, annoncèrent qu'ils avaient, sans rencontrer de résistance, pénétré dans Fréteval, mais qu'à l'ouest de cette petite ville, occupant la gare pleine de provisions, l'ennemi les avait accueillis par la fusillade. Ordre fut aussitôt donné d'occuper Fréteval, petite ville située dans une vallée sur la rive droite du Loir et de s'emparer, si toutefois cela était possible, de la gare et de ses dépendances. La 2^e compagnie de tête du 76^e qui formait l'avant-garde, occupa sans éprouver de pertes toute la partie nord-ouest de Fréteval, mais quand elle voulut se porter plus avant un feu violent d'infanterie l'arrêta net. Deux nouvelles compagnies pénétrèrent alors dans la ville et sous la protection de l'autre, l'une de ces compagnies atteignant la partie nord de la ville s'y déploya complètement, faisant front aux troupes françaises postées

(1) STEINBERG, le 76^e. — Les Français se trouvaient dans une position de front retranchés dans la gare et ses dépendances. Ils dirigèrent de ce point un feu épouvantable qui fit reculer les Prussiens. Dans la descente vers la ville des 5^e et 6^e compagnies, des blessés et des morts gisent à terre, on les enjambe sans pitié, sans prêter aucune attention à leurs cris d'agonie et dans un désordre inexprimable. On dégringole le long du sentier caillouteux. Il semble que nous marchons à l'Enfer ! p. 266-269.

NIEMANN, — Pour faire descendre les compagnies de renfort dans Fréteval, on évita de prendre la route trop commandée par le feu de l'ennemi. On choisit un ravin assez raide qui se trouvait sur le côté ouest de la route et qui cachait le mouvement à l'ennemi.

STEINBERG. — La 9^e compagnie descend des hauteurs avec son courageux lieutenant Stienberg qui est frappé d'une balle, tandis que les hommes se précipitent au pas de course jusqu'au pont. Une grande confusion règne parmi les Prussiens. Ils ont besoin de renfort, leurs compagnies fondent sous le feu de l'ennemi.

(2) Vers midi le 1^{er} bataillon du 75^e (1^{re} hanséatique) vient prêter son appui. Il s'établit au sud-ouest de Fréteval vers les hauteurs de la crête de la ferme de Pallouel avec le bataillon des fusiliers de ce régiment. Le 2^e bataillon reste plus en arrière comme réserve. (*Gottschlind, historique du 75^e d'infanterie*).

dans la gare et ses dépendances et qu'une colonne ennemie descendant des hauteurs s'apprêtait à renforcer. Vers une heure, le général de Kottswitz ordonna à la 6^e batterie lourde et à la 6^e batterie légère de prendre position près de la ferme de Pallouel et d'ouvrir le feu sur la colonne ennemie qui se préparait. Mais tout aussitôt, de l'autre côté de la hauteur, plusieurs batteries ennemies prirent position et envoyèrent dans notre direction force obus et schrapnels. Les batteries ennemies étaient établies à 3.500 pas environ. A cette distance, comme nous ne pouvions rien contre elles, nous dirigeâmes notre feu principalement sur l'infanterie ennemie. Bien que tombant sur un terrain excessivement mou, le tir de l'artillerie ennemie n'était point sans causer de grands dommages à nos batteries. Parmi celles-ci les pertes furent de deux chevaux pour la 6^e batterie lourde et de six chevaux pour la 6^e batterie légère. Cette dernière eut en outre un conducteur (Gibbert) blessé. L'ennemi qui se trouvait en grand nombre posté sur les hauteurs paraissait, dans cette situation extrêmement favorable pour lui, vouloir s'opposer à tout prix à notre marche en avant.

De son côté, vers Morée, le détachement du général von Rauch, avait rencontré une forte résistance. Trois batteries ennemies qui se trouvaient sur la rive droite du Loir accueillirent par leur feu, le 17^e dragons qui avait été envoyé en reconnaissance. La 1^{re} batterie à cheval, renforcée plus tard par la 5^e batterie lourde prit position à 3.200 pas à l'ouest de la « Charronnière » et engagea le combat avec les batteries ennemies parmi lesquelles se trouvait une batterie de très gros calibre.

Sur l'ordre du général de Treskow deux batteries du gros, s'établirent au nord de « la Montpitière » et les attaquèrent en flanc. Malgré l'énorme distance, le résultat fut des plus heureux. Deux caissons sautèrent et l'on vit, à la retraite sur Fréteval, deux canons désemparés que les Français vinrent chercher plus tard avec de nouveaux attelages.

Pendant ce temps l'avant-garde qui, sur l'ordre du général de Treskow avait exécuté une reconnaissance sur la route « Champlain-Fréteval » entra en ligne sur « Courcelles-Pallouel », et la 5^e batterie légère ouvrit le feu contre une position près Courcelles (sur Fontaine).

L'état des routes était tel qu'à la 1^{re} batterie à cheval les servants furent obligés de prendre les bottes des conducteurs qui durent se contenter en échange de leurs souliers. Le sous-officier Ehms fut légèrement blessé d'un éclat d'obus et nous eûmes en plus deux chevaux tués. Il y eut 926 coups de canon tirés durant cette journée. p. 190.

Le combat est ardent, les Bretons tiennent toujours bon et refusent d'entendre parler de retraite ; ils se feront tuer jusqu'au dernier, le commandant le déclare à l'officier d'ordonnance du général qui est venu aux nou-

velles. Cet officier repart aussitôt à cheval informer son général de ce qui se passe, par miracle il n'est pas atteint dans la traversée de la plaine par les balles ou les obus qui font rage.

Une heure après, le capitaine Cadiou reçoit deux blessures, une à l'épaule gauche, l'autre au poignet droit. Il n'en mourut pas, par bonheur, et fut décoré après la guerre.

Il était environ trois heures, lorsqu'au Plessis on songea enfin à envoyer du renfort. Le bataillon de la Loire-Inférieure arriva le premier, mais le feu de l'ennemi ne lui permit pas d'approcher de la gare, il resta embusqué dans les fossés de la route hésitant à braver la mitraille que vomissait sur lui l'artillerie établie à la ferme de Pallouel. Seuls, son commandant, M. de Bausset et deux capitaines suivis par une soixantaine d'hommes parvinrent à la gare.

En arrivant le commandant de Beausset est précipité à terre par son cheval qu'une balle tue raide. Il n'a pas le temps de placer les quelques hommes qui l'ont suivi qu'il reçoit lui-même une balle dans le bras droit. Le commandant Rigalleau le ligature avec son mouchoir, car il n'y a aucun médecin avec les combattants. Ce pauvre officier est ainsi mis hors de combat avant d'avoir pu agir et son bataillon qui s'est replié n'atteindra la gare qu'à la chute du jour.

En même temps que le jour baisse, les combattants de part et d'autre commencent à être exténués, les munitions aussi tirent à leur fin des deux côtés. En effet, Niemann dit dans son historique du 76^e régiment :

Le jour tombait et malgré cela la lutte se poursuit avec acharnement à tel point que les compagnies du 1^{er} bataillon qui, sans arrêt, étaient engagées depuis le début de l'action se trouvaient à bout de munitions

et presque dans l'obligation de cesser le feu. Force fut alors de faire avancer la voiture à cartouches et de renouveler les munitions (1).

Cependant les officiers de la garde mobile de la Loire-Inférieure parvinrent à rallier encore quelques-uns de leurs hommes dont ils renforcèrent la compagnie qui défendait la gare des marchandises.

A ce moment, les Prussiens commencent à lâcher pied et à se replier dans le bourg. Niemann vérifie ainsi le fait.

Entre temps, dit-il, l'ennemi était parvenu à concentrer plus de forces encore derrière la voie ferrée et dans la gare.

Enfin, les derniers coups de fusil sont tirés, la nuit étend ses voiles sur le théâtre de cette affreuse fusillade, l'horreur du spectacle disparaît dans les premières ténèbres d'une nuit qui doit favoriser une pire hécatombe.

Les cadavres prussiens marquent par leur nombre les points où pendant l'action se sont concentrés leurs efforts.

Le bataillon des mobiles *Finistère-Morbihan* seul a eu la gloire de la journée avec des pertes sérieuses : trente morts dont un officier et cent dix blessés dont trois officiers soit un cinquième de son effectif.

Vers cinq heures, à la nuit noire, le colonel Michaud arrive à la gare avec son bataillon de marins relever celui du commandant Rigalleau qui, n'en pouvant plus, rentre au Plessis où on lui donne quelques bâtiments pour se reposer et faire la soupe. Ces hommes depuis six heures du matin n'avaient pris aucune nourriture.

Ils abandonnèrent leurs morts et leurs blessés à l'intendant Baratier qui arrivait avec des fourgons. On ne

(1) L'infanterie dans Fréteval n'en peut plus et je n'ai pu la relever parce que l'entrée du village est complètement battue par le feu de l'ennemi posté dans la gare. (*Général de Treskowi à Frédéric-Charles*).

releva que les blessés, les morts furent apportés sur le trottoir de la gare et y restèrent jusqu'au lendemain.

Différents historiens ou orateurs mal informés, semble-t-il, ont attribué la gloire de cette journée aux mobiles de la Loire-Inférieure. Cependant ils ne sont arrivés qu'après l'affaire et avec hésitation. Le récit du commandant Rigalleau en fait foi ; il se trouve vérifié par l'extrait suivant d'une lettre du général Jaurès au général Chanzy (1).

Le bataillon de la gare fut renforcé du bataillon de la Loire-Inférieure, puis d'un bataillon de marins qui releva le 1^{er} bataillon. L'officier qui commandait le bataillon de la Loire-Inférieure fut blessé, son bataillon se replia en partie.

Voilà donc un point d'histoire qui semble bien établi, Le *Souvenir français* s'honorera en faisant sur le mausolée commémoratif de Fréteval une place aux courageux Bretons que la postérité menaçait d'oublier.

Afin de n'être pas accusé d'exagération chauvine nous laissons au témoin oculaire allemand, le lieutenant von Unger, le soin de juger la journée :

L'énergie déployée en cette journée par les Français nous fit supposer que nous nous trouvions en présence de troupes fraîches et nombreuses. (*Historique du 18^e dragons. 2^e Mecklembourgeois, 1892, in-8, Berlin, Mittler, 9 marks*).

Dans la lettre qu'il adresse au prince Frédéric-Charles, le général de Treskow avoue comme pertes cinq officiers et cent trente-six hommes sans compter les disparus qui furent enterrés le 15 par les soins du maire de Fréteval et que les Prussiens ne purent relever eux-mêmes. Ce chiffre doit être atténué car il comprend aussi les pertes subies devant l'extrême gauche, tel, il témoigne suffisamment de la gravité du choc.

Du côté de Morée, en effet, les Français conservaient

(1) 2^e Armée de la Loire, p. 515. Cette lettre est analysée et critiquée d'autre part

aussi leurs positions. Le général Rousseau avait énergiquement barré le pont de Saint-Hilaire aux colonnes ennemies qu'il avait refoulées jusque dans les vignes du coteau de la rive gauche.

La journée du 14 fut une des plus glorieuses et des plus heureuses de toute la campagne de la deuxième armée de la Loire.

Après cette affaire les bâtiments de la gare conservèrent un certain temps les traces de la fusillade. Tout ce qui était de bois avait été haché ; dans les chambres régnait la plus grande dévastation, le sol et les parquets étaient couverts de sang ; dans une pièce de la façade sud, s'offrait aux yeux le plus angoissant spectacle : au pied d'un mur, une mare de sang coagulé et le long des parois, l'empreinte sanglante de mains qui s'y étaient cramponnées.

La compagnie du chemin de fer ne fit recrépir les murs qu'en 1872, on lui avait prêté l'intention de conserver le souvenir de l'héroïque résistance dont la gare avait été le théâtre. Elle abandonna, par la suite, ce projet et se décida à faire disparaître toutes les traces de balles, ce qui constituait un souvenir glorieux, il est vrai, mais aussi bien affligeant (1).

(1) Le journal *la Sarthe* dans son numéro du 4 janvier 1871 publiait un article qu'il déclarait tenir du *Journal de Rouen* sur les événements de Fréteval. Nous le citons textuellement à titre de document contemporain :

Le Bataillon Finistère. — « Le 14 décembre à 10 heures du matin le bataillon des mobiles du Finistère-Morbihan commandé par M. Rigalleau et campé au Plessis à environ 1.500 mètres de Fréteval reçut l'ordre de se rendre à la gare occupée par les uhlans qui venaient de désarmer cinq ou six gendarmes. A peine arrivé le commandant plaça les compagnies dans la gare principale, la gare des marchandises et derrière des caisses à biscuits et des sacs de café avec lesquels il fit faire des barricades reliant les deux gares.

« Une fusillade très vive commença aussitôt de part et d'autre ; les Prussiens embusqués dans le cimetière et les maisons qu'ils avaient crénelées nous firent subir des pertes cruelles. Malgré les balles qui pleuvaient autour d'eux, les braves Bretons tinrent bon jusqu'à cinq heures du soir, heure à laquelle les marins, commandés par M. Michaud vinrent les relever.

« Le Bataillon du Finistère a eu dans cette affaire un officier et vingt hommes tués, trois officiers et soixante-dix-neuf hommes blessés plus quatorze disparus. Les Prussiens malgré leur position plus avantageuse ont néanmoins perdu beaucoup de monde. Le lendemain matin, le bourg repris par nos troupes était encore rempli de cadavres

III

Attaque de nuit.

— Les marins de la brigade Collet. — Les Prussiens restent maîtres de Fréteval, mais évacuent le village après la retraite des marins.

L'amiral Jaurès, commandant le 21^e corps, justement inquiet de voir le pont rester aux mains des Prussiens, donna l'ordre, vers les cinq heures du soir, de préparer immédiatement une attaque pour les déloger du bourg.

Il fut décidé qu'elle serait faite par le capitaine de frégate Collet, commandant la brigade de réserve, de concert avec le capitaine de frégate du Temple, commandant la 2^e brigade de la 3^e division. Le premier devait attaquer par l'ouest et le second par l'est, appuyés tous les deux par le bataillon de marins du colonel Michaud installé dans la gare.

Le commandant Collet, homme du plus grand courage et de la plus fougueuse énergie, prit seulement avec lui son bataillon de fusiliers marins campé sur les hauteurs du Plessis.

Ce bataillon était commandé par le lieutenant de vaisseau Lot (1) ayant pour adjudant-major le lieutenant de

« ennemis ; eux, cependant, s'étaient empressés, pendant la nuit, de faire disparaître la plupart de leurs morts et blessés. »

« On prétend que sur les morts prussiens on a trouvé des livrets russes. »

« Le Bataillon Finistère s'est déjà signalé, il y a quelques semaines, au combat de La Madeleine Bouvet, près Bretoncelles. Pendant une heure, il résista au choc de huit mille Prussiens et eut une compagnie presque entièrement détruite. Pour ce fait il fut complimé par le général Rousseau et mis à l'ordre du jour. »

(1) Le lieutenant de vaisseau en retraite Lot figure encore sur l'annuaire national de 1902 comme officier de la Légion d'honneur. M. Lot est originaire de Lorient où son père professait les mathématiques au cours de marine du lycée de cette ville. Il fut promu officier de la Légion d'honneur au *Moniteur universel*, (Edition de Tours-Bordeaux), n° du 10 janvier 1871.

vaisseau Denans. La 1^{re} compagnie était commandée par M. Maurice de Boysson, enseigne ; la 2^e par M. Borel de Brétizel, enseigne ; la 3^e par M. Magouet de la Magoues-serie, enseigne ; la 4^e par M. de Barbeyrac, enseigne.

Le capitaine de frégate Collet, quoique général auxiliaire, voulut néanmoins prendre lui-même le commandement de cette fraction préférée de sa brigade.

Afin de mieux masquer son mouvement, il ne descendit pas directement du Plessis, mais suivit la route de Tours jusqu'à Fontaine, d'où il revint sur Fréteval, alors que l'ennemi commençait à y occuper tranquillement les maisons pour passer la nuit. Quant à la brigade du Temple, campée du côté de Saint-Hilaire, elle ne parut pas. On n'a trouvé aucun récit, ni historique qui fasse mention de son rôle dans cette circonstance. Cette brigade était celle qui s'était repliée le matin devant les patrouilles ennemies, il semble que le soir, son chef n'a pas pu davantage l'entraîner au feu, toujours est-il qu'elle n'a pas paru.

Certains auteurs ont prétendu que le commandant Collet avait été emporté par sa témérité, qu'il avait lancé ses marins à l'assaut avant l'heure convenue, ce qui avait compromis le résultat de l'attaque. Pieux mensonge, semble-t-il, pour dissimuler des défaillances et qui n'a pu être démenti, le brave Collet ayant, un des premiers, trouvé la mort dans les rues de Fréteval. En admettant même cette hypothèse, la brigade du Temple aurait néanmoins dû arriver, tôt ou tard, appuyer les premiers assaillants.

On ne conteste pas, car c'est fort plausible, que les marins aient précipité leur attaque. Leur bataillon se composait d'hommes aguerris et exaspérés par une retraite qui les avait privés depuis une quinzaine de jours, de l'occasion de se trouver en face des Prussiens.

Enfin, l'esprit de corps, si vivace dans la marine, les sollicitait aussi à donner un exemple à tous les bataillons démoralisés qui les entouraient. C'est certainement dans cet état d'esprit que tous ces vieux loups de mer arrivèrent aux premières maisons de Fréteval et qu'ils s'engagèrent dans le bourg.

Le village est percé de deux rues assez droites qui se coupent perpendiculairement. L'une dans l'axe du pont parallèle à la ligne nord-sud, le pont étant l'extrémité sud et la ligne du chemin de fer dans la direction nord. L'autre rue est parallèle à la ligne ouest-est, l'ouest étant du côté de Fontaines et l'est ayant pour point extrême l'église. Enfin parallèlement à la rue ouest-est, une autre voie presque sans maisons, sorte de mail planté d'arbres, coupe aussi la ligne nord-sud un peu au nord de la précédente. A cent mètres environ au nord de ce dernier carrefour, la rue nord-sud tourne brusquement à l'est dans la direction de la gare et en bordure de la voie ferrée. Comme on voit la topographie du pays n'est pas compliquée et ne comprend que deux carrefours.

Les Prussiens occupaient surtout la partie est, elle fait plus immédiatement face à la gare, sur laquelle s'étaient vainement concentrés tous leurs efforts de la journée. C'est pourquoi les marins arrivèrent aux premières maisons du côté de l'occident sans être remarqués.

En l'absence d'historiques français, nous sommes obligés de puiser aux sources étrangères. Nous donnons à titre de document le passage de l'historique de Niemann Wilfrid, capitaine au 76^e Prussien qui reçut le choc des marins. Quoique aucun récit français ne vienne en rectifier la naturelle partialité, cette page de Niemann donne une impression de l'affaire que des renseignements recueillis sur place ont permis de compléter comme on verra plus loin.

Voici le texte allemand :

Le commandant du corps d'armée, le général Jaurès, ordonna, vers le soir, de tenter la reprise de Fréteval. Le lieutenant-colonel du Temple, (commandant la 2^e brigade de la 3^e division) fut chargé de cette opération avec 4 bataillons et les marins du commandant Collet.

Sur le déclin du jour, la fusillade qui s'était progressivement ralentie avait cessé complètement. Malgré cela le lieutenant-colonel von Boehm qui était au nombre de ceux qui se trouvaient immédiatement en face de l'ennemi, avait ordonné à tout le monde de conserver ses positions : c'est ce qui fit que nous nous trouvâmes tout prêts quand l'attaque des Français se produisit (1).

Vers sept heures du soir, tandis que du côté des dépendances de la voie ferrée l'ennemi dirigeait une violente mais courte fusillade sur Fréteval, simultanément vers la sortie sud-ouest se produisit un grand tumulte : on battait la charge, des voix criaient : En avant ! et on entendit des coups de feu.

Les marins qui se trouvaient en tête de cette colonne d'assaut (2) rencontrèrent d'abord une section de la 11^e compagnie qu'ils refoulèrent et pénétrèrent dans la ville.

Le 1^{er} lieutenant von Verthern qui se trouvait tout près de la position perdue, accourut aussitôt avec sa compagnie, la 2^e, pour rallier le détachement et l'aider à repousser ou arrêter les Français. Mais cette tentative n'eut aucun résultat, le détachement trop faible ne pouvait contenir la foule des assaillants.

Juste à ce moment critique, il reçut du renfort. Le lieutenant-colonel von Boehm, envoyait au pas de course la 9^e compagnie sous les ordres du lieutenant Brandès pour lui venir en aide.

Au centre même de la petite ville, au point où les quatre routes se joignent en croix, les deux compagnies se rencontrèrent. La 2^e compagnie occupait le front nord de Fréteval, la 9^e était postée à la tête du pont.

Les Français hésitèrent et par suite laissèrent à nos officiers le temps de prendre leurs dispositions. Rapidement, le lieutenant von Verthern et le lieutenant von Brandès se fortifièrent dans plusieurs maisons tandis que derrière, à l'abri, ils plaçaient leurs hommes en rangs serrés.

Comme à ce moment, après un court arrêt, l'ennemi qui poussait des cris ininterrompus tirait sans discontinuer et s'avancait, le 1^{er} lieute-

(1) Ceci est inexact, lorsque les premiers coups de feu partirent dans le bourg, la plupart des soldats Prussiens étaient occupés à préparer leur repas. Un officier installé chez Mme Desvaux avait à peine pris les premières bouchées qu'il dût se précipiter sur ses armes qu'il avait abandonnées et sortir rapidement ; elle ne le revit plus.

(2) Il n'y avait que des marins, cet auteur qui a dû lire le rapport postérieur du général Jaurès n'est pas fâché de laisser croire, avec toute vraisemblance historique pour lui, que son bataillon a résisté à toute une brigade.

nant von Verthern fit faire à ses hommes une conversion sur la route et, à soixante pas, ordonna un feu de salve sur quatre rangs contre ceux qui approchaient.

Le résultat fut heureux, momentanément, la charge s'arrêta.

Mais bientôt de nouveaux cris : « En avant ! » retentirent et il se produisit sur la route un tumulte tellement effroyable que, les ténèbres épaisses empêchant de rien discerner, on n'entendait que les imprécations et les râles des mourants.

De nouveau, les Français s'approchèrent du point de croisement des routes et nos deux compagnies firent eussemble un autre feu de salve qui annihila l'attaque.

Deux fois ils revinrent à la charge et à deux fois ils furent repoussés de la même façon, jusqu'au moment où les coups de feu s'arrêtant et les cris cessant, on put constater les résultats de ce qui venait de se passer.

La route était remplie de rangs entiers de soldats tués ou grièvement blessés. Le chef de la colonne d'assaut, l'officier de marine Collet, son adjudant-major et plusieurs autres officiers se trouvaient au nombre des morts. Les autres en foule compacte avaient battu en retraite.

Après cette malheureuse attaque du côté des Français, ils renoncèrent pour la nuit à toute tentative contre Fréteval.

Nos compagnies reprirent leurs postes primitifs et envoyèrent en avant des patrouilles rampantes. Puis le 2^e bataillon remplaça le 1^{er} dans Fréteval. Les fusiliers du bataillon conservèrent leurs emplacements. Les 6^e et 7^e compagnies occupaient le front nord et constamment par des patrouilles se tinrent en contact avec l'adversaire de la gare. Les patrouilles constatèrent que l'ennemi s'y trouvait en grand nombre.

Durant toute la nuit, les Français dirigèrent de la gare une fusillade incessante, tantôt faible, tantôt nourrie. Dès que nos patrouilles approchaient, elles étaient accueillies par des coups de feu.

Sur les trois heures du matin nous reçûmes l'ordre d'évacuer la ville et de nous retirer sur les hauteurs de la rive gauche...

Cet historique nous fournit un récit assez exact des événements de la nuit du 15, on n'y relève d'exagération que dans leur commentaire. A lire Niemann, en effet, on croirait que les Prussiens ont eu raison des marins après une heureuse démonstration de mousqueterie. Le nombre des morts qu'ils abandonnèrent eux-mêmes dans la place témoigne du contraire, l'historien allemand ne cherche

pas à dissimuler, d'ailleurs, que vers les trois heures du matin les fantassins du colonel von Boehm déguerpirent, leurs chefs redoutant, sans doute, de leur laisser achever la nuit, dans ce lieu dont les abords étaient si peu sûrs.

C'est à l'aide des documents qui précèdent, complétés par d'autres renseignements glanés de-ci, de-là que l'on a pu reconstituer l'histoire des événements de la nuit du 14 décembre :

Arrivant par la route de Fontaines, les marins rencontrent presque à l'entrée du bourg une section ennemie, elle fuit devant eux. Ralliée un instant par un officier qui arrive à la tête d'une compagnie, cette petite troupe est encore culbutée par l'assaillant à la poursuite duquel elle se dérobe. Elle se répand dans le village à la faveur de l'obscurité.

Au lieu d'envahir aussitôt Fréteval et de s'emparer de ses quelques voies, les marins s'attardent à explorer les maisons de la rue d'accès, ils massacrent quelques Prussiens qui s'y trouvent réfugiés. On conserve dans le pays le souvenir de l'affreuse tuerie dont une des maisons de cette rue fut le théâtre. L'imagination villageoise en a encore exagéré l'horreur. Dans un terrible corps à corps une vingtaine d'hommes, la hache ou la baïonnette à la main, s'y massacrèrent.

Pendant que les Français perdent ainsi leur temps, les officiers prussiens rassemblent en hâte leurs hommes, ils en jettent quelques-uns dans les maisons qui commandent le croisement de la rue de l'église et de celle du pont.

Rapidement retranchés, ces derniers commencent sur les assaillants une fusillade peu meurtrière mais qui arrête un instant leur attention. Trompés par l'obscurité, les marins ne se rendent pas compte de ce qui se passe autour d'eux, et commencent le siège et l'assaut de ces

maisons dont ils font l'objectif immédiat de leur attaque avec plus de courage que de prudence.

C'est alors qu'une compagnie prussienne, lestement mise en ordre à la tête du pont, se porte au pas de course, à soixante pas environ du point où se défendent quelques-uns des leurs postés dans les habitations.

Elle ouvre, dans l'obscurité et dans la direction de la rue, un feu de masse qui fauche les premiers rangs des assaillants. Parmi les victimes de cette première fusillade, tombent le commandant Collet, chef de la colonne d'assaut, l'enseigne de vaisseau de Boysson et l'adjudant-major Denans, dont on inhuma les cadavres le lendemain.

Quelques instants après tombent le lieutenant de vaisseau Magouët de la Magouesserie, blessé grièvement aux deux jambes.

Il mourut des suites de ses blessures après sept mois de souffrances (1).

Le commandant Collet atteint d'une balle à la tête mourut deux heures après, avec toute sa connaissance, chez la personne qui l'avait recueilli. M. de Boysson, lui, ne survécut que quelques instants, l'adjudant-major Denans fut tué raide.

Les Français n'ont pas le temps de reconnaître d'où leur vient la mitraille qu'une autre compagnie prussienne, cachée du côté de l'église a déjà eu le temps aussi de se rassembler dans un petit renforcement qui existe encore aujourd'hui et de faire instantanément front sur la rue. Elle dirige à son tour, presque à bout portant, une nouvelle salve sur le carrefour. On juge du nombre de victimes que cette fois encore reste sur place (2).

(1) M. Magouët de la Magouesserie fut transporté le lendemain au château de la Gaudinière, à l'ambulance de Mme la duchesse de la Rochefoucauld. Il mourut sept mois après de ses blessures chez M. Bonamy, son beau-frère, ancien conseiller général du Finistère. M. de la Magouesserie eut la satisfaction de recevoir la croix avant de mourir. *Moniteur Universel* (Edition Tours et Bordeaux) n° du 10 janvier 1871.

(2) Major général STEINBERG. — Une bonne salve tirée à courte distance par la 2^e

Ne sachant plus sur lequel ennemi se ruer, ennemi invisible que le feu de la mousqueterie laisse apercevoir à peine au travers de l'éclair infernal de la fusillade (1), les marins se dispersent en désordre dans le village, par petits groupes, décidés à mourir mais non sans vendre chèrement leur vie. C'est ainsi qu'il en arrive quelques-uns jusque sur la place de l'église où l'on retrouva leurs cadavres mêlés avec ceux des Prussiens.

Unique témoin de ce drame, le vieux clocher en garde le secret, spectateur inerte de cet horrible massacre d'hommes ivres de colère et de misère s'entregorgeant aux portes du temple d'un Dieu de paix, macabre ironie d'un implacable destin qui ne respecte aucune fiction.

Le combat dura environ une heure et demie, de sept heures à huit heures et demie. Néanmoins, le succès ne fut pas à la hauteur du sacrifice. Les marins survivants, désormais désunis par la perte de leurs officiers, se replièrent enfin sur Fontaines, abandonnant morts et blessés que les habitants recueillirent.

Cette attaque de nuit à laquelle, d'après les ordres du général Jaurès, devaient prendre part deux brigades, fut faite par un seul bataillon ! et pendant toute sa durée aucune autre unité ne vint au secours des héroïques assaillants. Ceux-ci ne furent appuyés que par une fusillade venant de la gare et qui dûnt ne leur faire que des

compagnie les refoule sous un feu de masse sur quatre rangs. Une grande partie des troupes assaillantes gisait à terre. Les cris « à l'aide !... au secours !... » sortaient des poitrines des blessés, mais ni amis, ni ennemis, n'osaient se risquer en ces lieux sanglants. Ils restent abandonnés à leur sort, privés de tout secours jusqu'à l'arrivée des hommes de la Croix-Rouge.

(1) La nuit était si noire et la confusion si grande que les acteurs eux-mêmes de ce sombre drame ne peuvent pas en faire le récit. Nous avons eu la bonne fortune de rencontrer un des marins survivants de la colonne Collet, M. B..., aujourd'hui négociant en cuirs à Paris, que sa modestie nous oblige à ne pas désigner autrement et qui nous a écrit ce qui suit en réponse à une demande de renseignements que nous lui adressions à ce sujet : « Quant à ce qui concerne la bataille de Fréteval, j'ai le regret de ne pouvoir vous renseigner, car nous nous sommes battus, chacun à sa place, chacun où il se trouvait, les Prussiens nous sont tombés dessus sans qu'il nous fût possible de nous rendre compte de ce qui se passait plus loin, du reste ce n'était pas le moment..., souvenir glorieux auquel je pense et dont je parle le moins possible. »

victimes. Cependant les salves prussiennes avaient retenti sinistres dans la vallée. Si les troupes qui devaient donner avaient commencé leur mouvement en temps utile, elles auraient pu venir achever ce qui avait été si vigoureusement commencé. Où étaient donc passés la brigade du Temple ? et les autres bataillons de la brigade Collet ? Toutes les hypothèses sont permises. Souvenons-nous seulement de ceux qui furent héroïques, les marins le furent pour tous. L'histoire, au moins, leur a réservé cette compensation, de ne pas attribuer à d'autres une gloire qu'ils ne partagèrent avec personne.

La perte des officiers et des marins du bataillon Collet fut douloureusement ressentie dans Fréteval où on les voyait depuis une dizaine de jours. Ils s'étaient rendus sympathiques à toute la population dont ils soutenaient la foi dans l'avenir par une attitude crâne et bon enfant qui contrastait avec la faiblesse de certains autres corps.

Les marins eurent dans cette affaire une centaine d'hommes mis hors de combat dont vingt ou vingt-cinq morts ; ces chiffres, au reste, n'ont jamais été constatés officiellement. Les Prussiens qui souffrirent beaucoup moins ne doivent pas avoir eu, nous semble-t-il, plus d'une vingtaine d'hommes mis hors de combat, d'après les renseignements fournis par le grand état-major allemand et en tenant compte de l'atténuation avec laquelle il a la réputation de compter ses pertes.

Un médecin-major prussien avait trouvé la mort pendant l'action ; à titres de représailles les Allemands firent prisonnier le médecin de marine, le major Crevaux, qui était resté dans le bourg pour soigner les blessés (1).

Vers neuf heures, tout était fini, les Prussiens

(1) Le Docteur Crevaux, médecin de marine, était un homme intrépide qui, plusieurs années après la guerre fut massacré par les Indiens au cours d'une exploration scientifique dans l'Amérique du Sud.

essayèrent alors de se fortifier dans Fréteval : « Le 2^e bataillon (5^e, 6^e, 7^e et 8^e compagnies) reçut l'ordre de relever le 1^{er} bataillon (1^{re}, 2^e, 3^e et 4^e compagnies) et de détacher une section dans la direction du passage de Courcelles. Cette mesure incombait au lieutenant von Kleist, qui s'y porta avec la 8^e compagnie.

Le pont était jonché de Français à moitié tués. Le lieutenant von Kleist résolut de rester en cet endroit. Il fit occuper de chaque côté du pont les maisons qui lui parurent le plus propices à la défense, aussi cet endroit ne tarda-t-il point à offrir une protection suffisante pour parer à tout événement (Niemann).

Il s'agit ici certainement d'un petit ponceau de l'extrémité sud-ouest du village sous lequel passe un faible ruisseau qui s'écoule au Loir. Les blessés que le lieutenant Prussien trouva là étaient des malheureux qui avaient eu la force de s'y traîner depuis le carrefour où ils avaient été frappés (1).

Les Allemands se retranchèrent non seulement dans les dernières maisons de la route de Fontaines, mais ils improvisèrent, en outre, en travers du chemin, une barricade avec des tombereaux, des lits, de la literie et divers objets mobiliers qu'ils prirent dans les maisons voisines.

Là aussi se place, de leur part, un acte de pillage que leurs historiens ont naturellement passé sous silence. On n'aime pas à rappeler aux générations futures d'aussi désobligeants souvenirs pour l'honneur national. On nous rendra, au moins, cette justice de n'avoir pas cherché à corser l'intérêt de cette histoire par le récit de faits plus

(1) LIVONIUS capitaine : (*Chronick bataillon fusiliers 76^e 1891-Lubeck*) raconte ainsi l'attaque : « L'attaque eut lieu en face de la 9^e compagnie qui à peu de distance et visant bien accueillit les Français par un feu de front, pendant que simultanément, la 2^e compagnie sous les ordres du lieutenant von Verthern et une partie de la 12^e compagnie (sergent-major Kuphal) les attaquaient de flanc et par derrière. Les Français subirent des pertes terribles, une grande partie de leurs officiers, leur commandant furent tués... »

légendaires que vraisemblables. Toutefois, en ce qui concerne l'affaire de Fréteval, un acte de pillage a été commis par les Prussiens, à ce moment de la nuit. Ils approchèrent dans le bourg des fourgons, sans doute destinés à recueillir le convoi de la gare, que les Bretons leur avait fait manquer, ce qui aurait été une légitime prise de guerre, et les remplirent d'objets mobiliers appartenant aux habitants, ce qui fut du brigandage, mais, prise de guerre ou banditisme, c'est là une distinction spécieuse à laquelle n'ont pas à s'attarder longtemps des hommes qui viennent de s'entrégorgé.

Les Prussiens réquisitionnèrent en outre tous les attelages qu'ils purent trouver et chargèrent leurs morts qu'ils emportèrent dans la direction d'Oucques que leurs troupes occupaient depuis la veille. Ils les inhumèrent du côté de la ferme de Pallouel.

Ils conseillèrent aux habitants de fuir pour se soustraire aux dangers des attaques dont Fréteval serait certainement l'objet le lendemain. Beaucoup de femmes, de vieillards, d'enfants partirent, les Prussiens laissèrent leur convoi traverser leurs lignes, et le dirigèrent sur Oucques. Mme Desvaux qui fit partie de ce douloureux exode nous a dit avoir cheminé à côté de tombereaux remplis de cadavres prussiens dont les cahos de la route secouaient sinistrement les membres inertes au-dessus des rebords, spectacle poignant éclairé seulement par une lune blafarde, dont elle a conservé l'affreuse vision.

Cependant, l'ennemi devait renoncer à conserver Fréteval, la vigueur de l'attaque des fusiliers marins impressionna son état-major et lui fit redouter une nouvelle surprise, aussi : *Vers trois heures du matin, par ordre de la division, en silence et sans que l'ennemi s'en soit aperçu, la ville fut évacuée. Cette décision avait été prise parce que Fréteval qui se trouve dans un bas-fond, entre les*

forces ennemies et les nôtres, était menacé par un feu des plus violents provenant de la lisière d'un bois (1) à l'ouest de la ville et que la possession de la ville devenait difficile car l'artillerie ne pouvait efficacement nous soutenir étant d'un calibre trop faible pour pouvoir atteindre les hauteurs de l'autre côté et les côtes abruptes qui se trouvaient du nôtre ne pouvant être occupées sous le violent feu de chassepots qui les balayait (Livonius).

Toutes ces raisons sont mauvaises, Livonius ne veut pas avouer le vrai motif de la retraite, il cherche à nous faire entendre que l'artillerie prussienne qui prit part au combat de jour, n'était pas suffisante pour le soir et que la fusillade de la gare était irrésistible, il y a évidemment là un peu de battage, le vrai motif c'est que les marins avaient absolument décontenancé les Prussiens.

Vers dix heures, en effet, lorsque les marins eurent évacué Fréteval, des officiers prussiens vinrent à la fonderie appréhender M. Jouanneau, alors sous-directeur, et lui donnèrent l'ordre de les conduire à Rocheux. Ils montèrent à cheval et le placèrent au milieu d'eux. M. Jouanneau ne fit d'ailleurs aucune résistance, cette mission ne faisant courir aucun risque à notre armée qu'il savait toute sur la rive droite.

Ces officiers étaient chargés de rendre immédiatement compte au grand-duc de Mecklembourg, installé au château de Rocheux, des événements qui venaient de se produire et de l'informer de la situation critique des Prussiens restés dans Fréteval.

Cette mission terminée, les officiers voulurent ensuite se faire conduire à Morée à travers bois, ils avaient sans doute des ordres urgents à transmettre aux détachements

(1) Il existe, en effet, sur la route de Fontaines près du passage à niveau, un petit bois de quelques arpents, dit *le bois de l'Ormois*. On voit par l'exactitude de ce détail avec quel soin et quelle précision les patrouilles prussiennes éclairaient l'Etat-Major.

prussiens qui occupaient cette petite ville. M. Jouanneau leur ayant déclaré qu'il ne connaissait aucun chemin direct, ils l'abandonnèrent en pleine forêt, sans sauf-conduit et piquèrent des deux dans la direction de Fréteval où ils portaient l'ordre de retraite.

M. Jouanneau continua donc seul sa route, au risque d'être fusillé par une sentinelle. Après avoir croisé le convoi de blessés dont il a été parlé plus haut, il arriva à hauteur de la ferme de Pallouel ; là il fut arrêté et conduit devant l'officier qui commandait le poste installé dans le logement du fermier. Il expliqua les causes de sa présence vraiment insolite sur une route aussi peu sûre et à une telle heure. Il fut ajouté foi à ses déclarations, mais on le retint néanmoins. Il fut avisé qu'il serait prisonnier jusqu'au départ de l'armée française. On ne voulait pas qu'il pût franchir les lignes et porter la nouvelle rassurante du désarroi des Prussiens. Il semble qu'à ce moment les deux armées ennemies aussi exténuées l'une que l'autre, ignoraient chacune l'état lamentable dans lequel se trouvait l'adversaire.

Toujours est-il que M. Jouanneau fut gardé, il trouva dans la ferme de Pallouel le brave docteur Crevaux, prisonnier aussi, les Allemands cependant ne voulaient pas conserver ce dernier, ils l'autorisèrent le lendemain à rejoindre l'armée française, à condition qu'il passât par Orléans et cela aussi, afin d'éviter qu'il renseignât l'état-major de la 2^e armée de la Loire. Le docteur Crevaux ayant obtenu qu'on lui donnât M. Jouanneau pour guide, partit avec lui jusqu'à Oucques où ils se séparèrent. M. Jouanneau rentra à Fréteval le 18 pour être pris cette fois, comme otage par les Allemands comme on verra plus loin.

Nous donnons aussi à titre de document la traduction du passage de Karl Tanera. Cet auteur était capitaine au

corps Bava-rois qui fai-sait partie de l'armée du grand-duc de Mecklembourg avec les 17^e et 22^e divisions d'infanterie. Il a cherché à donner à la partie de son récit qui concerne Fréteval l'aspect d'un souvenir personnel. Nous ne pen-sons pas cepen-dant qu'il ait assisté à l'attaque de nuit, parce que d'abord il n'est pas tout à fait conforme à celui de Nieman qui était présent et que d'autre part le corps Bava-rois auquel appartenait Tanera était celui que le grand-duc attendait pour livrer le 16 une bataille décisive qui n'eut point lieu par suite de la retraite de Chanzy. C'est néanmoins un document intéressant et qui a l'impartialité de ne pas méconnaître la valeur d'un adversaire héroïque. C'est à ce point de vue surtout qu'il nous a paru devoir intéresser le lecteur. :

Sur le Loir et dans la Sarthe. — Le 14 décembre, nous eûmes encore près de Fréteval un violent combat. S'avançant sur trois colonnes la 17^e division devait occuper le crochet que fait le Loir en cet endroit.

En deçà du Loir, le 18^e régiment de dragons se heurta contre les Français qui paraissaient occuper une solide position défensive.

Cette manœuvre ne fut cependant pas inutile, car, pendant ce temps, par un pont qu'on avait omis de détruire, le 76^e tout entier pénétrait dans Fréteval et s'y retranchait.

Comme les Français semblaient vouloir rassembler beaucoup de troupes pour engager le combat, le général major von Kottwitz, commandant la colonne, amena les batteries de sa brigade tandis qu'il ordonnait au 75^e de s'approcher comme soutien.

Les Français, pendant ce temps, concentraient leurs troupes et attendaient l'approche de la nuit pour tenter une nouvelle attaque.

Jusqu'alors ils s'étaient contentés de petites attaques préalables qui, toutes, s'étaient brisées, infructueuses contre le tir prussien.

« Mon capitaine, me dit un chef de patrouille, je crois qu'ils s'apprêtent à revenir une fois encore... »

— Nous le verrons bien. Notre dernière section est retranchée dans les maisons. Je vais demeurer ici avec la 3^e et nous les fusillerons de derrière ces murs. »

Aussitôt, et ce ne fut pas inutile, une seconde compagnie prit une forte position.

Bientôt nous entendîmes les pas de l'adversaire loyal qui bravement s'avancait.

Le commandant (major) Collet s'élançait avec le 9^e de marine, tandis que derrière lui devaient marcher pour le soutenir les fusiliers marins et les gardes mobiles du Gard et des Deux-Sèvres.

Mais le tir énergique des Prussiens accueillit à l'entrée de la grande route de Fréteval les braves soldats de marine.

Là se trouvait le 76^e régiment un peu disséminé cependant. On les reçut à la baïonnette et à coups de crosses de fusil, puisque, ma foi, la fusillade à plusieurs reprises, n'avait pu les arrêter et bientôt, grâce surtout à la troupe du 1^{er} lieutenant von Verthern, ils furent repoussés hors de la ville.

Perdant, maintenant, tout espoir de s'emparer de Fréteval, les assaillants, à rangs pressés poursuivis dans l'obscurité par notre fusillade, se dirigeaient vers les hauteurs qui bordent la rive droite du Loir.

Le 76^e fit transporter tous ses blessés en arrière et vers les trois heures du matin quitta tranquillement la ville, d'abord pour rendre infructueux le tir de l'artillerie ennemie, ensuite parce que nous n'avions en vue aucun combat pour le 15.

Dans les deux combats de Morée et de Fréteval les pertes de la 17^e division furent de cinq officiers et de cent trente-et-un hommes dont la majeure partie provenait du 76^e d'infanterie.

Avant de poursuivre notre récit nous donnons au lecteur le texte d'une dépêche du général Chanzy au général Jaurès et la réponse de ce dernier relativement aux événements qui précèdent.

Général Chanzy au Général Jaurès à Busloup, par Pezou.

Vendôme, 15 décembre 1870, 2 heures du matin.

Général Jaurès,

Il est fâcheux que l'ennemi ait traversé le Loir et se trouve sur la rive droite après avoir occupé Fréteval. Tâchez de le déloger demain de cette position. Le général commandant le 17^e corps reçoit l'ordre d'appuyer votre mouvement. La 3^e division sera prête à se porter à votre aide si vous en avez besoin, dès que vous lui ferez connaître.

Faites surveiller le pont de Saint-Hilaire et faites-le sauter si besoin est, dans le cas où la division qui est à Morée serait obligée de se replier.

Comment se fait-il que les reconnaissances que vous avez dû faire le long de la forêt de Marchenoir et en avant de vos positions n'aient pas

signalé cette marche de l'ennemi et que vous vous soyez laissé surprendre à Fréteval ?

CHANZY.

Réponse du général Jaurès :

M. le Général Chanzy, commandant en chef la 2^e armée de la Loire.

Busloup, 15 décembre 1870.

Mon Général,

J'ai l'honneur de vous donner ci-après le résumé des rapports que j'ai reçus cette nuit des généraux commandant les 1^{re} et 3^e divisions sur la journée d'hier.

Le général Guillon a été attaqué vers onze heures et demie ; son bataillon de fusiliers marins placé sur les hauteurs de la rive gauche avait dû se replier, voyant l'ennemi à la fois par la route d'Oucques et par celle de Morée, et pouvant par conséquent être tourné. Le général avait dès le matin placé une batterie sur la crête qui put promptement répondre aux batteries qui couronnaient les crêtes ennemies et permettre aussi aux troupes et aux batteries de se mettre en mouvement.

Cette batterie de la crête a dû, contrainte par le feu de l'ennemi, se reculer et après avoir longtemps tiré dans les nouvelles positions, cesser son feu devenu insuffisant.

La seconde batterie de 4 placée sur l'éminence que présente la route de Paris, répondit d'abord aux batteries ennemies, et plus tard protégea le mouvement de nos troupes de la gare. Il en fut de même des sections de 12, d'abord placées aux abords du Plessis et ensuite sur le haut de la route de Paris.

Le bataillon de la gare fut renforcé d'un bataillon de la Loire-Inférieure et d'un bataillon de marine qui releva le 1^{er} bataillon. L'ennemi était dans Fréteval et la mousqueterie fut violente. L'officier qui commandait le bataillon de la Loire-Inférieure fut blessé, son bataillon se replia en partie. Un peu plus tard j'envoyai le colonel du Temple avec deux bataillons se joindre à l'attaque de la gare et leur donnai l'ordre de reprendre Fréteval avec le concours du bataillon de marine Collet.

Ce dernier bataillon pénétra d'abord dans le village soutenu par nos bataillons de la gare mais l'ennemi était en force trop supérieure pour qu'il fût possible de le débusquer.

Cette attaque du village où les marins du commandant Collet ont fait vaillamment leur devoir nous coûte environ cent hommes hors de combat et nous avons eu le regret de perdre le commandant Collet qui n'a pas reparu.

On m'a dit que l'ennemi avait descendu des pièces en bas du village, mais je n'en crois rien.

De son côté le général Rousseau avait envoyé ses reconnaissances habituelles du matin, lorsque vers onze heures, un officier de dragons, M. D..., lui ramenait un prisonnier et lui annonçait que l'ennemi dessinait sa marche sur Morée, ne paraissant pas soupçonner la présence de nos troupes dans les villages sur la droite.

Le général Rousseau résolut alors une attaque de flanc, et, passant le pont de Saint-Hilaire, il gravit les hauteurs de la rive gauche avec le 13^e bataillon de chasseurs, le bataillon de l'Aude et quatre compagnies du 58^e, les francs-tireurs de la Corrèze et deux pièces d'artillerie. Vers trois heures, les dernières troupes s'engageaient et toutes s'avancèrent avec assez d'entrain jusqu'au ravin très propre à une embuscade.

A quatre heures et demie les Prussiens s'étaient avancés en poussant des hourrahs, nos hommes n'ont pas bougé et les ont reçus par une vive fusillade.

En résumé, le général Rousseau est resté maître de ses positions, une colonne qu'il avait dirigée directement sur Morée, par la route de Saint-Hilaire, ne prononça point son mouvement à cause de la nuit. Cette journée a été assez pénible pour la colonne Rousseau, qui compte quatre-vingt blessés et douze morts.

Le commandant Dubucquoy du 6^e dragons a eu son cheval tué sous lui par deux obus. A mon extrême gauche, le général Goujard a fait une forte reconnaissance sur Châteaudun. Il a fait sept prisonniers et tué quelques cavaliers à l'ennemi. Il m'a annoncé qu'il a devant lui, au nord, de l'infanterie et de la cavalerie.

Il envoie un bataillon à Châteaudun pour s'éclairer de ce côté.

Agréez, mon général, etc...

Général JAURÈS.

Cette dépêche du général Jaurès est très confuse et très incomplète. De deux choses, l'une, ses lieutenants ne l'ont pas exactement renseigné ou s'il a été bien informé, il a hésité à faire connaître toute la vérité au général en chef. Il a fourni un rapport délibérément vague afin de masquer les fautes ou les défaillances de la journée soit par crainte de voir le récit de la vérité accroître la démoralisation.

Il passe rapidement sur le départ de la grand'garde de la rive gauche qu'il dit n'avoir été composée que d'un bataillon de fusiliers marins alors qu'elle était composée de toute la brigade dont dépendait ce bataillon. Le com-

mandant Rigalleau, et l'auteur de l'historique du bataillon de la garde-mobile de la Manche nous l'affirment.

Il parle d'une incompréhensible opération d'artillerie mais oublie de parler de la bataille qui laissa la gare toute criblée et fit au bataillon du Finistère-Morbihan trente morts et cent dix blessés.

Évasivement il dit que le bataillon Collet a perdu cent hommes dans son attaque de nuit, appuyés par quatre bataillons qui ne sont pas sortis de la gare parce que les forces ennemies étaient trop supérieures (!).

On ne voit pas comment la petite gare de Fréteval aurait pu abriter près de trois mille hommes pour assister l'arme au pied à l'écrasement d'un bataillon des leurs engagés dans le village.

Enfin, il s'étend avec plus de complaisance sur l'affaire de Saint-Hilaire, qui, bien que meurtrière aussi, a coûté moitié moins de monde que l'affaire de jour de Fréteval.

Nous avons tenu à attirer l'attention du lecteur sur ce document historique dans la forme confuse duquel son auteur a caché son embarras. Il n'a pas voulu dire la vérité s'il l'a connue, il n'a pas voulu non plus l'altérer, il s'en est tiré par un rapport vague. Ce rapport n'a pas peu contribué à faire oublier ceux qui s'étaient courageusement conduits pour en sauver d'autres qui avaient fait preuve de faiblesse.

Ce n'est qu'au point de vue de l'injustice historique qui en fut la conséquence que nous avons critiqué ce document. Le général Jaurès avait beaucoup d'énergie, mais cette qualité d'un seul était insuffisante à stimuler les les troupes à bout de forces. Enfin il a pu lui paraître inutile à ce moment de publier des fautes qui pouvaient encore se réparer ou s'atténuer le lendemain par la destruction du pont.

Les historiens français corroborés par des historiques allemands nous permettent, en ce qui concerne Fréteval de soulever aujourd'hui un coin du voile derrière lequel s'est, jusqu'ici, cachée la vérité.

Les archives du ministère de la guerre ne sont malheureusement pas publiques. Le chercheur ne peut prendre communication que des documents antérieurs à 1848.

C'est là que pourtant sont tous les rapports officiels des commandants d'unités, c'est de là qu'un jour sortira la vérité, mais trop longtemps après que seront morts de vieillesse certains usurpateurs d'une gloire dont les vrais héros auront été dépouillés, cependant que leurs os auront blanchi par les champs qui virent leur trépas.

IV

**Journée du 15 décembre. — Destruction
du Pont. — Escarmouches. — Inhumation des
morts de la veille. — Le convoi de la gare
est sauvé. — L'armée conserve
ses positions.**

Le 15 au matin, Fréteval était évacué, les Prussiens avaient remonté la route d'Oucques, et s'étaient solidement établis sur le coteau ainsi que sur les pentes qui dominent le bourg.

Le grand État-Major prussien(4^e vol.) traduit par Costa de Serda dit :

Le 15, de grand matin, le 76^e régiment (3 bataillons) se retirait de Fréteval sur la rive gauche du Loir. Le 1^{er} bataillon du 75^e prenait position sur le revers même de la vallée, aux ruines du château d'où il

dirigeait une vive fusillade contre l'infanterie ennemie qui procédait dans le courant de la matinée à une destruction sommaire du pont de Fréteval.

Les troupes restées à la gare n'eurent donc pas à reprendre Fréteval, elles prirent seulement leurs dispositions pour aller couper le pont. Cependant, les habitants, M. Bruère, l'honorable maire, en tête, se trouvèrent au petit jour dans les rues pour relever les morts et les blessés. Le plus grand nombre de ces derniers furent dirigés sur les ambulances des châteaux de Rougemont et de la Gaudinière. Quelques-uns restèrent dans le pays où les Sœurs et d'autres personnes charitables avaient organisé une petite ambulance.

On porta les morts au cimetière et quelques journaliers furent réquisitionnés pour creuser des fosses, mais les rues durent être bientôt abandonnées par les villageois, quand une section du génie, appuyée par le bataillon de fusiliers marins du colonel Michaud, s'approcha du pont. Il partit aussitôt des abords de la vieille tour une vive fusillade heureusement mal dirigée.

Malgré elle, les sapeurs se jetèrent courageusement dans les barques amarrées à la rive ; ils entassèrent sous la plate-forme du pont des fagots auxquels ils mirent le feu. On dut adopter ce procédé lent et presque d'un autre âge parce que les explosifs faisaient défaut. Il s'ensuivit que le pont ne fut qu'imparfaitement coupé, et que ses organes insuffisamment détruits purent être facilement et rapidement remis en état, le 17, par les Prussiens.

Les sapeurs et les fantassins qui les protégèrent firent preuve de beaucoup de sang froid. Les troupiers qui apportaient des bourrées du village traversaient au pas de course la rue plus directement exposée au feu de l'ennemi et se dissimulaient derrière d'épaisses planches qu'ils maintenaient d'une main devant eux.

Une barque laissée trop près du pont prit feu avec celui-ci (1).

Les habitants de la rive gauche restèrent ensuite séparés du reste du bourg pendant quarante-huit heures.

Le pont détruit, les troupes rentrèrent à la gare où elles semblent s'être trouvées nombreuses car plusieurs historiques honorent leur corps du souvenir d'avoir été désigné pour occuper ce point périlleux d'où, toutefois, on ne devait plus avoir à soutenir le choc de l'ennemi : *Le 15 décembre, en dehors de cet épisode aucune rencontre ne se produisait, ni sur ce point, ni sur Morée, car l'adversaire se bornait, de son côté, à maintenir l'occupation des hauteurs du versant opposé. (Grand état-major allemand).*

Le reste de la journée fut donc calme, il s'échangea seulement quelques coups de feu entre les parties en présence.

Des mobiles purent ainsi participer à rendre les derniers devoirs à leurs morts de la veille..... le 15, vers midi, le 3^e bataillon (*Mobiles du Calvados, 15^e Régiment*) reçut l'ordre d'aller occuper la gare avec le 4^e bataillon. Le sol était encore jonché de cadavres et la gare avait été criblée par des projectiles de toutes sortes.

Nos mobiles enterrent des morts et à peine avaient-ils fini cette besogne que le bataillon reçut l'ordre de rejoindre le régiment.

Cette opération s'était passée sans incidents, quelques coups de fusil avaient été échangés entre les sentinelles avancées. (Historique des Mobiles du Calvados).

C'est ainsi que dans la soirée, à la chute du jour, un malheureux tâcheron qui avait été occupé toute la

(1) Le bon à l'aide duquel son propriétaire fut indemnisé après la guerre figure dans les papiers de M. Bruère.

journée au cimetière à l'ensevelissement des morts fut tué d'une balle en pleine poitrine.

Fatigué, il cheminait lentement, la pelle sur l'épaule, hanté sans doute par le lugubre spectacle de son travail de la journée lorsque des tirailleurs ennemis, postés dans la pente, le prirent probablement pour une sentinelle et lui envoyèrent quelques coups de fusil. L'un deux par hasard visa juste. Celui qui l'atteignit a-t-il l'excuse d'avoir cru ajuster un combattant ou tua-t-il pour tuer ? on ne saurait le dire, toujours est-il qu'une balle aveugle vint abattre ce pauvre homme, grossissant encore d'une modeste unité l'immense charnier dont un cœur léger couvrit notre malheureux pays.

Les opérations de la rupture du pont avaient été aussi très heureusement appuyées par notre artillerie du Plessis, cette dernière paralysa la résistance des Prussiens et les empêcha d'occuper commodément les crêtes qui commandent le bourg.

Les officiers cantonnés au Plessis suivaient très bien avec leurs jumelles les mouvements de l'ennemi et l'effet du tir qui fut assez vite réglé. Il n'est pas question même que le coup court ait endommagé le village, ce qui fait honneur aux pointeurs. Les hauteurs de la rive gauche devinrent intenables et furent évacuées dans l'après-midi.

Les divisions du grand duc de Mecklembourg devaient rester inactives jusqu'au 17 en attendant l'arrivée sur leur ligne du gros qui approchait sous les ordres du prince Frédéric-Charles, encore que le pont de Pezou ait été cependant le théâtre d'une petite escarmouche brillante pour nos armes.

Dans l'après-midi du 15 décembre, le grand duc de Mecklembourg, préoccupé de l'imminence d'un choc décisif avait prescrit de faire relever la 17^e division par des éléments moins activement employés durant les derniers

jours et, à cette fin, il avait ordonné pour le lendemain matin (16 décembre) à la 22^e division d'appuyer sur les troupes en position à Lignéres et à Fréteval ; à la 4^e brigade bavaroise de faire de même sur Morée.

La 22^e division procédait en temps voulu au relèvement prescrit sans rencontrer des empêchements sérieux.

L'ennemi tirait quelques coups de canon seulement et faisait mine, à plusieurs reprises de se porter en avant, mais, à chaque fois, il suspendait son mouvement avant d'être à portée des armes allemandes. (Grand état-major allemand). COSTA DE SERDA.

L'état-major de la 2^e armée de la Loire était informé des mouvements et des projets de l'ennemi en avant de sa ligne de défense, aussi envisageait-il déjà l'éventualité d'une retraite prochaine.

Du côté des Allemands on préparait une attaque générale pour le 17. (Grand état-major allemand).

Fréteval dont la conservation avait coûté tant de morts était donc à la veille de retomber aux mains des Prussiens, et avec lui, le convoi de marchandises de la gare. C'est pourquoi, dans la matinée, le général Jaurès fit donner l'ordre d'évacuer ce dernier sur Le Mans.

Trois compagnies du bataillon « *Finistère-Morbihan* » sous les ordres du capitaine Fournier (1), chef de détachement, furent désignées pour lui faire escorte. Toute la soirée du 15 fut employée à charger sur les voitures de réquisition les marchandises utilisables qui restaient. Les opérations étaient dirigées par l'intendant Barattier dont les services et lui-même étaient installés au Plessis.

Le convoi partit dans la nuit qui suivit. La plupart des voitures réquisitionnées ne revinrent pas au pays ; à leur retour, leurs convoyeurs en furent dépouillés par les

(1) Cet officier blessé à la Madeleine-Bouvet était à peine convalescent, il n'avait pas voulu prendre prétexte de sa blessure pour quitter son bataillon. Il fut décoré.

Prussiens qui investissaient Le Mans. Les dossiers tenus avec tant d'ordre par M. Bruère font foi des indemnités qui furent accordées à ceux des fermiers du canton de Morée qui perdirent ainsi leurs équipages.

D'après Stutzke (*perte des allemands en 1870-71. — 1891, in-8*), la 17^e division perdit vingt-trois hommes et trois chevaux le 15 décembre.

Le capitaine Leclerc n'attribue dans ce chiffre que treize hommes à l'affaire de Fréteval (*près des ruines du château à 500 mètres sud-est*). Le surplus concerne à son avis une autre escarmouche, du côté de Pezou probablement.

Ces chiffres quels que soient les documents authentiques consultés, doivent être naturellement acceptés avec beaucoup de réserve; ce qui reste établi, c'est que ce jour-là l'artillerie du Plessis porta juste et paralysa complètement l'attaque de l'ennemi.

V

**16 Décembre. — Retraite de l'Armée
sur le Mans. —**

Les Prussiens traversent le Loir le 17.

La matinée du 16 décembre se passe sans incident, la gare reste occupée par quelques corps de troupe, notamment encore par le bataillon des mobiles du Calvados. Le sol, dit son historien, était encore jonché de cadavres, les mobiles achevèrent d'enterrer les morts, à peine eurent-ils terminé cette pieuse besogne qu'ils reçurent l'ordre de rejoindre le régiment. Cette occupation, du reste, n'avait pas été troublée.

Quelques inutiles coup de fusil avaient été seulement échangés entre les sentinelles avancées.

Cependant un bataillon se trouva un instant dans une situation critique : le lieutenant-colonel de Labarte ayant aperçu des chasseurs à pied, probablement de la 1^{re} division, aux prises avec l'ennemi, du côté de Saint-Hilaire, envoya quelques tirailleurs sous le commandement du lieutenant Sauvalle, pour couronner le haut du plateau en même temps que l'artillerie se mettait en batterie, mais, nos pièces de 4 ne pouvant lutter contre les pièces à longue portée, le capitaine de la batterie se replia pendant que nos tirailleurs occupaient l'ennemi. Les Prussiens tournent aussitôt le feu de leur pièce de notre côté et plus tard sur la ferme de la Gaillardière où quelques uns de leurs obus vinrent tomber. L'un d'eux renversa la marmite d'une escouade en train de faire la soupe, un autre tomba près de la ferme où les officiers venaient de prendre leur repas. C'est en défilant sous le feu de cette batterie que le bataillon du Calvados dût passer pour prendre part au mouvement général de retraite.

Elle fut, en effet, ordonnée dans la soirée du 16 ; l'ordre en était tardivement parvenu au général Jaurès qui ignorait que le mouvement était déjà commencé du côté de Vendôme.

Il fut exécuté avec un sentiment de soulagement par les divisions du 21^e corps ; de plus en plus surmenées elles redoutaient une bataille rangée.

Le 21^e corps commença donc vers les trois heures du soir sa retraite sur le Mans en se dirigeant sur Mondoubleau et Droué où il eut à supporter le choc « *de la 5^e division de cavalerie prussienne qui, lancée de Chartres vers Mondoubleau attaquait le village et y surprenait nos soldats* » (Commandant ROUSSET).

Convois, artillerie, régiments, défilèrent longtemps, et

enfin, pour tromper l'ennemi sur notre véritable dessein, à l'arrivée de la nuit, le lieutenant Viel fut détaché avec une section du bataillon du Calvados pour allumer des feux sur les positions que nous avions occupées pendant la journée et laisser croire ainsi à notre présence sur ces points. Cet officier secondé par les sergents Guignard et Martin accomplit heureusement sa mission et rejoignit le gros dans la nuit avec ses hommes.

On s'était mis en marche à travers de petits chemins défoncés où plus d'une caisse à biscuits ou de munitions abandonnées dans la boue prouvaient le désordre de la retraite. Ces épaves et des ornières sans fond marquaient la route qu'avait suivie l'armée. On marcha longtemps à travers la forêt de la Ville-aux-Clercs où l'on arriva au matin. Beaucoup d'hommes étaient nu-pieds, d'autres plus favorisés s'étaient procurés des sabots. (Historique du bataillon du Calvados).

Ainsi commença l'exode de ces pauvres gens dont le plus grand nombre devait trouver le terme d'un long martyre aux combats sanglants des journées du Mans.

Le 16 au soir, Fréteval était donc complètement évacué, les habitants redoutant les terribles représailles d'un ennemi à qui le pays était désormais ouvert quittèrent leurs maisons, emportant tout ce qui était transportable. Femmes et enfants furent conduits dans la forêt de la Gaudinière qui leur offrit pendant quelques jours un abri sûr. Ce qui restait de bétail y fut aussi dirigé.

M. Bruère, maire, un ou deux autres autres hommes et le curé, vénérable vieillard que le caractère de ses fonctions mettait à l'abri des violences, restèrent seuls dans Fréteval attendant les événements.

Malgré les précautions prises, les Prussiens étaient informés par leur service d'éclaireur du mouvement de retraite de la deuxième armée de la Loire. La nouvelle

avait dû leur venir de Vendôme, car ici, rien ne pouvait leur laisser prévoir ce qui se passait en avant de leurs lignes.

Aussi, le 17 au matin, se présentaient-ils à la tête du pont de Fréteval et leur chef ordonnait à M. Bruère de le faire réparer. Comme il n'y mettait pas l'empressement qu'ils auraient souhaité, cherchant à gagner du temps, ils le menacèrent de faire sauter la mairie et d'en prendre les matériaux. Comme ils auraient mis cette menace à exécution, il fallut bien subir leur volonté. Le chantier d'un charpentier fut réquisitionné et en quelques heures le pont fut rétabli. On lit dans Rustow (*guerre 1870-1871*).

Les ponts sur le Loir avaient été détruits par les troupes françaises, mais d'une façon si imparfaite que quelques heures ils étaient rétablis.

Les Prussiens ne firent que traverser Fréteval sans s'y arrêter.

Le prince Frédéric-Charles avait donné l'ordre de poursuivre l'armée de Chanzy sans répit.

Le 18, de nouvelles colonnes ennemies arrivèrent à Fréteval, leur commandant informa le maire qu'il avait ordre de lever sur la commune une contribution de guerre de 25.000 francs.

La somme était ronde, trop ronde même pour ce pauvre pays déjà ruiné. Enfin, M. Bruère convoqua son conseil, il restait six conseillers (1). Il leur exposa l'objet de cette réunion extraordinaire. La demande des Allemands fut à l'unanimité repoussée par suite de l'impossibilité matérielle de se procurer la somme.

L'officier prussien fit aussitôt arrêter les six conscrits, maire en tête, et les fit emprisonner, déclarant que si dans un délai d'une heure il ne lui était pas compté

(1) MM. Bruère, maire, Jouanneau, Guittard, Couasmet et Breton conseillers.

3.000 fr. — les exigences diminuaient — ils seraient conduits en Prusse comme otages.

M. Jouanneau qui était du nombre des prisonniers fut désigné pour aller dans le bourg rassembler la somme. Il se rendit à la fonderie dont il connaissait la cachette et rapporta les 3.000 francs. Il était temps, car déjà ses collègues étaient en marche en tête d'une colonne prussienne. Il put cependant les rejoindre et obtenir leur liberté contre les bonnes espèces trébuchantes qui furent comptées au vainqueur sur un tonneau qui se trouvait par hasard au bord de la route.

Tel fut le dernier épisode de l'invasion à Fréteval. Le pays fut ensuite occupé sans interruption par des troupes allemandes jusqu'au mois de mars 1871, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la campagne.

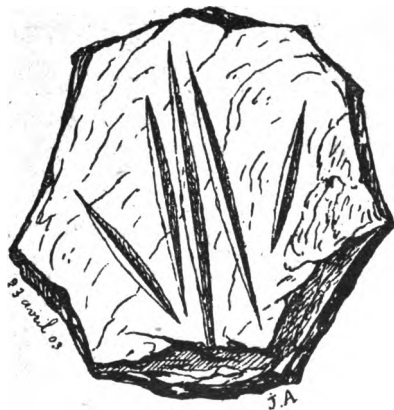
Lorsqu'après la conclusion de la paix il fut question d'indemniser les pertes subies du fait de la guerre, les habitants de Fréteval se virent menacés de perdre le remboursement des réquisitions dont ils avaient été l'objet. Tous les bons avaient été égarés par suite de la confusion inséparable d'une occupation qui avait été si longue. M. Bruère qui avait refusé le remboursement de ce qui lui était dû déploya toute son énergie pour faire indemniser ses concitoyens. Sa vigilance fut à la hauteur de son désintéressement.

ALFRED VUILLIÈME

LE POLISSOIR DE LA FONTENELLE

Il existe à Courtalain *la griffe du diable*, grand polissoir, dont j'ai donné la description dans les « Lettres percheronnes » ; comme il appartient au Dunois, je n'y toucherai pas davantage et me contenterai du Vendomois, la mine y est assez riche pour laisser à nos voisins ce qui est à eux.

Le 25 mars dernier (1903) j'eus la bonne fortune, d'en découvrir un, qui est pur vendomois et inconnu de notre Société ; permettez-moi de vous en dire quelques mots :



« Polissoir de la Fontenelle » au 1/10

Il est placé depuis un peu plus d'un an à l'entrée de la cour d'honneur de l'antique manoir de la Fontenelle, canton de Droué (4 kilomètres).

C'est un admirable type de polissoir « portatif » à double face.

Il forme une table presque hexagonale en pur silex pyromaque, roche très rarement employée pour les instruments de ce genre. Son diamètre de bas en haut est de 47 centimètres, sa largeur vers le milieu de 44 centimètres; son épaisseur de 10 centimètres en moyenne; son poids que j'évalue à 35 kilogrammes, le rend facilement transportable, ce qui me fait espérer le voir un jour prendre rang parmi les collections du Musée de Vendôme, où sa conservation se trouvait ainsi assurée.

La face principale présente cinq entailles ou coches, affectant dans leur disposition l'empreinte des cinq doigts de la main droite, posée à plat. C'est du reste à cette figuration que notre pierre doit sa conservation, ainsi que je le dirai tout-à-l'heure.

La rainure représentant le pouce mesure 25 centimètres, de longueur, celle de l'index 32 centimètres, celle du médius 42 centimètres, celle de l'annulaire 41 centimètres et celle de l'auriculaire 22 centimètres, la profondeur de chacune varie entre 3 et 4 centimètres et la largeur de 1 à 5 centimètres; toutes commencent et finissent en pointe.

L'autre face, moins unie que la première, présente sur un côté une large cuvette, traversant la pierre dans toute sa hauteur, et 3 rainures ayant peu servi, et par cela même, très peu profondes.

Certains polissoirs, tels que ceux de Droué, Courtalain, Pouline, Mondoubleau, ne portent que des rainures provenant du polissage par frottement, des haches de l'époque préhistorique, mais seulement en ce qui touche la pointe et les côtés; quant au tranchant il était obtenu par le frottement à plat de la pierre qu'il s'agissait de polir; de là, les empreintes en forme de cuvettes plus ou moins larges, relevées sur un grand nombre de monuments de

la même époque et tout particulièrement sur celui qui nous occupe.

Il fut trouvé dans les fondations d'une maison construite en 1701, démolie en 1902, située à Beaulieu, territoire de la Fontenelle, non loin de la voie romaine dite « chemin de César », d'Orléans au Mans.

Il allait voler en éclats sous la « masse » du casseur, lorsque tout à coup, celui-ci aperçoit les cinq rigoles.

Il s'arrête interdit :

« Une main ! s'écrie-t-il.

— Une main ! disent les autres, une main, où ça ?

— Regardez...

— C'est pourtant vrai, c'est bien une main !... faut pas la casser. »

Et ils eurent l'heureuse idée de la porter à M. Desrez, maire de la Fontenelle, qui, en comprenant tout le prix, s'empressa de la mettre en sûreté.

C'est à son obligeance et à son exquise courtoisie que je dois de pouvoir en parler aujourd'hui comme d'une chose vue.

Voilà comment ce bijou préhistorique et authentique a échappé à une destruction complète.

Est-ce à dire qu'il n'existe pas de pièces fausses dans nos collections publiques ou privées, d'objets préhistoriques ? Non, car j'en ai connu une fabrique, que je crois intéressant de mettre au jour : C'était en Touraine, à Pressigny-le-Grand, dans une ferme située au centre des immenses ateliers qui existent en cette contrée. Trois meules : une à surface plane, une convexe et l'autre concave, un marteau, un ciseau et quelques limes formaient tout l'attirail de fabrication. Dans les longues soirées d'hiver comme par les jours de pluie, au lieu de tresser des paniers, tout le personnel travaillait à l'*article de Pressigny*, sans modèle uniforme ; on y produisait

tous les genres et toutes les tailles de polissoirs, haches, pointes de lances, etc., seules les pointes de flèche barbelées n'étaient pas abordées ; puis on plaçait les objets fabriqués sur un mur, dans une haie, dans les cours, mais de manière à pouvoir les surveiller. Survenait un amateur, on lui exposait que depuis longtemps déjà, les trouvailles étaient rares, il en était tant venu de ces étrangers de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Espagne, même de la Bretagne (!)

Enfin on cherchait avec « le Monsieur », d'abord où il n'y avait rien, puis peu à peu on se rapprochait du gîte, on bouleversait tous les cailloux et enfin on trouvait au delà du rêve du client qui s'en allait heureux après avoir payé en bonnes espèces sonnantes des pierres qui sentaient encore la meule!...

J'ai possédé de ces produits ; certes pour un œil prévenu et tant soit peu exercé, le subterfuge est facile à découvrir, mais il faut y regarder de près, de très près même.

Cette industrie assez longtemps prospère, prit fin à Pressigny, par suite de l'indiscrétion des artistes, qui en tiraient vanité et se moquaient de la science des savants...

En existe-t-il d'autres ? Je l'ignore et ne veux rien assurer.

Encore un mot sur « la main de la Fontenelle » sa légèreté relative, son long service, son voisinage de la « Pierre Cochée » de Droué, me portent à croire, que toutes deux faisaient partie d'un même atelier.

Enfin, autant j'aime cette petite main, qui, du milieu de la verdure se tend vers vous, comme pour vous caresser, autant je redoute la « griffe de Courtalain », qui, du centre de son fouillis de ronces et d'épines, vous attire et vous déchire?...

J. ALEXANDRE.

Mondoubleau, 1^{er} mai 1903.

CHRONIQUE

La commune de Villeromain, qui a fourni au Musée un de ses objets les plus curieux, la belle amphore de verre, paraît posséder sur son territoire les traces d'établissements anciens de différentes époques.

M. Saillard, instituteur, recueille soigneusement à l'école tous les objets intéressants qu'on veut bien lui apporter de façon à en composer une petite collection scolaire. A côté de silex taillés, trouvés dans la localité, j'ai pu remarquer les monnaies romaines suivantes :

Un bronze barbare de Tibère, au revers de l'autel de Lyon, et offrant cette particularité que la chevelure de l'empereur paraît tressée à la manière gauloise.

Un grand bronze de Faustine mère, R Augustus.

Un Marc-Aurèle, grand bronze au revers du bûcher avec la légende *Consecratio*.

Ces pièces ont été trouvées aux environs de la ferme de Villebazin, où passerait, paraît-il, une voie antique.

De plus on m'a communiqué ces temps derniers, en me donnant comme origine Villeromain, une médaille consulaire en argent de la famille Fabia.

L. LETESSIER.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

Scientifique & Littéraire

DU VENDOMOIS

42^e ANNÉE -- 1903

4^e TRIMESTRE

(OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE)

165^e réunion générale. — Séance publique du 22 octobre 1903

La Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendomois s'est réunie en Assemblée générale le jeudi 22 octobre 1903, à deux heures.

Etaient présents :

MM. Peltureau, président ; Bonhoure, secrétaire ; Chanteaud, trésorier ; Hamar, Letessier, de Sachy, Taillebois, membres du bureau ;

Et MM. Alexandre, Bourgoïn (Alphonse), Coupa, Duriez de Vildesove, Filliozat, Guillemot, l'abbé Gougeon, Ripé (Clovis), Royau.

M. le Président déclare la séance ouverte.

M. Bonhoure, secrétaire, fait connaître les noms des nouveaux membres admis par le Bureau, depuis la séance de juillet 1903.

Ce sont :

MM. Gobet, constructeur mécanicien à Coulommiers ;
Martin (Paul), propriétaire à Saint-Amand ;
Berger (Pierre), conseiller général de Selommes ;
Pasteau, professeur à Paris.

Renouvellement partiel du Bureau

On procède aux élections pour remplacer quatre membres sortants, qui sont :

MM. Renault, conservateur du Musée (rééligible) ;
Chateaud, élu trésorier en remplacement de M. de Trémault ;
l'abbé Clément ;
de Sachy.

Il y a vingt votants (cinq votants non présents ont adressé leur bulletin à M. le Président).

Le dépouillement du scrutin donne le résultat suivant :
Sont élus pour trois ans à partir du 1^{er} janvier 1904 :

MM. Renault, conservateur du Musée ;
de Saint-Venant ;
Lemercier ;
l'abbé Gougeon.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages entrés à la Bibliothèque de la Société depuis le 15 octobre 1903 jusqu'au 10 janvier 1904.

I. — DONS D'AUTEURS OU D'AUTRES :

— *Jubilé de M. Léopold Delisle.* — Réunion du 8 mars 1903. Discours et adresses. — Paris 1903.
— *Revue des Études Historiques*, Paris. 69^e année, 1903. (Très intéressant).

II. — ENVOI DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE :

— *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.* Paris. Comptes-Rendus des séances de l'année 1903 : bulletins de mai-juin, juillet-août, septembre-octobre :

— **Romania**, recueil trimestriel, publié par Paul Meyer, Paris. Tome XXXII, n° 128 ; année 1903, octobre.

— **Comité des Travaux Historiques et Scientifiques** : *Bulletin archéologique*, Paris. Année 1903, 2^e livr.

III. — ENVOI DES SOCIÉTÉS SAVANTES. — ÉCHANGES :

I. France.

— **Société d'Anthropologie de Paris**, publication bimestrielle, Paris. Bulletins et Mémoires, V^e série, tome 4^e année 1903, fasc. 4.

— **Société des Antiquaires du Centre**, Bourges. Mémoires, XVI^e volume, année 1902. (ne pas manquer de regarder les reproductions phototypiques des miniatures du livre d'heures d'Anne de Mathefelon).

— **Société Nationale des Antiquaires de France**, Paris. Mémoires et Documents. (Fondation Auguste Prost). *Mettensia*, t. V. fasc. 1.

— **Assises Scientifiques Littéraires et Artistiques**, fondées par A. de Caumont, Caen. Compte rendu de la 3^e session tenue à Caen les 4 — 6 juin 1903 : 1^{er} volume (Procès-verbaux, rapports sur l'état moral, le progrès de l'instruction, le mouvement littéraire et artistique), 2^e vol. (Rapports sur le mouvement scientifique, industriel et agricole).

— **Société de Borda**, Dax (Landes). Bulletin trimestriel, 28^e année, 1903, 3^e trim.

— **Société Dunbise**, *Archéologie, Histoire, Sciences et Arts*, Châteaudun. Bulletin trimestriel, année 1903, n° 135 (octobre).

— **Société Archéologique d'Eure-et-Loir**, Chartres. Bulletin trimestriel, Mémoires, tome XIII, 8^e fasc. (novembre 1903), 9^e fasc. (janvier 1904).

— **Les Annales Fléchoises et la Vallée du Loir**, revue mensuelle illustrée, historique, archéologique, artistique et littéraire (continuation du bulletin de la Société des Lettres, etc, de la Flèche), la Flèche. 1^{ère} année, 1903, n° 11 (novembre) contient : erratas du Tableau chronologique des œuvres de Ronsard ; n° 12, (décembre) ; 2^e année, tome III (janvier-juin 1904) : n° de janvier (lire dans les 2 derniers : observations de météorologie populaire au Maine).

— **Société d'Études des Hautes-Alpes**, Gap. Bulletin trimestriel, 22^e année, 3^e série, n° 8, 4^e trimestre 1903.

— **Société des Études Littéraires, Scientifiques et Artistiques du Lot**, Cahors. Bulletin trimestriel, tome 28^e, année 1903, 3^e fasc. (juillet-août-septembre).

— **Société d'Histoire Naturelle de Mâcon**, Mâcon. Bulletin trimestriel, 2^e vol., année 1903, n° 13 (octobre).

— **La Province du Maine**, revue mensuelle de la Société des Archives Historiques du Maine, Laval. Tome XI, année 1903, octobre, novembre (dans les deux derniers : notes sur les noms de lieux anciens, et notes généalogiques sur la famille d'Illiers), décembre.

— *Revue Historique et Archéologique du Maine*, Le Mans. Tome 53^e, année 1903, 1^{er} semestre (volume intéressant, regarder les belles phototypies de portails romans).

— *Société d'Horticulture de l'arrondissement de Meaux*, Meaux. 65^e année 1903, n^o 5.

— *Société Archéologique de Nantes et du Département de la Loire-Inférieure*, Nantes. Bulletin, tome 44^e, année 1903, 1^{er} semestre.

— *Société Archéologique et Historique de l'Orléanais*, Orléans. Bulletin, tome XIII, n^o 177, 1^{er} trimestre de 1903.

— *Société Archéologique de Rambouillet*, Versailles. Mémoires, série in-octavo, tome XVI^e, année 1903.

— *Société Les Amis des Sciences et Arts de Rochechouart*, Revue Scientifique, Archéologique et Agricole, paraissant tous les deux mo's, Rochechouart. Bulletin, tome XIII, année 1903, n^o II.

— *Revue de Saintonge et d'Aunis*, (Bulletin de la Société des Archives Historiques, paraissant tous les deux mois), Saintes. XXIII^e vol. année 1903, 6^e livr. (1^{er} nov.); XXIV^e vol. 1^{re} livr. (1^{er} janvier 1904) y lire : Saintes ancienne, les Rues.

— *Comité Archéologique de Senlis*, Senlis. Comptes-Rendus et Mémoires, 4^e série, tome V, année 1902 (bien amusant travail sur Chantilly et le connétable de Montmorency).

— *Société Archéologique de Touraine*, Tours. Bulletin trimestriel, tome XIV, année 1903, 3^e trimestre (juillet-août-septembre).

II. Etranger.

— *Analeccta Bollandiana*, revue trimestrielle, Bruxellis. Tomus XXII, fasc. IV. (Paru 26 octobre 1903).

— *Société d'Archéologie de Bruxelles*, Bruxelles. Mémoires, Rapports et Documents, tome XVII, année 1903, livr. III et IV.

— *Annual report of the board of regents of the Smithsonian institution*, showing the operations, etc, for the year ending june 30, 1900, Washington, 1902. Report of the U.-S National Museum (bien curieuses illustrations des articles : aboriginal american harpoons, et ceramic art in China).

IV. — ABONNEMENTS ET ACQUISITIONS.

— *Archives Historiques du Diocèse de Chartres*, revue mensuelle, Chartres. 9^e année, 1903, n^o 106 (25 oct.), 107 (25 nov.) lire notice sur la famille Costé de Châteaudun ; n^o 108 (25 décembre).

— *Revue de Loir-et-Cher*, Blois. 16^e année, 1903, n^o 189 (septembre) et supplément : un coin d'Auvergne, autour de la Bourboule ; n^o 190 (octobre).

— *Revue Numismatique*, Paris. (Procès-verbaux de la Société Française de Numismatique) 4^e série, tome 7^e, année 1903, 3^e trimestre.

JEAN MARTELLIÈRE

EXCURSION

A

RUAN ET DROUÉ

La Société Archéologique ayant cru devoir s'assurer de l'état de conservation du dolmen de la Taulière (1), qui lui appartient, une excursion de ce côté là fut projetée pour le jeudi 28 juin dernier.

Les excursionnistes devaient d'abord être nombreux, mais ainsi qu'il arrive souvent en pareil cas, trois seulement se rencontrèrent au départ (2).

Il s'agissait d'aller d'abord par le chemin de fer à Cloyes, et de Cloyes, à bicyclette jusqu'à Droué, en visitant Yron, Ruan et sa Perronnière, Pontblossier avec la Taulière, enfin, Boisseleau et Droué, et la Pierre-Cochée, dite le *Polissoir de Droué*.

Il était difficile de passer par Cloyes sans revoir la vieille chapelle d'Yron ; d'autant plus qu'Yron était quasi sur le chemin de Cloyes à Ruan.

(1) Nous rappelons ici que le dolmen de la Taulière, dont le nom paraît venir de taule et dériver de *tabula*, table (V. *Bulletin* 1896, p. 475), est situé au hameau des Loges, commune de Bouffry, tout proche Pontblossier, commune de Ruan, et qu'il a été donné à la Société Archéologique par M. le comte de Chaban en 1886.

C'est la seconde propriété du même genre que possède aujourd'hui notre Société. La première étant le dolmen de la Chapelle-Vendômoise acquis et reçu en don par moitié en 1862 (V. *Bulletin*, 1862, p. 71).

(2) Ce furent MM. Peltureau, président, Renault, conservateur du musée, et R. de Saint-Venant.

Il est curieux, en effet, cet antique prieuré d'Yron, à cause de sa chapelle romane et de ses peintures antiques, assez maladroitement restaurées au XVII^e (?) siècle.

Cette chapelle, aujourd'hui chapelle de l'hospice de Clôyes, sert encore au culte et est toujours fort bien entretenue. Mais l'humidité la ronge. On y admire outre ses peintures, son portail roman, les chapiteaux du XII^e siècle de ses piliers engagés à moitié dans les murs intérieurs de l'édifice.

A côté de la chapelle est l'ancien prieuré, grand bâtiment du XV^e siècle qui possède de vastes salles, une vieille cheminée dont le fronton est orné d'un écusson portant les lettres I. H. S. entrelacées d'une cordelière; cet écusson paraît être l'emblème adopté par l'abbaye de Tiron dont dépendait ce prieuré.

Un bel escalier en pierre est vissé dans une tourelle hexagonale assez gracieuse du XV^e siècle. Au-dessus de la porte de cette tourelle se trouvent les armoiries martelées, mais encore visibles de la famille de Crévant.

C'est sans doute l'écusson de Louis de Crévant qui, avant d'être abbé de Tyron en 1503, en remplacement de son oncle Louis de Crévant l'ainé, avait été en 1498, prieur de Bouche-d'Aigre et sans doute aussi d'Yron qui lui était voisin.

Ce Louis de Crévant avait été moine à Vendôme, et cumulait la charge de vicaire général de son oncle Louis, abbé de Vendôme, avec celle d'abbé même de Tyron.

Tous ces Crévant, du reste, se passaient et repassaient les prieurés et abbayes de nos contrées, luttant tant qu'ils pouvaient contre l'introduction de la Commende. Ils étaient en effet abbé élus par leurs frères (1).

(1) Abbé Simon, *passim*.

C'est à Yron que sort la fontaine puissante qui donne cours à la rivière de ce nom, dont le parcours actuel n'est que d'un kilomètre jusqu'à son embouchure dans le Loir. Autrefois cette rivière venait de Droué, mais par suite de différentes causes et entre autres la rupture des chaussées d'étangs qui la coupaient en plusieurs endroits, elle est maintenant intermittente et se perd vers Ruan. La question est de savoir si elle ne surgit pas à nouveau par cette fontaine d'Yron ou bien si la fontaine est uniquement fournie par les infiltrations du coteau lui-même. Il y a sans doute de ces deux causes dans la résurrection de la rivière en cet endroit (1).

A Ruan, se trouve la belle église au portail roman, qui servait de chapelle à l'important prieuré de La Madeleine de Châteaudun dont les bâtiments modernisés sont aujourd'hui ceux du château de ce nom (2).

Dans le cimetière de Ruan se trouve la tombe de notre regretté collègue, M. de Chaban, à qui nous devons précisément la propriété du dolmen de la Taulière. Il est là inhumé avec son grand-père, ancien sous-préfet de Vendôme (3) son père et aussi son propre fils, officier au

(1) On appelle cette rivière, dans son cours de Droué à Ruan, la *Rivière de Droué*, ou encore l'*Égronne*, et même l'*Yron*, ou *Yronne*, si toutefois on fait état de la charte 129 du cartulaire de la Madeleine de Châteaudun qui l'appelle en latin *Lirum* (à l'accusatif). V. *Bulletin de la Société*, année 1900, pp. 169 à 171.

(2) Il faut lire sur Ruan et son église l'excellent travail de MM. Bouchet et Launay au *Bulletin* 1880, p. 172.

(3) Elle n'est pas banale, l'existence de ce François-Louis-René Mouchard, seigneur de Chaban-en-Aunis, dont la tombe se trouve à Ruan. Il avait été officier aux gardes françaises. Ruiné par la Révolution, il avait été obligé, pour vivre, d'accepter les modestes fonctions de voiturier, et fut pendant plusieurs années le conducteur de la voiture de Cloyes à Mondoubleau. C'est là qu'on vint le prendre en 1800 pour en faire d'abord un sous-préfet de Vendôme, puis un préfet de Rhin-et-Moselle en 1803 et ensuite un préfet de la Dyle, à Bruxelles. Il devint enfin conseiller d'État, puis comte de l'Empire. Il mourut en

spahis du Sénégal mort au service avant lui-même, tué par le climat meurtrier de notre colonie africaine.

Au presbytère de Ruan, aujourd'hui abandonné, nous connaissions une statue en pierre, représentant un gentilhomme du XV^e siècle, tenant sur son poing un oiseau (1). Cette statue était chose rare pour nos campagnes qui possèdent de nombreuses statues de saints, mais point de personnages laïques de cette époque. Aussi, notre premier soin fut-il de demander à revoir cet objet d'un art grossier mais curieux. Nous avons eu le désappointement de n'en retrouver que les morceaux, si menus et si détériorés, qu'il est à craindre de ne pouvoir en reconstituer le sujet et le remettre sur pied. Néanmoins il serait bien à désirer que le Musée de Vendôme fit venir ces fragments et essayât de les rajuster.

Non loin de Ruan, vers le sud, entre les fermes de Villeneuve et du Plessis, se rencontre un lieu appelé la Perronière. C'est une agglomération de pierres énormes, de véritables rochers, en calcaire siliceux, si bizarrement superposés qu'on s'est demandé si la main de l'homme n'avait pas produit là son œuvre (2). Quelques personnes avaient cru y voir un monument mégalithique. A l'inspection des lieux, une autre pensée vient à l'observateur, c'est que ces rochers ne sont dissemblables de ceux ren-

1814. Il avait épousé Marie-Madeleine Dugeon et en eut un fils, époux de M^{lle} Marganne, dont notre collègue fut le fils. — Bibl. de la Société : *Mémoires manuscrits de Duchemin de la Chesnaye*, p. 357 et renseignements locaux et divers.

(1) Launay, dans son album, à la bibliothèque de Vendôme, a reproduit, de cette statue, un dessin très fidèle. Elle représentait vraisemblablement un des seigneurs de la Bullière, dont le manoir était le principal de la paroisse de Ruan ; sans doute un personnage de la famille de *Reinty* qui semble avoir possédé la Bullière déjà au XV^e siècle. La statue était en pierre tendre, mais l'oiseau qui simulait un épervier était en bois.

(2) Voir, pour la description de la Perronière, le *Bulletin* de la Société, 1893, p. 16.

contrés à fleur de terre en nombre d'endroits du même pays, et la raison sans doute qui les fait émerger au-dessus du sol, est qu'ils se sont rencontrés en plein thalweg d'un vallonnement peu accentué. Les eaux courant du sud au nord en se retirant aux époques primitives, n'ont pas eu assez de force pour bousculer et précipiter jusqu'au val de l'Yron ces blocs trop compacts, elles les ont seulement enveloppés, lavés et, pénétrant dans leurs interstices, elles ont formé ainsi ces sortes de couloirs les séparant encore à cette heure et qu'on a appelé des ruelles (2). Les broussailles, du reste, sont tellement maitresses de ces pierres, qu'il devient assez difficile de se rendre compte de leur état.

Peu après nous arrivions au dolmen de la Taulière.

Après avoir constaté qu'il n'y était commis aucune dégradation, il a été convenu, entre M^{me} Coursimault (3), propriétaire du champ de la Taulière et nous, que la coupe des broussailles, l'émondage des arbres et la cueillette des fruits de ces mêmes arbres lui appartiendraient, moyennant quoi elle et les siens se faisaient fort d'empêcher qu'il fût commis des dégradations au dolmen, notamment par les enfants et les vagabonds, et qu'on fit du feu sous la table. En outre, pour les avantages énumérés ci-dessus, la famille propriétaire du susdit champ où s'élève le monu-

(2) En disant ceci, nous n'ignorons pas que nous sommes en opposition d'idées avec d'honorables collègues qui ont, notamment ici même, dans ce bulletin, exprimé l'opinion que ces pierres étaient dressées par des mains humaines. Voir *Bulletin* 1896, p. 175. Ces collègues peuvent avoir raison contre nous; mais nous croyons néanmoins faire connaître la manière de voir des trois personnes qui ont examiné la Perronière le 18 juin 1903. La question risque longtemps encore de rester controversée. Nous faisons des vœux pour qu'un savant, compétent en la matière, vienne visiter ces lieux et nous donne à ce sujet son avis motivé.

(3) Coursimault-Garnier, aux Loges, près Pontblosier, commune de Ruan. Le dolmen est situé dans le champ attenant à sa maison.

ment devait payer, comme par le passé, les impôts auxquels la société pourrait être assujettie, afin de ne pas forcer un délégué du bureau de se rendre chaque année à Droué pour remettre entre les mains du percepteur la somme dérisoire qui représente la part contributive de cette propriété, de nature purement honorifique.

Cet accord a été conclu sans aucune objection ni d'un côté ni de l'autre... Qu'ainsi finissent toujours les litiges entre voisins !

La maisonnette où vécut nombre d'années M. de Chaban est à l'entrée du petit village de Pontblossier. Elle ne se distingue des autres que par un petit parterre fermé par une barrière rustique.

C'est là que notre digne collègue, qui avait été conseiller de préfecture, voulait finir ses jours. Obligé, par des revers de fortune, de vendre le château de Ruan, acquis par son grand-père au temps de sa prospérité, il n'avait pas voulu s'éloigner du cimetière où reposaient les êtres qui lui furent chers. Il mourut à Amboise, au cours d'un voyage. Il avait alors soixante-douze ans. Il était le dernier de son nom. Quelques années avant sa mort, le Musée de Vendôme avait été gratifié par lui de ses portraits de famille, entre autres de celui qui représente M. de Chaban, son grand-père, le sous-préfet de Vendôme de 1800 à 1809 (1).

Après avoir jeté un coup d'œil en passant sur le château de la Bullière et les restes de la chapelle du vieux prieuré des Fouteaux, aujourd'hui convertie en grange,

(1) M. de Chaban avait épousé M^{lle} Séguin de la Salle dont il avait eu trois enfants : l'officier de spahis, une religieuse et M^{me} Lara-Minot qui lui survécut. Mais sa famille est éteinte dans les mâles. Il y a au Musée trois portraits des Mouchard, seigneurs de Chaban-en-Aunis, donnés par leur descendant. Voir, pour leur description, les *Bulletins* des années 1879, pp. 243 et 248, 1880, p. 95. M. de Chaban a

nous prenions peu après le sentier qui nous menait à la fameuse Pierre-Cochée de Droué.

Située entre la ferme de la Violerie et Boisseleau, et dépendant de ladite ferme (1), la Pierre-Cochée fait partie d'un groupe de rochers à fleur de terre, de même nature que la Perronière de Ruan et à peu près placée dans la même position (2).

Mais le vallonement est ici encore moins prononcé et les blocs n'ont jamais émergé au-dessus des buissons environnants. Ils sont, du reste, régulièrement exploités et bientôt disparaîtront entièrement. La Pierre-Cochée est derrière des taillis épars à une cinquantaine de mètres à l'Est du groupe des rochers en exploitation. Elle sera, nous l'espérons bien, toujours respectée par le pic des carriers. Ses coches sont au nombre de 27 ou 28. Elle a été du reste décrite par Launay et d'autres, assez minutieusement pour que nous ne le fassions pas ici (3).

Un chemin de traverse nous amena en peu de temps à Boisseleau où se trouve une église en ruines qui fut le chef-lieu de l'ancienne paroisse du château et du hameau de Droué, jusqu'à ce que ce hameau, prenant de la croissance, eut absorbé au XVIII^e siècle les deux paroisses de Bourguerin et Boisseleau. Il leur a imposé finalement son

donné en outre à la bibliothèque une charte magnifique relative à Ruan, datée de 1133. C'était véritablement un bienfaiteur de la Société Archéologique du Vendomois. Voir *Bulletin* 1880, pp. 95 et 186 et suivantes.

(1) Cette ferme de la Violerie appartient à M^{me} Guénordeau, belle-mère de M. Lefebvre, greffier du tribunal de Vendôme.

(2) Il y a quelques années les rochers étaient à l'ombre de grands chênes qui ont aujourd'hui disparu. L'aspect pittoresque du lieu y a considérablement perdu.

(3) Voir *Bulletin* 1862 p. 54 ; 1878 p. 181 ; et Launay, *Répertoire archéologique* p. 5, et planche Ve, voir aussi le *Guide du touriste dans le Vendomois* p. 298.

nom comme commune et maintenant Boisseleau et Bourguerin sont de la commune de Droué.

L'église de Boisseleau (1) convertie en salpêtrière à la révolution et rendue au culte en 1822, comme annexe de la paroisse, n'a plus rien de curieux, comme reste architectural, qu'une chapelle latérale du XVI^e siècle, qui devait être celle des seigneurs de Boisseleau, châtelains de Droué. Du moins voit-on leurs armes (2) sculptées au croisillon de la fenêtre du chœur de cette chapelle, composée de trois travées ; sur un des piliers, on lit cette date entaillée dans la pierre : 1537.

Cette vieille église possède encore des reliquaires assez curieux de saint Maud et saint Venérend et des statues de bois (?) anciens reliquaires aussi de saint Sébastien et de saint Claude.

On en fait la procession à certains jours. Ces reliques sont toujours vénérées dans le pays. Sans doute, elles proviennent, ainsi que les statues, des dons faits à l'église par les dames de Saint-Avit-lez-Châteaudun qui possédaient là un important prieuré.

L'église de Droué, autrefois chapelle vicariale de Bourguerin, n'a rien de remarquable, elle est du XVII^e siècle, bâtie par les seigneurs de Bourguerin, au moment où ils se sont déterminés à faire établir à Droué, alors leur résidence, le chef-lieu de la paroisse dont ils étaient seigneurs. Mais cette église possède un tableau allégorique assez

(1) Une note, insérée au registre paroissial de Bourguérin-Boisseleau, à la date de 1773 et de la main du curé Georges, nous fait savoir qu'à cette date l'église de Boisseleau était déjà en ruines et que « Monseigneur l'Évêque de Chartres a fait défense de faire l'office paroissial en l'église de Boisseleau, à cause de l'indécence du temple et des risques qu'on court d'y être tué ».

(2) Ces armes des du Raynier sont : d'or chapé d'azur, l'azur chargé de deux étoiles d'argent. — On s'est évertué à les blasonner de différentes autres façons ; mais celle-ci nous paraît la plus logique.

curieux sur lequel nous espérons recevoir un jour, de notre collègue M. l'abbé Hardel, curé de Droué, une note qui sera sûrement bien accueillie par les lecteurs de ce bulletin.

Nous n'avions plus qu'à jeter un coup d'œil sur le château de Droué et son beau parc et admirer à nouveau ses grands arbres et sa jolie fontaine des *Bœufs-Blancs*. Mais celle-ci était soumise à des travaux qui pour être de grande utilité n'en auront pas moins un effet assez fâcheux sur le pittoresque des lieux dans l'avenir.

Pour l'instant le bassin de cette fontaine était veuf de son eau. Ce fut pour nous une déception (1).

Le retour de Droué à Vendôme devait se faire par chemin de fer ; mais le temps paraissait si heureux, malgré quelques petits nuages, que nous nous sommes décidés à revenir à bicyclette par Bouffry, les hauteurs de Courmont et Fontaine-Raoul, en nous arrêtant un instant à une maison de campagne appelée la Pinstonnière, appartenant à notre collègue M^r Coupé, notaire à Vendôme, et d'où l'on jouit d'une vue merveilleuse sur le Dunois.

De Fontaine-Raoul, passant par l'Estriverde, on n'a plus qu'à se laisser descendre jusqu'à Saint-Hilaire.

Un peu en amont de ce dernier bourg, on trouve sur le bord de la route un dolmen assez curieux, décrit déjà en détail par Launay dans sa brochure sur les dolmens du Vendomois. Il se présente avec cette particularité que sur ses quatre supports, un se trouve tout à fait en dehors, comme parfaitement inutile et ne portant rien. Il en ré-

(1) Mentionnons cette assertion du régisseur de Droué, sans l'accepter, du reste, à savoir que ce nom de *Bœufs-Blancs* porté par cette fontaine serait une corruption de celui de Beaux-Blancs ou des Deux-Blancs, à cause de superbes Blancs-de-Hollande qui l'entouraient. Pour nous, il en est de cette idée comme de celle qui prétend que Boisseleau viendrait de *Bois-sur-l'eau*. Les deux assertions se valent.

sulte qu'on est en droit d'en supposer la table quelque peu dérangée au cours des siècles, mais sans deviner pour quel motif. Ce dolmen, du reste, comme tous les autres de nos contrées a été fouillé nombre de fois, ainsi que l'a constaté Launay.

A Saint-Hilaire, vers 5 heures, nous retrouvions le train du jeudi juste à point pour nous permettre de rentrer à Vendôme à 6 heures, avec la pensée d'avoir heureusement employé cette journée d'excursion.

R. DE SAINT-VENANT.

UN TESTAMENT

DANS LA FAMILLE AUGRY (1606)

PAR R. DE SAINT-VENANT

En compulsant dernièrement les papiers de la terre de l'Epau que M. de Sachy avait bien voulu nous confier, nous avons été étonné de rencontrer, au milieu de titres relatifs à la famille Godineau qui elle-même a possédé l'Epau au XVIII^e siècle, le testament d'un René Augry, daté de 1606.

Rien de ce qui regarde cette famille ne peut rester indifférent à qui connaît Vendôme et cultive les livres de sa bibliothèque. Aussi prêtâmes-nous grande attention à la lecture de ce testament, lorsqu'il nous fut prouvé que ce René Augry était bien de la famille du bon juge Vendomois regardé comme le fondateur de la bibliothèque de la ville.

Pour expliquer la présence de ce document au milieu des papiers des Godineau, nous supposons qu'il y eut quelque alliance entre les deux familles au XVII^e ou au XVIII^e siècle. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que la famille Godineau, essentiellement Vendomoise, eût compté quelque Augry parmi ses ancêtres.

Nous laissons aux généalogistes le soin d'éclaircir la chose. Il existe bien au château de l'Epau une généalogie des Godineau, mais elle est incomplète et aurait besoin d'être reprise sur nouveaux documents.

Reste à savoir ce que le testateur de 1606 était à son

homonyme, le créateur au XVII^e siècle d'une chaire de Philosophie au *Collegium Vindocinense*, et le fondateur au XVIII^e, de la bibliothèque Vendomoise.

Nous savions par le travail de M. de Trémault paru dans notre Bulletin (1), que le bienfaiteur de la ville de Vendôme, René Augry, mort en 1704, était lui-même fils d'autre René Augry et de Marguerite Poulard, et qu'il était originaire de Mazangé; mais d'autre part aussi, que son père avait testé non en 1606, mais bien en 1626. Quel était donc ce René Augry dont le testament de 1606 était sous nos yeux? Seuls les vieux registres paroissiaux de Mazangé pouvaient nous l'apprendre.

Or, les registres de Mazangé commencent en l'année 1585 et se continuent d'une manière assez régulière, mais avec quelques interruptions toutefois, au travers du XVII^e siècle.

On y voit de nombreux Augry qui sont habitants de Mazangé et font baptiser leurs enfants à l'église St-Lubin de de cette paroisse, ou bien tiennent sur les fonts baptismaux les enfants des autres.

Celui dont nous nous occupons ici, René Augry le père, ne paraît qu'en l'année 1611. Il nous faut pourtant faire mention d'un homonyme, René Augry, sûrement un parent, qui ne figure qu'une fois aux registres de Mazangé. Le 15 mars 1597, il fait baptiser un fils, Marin, né de lui et de sa femme Jeanne, non autrement indiquée. Tous trois disparaissent ensuite complètement après cette date. Pour que notre René Augry ait été celui-

(1) M. de Trémault, de regretée mémoire, a fait paraître au *Bulletin* de notre Société, deux notices sur la famille Augry à douze ans d'intervalle. La première, intitulée : *René Augry*, est au volume de 1889 (p. 178); la deuxième à celui de 1901 (p. 11). Cette dernière a pour titre : *Note sur la fondation de la bibliothèque publique de Vendôme*. Toutes deux donnent des renseignements succincts sur la famille Augry.

là il faudrait qu'il eût perdu femme et enfants en 1606. Mais il serait bien extraordinaire alors que dans son testament il n'eût fait aucune mention de ces pertes cruelles. Nous croyons donc que le testateur de 1606 était un René Augry, célibataire, différent du père du baptisé de 1597.

En cette année 1611, notre Augry est parrain d'une fille de Mathurin Estrilliart et de Jacqueline Guérineau. Il est qualifié docteur en droit, bailli de l'Abbaye de la Ste-Trinité de Vendôme. La marraine est « honnête femme Marie Poscheveux, femme de honorable homme Denys Morisseau greffier de Mazangé. »

Il est encore parrain en 1613 et est qualifié dans l'acte « *utriusque juris doctor et in suprema curia parlamenti advocatus et perfectus, et ballivus abbatiæ sanctæ Trinitatis...* »

Encore en 1615, le 3 novembre, cette fois il est parrain d'un neveu, fils d'un Emond Augry et de Georgette Lermite (1), lesquels paraissent son frère et sa belle-sœur.

Mais en 1617, nous le voyons père du fameux René Augry, le bienfaiteur du Collège de Vendôme dont les actes de bienfaisance nous sont connus par la notice de M. de Trémault.

M. de Trémault dit qu'il ne sait où est né son héros. Plus heureux que lui, nous avons trouvé à Mazangé son acte de baptême que nous transcrivons ici :

Le douze iesame de novembre l'an mil six cent dix sept a esté baptisé René Augry fils de noble homme René Augry docteur es droicts advocat au cours de parlemans de Paris et Bordeaux baillly de l'abbaye de la Sainte Trinité de Vendosme chatellenie de Lille et aultres membres qui en dependent et de Marguerite Poullard fille de deffunct honorable home Macé Poullard vivant sieur de la croix et de Jacqueline fricotte

(1) Dans ce testament de 1606, on appelle cette Georgette non pas *Lermite*, mais *Labelle*.

ses pere et mere, le parrain maistre bonaventure fricotte prestre grand chanoine et trésorier au château de Vendosme et recteur de la paroisse de Navé (Naveil). la marraine la dicte Jacqueline fricotte.

Signé : fricotte et p. martelliere
(ce dernier sans doute vicaire).

Ce baptême devait être suivi quelques années après de celui d'une fille des mêmes personnages. Nous ne ferions que mentionner cet événement si la rédaction latine de l'acte ne nous paraissait assez insolite pour en mériter la transcription.

Die trigesimo Decembris anni 1619 fuit sacris fontis irrigata Renata Augry, filia nobilis viri Renati Augry, utriusque juris doctoris, in supremo senatu advocati necnon inter Burdigalas, patroni abbatiae et vindocinensis praetoris et judicis egregissimi (?) et Margaritae Poulard ejus conjugis testantibus parentibus Justriiis Laurentio Chereau notario et tabellione vindocinensi et nobili Renato d'Amours, infrascripto rectore irrigante.

Signé : Olivier (le curé), R. Augry, Cherau.

Ainsi, voilà un René Augry qui a pour fils un autre René, et, non content de cela, appelle encore sa fille *Renée*. C'est vraiment abuser d'un patron et se jouer par trop des risques de confusions de personnes pour l'avenir.

L'état-civil du personnage en question est donc bien établi ; il est époux de Marguerite Poulard et père du fondateur de la chaire de philosophie du collège des Oratoriens, bienfaiteur de la bibliothèque de la ville.

Mais d'autre part, nous savons que ce René Augry (1) testa en 1626 et non en 1606, et ceci est corroboré par une pièce faisant partie du *Fonds Bouchet*, donnant les

(1) Ce renseignement nous est fourni par M. de Trémault dans sa notice, il l'a sans doute pris dans ce que nous appelons le *Fonds Bouchet* à la bibliothèque de Vendôme. — Nous appelons *Fonds Bouchet* la masse de titres et de documents laissés par feu M. Bouchet à la bibliothèque de Vendôme et contenus dans une boîte non encore

noms des testateurs qui ont fait des legs à la paroisse de de Mazangé « réputée ville » (*sic*). — Parmi les testateurs se trouve René Augry en 1626. Il laisse à la fabrique une rente sur le petit Bodaine (1).

Mais si ce testament de René Augry père est de 1626, de quel René Augry est donc celui de 1606 ?

Pour nous il n'y a aucun doute, le testateur de 1606 est le même que celui de 1626.

En 1606, Augry est encore célibataire, ou dans tous les cas s'il a été marié, il n'a plus ni femme ni enfants, car il ne parle que de ses frères et de ses neveux dans ce testament.

Il relève d'une grave maladie au cours de laquelle il a été soigné avec dévouement par sa servante et il est désireux de lui laisser un témoignage de sa reconnaissance. De plus il déclare être sur le point de partir pour un grand voyage. Ces deux faits lui inspirent sans doute des pensées graves et le portent à coucher par écrit ses dernières volontés.

Mais, objectera-t-on, un testament semblable infirmé par un autre postérieur de vingt années n'est pas intéressant et autant aurait valu le passer sous silence.

Cette manière de voir est toute naturelle ; mais on changera peut-être d'avis quand on aura pris la peine d'en parcourir la teneur.

Il témoigne, chez ce personnage, d'ailleurs ami des belles lettres, d'un état d'esprit fort louable et assez rare à cette époque, au moins ailleurs que chez les grands seigneurs.

inventoriée, que nous avons classée provisoirement en donnant à chaque chemise un numéro au crayon. La pièce indiquée ici est dans la chemise VIII, dossier 1^{er}.

(1) Le grand et le petit Bodaine forment un hameau, commune de Mazangé.

Ses connaissances en littérature et en droit avaient occupé sa jeunesse et contribué à lui donner l'aisance dans laquelle il vivait ; lui-même le fait savoir par les propres termes qu'il emploie.

Il est désireux, autant qu'il peut dépendre de lui, de faire profiter ses concitoyens des lumières qui avaient fait ses délices. Il se décide alors à tester en faveur de sa paroisse natale et lui laisser les livres de sa bibliothèque plus les rentes avec le logement nécessaires à l'entretien d'un régent pour instruire la jeunesse. Quoi de plus louable et de plus généreux ?

C'est d'abord la maison du *Fournil*, située au Gué-du-Loir, laissée à la Fabrique de Mazangé avec des revenus convenables, à l'effet de permettre la fondation d'une école à l'usage des enfants du lieu, puis un autre legs participant du même ordre d'idées, concernant ses livres laissés à la même Fabrique pour être mis à la disposition du Régent de ladite école, avec l'obligation de prêter ces ouvrages aux membres de la famille Augry qui en auraient besoin.

Nous laisserons de côté les legs pieux, et les dispositions prises à l'égard des tiers, pour faire ressortir seulement l'analogie entre les pensées du père et du fils.

Que ce testament de 1606 ait été en effet mis ou non à exécution, il est notoire que près de cent ans après, c'est-à-dire en 1699, René Augry fils (mort en 1704) s'inspirait de ces idées dans son propre testament et les divers codiciles qui lui succédaient, alors qu'il léguait aux Pères de l'Oratoire certains héritages et rentes pour fonder dans leur collège une seconde classe de philosophie, puis toute sa bibliothèque pour être mise à la disposition « des honnêtes gens ».

Le fils donne ainsi à ses libéralités un cadre plus vaste. Il habite Vendôme où il est conseiller à l'Élection.

Ce n'est plus un régent à Mazangé qu'il s'agit d'établir, c'est un professeur de philosophie au collège même des Oratoriens, la plus haute maison d'instruction de tout le pays. Ce n'est plus aux seuls membres de la famille Augry qu'il y a lieu de prêter ses livres : c'est à *tous les honnêtes gens* habitant la ville de Vendôme. De ce prêt obligatoire aux « honnêtes gens » en général vient sans doute la coutume actuelle, très libérale, de la bibliothèque de Vendôme, coutume qui n'est pas suivie, semble-t-il, dans beaucoup d'institutions similaires ; elle consiste à laisser emporter les livres à ceux des habitants du pays se trouvant dans certaines conditions d'âge et d'honorabilité qui désirent en faire leur profit et cela sous la seule obligation de les rendre dans les trente jours.

Cette disposition n'est pas sans inconvénients, mais elle a toujours prévalu et subsiste encore aujourd'hui.

La salle du public, les jours ouvrables, dans la bibliothèque de Vendôme, y perd sûrement en gravité à cause du continuel va et vient des emprunteurs, et la table de travail n'est plus fréquentée que par quelques têtes chauves s'attaquant à de trop gros bouquins pour pouvoir être emportés. Mais qu'importe, si le but est atteint, à savoir les livres instructifs et intéressants mis à la portée d'un plus grand nombre pour populariser les études.

Donc si la ville de Vendôme a pu profiter au XVIII^e siècle des libéralités de René Augry le fils, elle le doit probablement aux idées inspirées par ce testament de son père dont le fils a pu avoir connaissance en compulsant les papiers paternels. Voilà pourquoi il nous a paru curieux de faire connaître ce document bien que des circonstances ultérieures aient pu le rendre caduc.

Mais quels qu'aient été nos efforts nous n'avons pas pu jusqu'à présent savoir où était située au Gué-du-Loir la

maison du Fournil, léguée par notre *de cujus* à son pays natal (1).

Nous n'avons pas pu davantage connaître le sort des livres précieux dont le testament en question donne en détail la description.

Il résulte donc tant de nos recherches propres que du travail ou plutôt des travaux de M. de Trémault, que nous possédons sur cette intéressante famille Augry les renseignements suivants :

Elle est originaire de Mazangé même où elle résidait au XVI^e et aussi au XVII^e siècle.

Elle y possédait différents petits fiefs dont plusieurs Augry portèrent les noms au XVI^e siècle. Il y avait un Jean Augry, sieur du Verger, et un Emond qui se disait sieur de la Gresletterie. Tous deux étaient sans doute les frères de notre René (2).

(1) M. le Curé de Mazangé nous a bien signalé certain modeste immeuble appelé *La Fournil*, situé contre le coteau au Gué-du-Loir ; mais ce lieu ne paraît pas se rapporter à la description, du reste assez vague qu'en fait le testament en question.

(2) Voici les Augry qu'on rencontre le plus souvent à Mazangé au XVI^e siècle :

1584. — Jacques Augry, parrain de Jehan Delaborde.

1584. — Bapt. de Gatien, fils de Emond Augry et de Gillette Thierry. Parrains, Gatien Mocquart et Alex. Percheron, tabellion à Mazangé. Marraine, Bastienne, femme de Sébastien Brossier.

1584. — Marraine, Jehanne, fille de Pierre Augry.

1585. — (9 mars). Bapt. de Jehan, fils de Sébastien Brossier et de Sébastienne [Augry]. Parrains, MM. Jehan Salmé [de Salmet], écuyer, sieur de la Bonaventure, et Jehan Augry ; marraine, Jehanne, fille de Barthélemy Brossier.

1589 (7 octobre). — Parrain, Jehan Augry, sieur du Verger.

1590-1595. — Parrain, Emond Augry, sieur de la Glesletterie.

1596 (5 janv.). — Baptême de Emond, fils de Emond Augry, sieur de la Gresletterie et de Catherine sa femme.

1597 (15 mars). — Baptême de Marin, fils de René Augry et de

Le fief des moulins du Gué-du-Loir, appelé la Hotterie ou Hosterie, appartenait à cette famille et se trouvait sans doute dans le patrimoine de René, puisqu'il en distrairait une parcelle, le *Fournil*, pour en faire une maison d'école.

Tous ces personnages du nom de Augry portant des noms de baptême semblables, il est fort difficile de les distinguer les uns des autres et les pères d'avec les fils. Mais le René Augry de cette notice naquit vraisemblablement dans le 3^e quart du XVI^e siècle. Il était fils de Jehan Augry et de Catherine Mocquart. Il étudia le droit et devint avocat à Bordeaux et à Bazas. C'est du moins ainsi,

Jehanne sa femme. Parrains, Marin Foussereau et René Molmard (?); marraine, Jehanne, femme de Pierre Rousseau, tous de cette paroisse.

1611 (17 avril). — Parrain, honnête homme M^e René Augry, docteur es-droictz, bailli de l'abbaye de la Sainte-Trinité de Vendôme...

1613 (21 juillet). — Patrinus Renatus Augry, utriusque juris doctor et in suprema curia parlamenti advocatus et perfectus, et ballivus abbatiæ sanctæ Trinitatis...

1615 (13 nov.). — Baptême de Renée, fille de Emond Augry et de Georgette la Belle? ou la Muette? ou Lermite.

1616. — Marraine, Emond Augry, femme de René Percheron, de Clouzeau.

1616 (12 nov.). — Baptême de René Augry (reproduit plus haut).

1617 (19 déc.). — Baptême de Renée, fille de Marin Lucas et de Jehanne Augry; parrain, M. René Augry, licencié, etc.; marraine, Renée de Vimeur, fille du sieur de Rochambeau et de dame Claude Filleul.

1619 (30 déc.). — Baptême de Renata Augry (reproduit plus haut).

1625. — René Augry, encore parrain.

1648 (25 oct.). — Marraine, dame Marguerite Poullard, veuve de feu René Augry, bailli, etc., demeurant à Saint-Ulphace, pays du Maine.

1643. — Signature de René Augry (le fils).

semble-t-il, qu'on doit interpréter cette phrase du testament : « escollège de Guienne et *Bazane*(?) » (1).

Il y fit « profession et belles-lettres » ainsi qu'il le dit lui-même. En 1606, il subit une grave maladie et se décida à faire son testament, à la veille d'entreprendre un long voyage. De retour de ce voyage, il se fixa dans le Vendomois.

Il avait alors le titre d'avocat au parlement. Il obtient les fonctions enviées de bailli de l'abbaye de Vendôme, se maria avec Marguerite Poulard, originaire de Saint-Ulphace (2), dont il eut deux enfants, René, né le 12 novembre 1617, et Renée, née le 30 décembre 1619. La naissance de ces enfants devait changer ses dispositions testamentaires ; de là vient qu'en 1626 il y a de lui un autre testament que nous fait connaître certain legs à la fabrique de Mazangé et dont le souvenir a été conservé par un registre connu (Fonds Bouchet) à la bibliothèque de Vendôme.

Il mourut avant 1643, car à cette date Marguerite Poulard est dite sa veuve dans un acte de l'état-civil de Mazangé.

Son fils René lui succéda dans sa charge de bailli de la Trinité qu'il cumula avec les fonctions de juge en l'Élection et d'autres encore. Il épousa Marguerite Noury et mourut sans enfants en 1704 à l'âge de 87 ans après avoir suivi les errements paternels en comblant de ses libéralités, non plus la « ville » de Mazangé, mais bien celle de Vendôme où il s'était retiré.

Peut-être trouvera-t-on que nous nous sommes un peu trop étendu sur ce sujet d'assez mince importance, mais

(1) Et à ce propos, la grave maladie subie par René Augry ne serait-elle pas la peste qui sévit à Bazas en l'année 1606 et dévasta la ville ?

(2) Saint-Ulphace, au pays du Maine, est aujourd'hui une commune du canton de Montmirail (Sarthe).

il nous a paru qu'on ne saurait trop témoigner d'intérêt à ce qui regarde cette famille Augry, aujourd'hui éteinte. Par ses libéralités judicieuses, elle a eu effet mérité toute la reconnaissance des Vendomois amis des lettres et des choses de l'esprit.

Voici maintenant le texte de ce testament de 1606 :

TESTAMENT DE RENÉ AUGRY, père

Bourgeois de Mazangé et avocat en Parlement

(16 Juin 1606)

Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit,

Le Seiziesme jour de Juing apres midy l'an mil six cens six, pardevant nous Jacques Simonneau notaire juré à Vendosme, fut presens et personnellement estably honnorable homme Maistre René Augry docteur en droitz, advocat en parlement à Paris estant de present en ceste ville de Vendosme.

Lequel sain desprit et entendement et de corps recoignoissant nestre rien plus certain que la mort ne chose plus incertaine que l'heure d'icelle joint qu'il est sur son partement pour faire ung longt voyage et craignant estre surpris de mort, a faict et faict par ces presentes son testament et ordonnance de dernière volonté ainsi par la forme et manière que sensuict :

Cest assavoir quil recommande son âme a dieu le createur, a la glorieuse et sacrée vierge marie, a monsieur saint michel larchange, a monsieur saint Leobin patron de leglise et parroisse de Mazangé, en laquelle église le dict testateur avoit été baptizé et esté demurant une bonne partie de ses jours, de toute la cour céleste de paradis, priant Dieu lui faire pardon et remission de s's faultes et pechez et colloquer et recevoir son âme en paradis par le meritte de la mort et passion de nostre Sauveur et redempteur Jesus-Christ et de ses prieres et intercessions de toute la cour céleste du paradis.

Ordonne que s'il decedde en Vendosmois voires à vingt lieues loing de la dicte paroisse de mazangé, son corps y soit apporté et inhumé en icelle eglise au lieu e endroict ou sont inhumez deffuncts Jehan-Augry et Catharine Mocquart sa femme pere et mere du dict testateur et que pour le sallaire de ceulx qui apporteront et feront venir le dict corps mort du lieu ou il sera deceddé hors le Vendosmois en la dicte eglise de Mazangé, il soit payé la somme de soixante livres par les

héritiers du dict testateur et ce par les mains des exécuteurs du présent son testament.

Quant au divin service, lumineaire et cérémonies de lenterage obsèques et funerailles du dict testateur, il s'en remet et rapporte à la discretion et vollonté de ses dictes heritiers.

Item a donné et donne le dict testateur a perpetuité à l'eglise et fabrique du dict mazangé ung corps de logis nommé le fournil situé au gué du Loir composé d'une chambre à feu, garderobbe, estable, grange, puid, cave, cours, jardins tant davant que derrière avecq les appartenances et deppendances dicelles et tout ainsy que les dictes choses appartiennent au dict testateur de la succession de ses deffuncts pere et mere par partages faicts avec ses co-héritiers par devant pierre du cloux, notaire ou autre.

Item donne aussi icelluy testateur a la dicte fabrique d'icelle eglise de mazangé les sommes de deniers qui ensuyvent assavoir :

La somme de deux mille huit cent vingt livres qui sont deubs au dict testateur par Emond Soulle qui lui en est obligé par transaction faite entre eulx par devant nous le dixiesme jour d'avril dernier pour les causes de la dicte transaction et payable au jour et feste de tous-sainct prochainement venant.

Item la somme de deux cent quatre vingt sept livres deubs au dict testateur par Emond Augry son frère et françoise Labelle sa femme, a payer dedans les termes portez par le bail et obligation passé par Dubillard notaire le septiesme jour de may aussi derniers passé et pour les causes y contenues.

Item la somme de cent trente quatre livres ou autre somme qui lui est due par Jacques Chevaye son fermier demourant en la dicte maison du fournil pour reste des fermes des héritages qu'il tient de luy testateur, et dont les termes de payement sont ja eschevez ainsi qu'il apparroistra par les comptes faictz entre le dict testateur et le dict Chevaye par davant Martellière notaire à Mazangé, et généralement a donné et donne le dict testateur à icelle église et fabrique de mazangé tous et chacuns les biens meubles comme or, argent monnoyé et à monnoier, bleds et autres grains, vins (1),

livres, comme ung cours civil de Godefroy en six grands vollumes ; Cours canon en trois grands vollumes ; Ordonnances générales de France, en deux grands volumes, Coustumes générales, en deux grandz volumes ; Conférences des Ordonnances, en ung grand volume ; Code Henry Quatriesme, en ung grand volume ; Chopin, Soubz la coustume danjou.

(1) Nous voyons ici sur notre copie une ligne en blanc. Nous avons le regret d'avoir négligé, au temps où la pièce a été copiée, d'indiquer si le blanc existe bien dans le manuscrit ou s'il résulte de mots que nous n'avons pu déchiffrer.

Tous les dictz livres reliez en veau rouge sur chacun desquels est le nom du dict testateur en lettres dor lavez reiglez et dorez sur la tranche avec une housse de bazane verte sur chacun des dictz livres, et plusieurs autres livres qui se trouveront en la possession du dict testateur lors de son décès.

Le dict don fait par le dict testateur a la dicte église et fabrique de Mazangé, tant de la dicte maison que des dictz deniers meubles livres et choses susdictes a la charge d'employer les dictz deniers et valleur des dictz meubles horsmis les livres en achapt d'heritages ou rentes pour et au proffict de la dicte fabrique qui sera tenue de par chacun dimanche de l'année a tousiours mais de faire dire et celebrer en la dicte église de Mazangé a heure commode et propre, une grande messe de l'office du jour pour et à l'intention du dict testateur et de ses parents et amis vivans et trépassés et admonester le peuple qui assistera a la dicte messe de prier Dieu pour le dict testateur et ses dictz parents et amis.

A la charge aussy que les procureurs de fabrique de la dicte eglise seront tenus de fournir et tenir a tousioursmais ung précepteur ou régent qui demeurera et residera au dedans du dict logis et appartenances du fournil et y instruira et enseignera les enfans de la dicte paroisse et autres qui y voudront aller, es bonnes lettres et mœurs bien et deuement et ainsi qu'il appartient.

O [avec] condition que le dict precepteur régent ne prendra aucun salaire des enfans qui porteront le nom de Augry et seront issus et descendus du sang et lignée des Augriz soit du costé paternel ou maternel.

Auquel precepteur sera baillé et délivré par les mains desdictz procureurs de fabrique les fermes, rentes, profficts et revenuz des dictz heritages ou rentes qui seront acquises selon que dict est des dictz deniers et meubles cy dessus donnez par le dict testateur hors mis toutefois ce qu'il commendra pour le paiement de la dicte messe et luminaire qui sera employé durant la celebration dicelle qui sera païé par les dictz procureurs au curé ou vicaire qui la diront.

Aussi seront tenus les dictz procureurs de faire réparer et entretenir en bonne et suffisante réparation la dicte maison et appartenances du fournil, a ce que le dict precepteur et escolliers y puissent demurer et résider commodement.

Les frais desquelles reparations et entretenement seront aussy pris sur les dictes fermes et revenus, et le surplus comme dict est, baillé et delivré par les dictz procureurs au dict précepteur pour son vivre et entretenement et ce par les d'emyes années ou par les quartiers le plus commodément que faire se pourra afin de luy donner subject dy faire son debvoir.

A lelection et nomination duquel precepteur régent toutesfois et

quantes que besoing sera et à chacune mutation lesquels procureurs seront tenus faire assembler les parens du dict testateur portant le nom de Augry et descendus diceux Augris soit de pere ou de mere de la ligne des dictz Augris demourans au dedans de la dicte parroisse de mazange et es environs pour par les dictz parens donner advis a lelection nomination et reception du dict precepteur regent eta la démission et destitution dicelluy sy besoing estoit.

Au quel precepteur regent le dict testateur veult et entend tous ses dictz livres estre baillez et delivrez par inventaire afin de sen servir et aider tant et si longuement quil exercera sa dicte charge en la dicte maison du fournil et dont icelui précepteur régent se chargera pour estre renduz au successeur en la charge et condition dicelluy precepteur sans quilz puissent estre venduz ne alienez.

Toutesfois veult et entend icelluy testateur que si quelques ungs de la ligne des ditz augry se trouvoient capables de se servir des dictz livres, il veult et entend que iceulx livres leur soient communiquez et prestez pour leurs advancement, a la charge de les remettre es mains des dictz procureurs de fabrique toutesfois et quantes quilz en seront requis.

Item a donné et donne le dict testateur à Martine Biné et François son fils la somme de soixante livres tz a une foiz payés par les héritiers du dict testateur auparavant que partager, vendre, ne aliener les heritages et choses immeubles de la sucession du dit testateur.

Lequel en outre a donné et donne a la dicte Biné et son fils la jouissance leur vie durant et du plus vivant deulx, dune cave, jardin et appartenances que le dict testateur a cy devant acquise de la dicte Biné située au lieu du Gué du Loir, à la charge den payer par les dictes Biné et son fils les droictz et debvoirs annuels et den jouir comme bons pere de famille et usuffruictiers.

Et a pour et en recognoissance des bons et agreables services et gouvernement que le dict testateur a receuz et esperé recevoir de la dicte Martine Bine et son fils memement durant une longue maladie que a eue le dict testateur au dict lieu du Gué du Loir des et depuis le mois d'octobre jusques au mois de mars dernier passez.

Et des quelles choses données par ce que dessus tant aux dictes fabrique, precepteur, que Martine Bine et son filz, le dict testateur les en a par ces présentes vestus et saisis et les a faitz et constituez dicelles choses données respectivement possesseurs précaires sans que les dictz donataires soient tenues de demander en estre vestuz et saisis par les héritiers du dict testateur nonobstant les loys coutumes ou ordonnances à ce contraires.

Aux quelles icelluy testateur a déroge et déroge par ces présentes pour ce regard, et a nommé et elleu pour ses exécuteurs testamentaires honnestes personnes Jehan Courtin marchand, demourant à Montoire

son parrain, Toussaint Courtin, filz du dict Jehan Jardin (*sic*) demourant au dict Montoire et Jacques Regnard notaire demourant a Mazangé son cousin.

Les quels ils prie par les presentes den prendre et accepter la charge et au surplus Icelluy testateur a déclaré et déclare quil veult et entend que Gatian Augry filz de deffunct Jehan Augry, et Gantianne (*sic*) brossier fille de deffunct Sebastien brossier et [de] sébastienne Augry qui estoient frère et sœur du dict testateur et les dicts Gatian Augry et Gatianné brossier qui sont ses neveux et niepce luy succedent comme representans leurs pere et mère avecques Emond Augry frère du dict testateur es heritages des quels le dict testateur sera seigneur, vestu, et saisy lors de son déceds.

Et en tant que besoing est ou seroit, Icelluy testateur appelle à sa dicte succession ses dicts nepveu et niepce quil veult et entend partager avecq le dict Emond Augry, son frère esgallement les dictes heritages et immeubles qui demoureront de sa dicte succession, à la charge toutesfois que ses dicts héritiers paieront et acquitteront les debtes pacives du dict testateur lors de son deceds sans que les dicts donataires soient tenuz en paier aucunes.

Et par le moien des présentes, le dict testateur a revoqué et revoque tous autres testamentz et codicilles par luy cy devant faicts.

Les quels il veult et entend estre et demurer nulz et que le présent ayt lieu soit et demure en son plain et entier effect force et vertu, sans que a ceulx qui ont esté faict paravant cejourdhy lon puisse avoir aucun esgard. (Ici plusieurs abreviations illisibles pour nous et semblant une sorte de rubrique notariale).

Faict et passé en nostre maison au dict vendosme en présence de honneste personne maistre Christophle Trouillé huissier et sergent ordinaire au duché de Vendosmois, Michel Pinevoyse et Pierre Gaudichon clerks demourant au dict vendosme tesmoins à ce requis et appelez.

Et sont signez en la minutte des presentes R. Augry, Trouillé, M. Pinevoyse, P. Gaudichon avec nous notaire soubssigné. (Ici encore quelques mots qui nous paraissent illisibles et de la main même du notaire qui signe :

Simonneau (*avec paraphe*).

Et ce jourdhuy dix septiesme des dicts mois et an, après midy en présence des dicts Pinevoyse et Gaudichon tesmoins cy dessus nommez, le dict Augry testateur a déclaré adtesté juré et affirmé par devant nous que les deniers et meubles desquels il faict don à la dicte fabrique de l'église parrochial de mazange aux fins portées par le dict testament sont provenuz de son industrie sueur et travail aux lettres dedans la ville et au parlement de bordeaux et ailleurs continuant son exercice es bonnes lettres et colleges de Guianne et Bazane (?) ou il

faisoit profession publique es icelles lettres. Et au surplus que les donations par lui faictes par son dict testament sont faictes pour cause de mort et la tousiours entendu et entend.

Dont lavons jugé et sont signés en la minute des présentes, R. Augry, M. Pinevoyse, P. Gaudichon avec nous notaire susdicts et soussigné.

Signé : Simonneau (avec paraphe).

(Extrait des titres de la famille Godineau à l'Épau, liasse 3^e, pièce 1^{re}. Cette famille parait avoir détenu les papiers des Augry).

LE PILLAGE D'ESTRIVET

(1654)

PAR M. J. ALEXANDRE

Ce titre, cette date, semblent évoquer tout d'abord, le souvenir de ces bandes de soudards, qui, pendant et après les troubles de la Fronde, parcoururent le Perche, tuant, pillant et incendiant tout ce qui se trouvait sur leur passage.

Mais cette pensée doit être écartée, car les ex-ligueurs sont étrangers aux faits que je me propose de consigner ici. — Il s'agit d'un pillage exécuté de sang-froid, à main armée, par un gentilhomme percheron, messire Louis du Theil, écuyer, baron de Samoye, sur un laboureur, percheron lui-même, Olivier Dumans, fermier du lieu d'Estrivet en la paroisse de *Choue*.

Je souligne avec intention le nom de « Choue », car si l'on consulte soit la carte de l'État-major, soit toute autre, on voit que Estrivet se trouve beaucoup plus près de Souday que de Choue, ce qui pourrait faire croire à une erreur, bien que nous ayons tous constaté que nos divisions de communes sont souvent en contradiction flagrante avec la raison la plus élémentaire.

J'ai dit que le baron de Samoye était percheron, voici les motifs qui me font parler ainsi : comme nous le verrons par l'analyse des pièces, il était justiciable du bailiage de Mondoubleau ; connu de la victime et de la plupart des témoins protégé, cela me semble faire aucun

donte, par la dame de Droué, Lucrèce de Fromentières veuve de Jean du Raynier.

Lui et sa noble bande, savaient bien *chez qui* ils allaient mais non *où* ils allaient, de sorte qu'on les voit de la rue du Taillefer à Mondoubleau se diriger vers la Serpinière les Aulneaux, en demandant où demeurait Dumans, et revenir par Rocheux et la Corbonnière, habitations placées sur des chemins différents, mais pouvant malgré cela conduire tous à Estrivet, car il est inutile, je pense, de faire observer que la route actuelle qui relie Souday à Mondoubleau, avait encore près de 200 ans à attendre, avant d'être tracée.

Des documents qui vont suivre il paraît résulter qu'en pillant et faisant piller Dumans, M. du Teil n'exerçait selon lui, qu'un acte de vengeance, une sorte de justice distributive, car il reproche à sa victime d'avoir « fait des marchés avec sa femme », (M. le baron était marié!) quels marchés ? Mystère..

Les actes de banditisme dont se rendit coupable le baron de Samoye commencent en août et se continuent, d'après Dumans, jusqu'en décembre.

Au mois de novembre Dumans obtient de Mgr l'Official de Chartres une « *quérimonie* » c'est-à-dire une ordonnance enjoignant à tous ceux qui avaient connaissance d'un fait délictueux de déclarer ce qu'ils en savaient, soit à un prêtre, soit à un notaire qui en dressait acte, sous peine par le témoin d'encourir les censures prononcées par l'Église.

Cette « *quérimonie* » fut lue et publiée au prône, dans les églises de Choue et de Mondoubleau ainsi que le prescrivaient les lois canoniques. — Et tous ceux qui avaient quelque chose à dire se présentèrent à cet effet devant un notaire de Mondoubleau, qui reçut leurs dépositions. — Il y eut même un décret de M. le Bailli de Mondou-

bleau autorisant les poursuites, mais je n'en connais ni la date ni le contenu.

Au cours de l'instruction, et c'est là qu'apparaît la haute main de M^{me} de Droué, nous voyons Dumans, donner tous pouvoirs à cette dame de régler cette affaire sans que lui, Dumans, n'ait à payer quoique ce soit, qu'il ait gain de cause ou qu'il succombe dans l'instance.

Dumans, me dira-t-on, était peut-être fermier de M^{me} du Raynier, de là son intervention. — Non, la seigneurie de Droué ne s'étendait pas si loin, et voici comment j'explique cette médiation, qui ne me paraît être que dans l'intérêt seul du gentilhomme pillard : — D'après les registres baptistaires de l'ancienne église de Boisseleau de Droué, je vois que le 26 décembre 1646, damoiselle Maria du Theil, représente « Madame Lucrèce de Fromentières dame de Droué, de Fontaines et aultres lieux » au baptême de Marie-Madeleine Deniau.

Cette demoiselle fille, sœur ou tante de Louis du Theil, était donc l'amie, la protégée ou la commensale de la dame de Droué, qu'elle dût solliciter de mener à bien l'équipée de son parent ; de là, le pouvoir en question, après lequel on ne trouve plus trace du pillage d'Estrivet.

Pour connaître les détails de cette aventure, qui n'a rien de chevaleresque, il est indispensable de se reporter aux actes dressés par le notaire, en exécution de la « *quérimonie* » de l'Official de Chartres ; ils sont au nombre de 11 ; voici, in extenso, la teneur du plus topique, je ne donnerai que des extraits des autres, qui ne sont que les compléments du premier.

I. — Le 30^e jour de novembre mil six cent cinquante-quatre avant midy.

Pardevant nous Ch^{***} notaire, demeurant à Mondoubleau ;

Est comparue Margueritte Lelong veuve Blaize Soreau, demeurant au lieu d'Estrivet parr. de Choue.

Laquelle pour éviter les censures ecclésiastiques, de la quérimonie obtenue de M. l'Official de Chartres, par Ollivier Dumans, laboureur, demeurant au lieu d'Estrivet en la d. paroisse de Choue, Leue et publiée en l'église du dit Choue le jour d'hier, nous a dit et déclaré qu'un certain jour quelle ne peut autrement coter sinon qu'il y a trois mois ou environ, elle déposante, estant en sa maison environ onze heures du soir, il fust heurté à sa porte par trois ou quatre hommes à cheval qui lui demandèrent si s'estoit la maison du dit Dumans, à quoy ayant fait response que non, les dits hommes passèrent outre et allèrent juste à la maison du dit Dumans et qu'incontinent après, le dit Dumans envoya en sa maison sa fille et son petit valet pour luy demander des œufs et des poullets pour traiter des gens de guerre qui estoient chez eux, à laquelle fille Dumans la d. Lelong bailla six œufs et une couple de poullets, et que le lendemain du dit jour vers quatre heures du matin, elle veist le sieur baron de Samoye avec deux hommes de pied arriver au dit lieu où d'abord le sieur de Samoye menassa le dit Dumans de le faire pendre au haut de sa maison et l'appela voleur, Brigand disant qu'il lui apprendroit à faire des marchés avec sa femme, et que le dit jour le dit Dumans dist à elle Lelong que le sr de Samoye avoit emmené son bestial et son autre meilleur meuble, et la femme du dit Dumans luy dist qu'elle avoit aussi baillé de l'argent au dit sr de Samoye, a dit la dite Lelong qu'elle ne veist emmener de bestiaux ni meubles sinon neuf oies conduites par le fils du dict Dumans par le commandement du dit sr de Samoye.

Delaquelle déclaration avons à la d. de Lelong décerné le présent acte, fait à Mondoubleau, etc...

II. — *Le même jour 30 novembre avant midi Marguerite Corde et Barbe Lubineau, couturières, demeurant au lieu de la Godardièrre, paroisse de Choue, disent et rapportent :* « qu'étant en la maison de Laurent Lucas au lieu de la Serpinière en la d. paroisse, elles entendirent vers les huit ou neuf heures du soir plusieurs hommes de cheval qui faisoient grand bruit et frappaient à la porte de..... Dubois. demeurant au dit lieu de la Serpinière, demandant le chemin à aller chez le dit Dumans, sur lequel bruit la femme du dit Dubois sortit de sa maison et les conduisit jusqu'au lieu des Aulneaux, où estant la d. femme Dubois les quitta et retourna en sa maison et dist après son retour aux d. Corde et Bruneau qu'après avoir quitté ces dits hommes de cheval, ils avoient frappé à la porte de la maison du nommé Galloyer, demeurant au dit lieu des Aulneaux... »

III. — *Le même jour, après midi, Louis Galloyer, bordager, demeurant aux Aulneaux, paroisse de Choue, dit notamment, que :* « une nuit qu'il ne peut autrement coter, estant couché en sa maison il entendit grand bruit d'hommes à cheval qui estoient dans la cour du d. lieu et demandoient à haute voix que l'on guidast en la maison du

dit Dumans en jurant et blasphémant le nom de Dieu, que faute d'avoir, par le dit Galloyer ouvert la porte de sa maison, l'un des dits hommes entra en icelle par une fenestre et après y estre entré ouvrit la dite porte, et les autres cavalliers y estant entrés controignirent la femme du dit Galloyer de les guider jusqu'au bout du chemin qui conduit au dit lieu l'Estrivet du dit lieu des Aulneaux, et que le lendemain il lui fust dict par la femme du dit Dumans, que le Sr de Samoye et des cavalliers qui estoient avec luy avaient emmené leurs bestiaux et presque tous leurs meubles... »

IV. — *Le même jour, après midi, Jacques Renault, jardinier, demeurant au lieu d'Alleray et Jean Berthelot, marchand, demeurant au lieu de la Gaste, paroisse de Choue, déclarent :* séparément et concordément qu'environ la fin du mois d'Aoust, allant serrer les dixmes deues à la dame d'Amilly (1), ils passèrent par dans la cour du dit lieu d'Estrivet, environ l'heure de six heures du matin où ils veirent cinq ou six hommes à eux inconnus qui estoient tant en la d. cour qu'en la maison du dit lieu. Et que le même jour il leur fust dit que l'un des d. hommes estoit le sr de Samoye et que les autres estoient allés avec luy au d. lieu d'Estrivet... »

V. — *Le six décembre, avant midi Jean Guenier, fendeur de mer-rain, demeurant paroisse de Choue au lieu de Beaupré, dit :* « que vers la fin du mois d'Aoust ou au commencement de Septembre, estant en la maison de Michel Blandin, hoste en cette ville de Mondoubleau, y arriva le sr de la Chappelle, demeurant au lieu du Boulay parr. de Valeines, lequel luy dist et à ceux qui estoient en la d. maison, que la nuit précédente le dit Dumans l'avoit envoyé quérir pour tascher de voir quels dix personnes qui estoient en la maison du dict Dumans. Lequel dict Dumans croioit estre gens de guerre, que le dit Chappelle estant allé chez le dit Dumans il reconnut que c'estoient des personnes envoyées par le sr de Samoye. Lesquelles lui dirent qu'il falloit que le d. Dumans leur baillast deux cent livres pour le sr de Samoye, ce que le d. Dumans aurait fait en peur qu'il avoit, que les dictes personnes enlèvent de violence des bestiaux et autres meubles, mesme que le dict sr Chappelle auroit presté au dict Dumans quelqu'argent pour parachever la dicte somme de deux cents livres. »

VI. — *Le quinze décembre, Mathurine Beauchamps, femme de Louis Galloyer, des Aulneaux, fait la même déposition que son mari (III), ajoutant :* « qu'en quittant les cavalliers sur le chemin d'Estrivet elle les a entendus disrent qu'en arrivant chez le dit Dumans les uns iront par devant et les autres par derrière retrouver les portes de la maison pour y entrer. »

(1) Denyse de Vendomoys veuve de Pierre d'Amilly, dame d'Alleray, du chef de son père Jacques de Vendomoys.

VII. — *Le 22 décembre, Michel Hauville, marchand sargetier, demeurant à Mondoubleau, déclare :*

« Il y a 4 mois ou environ sans pouvoir coter le temps, le sieur baron de Samoye arriva au logis de la veuve François Brizard, hôtesses, demeurant au dict Mondoubleau, mère du dit Hauville, environ onze heures du soir avec deux hommes inconnus au dit Hauville, qu'estant au d. logis, il demanda s'il n'était point arrivé cinq ou six cavalliers, à quoy le d. Hauville fist response que non. Que le lendemain vers huit ou neuf heures du matin le sieur de Samoye partit de ceste ville pour aller au dit lieu d'Estrivet au logis du dit Dumans, où, par la prière du dit sr de Samoye, il alla avec luy Et Estant arrivés au d. lieu le d. sr de Samoye pria Le dict Hauville de revenir en ceste ville avec deux chevaux qui appartennoient à autres cavalliers qui estoient déjà au dit lieu, pour venir quérir les deux dicts hommes à luy inconnus, et tost revenir au dict lieu et y porter 7 pintes de vin, ce que le d. Hauville fist. Et estant de retour au d. lieu vist que le dit sr de Samoye fist prendre par personnes qui estoient avec luy deux porcs, six chefs de berqcaill (1) et une pochée de filasse appartenant au d. Dumans et qu'il fist amener en cette ville au logis de la dicte veuve Brizard d'où il les fist emmener. Qu'environ quinze jours après ce temps il vint au logis de la d. veuve Brizard deux hommes qui avoient estez amenés par le d. sr de Samoye, lesquels dirent qu'ils alloient quérir chez le dit Dumans deux sommes de grain (2).

VIII. — *Le 6 décembre, avant midi, Marie Hallouin, fille de feu Pierre Hallouin, demeurant chez Marguerite Lelong, sa mère au lieu d'Estrivet, fait une déclaration à peu près semblable à celle de sa mère (N^o 1) avec cette variante que M. de Samoye au lieu de menacer Dumans de le prendre au haut de sa maison aurait parlé du tinteau de sa cheminée, ce qui était en effet plus pratique.* « A dit encore, la dite Marie Hallouin, que le dit jour elle entendist dire par les femmes et enfants du dit Dumans que le dict sr de Samoye leur avoit enmené un porc, six chefs de berqcails, neuf oisons et d'autres bons meubles. »

IX. — *Le 30 novembre, avant midi, Antoine Landier, marchand, demeurant à Rommeau, paroisse de Choue, déclare :* « qu'un certain jour qu'il ne peut autrement coter sinon qu'il y a 3 mois ou environ, venant du dit lieu de Rommeau en ceste ville, il rencontra proche le lieu de Rocheux (3), un homme à lui inconnu monté sur une quevalle appartenant au dict Dumans ayant soubz luy une posche pleine de fil et de chanvre ainsy qu'en jugea le déclarant et qu'estant venu jusque

(1) Pour « bétail ».

(2) Deux sacs, formant chacun la charge d'un cheval, d'où : « bête de somme ».

(3) Château féodal sur la route actuelle de Mondoubleau, à 2 kilom. de cette ville, appartenant alors à la famille de Vanssay.

(4) A 500 mètres de Mondoubleau sur un ancien chemin de Souday.

vers le lieu de la Corbonnière (4) il y trouva plusieurs personnes qui conduisait du berqcail et 2 porcs appartenant au dict Dumans et que lors il luy fust dict par plusieurs personnes que le dit homme à luy inconnu et autres personnes conduisant le d. berqcail et pores avoient esté amenez au d. lieu d'Estrivet par le sr baron de Samoye et en avoient amenez les d. berqcail et pores et autres meubles. »

X. — *Le 23 décembre, le dernier témoin, Guillaume Bigot, serviteur de la veuve Gasnier, demeurant au lieu des Mussonnières paroisse de Mondoubleau dit : « il y a 4 mois ou environ estant en la rue de Taillefer forsbourg de ceste ville, il veit arriver en ceste ville trois hommes à luy inconnus et que depuis on luy a dict estre envoyez par le sr baron de Samoye, lesquels conduisaient devant eux six chefs de berqcail, et Marguerite Lelong, fille de la femme du dict Dumans qui venoit sur une quavalle sur laquelle il estoit, montra une poche pleine et ne scavoir de quoy, et avoir ouy dire que le d. berqcail et poche et ce qui estoit en icelle, avoient esté prins en la maison du dict Dumans. »*

XI. — *Enfin la procuration par Dumans à Madame de Droué, mérite d'être connue. Elle porte la date du 11 décembre, en voici un extrait :*

« Lequel Dumans fait, nomme et constitue dame Lucresse de fromentières veufve de feu mesiere Isaac du Raynier, vivant escuyer, seigneur de Droué. sa procuratrice générale, spéciale et irrévocable, pour poursuivre par toutes voies de justice que bon lui semblera soubz le nom du dict constituant pardevant M. le baillly de la baronnie du d. Mondoubleau et pardevant tous autres juges que la d. de advisera bon estre, Messire Louis duteil escuyer seigneur baron de Samoye ses complices et alliez pour raison des exactions et violences commises par le sr de Samoye et ses complices et alliez par diverses fois depuis six mois en ça et mesme en la présente semaine en la maison et appartenances du d. constituant au dit lieu d'Estrivet et pour raison de l'enlèvement qu'ils auroient faict de ses bestiaux, grains et autres noubles de sa d. maison au dit lieu et menasses qu'ils font journellement contre le dit constituant, pour raison de quoy il y a ja information et décret donné de mon d. sr le baillly de Mondoubleau et généralement de faire tout ce qu'il conviendra et sera admise estre à faire par la dicte dame... transiger et accorder des d. instances, même y renoncer ainsy que bon luy semblera, en retirant néanmoins du dit sr de Samoye, ses complices et alliez les intérêts civils du dit Dumans pour luy en estre par elle tenu compte, et encore à la charge de faire par la d. dame de fromentières les dictes poursuites et aultres procédures à ses despens, frais risques et fortunes sans qu'il en couste rien au d. constituant ny quelle puisse luy en demander aucun remboursement et d'acquitter en oultre par elle le dit constituant de toutes

réparations, frais, despens, dommages & intérêts qui pourroient estre adjugez contre luy au sr de Samoye ses complices et alliez, mesme de fournir au dict constituant des deniers en cas qu'il fust obligé de faire quelques voyages pour raison des dictes instances, ou luy rembourser ce qu'il aura frayé et déboursé ès-dites voyages. »

« Laquelle dame prendra et recevra tous les frais et despens qui pourront estre adjug. z au dict Dumans contre le d. sr de Samoye ses complices et alliez à la réserve des réparations, dommages et intérêts qui pourront estre adjuger au dict Dumans ; Lesquels le d. Dumans s'est reservez pour estre par luy prins franchises et quittes, promettant le d. Dumans de ne céder ses droits pour raison de ce que dessus à qui que ce soit sinon par les ordres de la dite dame ny d'en accorder sans son consentement. . »

Comme on le voit, cet acte est plutôt une cession de droits qu'un pouvoir, ce qui confirme qu'il y avait entente entre la dame de Droué et le baron, autrement on ne s'expliquerait guère l'intervention de cette dame dans une affaire qui se passait à 5 lieues de son principal manoir qui n'était pas une agence !...

Craignant que l'ombre de « messire Louis du Theil, escuyer baron de Samoye » ne vienne troubler le repos du détenteur de ce secret de famille, je n'ai pas indiqué la source de mes documents, mais j'en affirme la parfaite authenticité.

J. ALEXANDRE.

NOUVEL APERÇU
SUR LES
CAUSES DE LA MORT
DE
GABRIELLE D'ESTRÉES

Il m'a paru intéressant d'étudier la mort mystérieuse de la duchesse de Beaufort. Cette étude m'a montré l'importance pour l'histoire, de la médecine légale qui seule peut à résoudre certains problèmes dont les historiens n'avaient pu trouver la solution. C'est le rôle du médecin légiste de discuter et de détruire d'absurdes légendes d'empoisonnement, et d'arriver ainsi à réhabiliter différents personnages calomniés depuis des siècles.

Ce qui distingue l'intervention médicale dans l'histoire, c'est sa prudence, sa méthode sévère, n'avançant une théorie que basée sur un fait indiscutable, ne cherchant pas la vérité absolue mais un relatif suffisant pour permettre d'expliquer ou d'entrevoir.

Les médecins font ainsi de l'*Archéologie pathologique*. « Lorsqu'il s'agit d'un prince, d'une notabilité politique, écrit le professeur Brouardel, l'imagination est portée à exagérer les choses, et à trouver extraordinaire ce qui eût été naturel chez un bourgeois. Parcourez l'histoire, vous serez souvent arrêtés par des faits pareils, et bon nombre de princes et princesses, qu'on a cru empoisonnés,

sont morts d'affections fort naturelles. » Rien n'est plus juste.

« Il y a deux choses, a dit Alfred de Vigny, que l'on conteste bien souvent aux princes : leur naissance et leur mort. On ne veut pas que l'une soit légitime ni l'autre naturelle. » La science détruit les légendes, et si les amateurs de merveilleux y perdent, les amis de la vérité n'ont qu'à y gagner. Il arrive souvent en histoire que les questions que l'on croyait les plus définitivement tranchées viennent à se poser à nouveau. Il suffit de la découverte de quelque indice contraire à l'opinion reçue, pour autoriser la révision du procès et faire infirmer le jugement auquel on s'était tenu : « On crie assez généralement au paradoxe, lorsque des savants, frappés d'une erreur historique, essayent de la redresser ; mais pour quiconque étudie à fond l'histoire moderne, il est certain que les historiens sont des menteurs privilégiés, qui prêtent leur plume aux croyances populaires, absolument comme les journaux d'aujourd'hui n'expriment que les opinions de leurs lecteurs. » (*Balzac, Etude sur Catherine de Médicis*).

La plupart des historiens qui croient à la mort violente de Gabrielle d'Estrées ont indiqué le mobile auquel auraient obéi les meurtriers ; leur but aurait été de l'écarter du trône où son prochain mariage avec Henri IV allait la faire asseoir ; les coupables, on devrait les chercher parmi ceux que froissait cette ambitieuse prétention.

En 1599, année où mourut Gabrielle, Henri IV était épris d'elle depuis neuf ans ; il l'avait connue en Picardie vers 1590 ; son empire s'était établi lentement et semblait d'autant plus solide qu'il reposait sur le charme et sur l'habitude. Le 15 septembre 1594, lorsque Henri IV fit son entrée à Paris, la favorite le précédait dans l'appa-





LA MÈRE DE CÉSAR DE VENDÔME

(GABRIELLE D'ESTRÉES, DUCHESSE DE BEAUFORT)

Par FRANÇOIS QUESNEL, vers 1560.

(Bibl.-Nat.).

reil d'une reine. Elle venait, en juin 1594, de donner au Roi un fils qu'elle avait baptisé du nom de César et auquel le bon prince avait permis qu'on donnât le titre de Monsieur; réservé aux seuls fils de France. En mars 1595, le roi lui donna le marquisat de Monceaux, elle avait quitté le nom de Liancourt sitôt après l'annulation de son mariage. Elle devint duchesse de Beaufort le 10 juillet 1597; cette dénomination avait quelque chose de princier et de quasi royal.

Après la prise d'Amiens, elle obtint pour son fils la main de la fille unique du duc de Mercœur et la perspective d'un des plus riches héritages du royaume (20 mars 1598). Le jeune César venait d'être nommé pair de France et duc de Vendôme.

« Entre Henri IV et Gabrielle, dit Michelet, le contraste était parfait. Lui maigre et vif, infiniment jeune d'esprit sous sa barbe grise. Elle, extrêmement positive, déjà replète à vingt-six (dans le dessin ci-contre qui doit être son dernier portrait, dessin de la Bibliothèque Nationale) sa face s'épanouit comme un triomphal bouquet de lys et de roses. C'est une épouse, une mère, et la mère des gros Vendôme. Si ce n'est la reine encore, c'est bien la favorite. A chaque enfant elle gagnait du terrain. Il n'y eut jamais un père si faible, dit avec raison Richelieu en parlant du roi qui arrivait à l'âge où l'intérieur, l'entourage intime, les affections d'habitudes dominant le caractère. Sous un tel roi la grosse affaire était le mariage. »

Gabrielle traitée en reine par Henri et par toute la Cour n'attendait plus pour en prendre le titre que le bon vouloir du Souverain Pontife, qui devait prononcer la dissolution du mariage du roi avec Marguerite de Valois, mariage resté stérile. Vers l'automne 1598, Henri prit son parti de l'épouser; il se voyait en possession de sa pleine

liberté d'action, maître de trancher cette délicate question du mariage selon ses désirs et son cœur, sans craindre aucune opposition sérieuse. Il arrivait au bout de ses traverses et se croyait en droit, après avoir réglé les affaires de l'Etat, d'arranger à sa guise ses affaires personnelles. Le Béarnais avait alors 46 ans, mais sa verte vigueur montagnarde commençait à fléchir, il avait la goutte, ses infirmités paraissent avoir été pour beaucoup dans le consentement qu'il se laissa arracher ; elles furent le grain de sable qui emporta la balance. La raison d'Etat lui prescrivait d'avoir des enfants légitimes et l'on peut affirmer que si Henri IV eût épousé Gabrielle, la légitimité de César et d'Alexandre de Vendôme, et par suite leurs droits éventuels à la couronne, eussent été à l'abri de toute attaque.

Il reste à rechercher quels intérêts étaient froissés par l'union projetée, s'il y avait des hommes dont elle pût entraver les espérances au point de les armer contre la vie de la favorite, et si ces hommes étaient capables d'un si lâche attentat.

Aucun soupçon ne s'est jamais élevé contre les princes du sang. Les historiens ont cherché quel pouvait être le prince qui avait intérêt à entraver la haute fortune de la future reine, ils ont indiqué Ferdinand de Médicis, grand duc de Toscane. Sismondi a nettement formulé l'accusation :

« Déjà l'on négociait le mariage d'Henri IV avec Marie de Médicis, la vie de Gabrielle était le grand obstacle à sa réussite ; elle périt dans une maison italienne et Ferdinand n'en était pas à son premier empoisonnement. »

Michelet reproduit l'accusation en termes à peu près identiques. *Is fecit cui prodest*. Mais jusqu'à la mort de la duchesse de Beaufort, rien dans la conduite du roi, ni

dans sa conversation, ni dans ses lettres, rien n'autorisait le grand duc à supposer que Henri IV fût disposé à s'allier à sa famille et à renouer des négociations interrompues depuis sept ans. Le mariage du roi avec Gabrielle n'était donc pas pour le grand-duc une déception; Gabrielle morte, rien ne l'assurait que le choix du roi s'arrêterait sur sa nièce. Il eut donc commis, en attendant aux jours de la favorite, un crime gratuit, dont il n'eût point été assuré de recueillir le fruit.

Reste un dernier argument, Gabrielle périt dans une maison italienne chez un homme, qui entretenait des relations avec le grand duc. Zamet serait l'instrument du crime, la main dont se serait servi le principal coupable; mais cet homme qui avait conquis à la cour une haute position était beaucoup plus intéressé à ménager le roi de France que le duc de Florence; c'eût été compromettre sa fortune que de se faire l'instrument d'un attentat qui avait tant de chances d'être découvert et que le roi n'eût pas pardonné. Zamet avait plus à gagner avec une reine jadis favorite qu'avec une fille des Médicis. La mort de Gabrielle affecta profondément le roi; aucun soupçon ne s'éleva contre Zamet. Il nous faut conclure que celui-ci et Ferdinand furent étrangers à cet événement.

Il n'y a plus qu'à préciser les circonstances de la mort de Gabrielle d'Estrées.

Henri IV et Gabrielle vinrent habiter Fontainebleau vers le milieu du Carême 1599. Ces jours, les derniers qu'ils devaient passer ensemble, furent employés aux préparatifs de leur mariage.

Le roi fit à sa fiancée des présents magnifiques : le plat d'or où il avait reçu les clefs de Calais, les offrandes que lui avaient faites les villes de Lyon et de Bordeaux. Il lui donna l'anneau nuptial, celui-là même *dont il avait*

épousé la France à son sacre. Le mariage fut fixé à la Quasimodo. On travaillait aux habits de noces de la nouvelle reine, ses robes cramoisies l'attendaient chez sa tante (1).

La semaine sainte approchait. Le roi pensa qu'il ne pouvait garder, près de lui, celle qui n'était pas encore sa légitime épouse. Gabrielle devait le bon exemple. Le roi voulait qu'elle allât à Paris faire ses dévotions. Il la mit en litière et l'accompagna à cheval jusqu'à Melun. Il lui fit ses adieux et lui donna Montbazon, son capitaine des Gardes et La Varenne qui devaient la suivre partout. Le roi retourna tout triste à Fontainebleau.

Gabrielle arriva à Paris le mardi 6 avril et fut conduite d'après la volonté du roi chez Zamet, rue de la Cerisaie. C'est le jeudi-saint, pendant l'office des Ténèbres qui se disait dans l'église du petit Saint-Antoine, qu'elle ressentit les premières atteintes de la maladie. Elle était alors en position intéressante de six mois et fort incommodée par son état. Néanmoins elle dina de bon appétit. Pendant l'office elle souffrit de la chaleur due à la foule nombreuse, elle dit avoir mal à la tête et éprouva des éblouissements. Ces prodômes furent assez vifs pour lui faire quitter l'église et revenir à son logis où elle fut prise de convulsions. Revenue à elle après ce premier accès elle demanda à être portée chez sa tante Madame de Sourdis, alors absente de Paris, dans le but de se rapprocher du Louvre où elle espérait que le roi s'empreserait d'accourir à la première nouvelle de sa maladie. Les médecins les plus renommés furent appelés, ils n'osèrent, à cause de son état, lui appliquer des remèdes.

(1) Ces robes furent données par César, son fils, aux Oratoriens de Vendôme, qui en firent un ornement d'autel.

Le jeudi soir, entre deux accès, la duchesse écrivit au roi. La Varenne écrivit en même temps pour apprendre au monarque que les médecins jugeaient la malade en grand danger. Le lendemain il écrivit une seconde lettre où il représentait la duchesse comme morte, quoique en réalité elle respirât encore.

Cette lettre parvint au roi alors qu'il était à quelques lieues de Paris et lui fit rebrousser chemin. La Varenne voulait lui épargner l'horrible spectacle de voir la femme qu'il aimait, défigurée et souffrant d'atroces douleurs. Gabrielle avait été dès le jeudi soir reprise de convulsions violentes, les accès se succédèrent rapidement, dans la nuit elle perdit toute connaissance. Son visage devint hideux, les yeux renversés, le cou tordu, la tête retournée. Elle expira dans la nuit du vendredi au samedi à l'âge de 26 ans. Son corps fut ouvert ; son enfant était mort dès le commencement de la maladie. Aucun des médecins n'a jamais rien dit ni écrit qui donne lieu de penser que l'autopsie ait relevé des traces de poison.

Tous les écrivains qui ont supposé que la duchesse de Beaufort avait péri victime d'un empoisonnement, ont admis que le poison lui avait été administré dans une orange. Or la toxicologie constate que les substances vénéneuses qui sont ingérées dans l'estomac *produisent des vomissements*, c'est là un des symptômes généraux de l'empoisonnement. Aucun des écrivains qui nous ont transmis les phénomènes de la maladie à laquelle Gabrielle succomba, ne parle d'un tel symptôme.

Du moment que Gabrielle ne périt pas empoisonnée, je puis dire qu'il est difficile de n'être pas frappé des points de ressemblance qui existent entre la maladie particulière aux femmes en état de gestation et les symptômes observés pendant la maladie de Gabrielle d'Estrées.

Ne sont-ils pas assez frappants pour qu'on soit autorisé à dire avec vraisemblance que Gabrielle succomba à des accès répétés de convulsions puerpérales, maladie connue en médecine sous le nom d'ECLAMPSIE ?

J'extrais du Dictionnaire de Médecine le résumé suivant sur l'éclampsie ou convulsions puerpérales :

« Ces mots désignent, une maladie aiguë à invasion souvent brusque, à évolution rapide, caractérisée par un nombre variable d'accès convulsifs accompagnés d'une suspension complète de l'intelligence et des sens. Les femmes durant le cours de leur grossesse ont une prédisposition puissante à l'éclampsie qui peut se montrer à toutes les époques de la puerpérilité, les trois derniers mois sont les plus marqués à la prédisposition. L'attaque convulsive débute parfois brusquement et sans être annoncée par aucun phénomène précurseur, l'accès est caractérisé par des contractions rapides des muscles de la face, des paupières et des yeux qu'on voit rouler en divers sens dans l'orbite. Ces mouvements saccadés qui donnent à la figure une expression grimaçante des plus pénibles à voir, font bientôt place à des contractures des muscles des mêmes parties du cou. La bouche se dévie fortement à gauche et la FACE SE PORTE AVEC LENTEUR VERS L'ÉPAULE DU MÊME COTÉ. Le corps tout entier devient d'un extrême rigidité. La respiration se suspend, la face se congestionne, devient violacée. La langue se trouve saisie par le resserrement spasmodique de la mâchoire. Il en résulte pour la face d'horribles grimaces produites par des mouvements irréguliers de la bouche, des paupières et des globes oculaires. L'agitation du tronc et des membres se compose de soubresauts qui ébranlent le

corps. Enfin lorsque le désordre cérébral est porté au plus haut degré, le coma reste profond et cet état se prolonge jusqu'à la mort. La mort est une terminaison malheureusement trop fréquente des convulsions puerpérales. On doit la redouter lorsque les accidents cérébraux persistent avec une grande violence, que les attaques se succèdent à de courts intervalles, ou sont suivis d'un coma profond. »

Je n'entends pas tirer de ces citations une conclusion positive et absolue, mais si j'ai pu établir que la duchesse de Beaufort ne périt point empoisonnée, je dis qu'il est difficile de n'être pas frappé de la ressemblance qui existe entre la maladie qui vient d'être décrite et les symptômes observés pendant la maladie dont est morte Gabrielle d'Estrées.

G. CHANTEAUD

LA PAROISSE
DE LA
CHAPELLE-VICOMTESSE
ET SA
FONDATION

3. PARTIE (1)

Les chapelles isolées

Deux chapelles *fondées* se trouvaient sur le territoire de la paroisse de la Chapelle, c'étaient celles de Saint-Blaise et de Sainte-Apolline; la première appartenant à l'Hôtel-Dieu de Châteaudun, la seconde au couvent de la Madeleine de la même ville.

Toutes deux aujourd'hui ont totalement disparu.

SAINT-BLAISE

Pour Saint-Blaise, aujourd'hui, un amas de pierres en marque l'emplacement recouvert par les buis, les ronces et les épines.

Cette chapelle se trouvait presque au faite du coteau qui domine la Grenne, à un kilomètre ou environ du bourg de la Chapelle, vers l'ouest, en face des fermes de la Charrerie et de la Charmois, dans une position très sau-

(1) V. le Bulletin de 1900, p. 162 et 1902, p. 223.

vage, au milieu de terres incultes. Cassini l'indique sur sa carte, mais il la place par erreur au pied du coteau sur le bord de la rivière.

Launay, dans son *Répertoire du Vendomois*, en donne les dimensions : 11 m. 40 sur 4 m. 60. De son temps (milieu du XIX^e siècle), elle n'était pas encore en ruines mais se trouvait déjà depuis longtemps abandonnée. Le pèlerinage auquel elle donnait lieu n'est plus fréquenté (1). On ignore véritablement l'origine et l'époque de la fondation de cette chapelle Saint-Blaise (2). Merlet la croit contemporaine de celle de Sainte-Cécile, paroisse de Fontaine-Raoul, qui fut fondée au XIII^e siècle, et il suppose que le fondateur est Robert du Mée qui, dans une charte du mois de novembre 1209, au moment de se faire Frère Condonné, c'est-à-dire Frère de l'Hôtel-Dieu, abandonna audit Hôtel-Dieu « tout ce qu'il possédait sur le moulin Estornel à Boursay et confirma le don du pré de Flocel fait par le Frère Guillaume de Choue (3) ».

Nous ne savons où se trouvait le moulin Estornel. Mais il y avait sur la rivière de l'Égrenne ou la Grenne un moulin non loin de Saint-Blaise, au bas du manoir de la Charmois, sur les limites des paroisses

(1) Saint Blaize, qui était évêque de Sébaste en Arménie, souffrit le martyre vers l'an 315. Il passe pour avoir guéri nombre de malades alors qu'il était en prison et, entre autres, un enfant souffrant d'une maladie de gorge ; voilà pourquoi on l'invoque dans nos pays pour les maux de gorge.

(2) Ce qui regarde la chapelle Saint-Blaise est puisé en grande partie dans l'*Inventaire des Archives hospitalières de Châteaudun*. L'auteur de cet inventaire, Lucien Merlet, dans son Introduction, a traité le sujet si complètement que nous n'avons guère eu qu'à lui faire des emprunts. Mais il faut signaler ici une erreur. Il confond les Bordes St-Blaise avec les Bordes de Fontaine-Marie, paroisse de Douy (E.-et-L.).

(3) Lucien Merlet, *Inventaire des Archives hospitalières de Châteaudun*. Introduction p. xvij.

de Boursay et de la Chapelle. Il est vrai qu'au XVI^e siècle ce moulin, doublé sur la hauteur d'un moulin à vent, paraît appartenir aux dames de Saint-Avit de Châteaudun (1). Était-ce là le moulin Estornel, de Boursay, qui aura pu changer de mains et passer d'un couvent à l'autre? Nous ne savons.

Ce qu'il y a de certain c'est que le chapelain de Saint-Blaise avait là un moulin, attendu que, en 1368, il faisait un accord avec un nommé Pierre Henry pour 12 sous de cens sur une pièce de pré « au-dessous du moulin au prieur (plutôt chapelain) de Saint-Blaise » (2). L'importance de ce lieu était assez considérable et le chapelain de Saint-Blaise tenait son rang dans le clergé du diocèse assez établi pour qu'il lui ait été attribué le droit de vote spécial dans son ordre aux élections pour les États-Généraux du royaume (3).

Le titre le plus ancien où il soit question de la chapelle Saint-Blaise date de mars 1362.

A cette époque, Guillemette, veuve de Joly de Soizé, donnait à l'Aumône de Châteaudun pour son anniversaire et celui de son mari, trois mines de terre au terroir de la chapelle Saint-Blaise.

Il n'est pas dit dans ce titre que la bienfaitrice ait voulu spécialement favoriser la petite chapelle dépendant de la Maison-Dieu Dunoise, mais il est croyable que ces trois mines de terre ont dû augmenter ses possessions comme étant tout près de son territoire (4).

(1) Collection de l'abbé Bernault, titres de St-Jacques d'Aigrefaim.

(2) Merlet, *Inventaire des Archives hospitalières de Châteaudun*, série A 6 et 55.

(3) Duchemin de La Chesnaye, manuscrit sur le Vendomois, t. 1, p. 115 (Bibl. de Vendôme).

(4) Les titres de ces biens sont compris à l'*Inventaire des Archives hospitalières de Châteaudun*, par Lucien Merlet, sous les nos : série B. 767 à 783.

L'importance que prenait cette chapelle devait inévitablement exciter l'ombrage des prieurs de la Chapelle-Vicomtesse. Elle faisait concurrence au prieuré et à l'église paroissiale ; aussi en 1370 (1), au mois de décembre, survint-il un accord entre la Maison-Dieu de Châteaudun et le prieur de la Chapelle qui règle les droits et redevances appartenant à la chapelle Saint-Blaise. Ce sage accord devait pour longtemps mettre fin aux contestations entre les deux maisons ; et il faut arriver jusqu'en l'an 1563 pour retrouver un autre accord de même genre, cette fois non plus entre l'hôpital et le prieur, mais entre le chapelain lui-même, Jean Pèzières et Jean Godelain, non plus prieur, mais simplement curé de la Chapelle-Vicomtesse (2).

Aucun titre, avant 1565 ne fait savoir comment les frères de l'Hôtel-Dieu de Châteaudun entendaient les rapports entre leur maison et les chapelains de Sainte-Cécile et de Saint-Blaise. Mais vers cette époque, l'hôpital, bien que toujours confié aux soins des frères condonnés pour ce qui regardait les malades, fut pourvu de commissaires laïcs qui entendaient faire passer par leurs mains toute l'administration des revenus de la maison. Mais une difficulté se présenta pour les chapelles Sainte-Cécile et Saint-Blaise. Elles étaient aux frères condonnés, ceux-ci fournissaient les chapelains destinés à les desservir ; on ne pouvait mettre ces chapelles en des mains laïques. C'est alors qu'intervint un accord entre les frères condonnés eux-mêmes qui, pour n'être pas dépossédés de ces chapelles, convinrent que le chapelain de chacune d'elles ne percevrait que les dîmes « tant grosses que menues avec le dedans de la dite chapelle », c'est-à-dire ce qu'on

(1) *Même Inventaire A.*, 8-24-243.

(2) *Ibid.*, E. 43.

appelle aujourd'hui le *casuel*. Pour le reste « rentes, revenus, terres, possessions, bois, étangs et autres droits y appartenant » ils devaient revenir « à la mense, pour vivre en commun. »

C'était là, consacrer des choses déjà sans doute réglées par l'usage, car il est évident que l'Hôtel-Dieu ne pouvait laisser le chapelain de Saint-Blaise jouir comme propriétaire de ces biens dont le revenu était destiné à l'Aumône.

Ces biens de Saint-Blaise se composaient de plusieurs métairies qu'il est assez difficile de retrouver exactement aujourd'hui, parce qu'elles ont changé de nom. Mais les divers titres parlent d'autres biens ou du moins d'autres noms. La métairie de Saint-Blaise semble être devenue la Cherrerie, l'étang a disparu ; le Taffourin paraît être aussi appelé les Bordes-Saint-Blaise. Enfin la Grande-Maison de Saint-Blaise qui devait être la demeure presbytérale, a totalement disparu.

Cette maison, sans doute non habitée en 1483 par le chapelain, était louée par lui à cette époque, accompagnée de deux morceaux de pré, pour la somme de 25 sous de rente.

La métairie de Saint-Blaise ou la Cherrerie était louée en 1447 pour trois vies moyennant 40 sous de rente ; en 1569 pour deux vies et 29 ans moyennant 12 deniers de cens et 25 livres de rente ; en 1668, cette fois pour 3 ans seulement (les chapelains paraissent las des beaux emphytéotiques) et moyennant 40 livres et deux chapons ; en 1674, encore pour 3 ans, moyennant 60 livres et toujours deux chapons ; en 1678, pour 8 ans, moyennant 57 livres seulement ; mais aux deux chapons ou ajoutait un lapin et quatre perdreaux, ce qu'était justifié par la nature giboyeuse du lieu ; enfin en 1682, cette fois pour 6 ans moyennant 135 livres et 2 chapons.

Le prix ayant ainsi fait plus que doubler en 4 ans, il est à croire que la Cherrerie aura dû absorber le Taffourin, appelé aussi les Bordes-Saint-Blaise et quelques prés qui étaient loués auparavant avec la Grande-Maison, et peut-être la Grande-Maison elle-même.

Hors de cette métairie, il y avait encore la Bizolière qui avait absorbé au XVI^e siècle la Maison-Rouge et la Gaste, et avait été louée à Jean Bizolier, d'où son nom. Elle est située au hameau de Tronchet, appelé jadis les Tronchays (1), paroisse de Choue. Cette métairie était louée au XVII^e siècle 30 puis 45, puis 50 livres.

Ce lieu des Tronchays, déjà au XII^e siècle, appartenait à la Maison-Dieu de Châteaudun, car en 1188, Hugues VI de Châteaudun, seigneur de Mondoubleau, exemptait les hôtes (les colons) du Tronchet, hommes de l'Hôtel-Dieu, de la corvée, de l'expédition, de la chevauchée et de la taille (2), sous la condition que quand le seigneur partirait en guerre, les hommes du Tronchet viendraient garder son château de Mondoubleau (3). C'est peu après, c'est-à-dire en 1212, que l'abbaye de la Madeleine de Châteaudun qui possédait non loin de là la chapelle des Chauvellières fit un accord avec l'Hôtel-Dieu au sujet des dîmes du Tronchet pour lesquelles les deux maisons étaient en compétition.

On voit donc que si, d'après Merlet, cette chapelle Saint-Blaise ne datait que du XIII^e siècle, dès le XII^e siècle, l'Aumône de Châteaudun possédait pourtant des biens en cet endroit. Cette possession du Tronchet, fut augmentée en 1238 par suite de la vente faite à l'Hôtel-Dieu par

(1) Il y a deux Tronchets, celui de Choue et celui de la Chapelle, ils sont proches et ne formaient sans doute jadis qu'un seul lieu.

(2) *Arch. hospital. de Châteaudun*. Série A. 3-n° 25 — A 3-n° 53 — A 6-n° 10.

(3) Bordas, *Ethnographie de Dunois*, t. I, p. 161.

Richeuf, veuve de Eudes Jeulain de terres et maisons au même lieu du Tronchet moyennant 7 livres (1).

De plus, entre autres rentes, la chapelle Saint-Blaise en possédait une de cent sous sur la métairie de l'Épinay sise près les Tronchets (2). De nos jours les biens possédés par l'Hôtel-Dieu de Châteaudun sur la paroisse de la Chapelle étaient encore considérables. Mais ils ont été pour la plupart vendus au détail il y a peu d'années ; il en reste à cette heure fort peu de chose.

L'inventaire des archives de l'hôpital de Châteaudun nous fait connaître les noms de plusieurs chapelains de Saint-Blaise qui, par erreur, sont souvent appelés prieurs. Bien que la chose ne présente que peu d'intérêt, ces personnages étant pour la plupart d'obscurs frères condonnés, nous en publions la liste :

- 1483. **Pierre Boete**, chapelain de St-Blaise, fait bail. de la Grande-Maison de St-Blaise (B-772).
- 1502 (janvier). Démission de **Guillaume Coste**, chapelain, moyennant une pension viagère (A-8-244).
- 1551. Sur la désignation de **Anselme Touchard, Jean Douet** est nommé chapelain (A-8-246).
- 1552. Procès entre **Mathurin Jumeau** et Jean Godelain, tous deux frères condonnés, pour la possession de la Chapelle-St-Blaise. Il est à croire que Mathurin Jumeau fut nommé, car nous voyons plus loin Jean Godelain être curé de la Chapelle-Vicomtesse (E-42).
- 1563. **Mathurin Pezière**, chapelain, fait un accord avec Jean Godelain, curé de la Chapelle-Vicomtesse (E-43).
- 1643. **Nicolas Léveil**, connu par un bail (B-773).
- 1650. **Julien Soefve**, id. (id.).
- 1652. **Marin Camin**, soi-disant frère condonné, adresse au maître de l'Hôtel-Dieu une requête à l'effet d'être pourvu de la Chapelle-St-Blaise ; mais on ne dit pas qu'il fut nommé (E-44).
- 1678. **Claude Geray** a contestation avec l'Hôtel-Dieu pour les

(1) *Ibid.*, A8-36 et A3-7.

(2) *Ibid.*, B. 779.

réparations à la Chapelle et les maisons du prieuré (*sic*) de St-Blaize. Ceci est une preuve qu'à côté de la Chapelle se trouvait une maison presbytérale (E-45).

1683. **Julien Soefve** étant mort, ses héritiers ont un procès avec l'Hôtel-Dieu pour les réparations à faire à la Chapelle-St-Blaize (E-46).
1738. **Jacques-Gaspard Tuault de la Flocherie**, ancien chapelain de St-Blaize, a contestation avec **Guillaume Sigogne**, son successeur, pour réparations à faire à la Chapelle (E-47).

C'est là tout ce que nous avons trouvé de renseignements sur la chapelle Saint-Blaise ; il est probable que la culture de ces parages devenant de plus en plus soignée, dans peu d'années, les derniers vestiges de ce petit monument auront entièrement disparu.

SAINTE-APOLLINE

Une deuxième chapelle existait encore sur la même paroisse ; c'était celle de Sainte-Apolline des Chauvellières (1), annexée au château du même nom et sur le compte de laquelle nous possédons des renseignements un peu plus détaillés.

Elle a aujourd'hui entièrement disparu ; on en montre simplement l'emplacement à l'étranger qui aime à s'égarer dans les haies percheronnes, lorsque le hasard le conduit jusque dans l'enceinte de douves renfermant aujourd'hui les bâtiments de la ferme des Chauvellières.

Elle n'existait plus déjà, cette chapelle lorsque G. Lounay faisait ses tournées archéologiques dans le Vendomois, c'est-à-dire au milieu du XIX^e siècle ; du moins celui-ci

(1) La Chauvellière : ou les Chauvellières, ferme à 4 kil. S. O. du bourg de la Chapelle-Vicomtesse.

n'en fait-il pas mention dans son *Répertoire* (1) et rares sont les choses de ce genre qui ont échappé à la perspicacité de notre zélé collègue.

Quelques documents dont nous donnons plus loin des fragments, nous en feront connaître l'emplacement et la dimension, comme aussi l'histoire (2).

Plusieurs chartes du Cartulaire de la Madeleine de Châteaudun nous font connaître le fondateur de la chapelle Sainte-Apolline (3). C'était un chevalier appelé Geoffroy de Brullon ou Bruslon, qui vivait à la fin du XII^e siècle et possédait évidemment la seigneurie des Chauvellières. Nous le retrouverons quand nous parlerons exprès du château lui-même.

La charte de fondation a disparu, mais on connaît trop, par les cartulaires, les actes qui accompagnèrent cette fondation pour avoir le moindre doute sur sa date, à une année près. Elle eut lieu entre 1188 et 1190.

Elle était faite par le dit Geoffroy, « pour le salut de son âme et de celles de ses parents ».

Nivelon de Meslay (4), seigneur de Fréteval, aussitôt la fondation faite, se hâta d'ajouter son don personnel à cette

(1) *Répertoire archéologique de l'arrondissement de Vendôme*, par G. Launay. — Vendôme, Lemerrier, 1889.

(2) Sainte Apolline, à qui cette chapelle est dédiée, vivait à Alexandrie au III^e siècle et fut martyrisée l'an 249 sous l'empereur Philippe-l'Arabe. On lui brisa toutes les dents et finalement elle fut brûlée vive. On l'invoque dans les campagnes pour les maux de dents. C'est peut-être un souvenir du pèlerinage à S^{te} Apolline qui faisait encore, il y a quelques années, accourir non loin de là, à Bréviande, les gens souffrant de maux de dents, et où se trouvait un fermier guérisseur qui, chaque fois qu'il arrachait une dent, plantait un gros clou dans le poteau d'un hangar ; il fixait, disait-il, le mal dans le poteau ; et ce poteau, en 1890, était littéralement couvert de têtes de clous.

(3) L. Merlet et L. Jarry, *Cartulaire de la Madeleine de Châteaudun*, Chartes 34, 37 et 39.

(4) Meslay, canton de Bonneval (Eure-et-Loir), était le berceau de la famille des seigneurs de Fréteval au XII^e siècle.

œuvre pieuse, et à la prière de Geoffroy de Brullon, il concéda aux chanoines demeurant aux Chauvellières, le droit de chauffage et d'usage dans le bois de Fay (ou peut-être du Hêtré) « *in nemore de Fajo* », pour le bois mort ou vif, le pasnage de leurs porcs et le pacage pour leurs autres animaux (1).

Ce bois de Fay dont le nom même a disparu devait être proche de la Chauvellerie, sans doute au sud et vers Bréviande (2) où se trouve encore un certain espace couvert de bois.

Vers la même époque, euvirons l'an 1190, Geoffroy IV, vicomte de Châteaudun, sans doute en sa qualité de Seigneur de Mondoubleau confirmait la donation faite à la Madeleine de Châteaudun par Geoffroy de Brullon de la chapelle de la Chauvellerie (*chavaleria*), ainsi que de la dime du terrage de toute la terre de ce nom, tant de blé que d'avoine, métive, noue et herbage, le pasnage des porcs avec le complet usage du bois de Fay, tant pour le chauffage que pour la charpente, choses qu'avait concédées Nivelon de Meslay, seigneur de Fréteval avec l'approbation d'Archambaud de Hauz, Gilon de Chançay (*de Chancaio*) et Geoffroy Daude, tous trois forestiers de ces bois (3).

Le même Vicomte accorde encore son autorisation pour le don fait par Geoffroy de Brullon aux dits chanoines, d'un pré qu'il avait acheté à Robert Archer (4).

(1) Les auteurs du *Cartulaire* disent que cette charte date de 1185 environ. En réalité elle doit dater de 1190, au plus tôt.

(2) Il existe non loin de là, au sud de Bréviande, une ferme appelée le *Fiot-bouché* ou Bouchet, dont le nom rappelle le *Fajus* de la charte.

(3) *Cartulaire de la Madeleine* ch. 39. Bordas cite une charte qu'on croit datée de 1200. Cette charte abandonne à la Madeleine le terrage de Saint-Mars et répète les dons de Geoffroy de Brulon. — Bordas, t. II, p. 226.

(4) *Ibid.* 39.

Et, encore en cette même année 1190, Louis, fils de Thibault, comte de Blois, confirmait la vente faite à la chapelle des Chauvellières par Bernard Doyen, d'une rente de deux muids de blé et d'un muid d'avoine (1) pris sur la dime de Prénouvellon (2). En paiement, le dit Bernard recevait la rente de 20 livres angevines, que Geoffroy de Brullon avait constituée en faveur de cette chapelle.

Bernard Doyen pour accomplir cet acte a soin d'obtenir le consentement de sa mère Ameline, de ses frères Thibault et Barthelemy et de son oncle Hardouin de Oucques (3).

Cette vente fut confirmée par Nivelon seigneur de Fréteval dans le fief duquel se trouvait Pré-Nouvellon et cela avec le consentement de sa femme Aalix et de ses fils Ursion et Hugues et encore de ses frères Foucher, Philippe et Mathieu (4).

Cette même charte de la Madeleine de Châteaudun (n° 37) dont nous tirons ces renseignements, contient une note de l'auteur du cartulaire qui cite une lettre écrite le 23 septembre 1772 par dom Jaubert prieur de la Madeleine à M. Bulté de Chery pour lors prieur de la Chauvelière qui résume les titres du dit prieuré :

« La Chapelle de Sainte-Apolline des Chauvellières fut fondée par Geoffroy de Brullon et donnée à l'église de la Madeleine de Châteaudun, du consentement de Geoffroy, vicomte de Châteaudun, par lettres duement en forme, datées de l'année 1190. Cette donation fut confirmée

(1) Le muid de Vendôme était de 144 boisseaux ou 17 hectolitres 67 litres. Aujourd'hui cette quantité de grains vaudrait de 650 à 700 francs.

(2) Prénouvelon, commune du canton d'Ouzouer-le-Marché, arrondissement de Blois.

(3) *Cartul. Madeleine*, ch. 57.

(4) *Ibid.* notes, tirées de Lancelot f° 84 d'après le *Cartul. primitif*, f° 29.

à l'abbaye de la Madeleine par une bulle d'Innocent III, en l'année 1198, adressée à Séguin, lors abbé régulier de la Madeleine.

« La dotation de cette Chapelle consistait originairement dans les dîmes et terrage que le chapelain avait droit de percevoir sur toutes les terres des Chauvellières, dans l'usage qui lui était accordé de toutes les forêts et paccages dudit seigneur des Chauvellières, et encore en une rente de 20 livres que ledit Geoffroy de Brulon avait jointe à la fondation. Cette rente de 20 livres fut convertie et employée, la même année 1190, en l'acquit d'une redevance de deux muids de blé et un muid d'avoine au profit de la même Chapelle, à prendre et percevoir sur la dime de Pré-Nouvellon, qui relevait du fief de Nevellon, s^r de Fréteval, lequel l'amortit et l'affranchit de tout devoir de vassal.

« Mr Louis Tuffier, s^r de Chauvellières, voulant tirer avantage de cette fondation, et se procurer la messe pour la commodité de son château, qui était fort éloigné de l'église paroissiale de la Chapelle-Vicomtesse, le 15 janvier 1661, donna au prieur de Ste-Apolline des Chauvellières et à ses successeurs 50 livres tournois de rente annuelle et perpétuelle ».

C'est donc bien Geoffroy de Brulon, seigneur des Chauvellières qui fut le fondateur de la chapelle Sainte-Apolline, dans l'enceinte du château.

En accomplissant cet acte pieux, ce Geoffroy se mettait à l'unisson des autres seigneurs féodaux de l'époque comme ceux de Fréteval et de Mondoubleau, après les comtes de Vendôme eux-mêmes, qui constituaient des prieurés dans l'enceinte même de leurs châteaux et en cela du reste, créaient souvent des embarras sans nombre à leurs enfants et successeurs.

Ainsi donc, bien que l'acte même de fondation de ce prieuré ne nous soit pas connu, il est fort raisonnable de le fixer à l'année 1189, à quelques mois près. Car, si les chartes provenant de Nivelon de Fréteval et de Geoffroy de Châteaudun ne sont pas datées, celle de Louis, vicomte de Blois l'est parfaitement ; elle est de 1190 et doit avoir été de bien peu postérieure à la fondation même (1).

(1) Thibaut, comte de Blois, était alors en Palestine où il devait

Le prieuré se composait primitivement de plusieurs chanoines, car le sire de Fréteval dit positivement en donnant son bois de Fay qu'il fait ce don « *canonicis apud chavaleriam commorantibus* », aux chanoines demeurant à la Chauvellerie.

Pour savoir en faveur de quel couvent la fondation avait été faite, il faut se rapporter à la bulle du pape Innocent III qui, l'an 1199, le 29 janvier (c'est-à-dire 1200) confirmait les possessions de l'abbaye de la Madeleine de Châteaudun et nommait expressément la chapelle de la Chauvellerie parmi celles appartenant à cette abbaye, et avec toutes ses dépendances (1). Ce n'était pas le seul édifice religieux que ce couvent possédât dans nos contrées ; il avait encore les églises de Ruan, de Villebout, de Saint-Mars-du-Cor, de Choue, de Saint-Ouen près Vendôme et la chapelle de la Jousselinière à Saint-Ouen.

Geoffroy de Châteaudun, sire de Mondoubleau, voulant du bien à sa chapelle des Chauvellières (*capella nostra de Calvaleria*) prouve que la terre était à lui, lui fit en 1202 le don de trente sous de rente, à prendre sur les cens de Choue qui évidemment lui appartenaient comme seigneur de Mondoubleau, à la condition que ces trente sous seraient affectés à l'entretien d'une lampe qui nuit et jour devait brûler devant l'Autel.

trouver la mort en 1191. On voit que son fils et futur successeur gouvernait le comté en son absence. Et, si l'on en croit ce qu'il y a d'écrit de l'écriture du temps au dos de la charte 37 du Cartulaire de la Madeleine, il l'aurait gouverné avec le titre de vicomte, c'est-à-dire de vicaire du comté : « Carta Ludovici vicecomitis de decima de Pereis Nivelonis pro Calvaleria ».

(1) Cartul. Magdeleine, ch. 42.

A l'*Inventaire des Archives de la Maison-Dieu de Châteaudun*, ch. 59, p. 41. On voit que *Rogerus* était *prior de Chauveleria*, ce qui indique alors un prieuré et non une simple chapellenie.

C'est de la Chauvellerie même que la charte est datée ainsi que plusieurs autres relatives aux donations du même Geoffroy.

Il faut croire que ces trente sous ne se trouvèrent pas suffisants pour remplir cet emploi car en 1209 le même Geoffroy IV, du consentement de ses enfants ajoutait encore à ce don une rente de trente autres sous dunois sur la prévôté de Mondoubleau (1).

Mais avant cette date, en 1204, voici qu'une contestation naquit entre les chanoines de la Madeleine et les moines de Tyron. Ces derniers possédaient le prieuré et l'église de la Chapelle-Vicomtesse, et étaient seigneurs de Frileuse, fief situé proche les Chauvellières.

Les moines de Tyron, prétendaient, peut-être à juste titre, que l'établissement de la chapelle Sainte-Apolline sur le territoire de leur paroisse portait un préjudice grave aux bénéfices de leur église de la Chapelle-Vicomtesse. Afin d'éloigner toute prétention de la part du prieuré de Tyron sur les revenus de leur Chapelle, l'abbé et les chanoines de la Madeleine abandonnèrent alors aux moines tout ce que leur prieuré des Chauvellières avait droit de prendre sur les dîmes et les prémices fournies par les hommes de la Charmois et du Tronchet (2) qui se trouvaient être les vassaux des moines de Tyron ; et en outre, la moitié d'un muid de seigle à prendre dans la grange de Cormont (3) tous les ans le jour de Saint Rémi. (Juin 1204) (4).

(1) *Id.*, ch. 50, et Bordas, t. II, p. 226, et Guissard, Bulletin de la Société Dunoise, t. VIII, p. 91.

(2) Le Tronchet est un hameau assis sur les deux communes de Choue et de la Chapelle. Quant à la Charmois, c'est un ancien manoir auquel nous reviendrons quand nous en serons à parler des fiefs répandus sur le territoire de notre paroisse.

(3) Cormont, fermes commune de Ruan, situées sur la pente du coteau du même nom, non loin du point culminant du pays.

(4) Cartul. Magdeleine, ch. 52.

Dans cet accord on fait intervenir plusieurs témoins, parmi lesquels Renault, abbé de Saint-Calais ; Renaud, prévôt de Mondoubleau ; Adam, de Courtalain, prieur de la Chapelle-Vicomtesse ; Renault, prévôt du même lieu, et plusieurs autres.

Les choses ainsi réglées, l'existence de cette chapelle Sainte Apolline des Chauvellières semble s'être traînée pendant plusieurs siècles dans l'oubli, et il faut arriver à la deuxième moitié du XVII^e siècle pour en entendre à nouveau parler.

Mais nous n'avons plus jamais de nouvelles de la lampe fondée par Geoffroy de Châteaudun en 1204 et de la rente sur les cens de Choue et sur la prévôté de Mondoubleau, qui servait à l'entretenir.

A cette époque, il n'est plus question des chanoines résidant aux Chauvellières ; il s'agit simplement pour le seigneur du lieu de se faire exempter des devoirs paroissiaux et de faire considérer sa chapelle comme étant sa propre paroisse.

Par la lecture de la pièce suivante on verra que le véritable chapelain de Sainte Apolline était le curé de la Chapelle-Vicomtesse, se trouvant là fort à point pour remplacer, dans ses obligations, le prieur devenu commendataire et toujours absent.

« Jean Edeline, licencié en droit, chambrier et chanoine de l'Eglise Cathédrale de Chartres, official et grand vicquaire de Monseigneur l'Illustrissime et Reverendissime père en Dieu Messire Ferdinand de Neuville, par la grâce de Dieu et l'autorité apostolique eveque de Chartres, à tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut : Savoir faisons que vu la requête présentée à nous par Messire Louys Tuffier, chevalier, conseiller du Roy en ses conseils M^{re} ordinaire de sa chambre des Comptes à Paris, seigr de Vaulouseran et des Chauvellières, contenant que dans l'enclos de sa maison seigneuriale des Chauvellières située dans la paroisse de la Chapelle-Vicomtesse, diocèse de Chartres, ses prédécesseurs seigneurs y ont fait construire et bastir une chapelle, laquelle ils ont fondée et dotée et ensuyte erigée

de temps immémorial a titre de bénéfice et en la quelle le *sieur curé* est tenu et obligé d'y dire ou faire dire tous les dimanches et festes de l'année la messe pour les seigneurs fondateurs et d'autant que la dite chapelle et par conséquent la dite maison seigneuriale est esloignée de l'église parochiale d'une grande lieu et les chemins fascheux et difficiles, principalement a temps d'hyver et de plus y ayant mesme une rivière à traverser qui estant enflée, il est presque impossible de la traverser, joint que dans la dite paroisse il y a quantité de noblesse avec la quelle le suppliant pouvait avoir des différends pour les préséances et honneurs dans ladite église parochiale ; désirerait le dit suppliant qu'il fust par nous permis a luy, sa femme, enfants et domestiques et ses successeurs seigneurs du dit lieu des Chauvellières de recevoir les Saints Sacrements dans la dite chapelle par un prestre approuvé de mon dit seigneur ou de son grand vicquaire, toutefois et quantes qu'ils auront la dévotion en jours de festes et dimanches, mesmes le jour de Pasques et y faire faire eau bénite en dédommageant le sieur curé et la fabrique de telle somme qu'il nous plaise. Ce qui sera fait sur sa terre et seigneurie des Chauvellières, laquelle il sera affecté et hypothéqué jusqu'à ce qu'il ait trouvé un fond suffisant... auquel cas la dite terre sera déchargée de la dite rente, la dite requeste signée *Tuffier*, avec paraphe ; au bas de laquelle est notre ordonnance portant communication estre faite au promoteur de la cour... de Chartres du troisieme septembre 1662, copie collationnée de la cour du Parlement portant l'homologation de la transaction faite entre ledit sieur *Tuffier*, seigneur des Chauvellières et le sieur prieur du prieuré de Ste-Apolline des Chauvellières le 24 Décembre 1660 et de l'acte du 17 Janvier 1662 dont les copies.

. acte passé par les gagiers et procureurs fabriciers de l'Eglise et fabrique de la Chapelle-Vicomtesse devant Gilles Duvallet principal notaire et tabellion juré de la Chatellenie dud. lieu de la Chapelle-Vicomtesse etc... »

(Extrait des registres paroissiaux de la Chapelle-Vicomtesse, 1^{er} août 1663).

A la suite de cette autorisation, à lui donnée, de considérer sa chapelle comme une vraie église paroissiale, le châtelain du lieu dut faire reconstruire l'édifice tombant en ruines. Seulement jugeant son emplacement peu commode, il se décida à le placer non loin de là dans sa cour, dans une situation moins gênante, ce qui donna

lieu à certains termes de protestation dans la pièce qu'on va lire.

Il s'agissait de la prise de possession d'un nouveau prieur, non résidant, bien entendu, en remplacement d'un autre, non moins absent, démissionnaire en sa faveur, et à l'insu duquel peut-être avait été rebâtie la chapelle dans un emplacement voisin.

« Cejourd'hui 25^e jour de novembre 1678 au lieu dit Chauvellières, paroisse de la Chapelle-Vicomtesse avant midy, en présence de nous Jacques Le Roy notaire royal au comté du Maine résidant à St-Agil subsigné et des témoins cy-après nommez, Mr René Charlot prestre maistre et arts en l'Université d'Angers, curé de l'église et paroisse dudit St-Agil, y demeurant, diocèse de Chartres, au nom et comme procureur de religieuse personne frère Anthoine le Brin, prestre, chanoine régulier de l'ordre de St Augustin de la Congrégation de France, y demeurant en l'abbaye de St-Chéron-lez-Chartres, pourveu de la chapelle régulière de St-Apolline, assise dans la cour de la terre des Chauvellières paroisse de la Chapelle-Vicomtesse, membre deppendant de l'abbaye de S^{te} Marye Magdeleine de Chateaudun.
. . . . s'est transporté exprès avecq nous, notaire susdit et les tesmoings cy-après nommez dans la cour du dit lieu des Chauvellières pour, au dit nom prendre possession réelle et actuelle de la dite chapelle de S^{te}-Apolline dans laquelle cour estant arrivé, le dit St Charlot au dit nom, accompagné comme dessus, s'est transporté sur le lieu et place sur la quelle estoit bastye l'ancienne chapelle de Sainte Apoline qu'il a appris avoir esté démolye par l'ordre de Mr Louis Truffier, seigneur des dites Chauvellières, depuis quatre à cinq ans ou environ, faisant au dit nom sa priere au lieu ou estoit l'autel antien de laditte chappelle et tous les autres actes requis et necessaires en tel cas. Lesquelz il a déclaré faire pour acte de prisé de possession de laditte chapelle pour et au nom dud. frère Anthoine le Brun et de tous les droits, revenuz et esmoluments qui en appartiennent et en deppendent avec protestation faite par ledit sieur Charlot aud. nom de faire rediffier et rebastir par led. sieur Tuffier laditte chappelle sur le lieu ou elle avoit esté bastye de toute antiquité dont il nous a aud. nom requis acte. Ce fait, nous avons a haulte et intelligible voix publié la prise de possession devant la principale place ou estoit l'entrée de laditte chappelle en presence de tous les assistants ausquelz nous avons fait entendre que led. frère Anthoine le Brun estoit pourveu de laditte chappelle vacante par la demission pure et simple faite d'icelle entre les mains de M^{re} Valentin du Renier de Droué, abbé de laditte abbaye

de la Magdelaine ou de son grand vicaire par le frère Laurent Subfil, cy devant pourveu de lad. chappelle et de laquelle led. frère Anthoine le Brun a este pourveu de plein droit et de toutes ses deppendances par frère Robert Boyetet prestre chanoine regulier dudit ordre et Congregation, grand vicaire dudit sieur abbé de la Magdelaine par acte passé ce Mardy 15^e jour de Juillet de cette presente année 1678 signé F.-R. Boyetet avecq paraphe et scellé, en vertu duquel acte & de la procuration cy-dessus ledit sieur Charlot a pris audit nom possession de laditte chappelle et de ses deppendances a laquelle prise de possession aucun ne s'est opposé, dont et de ce que dessus nous avons donné acte aud. sieur Charlot ce requerant aud. nom pour servir et valloir ce que de raison aud. Lebrun. Et a l'instant en vertu des actes de provision et procuration cy-dessus s'est d'abondant led. sieur Charlot aud. nom transporté dans la chappelle nouvellement bastye par le sieur Tuffier des matereaux de l'ancienne chappelle ainsy qu'il a appris sur ledit lieu distant d'environ dix toises du lieu et place ou estoit l'ancienne chappelle, dans laquelle estant entré il s'est aspergé et les assistans d'eau beniste, fait une priere devant le grand autel et toutes les autres ceremonies requises et accoustumées estre faictes pour actes de prise de possession de lad. chappelle & de ses appartenances pour & au nom dud. frère Anthoine le Brun comme nous avons a haulte et intelligible voix publié laditte prise de possession devant la principale entree de laditte chappelle nouvelle en presence de tous les assistants auxquelz nous avons fait entendre que led. frère Anthoine Le Brun estoit pourveu de lad. chappelle vacante comme dessus, a laquelle prise de possession aucun ne s'est opposé, dont nous avons donné acte aud. sieur Charlot aud. nom pour servir & valloir ce que de raison aud. le Brun, mesme qu'il a protesté que lesd. prises de possession ne luy puisse nuir ne prejudicier a son droict, mesme de la pretention qu'il a de faire reedifier par led. sr Tuffier lad. ancienne chapelle au lieu et place ou elle estoit de toute antiquité. Entre les mains du quel nous avons pareillement remis les chartes de provision et procuration en vertu des quelles lad. prise de possession a esté faicte. Et dont et de son consentement nous l'avons jugé par jugement de notre dicte cour royale du Mayne.

« Faict et passé et arresté dans l'entrée de la dicte chappelle en présence de Jacques Pourmarin meusnier demeurant à Ruzons et Jacques Cheramy marchand jardinier à Alleray, y demeurant, paroisse de Choue, temoings à ce requis et appellés.

« Signé : CHERAMY, POUMARIN, CHARLOT, LE ROY (1).

(1) Etude de M^r Ragot notaire à St-Agil, communication de M. Chéramy, curé de Choue.

Cette prise de possession était une formalité nécessaire. Mais les premiers commandataires avaient depuis longtemps l'habitude de ne l'accomplir que par procuration, ne daignant souvent faire visite à leur prieuré, pas même le premier jour de leur entrée en jouissance. Un prieuré n'était plus qu'une source de revenus à dépenser au loin (1).

Entre le prieur et le curé de la paroisse un petit traité avait été passé, moyennant lequel le curé se chargeait de remplir dans la chapelle les charges obligatoires, comme faire les anniversaires et prières auxquels on était tenu. Ces obligations, du reste, avaient dû diminuer considérablement par suite de négligences quarantennaires (2), et plus vieilles encore, et aussi par suite de la destruction de bien des titres au cours des guerres de religion (3).

Il est plus que probable que la protestation du nouveau prieur resta à l'état de lettre morte. Il n'avait aucune bonne raison, du reste, de réclamer contre un état de choses qui le pourvoyait d'un bâtiment neuf à la place de l'ancien, fort délabré probablement. D'ailleurs, cette protestation n'était sans doute que pour la forme et il importait peu au titulaire du bénéfice que la chapelle fût là ou ailleurs, du moment où il n'était nommé que pour en percevoir au loin les revenus.

Un aveu et déclaration du seigneur des Chauvellières au baron de Mondoubleau, à la date de 1682, nous fait connaître l'état et les charges de la chapelle Sainte-Appolline (4).

(1) C'était, du reste, un usage établi et universellement répandu, de faire faire par procureur la prise de possession des bénéfices.

(2) En matière de choses d'église, la prescription, semble-t-il, courait non par trente, mais bien par quarante années.

(3) Peut-être est-ce à la date des guerres de religion qu'avait dû cesser d'être perçue la rente sur les cens de Choue.

(4) Voir plus loin cet aveu, au chapitre qui traite du château de Chauvellières.

Nous n'avons plus après cela de nouvelles de la chapelle des Chauvellières que par la note insérée à la suite de la charte 37 du Cartulaire de la Madeleine, qui nous fait savoir que l'abbé Bulté de Chéry, en 1779, était chapelain ou prieur de Sainte-Apolline. C'était le frère du propriétaire même du château.

Nous ne savons donc pas comment les biens de cette fondation pieuse furent dispersés à la Révolution, ni s'ils n'avaient pas été aliénés déjà par suite de conventions avec l'abbé de la Madeleine. Les titres de la terre des Chauvellières, que nous avons eus entre les mains, sont muets sur ce point (1).

(1) Voici quels étaient les avantages que retirait de la chapelle Sainte-Apolline, le propriétaire du château. Nous en faisons mention ici quand ce ne serait que pour indiquer combien, depuis ce temps, les habitudes se sont transformées.

« Dans laquelle chapelle de S^{te} Apolline, il s'y doit dire et célébrer toutes les festes et dimanches à perpétuité une messe basse, et le dimanche faire l'eau bénite par le chapelain de ladite chapelle pourveue par le sieur abbé de Sainte Marie Madeleine de Châteaudun ou autre prestre desservant ladite chapelle suivant l'accord et traité fait avec ledit chapelain le 24 Décembre 1660 passé par devant Mousnier et Coufinet notaire au Châtelet de Paris, ratifié par maire Pierre Daguet prieur de S^{te} Apolline le dernier janvier 1661 par devant Jacques Huneau notaire royal à Orléans, témoins Étienne Regnault et Pierre Chesnot, ratifié par le sieur abbé de la Madeleine de Châteaudun le 16 Janvier 1661, par les R. F. religieux de ladite abbaye de la Madeleine de Châteaudun capitulairement assemblés, le 22 janv. même année 1661 et encore pour le même prieur de S^{te} Apolline le dernier Janvier même année, confirmée par Mgr l'évêque de Chartres et son grand vicaire le 13 décembre dudit an 1661, le tout homologué au Parlement le 18 février 1662,

« Et la prière pour les seigneurs et dames des Chauvellières, en conséquence du désir de Monsieur Lemaire vicaire général de Mgr l'évêque de Chartres du 15 avril 1679, et leur annoncer les jours de festes et de jeunes de chaque semaine, et en outre les seigneurs des Chauvellières leurs femmes et enfants et domestiques seulement ont droit de recevoir dans ladite chapelle de S^{te} Apolline les sacrements de pénitence et d'Eucharistie toutefois et quantes ils en auront

Mais, dans ses mémoires et ses notes sur le Vendomois, Duchemin de la Chesnaye, qui écrivait au commencement du XIX^e siècle, nous dit ceci (tome II, p. 115) : que le propriétaire des Chauvellières, (à cette époque M. Bulté de Chéry) « avait assuré avoir dans ses titres ceux de la fondation de la chapelle Sainte-Apolline qui était, suivant lui, desservie par des religieux génovéfains ou augustins de l'*abbaye de Prénouvellon* (!), du canton d'Ouzouer-le-Marché ; que ces religieux étant trop éloignés avaient voulu se racheter de l'obligation de faire le service de cette chapelle et avaient alors donné au seigneur des Chauvellières dix septiers environ de blé pour

la dévotion, même le jour de Pasques que les seigneurs et dames des Chauvellières leurs enfants et domestiques seront tenus de faire apparoir à M. le curé de la Chapelle-Vicomtesse huit jours après la quinzaine de Pasques expirée, du certificat par escrit de l'ecclésiastique qui desservira ladite chapelle, qui leur aura administré les sacrements de pénitence et d'Eucharistie pendant ladite quinzaine de Pasques suivant la concession qui leur en a été faite par M^r l'official et grand vicaire de Monseigneur le 24 octobre 1673, du consentement de M^{re} Charles Laboureau seigneur de la Garanne, prieur et curé primitif de la paroisse de la Chapelle-Vicomtesse, du 19 février 1666 passé par M^{es} Despres et Cousin notaires au Châtelet de Paris, du consentement de M^r René Goudé, prêtre *vicaire perpétuel* de ladite Chapelle-Vicomtesse, et d'Yves Gouger et Jean Motte procureurs fabriciers de l'église paroissiale de ladite Chapelle-Vic. passé par devant Gilles Duvallet principal notaire et tabellion de la chapellenie de la Chapelle-Vic le 28 mars 1666, et encore du consentement de M^e Pierre Boyte, prieur dudit prieuré de ladite chapelle S^{te}-Apolline et ratification de ladite concession du 26 Juin audit an 1666 passé par devant Savigny notaire à Châteaudun et du consentement et approbation des habitants paroissiaux de ladite paroisse de la Chapelle-Vicomtesse assemblés sous le chapiteau de ladite église de ladite Chapelle-Vicomtesse passé par devant Nicolas Lemoine notaire royal du pays et comté du Maine demeurant au bourg de la Chapelle-Vicomtesse le 4 Juiilet 1666, homologué par arrest du Parlement du 4 août meme année, etc..... (1).

(1) Archives de Loir-et-Cher, série E, 79, dossier 2^e, p. 6.

faire desservir comme il l'entendrait. — Un pape, et d'autres disent un évêque de Chartres, frère de la dame du château, aurait permis aux habitants du lieu de faire leurs pâques dans la chapelle ».

Et voilà comment on écrit l'histoire ! Bien entendu, il n'y a eu aucun pape pour ériger en paroisse la chapelle des Chauvellières ; l'évêque de Chartres, seul, a cru devoir faire cette concession aux seigneurs du lieu. Il pouvait bien, du reste, être parent de messire Louis Tuffier, alors seigneur des Chauvellières.

Quant à l'abbaye de Prénouvellon, elle n'a jamais existé. Ce qui a donné lieu à l'erreur, c'est que la chapelle avait pour revenu une partie de la dime de Prénouvellon, que Bernard Doyen, comme nous l'avons vu, avait vendue aux chanoines pour la somme de 20 livres angevines de rente constituée par le fondateur lui-même.

Pour ce qui est de l'abandon, fait au seigneur du lieu, de cette dime de Prénouvellon, les titres n'en parlent aucunement, et il est probable, au contraire, que les prieurs commandataires gardèrent cette dime qu'ils avaient dû affermer, et que les desservants de la chapelle durent se contenter des offrandes pieuses des fidèles du lieu et des libéralités du Seigneur.

Aujourd'hui château et chapelle ont entièrement disparu (1). Les habitants de la ferme montrent seulement l'emplacement où s'élevait cette dernière qui était dans une petite courette ayant huit toises sur :ix (16 mètres sur 12 environ), dans l'avant-cour du château, sur la droite, en entrant dans cette cour.

Le seul bâtiment religieux de la paroisse de la Chapelle-Vicomtesse est donc aujourd'hui l'église paroissiale bâtie par Héloïse de Mondoubleau au XII^e siècle.

(A suivre)

R. DE SAINT-VENANT.

CHRONIQUE

Extraits des procès-verbaux des séances du Bureau :

Séance du Jeudi 1^{er} Octobre 1903

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le Préfet, l'informant que le Conseil général a inscrit au budget départemental de l'exercice 1904, une allocation de 300 francs en faveur de la Société archéologique de Vendôme.

Séance du 3 Octobre 1903

M. Renault donne lecture de la réponse du maire de Ruan à la lettre qu'il avait été chargé par le Bureau de lui écrire (séance du 2 juillet 1903), pour demander le transfèrement au Musée de Vendôme d'une intéressante statue d'un gentilhomme du XV^e siècle, déposée au presbytère de Ruan. Le maire de cette commune informe M. le conservateur du Musée que cette statue, après avoir été transportée à Tours, cédée par le conseil de fabrique à un marchand de cette ville, vient d'être replacée au presbytère de Ruan. — Le Bureau, qui sait que nombre de vieilles statues intéressantes, hors d'usage dans les églises, sont l'objet, soit par ignorance ou par indifférence, d'un trafic plus ou moins illicite, déplore que ces débris artistiques ne soient placés, pour ainsi dire d'office, dans les Musées publics, et se demande s'il n'y aurait pas lieu de faire intervenir l'autorité du Préfet en faveur de leur conservation.

Un membre du Bureau propose qu'il soit désormais fait mention au *Bulletin* que la Société laisse à chacun de ses membres la responsabilité de ses opinions et de ses travaux. — Le Bureau adhère à cette proposition, mais sous la réserve qu'il n'aliène en aucune façon son droit de censure, d'acceptation ou de refus d'une lecture.

Congrès des Sociétés savantes

Le 42^e Congrès des Sociétés savantes aura lieu en 1904, à Paris, à la Sorbonne, et s'ouvrira le mardi 5 avril. Ses travaux se poursuivront durant les journées des mercredi 6, jeudi 7 et vendredi 8 avril. Le samedi 9 avril, M. le Ministre de l'Instruction publique présidera

la séance générale de clôture dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne.

Nous avons reçu du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts le programme de ce Congrès. M. le Secrétaire le tient à la disposition des membres de la Société.

Querimonie de Jehan Tyreau de la paroisse de Renay.

Un jour que par suite de circonstances quelconques mais indifférentes au lecteur nous parcourions de vieux registres de l'état-civil de la commune de Renay nous découvrîmes à la suite d'un acte de baptême daté du *XIX^e jour d'avril 1577*, une page entière d'un texte dont les premiers mots nous avertirent qu'il y était question d'un vague fait divers local.

Il est sinon de maigre, du moins de faible et profane importance, quoique l'abbé Garreau, curé de la paroisse, l'ait jugé digne de figurer au milieu des actes de baptême de ses nouveaux paroissiens.

Ce texte est le suivant :

« Memoire pour impêtrer une querimonie dépendent de la court
« de Monsr l'orfficial de Vendosme de la partye de Jehan Tyreau de
« la paroisse de Renay contre aulchuns malfaiteurs qui depuis le
« premier jour de ce présent mois d'Aprvil se sont adressez à une
« truye appartenant audit Tyreau — laquelle estoit près de cochonner
« — laquelle lesdis malfaiteurs l'ont malicieusement baptue et frappée
« et oultragée de sorte qu'ils luy ont rompu une cuisse et tellement
« que ladite truye en a avorté et après elle est morte le troisième
« jour après led. excès qui est au préjudice et dommage dud.
« conquérant » (1).

Comment l'auteur de ce mémoire a-t-il été amené à intercaler ces quelques lignes dans son registre de baptêmes ?

Nous pensons que Jehan Tyreau, quelque pauvre manant de Renay, complètement illettré et ignorant, vint un jour trouver son curé, lui conter son infortune et le prier de lui faire rendre justice contre les *malfaiteurs* qui avaient tant mis à mal et *oultragé* sa bonne *truye*. Le curé brouillonna sommairement ces rapides notes sur le premier registre qui lui tomba sous les yeux se réservant de rédiger ensuite de sa plus belle main une querimonie qui permit à Jehan Tyreau

(1) Nous sommes redevable de la fidélité de cette traduction à M. de Grandmaison, le très aimable chartiste qui a la garde des archives du département d'Indre-et-Loire.

d'obtenir du juge d'église, Monsieur l'official de Vendôme, la permission de faire publier un monitoire. Il semble même qu'il essaya sa plume en écrivant en marge quatre fois de suite le mot *cochonner* dont l'orthographe, sans doute, ne lui était pas familière.

Ce texte n'est donc à notre avis qu'un brouillon curieux seulement à cause de son ancienneté et qui nous rappelle comment encore à la fin du XVI^e siècle s'engageait dans le Vendomois une action judiciaire.

C'est ainsi que fut léguée à la postérité par le curé Garreau la *truye* de maître Jehan Tyreau, alors que les noms de tant d'hommes qui furent peut-être, en leur temps, illustres, ne sont pas venus jusqu'à nous. Cette partialité de la Renommée est une consolation pour ceux qui redoutent trop amèrement une obscurité posthume.

Signé : A. VUILLIÈME

ERRATUM

Bulletin, 3^e trimestre 1903

Page 141, 21^e ligne, lire *Moncé* au lieu de *Morée*

TABLE

Premier trimestre.

Liste des membres présents à la séance du 15 janvier 1903.	1
Liste des membres admis depuis la séance d'octobre 1902. .	2
Comptes de l'année 1902 et Budget de 1903.	2
Description sommaire des objets entrés au Musée depuis la séance d'octobre 1902	4
Bibliographie.	7
Allocution de M. de Saint-Venant, président sortant. . . .	10
Installation des nouveaux membres du Bureau.	18
Allôcution de M. Peltureau, Président entrant.	18
<i>Notice nécrologique sur M. de Maricourt</i> , par M. R. de Saint-Venant	23
<i>Histoire du Collège et du Lycée de Vendôme</i> (suite), chapitre III, par M. G. Bonhoure	38
Chronique.	54

Deuxième trimestre.

Liste des membres présents à la séance du 23 avril 1903 . .	61
Liste des membres admis depuis la séance de janvier 1903 .	61
Élection du trésorier	62
Description sommaire des objets entrés au Musée depuis la séance de janvier 1903.	62
Bibliographie.	63
<i>Notice nécrologique sur M. de Trémault</i> , par M. E. Peltureau.	67
<i>Une ancêtre de notre Société</i> , par M. Jean Martellière . . .	83
<i>Souday. — Testament de J. Peschard. — Chapelle des Peschard. — École</i> , par M. J. Alexandre.	92
Chronique.	110
Météorologie	118

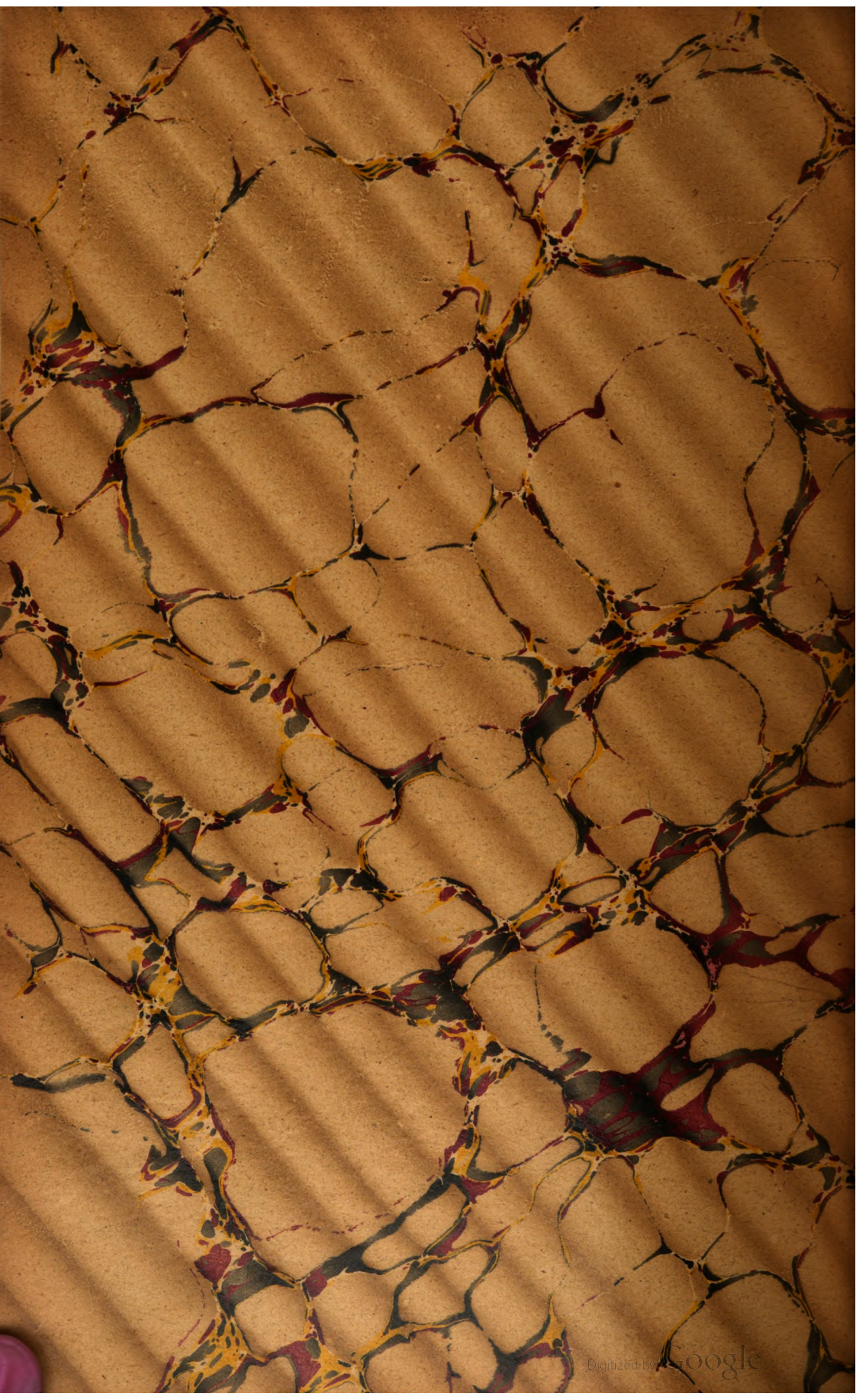
Troisième trimestre.

Liste des membres présents à la séance du 9 juillet 1903 . .	121
Liste des membres admis depuis la séance d'avril 1903. . .	121
Description sommaire des objets entrés au Musée. — Don de Mademoiselle de Trémault.	122
Bibliographie.	132
<i>La Défense de Fréteval, 13, 14 et 15 décembre 1870</i> , par M. Alfred Vuillième.	136
<i>Le Polissoir de la Fontenelle</i> , par M. Alexandre.	191
Chronique.	195

Quatrième trimestre.

Liste des membres présents à la séance du 22 octobre 1903. .	197
Liste des membres admis depuis la séance de juillet 1903. .	197
Renouvellement partiel du Bureau.	198
Bibliographie.	198
<i>Une excursion à Ruan et à Droué</i> , par M. R. de Saint-Venant.	201
<i>Un testament dans la famille Augry</i> , par M. R. de Saint- Venant.	211
<i>Le pillage d'Estrivet (1654)</i> , par M. Alexandre.	227
<i>Nouvel aperçu sur la mort de Gabrielle d'Estrée</i> , par M. Chanteaud.	235
<i>La Paroi-se de la Chapelle-Vicomtesse et sa fondation (suite)</i> , par M. R. de Saint-Venant.	244
Chronique.	266

VENDÔME. — IMP. F. EMPAYTAZ



UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06828 9076

